CE



LES CARACTÈRES

OU

LES MŒURS DE CE SIÈCLE.

Paris. Imprim. Guiraudet et Jouaust, 338, rue S.-Honoré.

LES CARACTÈRES
DE THÉOPHRASTE

Traduits du grec

AVEC

LES CARACTÈRES

OU

LES MOEURS DE CE SIÈCLE

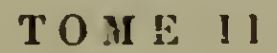
PAR LA BRUYÈRE

NOUVELLE ÉDITION

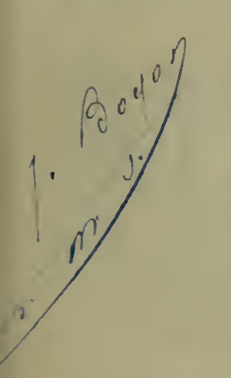
Collationnée sur les éditions données par l'auteur

Avec toutes les variantes, une lettre inédite de La Bruyère et des notes littéraires et historiques

PAR ADRIEN DESTAILLEUR



TOME II

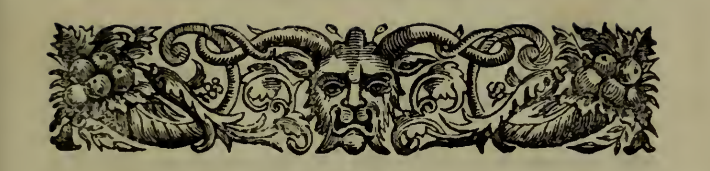




A PARIS

Chez P. JANNET, Libraire

MDCCCLIV



LES CARACTÈRES

OU

LES MOEURS DE CE SIÈCLE.

DU SOUVERAIN OU DE LA RÉPUBLIQUE[1].

Quand l'on parcourt, sans la prévention de son pays, toutes les formes de gouvernement, l'on ne sait à laquelle se tenir; il y a dans toutes le moins bon et le moins mauvais. Ce qu'il y a de plus raisonnable et de plus sûr, c'est[2] d'estimer celle où l'on est né la meilleure de toutes, et de s'y soumettre[3]. 1.

¶ Il ne faut ni art ni science pour exercer la ty-

1. Var. *Du Souverain* seulement, dans les trois premières éditions. *Du Souverain et de la République*, 4e édition. — Le mot *république* est pris dans le sens latin, chose publique, le gouvernement, l'Etat.

2. Var. *Est*, dans les trois premières éditions.

3. Il semble que ce soit cette réflexion qui ait inspiré l'*Esprit des lois*. « Si je pouvois, dit Montesquieu, faire

rannie[1]; et la politique qui ne consiste qu'à répandre le sang est fort bornée et de nul raffinement; elle inspire de tuer ceux dont la vie est un obstacle à notre ambition : un homme né cruel fait cela sans peine. C'est la manière la plus horrible et la plus grossière de se maintenir ou de s'agrandir. 1.

¶ C'est une politique sûre et ancienne dans les républiques que d'y laisser le peuple s'endormir dans les fêtes, dans les spectacles, dans le luxe, dans le faste, dans les plaisirs, dans la vanité et la mollesse; le laisser se remplir du vide et savourer la bagatelle : quelles grandes démarches ne fait-on pas au despotique par cette indulgence[2]! 4.

¶ Il n'y a point de patrie dans le despotique; d'autres choses y suppléent : l'intérêt, la gloire, le service du prince. 7.

¶ Quand on veut changer et innover dans une république, c'est moins les choses que le temps que l'on considère. Il y a des conjonctures où l'on sent bien qu'on ne sauroit trop attenter contre le peuple; et il y en a d'autres où il est clair qu'on

en sorte que tout le monde eût de nouvelles raisons pour aimer ses devoirs, son prince, sa patrie, ses lois; qu'on pût mieux sentir son bonheur dans chaque pays, dans chaque gouvernement, dans chaque poste où l'on se trouve, je me croirois le plus heureux des mortels. » (Préface de l'*Esprit des lois*.)

1. « Quand les sauvages de la Louisiane veulent avoir du fruit, ils coupent l'arbre au pied et cueillent le fruit. Voilà le gouvernement despotique. » (Montesquieu, *Esprit des lois*, t. 5, ch. 13.)

2. « Sous Tibère, les édiles proposèrent, dans le sénat, le rétablissement des lois somptuaires. Ce prince, qui avoit des lumières, s'y opposa... » (Montesquieu, *Esprit des lois*, liv. 7, ch. 4.)

ne peut trop le ménager. Vous pouvez aujourd'hui ôter à cette ville ses franchises, ses droits, ses priviléges; mais demain ne songez pas même à réformer ses enseignes. 4.

¶ Quand le peuple est en mouvement, on ne comprend pas par où le calme peut y rentrer; et quand il est paisible, on ne voit pas par où le calme peut en sortir[1]. 4.

¶ Il y a de certains maux dans la république qui y sont soufferts, parcequ'ils préviennent ou empêchent de plus grands maux. Il y a d'autres maux qui sont tels seulement par leur établissement, et qui, étant dans leur origine un abus ou un mauvais usage, sont moins pernicieux dans leur suite et dans la pratique qu'une loi plus juste ou une coutume plus raisonnable. L'on voit une espèce de maux que l'on peut corriger par le changement ou la nouveauté, qui est un mal, et fort dangereux[2]. Il y en a d'autres cachés et enfoncés

1. Suard, dans la Notice, fait remarquer la profondeur de cette pensée et de la précédente.

2. « Je suis desgousté de la nouvelleté, quelque visage qu'elle porte; et ay raison, car j'en ay veu des effects tres dommageables... Le meilleur pretexte de nouvelleté est tres dangereux. » (*Essais de Montaigne*, liv. 1er, ch. 22) ... Il y a grand doubte s'il se peult trouver si evident proufit au changement d'une loy receue, telle qu'elle soit, qu'il y a de mal à la remuer; d'autant qu'une police, c'est comme un bastiment de diverses pieces joinctes ensemble d'une telle liaison, qu'il est impossible d'en esbranler une que tout le corps ne s'en sente. » (*Ibid.*) — « Nous ne pouvons gueres le tordre (le monde) de son accoustumé ply que nous ne rompions tout .. Le bien ne succede pas necessairement au mal; un aultre mal luy peult succeder, et pire... Toutes les grandes mutations esbranlent l'estat et le desordonnent. » (*Ibid.*, liv. 3, ch. 9.) — « On

comme des ordures dans un cloaque, je veux dire ensevelis sous la honte, sous le secret et dans l'obscurité : on ne peut les fouiller et les remuer qu'ils n'exhalent le poison et l'infamie[1]; les plus sages doutent quelquefois s'il est mieux de connoître ces maux que de les ignorer. L'on tolère quelquefois dans un État un assez grand mal, mais qui détourne un million de petits maux ou d'inconvénients, qui tous seroient inévitables et irrémédiables. Il se trouve des maux dont chaque particulier gémit, et qui deviennent néanmoins un bien public, quoique le public ne soit autre chose que tous les particuliers. Il y a des maux personnels qui concourent au bien et à l'avantage de chaque famille. Il y en a qui affligent, ruinent ou déshonorent les familles, mais qui tendent au bien et à la conservation de la machine de l'Etat et du gouvernement. D'autres maux renversent des Etats, et sur leurs ruines en élèvent de nouveaux. On en a vu enfin qui ont sapé par les fondements de grands empires, et qui les ont fait évanouir de dessus la

sent les abus anciens, on en voit la correction; mais on voit encore les abus de la correction même. On laisse le mal, si l'on craint le pire; on laisse le bien, si on est en doute du mieux. » (Préface de l'*Esprit des lois.*) — « La réforme des abus n'est souvent que le commencement des excès. » (*Observ. morales, critiques et politiques*, 1830.) « ... Il faut tâter le pouls d'une nation et bien connoître son tempérament avant de lui administrer des remèdes. En politique comme en médecine, les mêmes procédés, selon les constitutions, rendent la santé ou causent la mort. » (*Id.*)

1. Var. Cette phrase, où l'on trouve des expressions si fortes, ainsi que la suivante, jusqu'à *L'on tolère*, a été ajoutée dans la 5e édition

terre, pour varier et renouveler la face de l'univers. 4.

¶ Qu'importe à l'Etat qu'*Ergaste* soit riche, qu'il ait des chiens qui arrêtent bien, qu'il crée les modes sur les équipages et sur les habits, qu'il abonde en superfluités? Où il s'agit de l'intérêt et des commodités de tout le public, le particulier est-il compté? La consolation des peuples dans les choses qui lui pèsent un peu est de savoir qu'ils soulagent le prince, ou qu'ils n'enrichissent que lui; ils ne se croient point redevables à Ergaste de l'embellissement de sa fortune. 8.

¶ La guerre a pour elle l'antiquité; elle a été dans tous les siècles; on l'a toujours vue remplir le monde de veuves et d'orphelins, épuiser les familles d'héritiers, et faire périr les frères à une même bataille. Jeune SOYECOUR[1], je regrette ta vertu, ta pudeur, ton esprit déjà mûr, pénétrant, élevé, sociable; je plains cette mort prématurée qui te joint à ton intrépide frère, et t'enlève à une cour où tu n'as fait que te montrer : malheur dé-

1. Cette apostrophe touchante aux mânes du jeune Soyecour est un beau mouvement d'éloquence. Le chevalier de Soyecour mourut de ses blessures, après la bataille de Fleurus, en juillet 1690. Son frère aîné, le marquis de Soyecour, fut tué à cette même bataille. Ainsi leur mère, la marquise de Belleforière de Soyecour, perdit à la fois ses deux fils. Elle avoit une fille, mariée à M. de Seiglière de Bois-Franc, maître des requêtes, laquelle, après la mort de ses frères et sans doute celle de sa mère, prit le nom de Belleforière. Le P. Adry, bibliothécaire de l'Oratoire, fait mention de cette dame dans un manuscrit qu'il a laissé, où il est dit : « Madame la marquise de Belleforière, de qui La Bruyère étoit fort l'ami, pourroit donner quelques mémoires sur sa vie et son caractère. »

plorable, mais ordinaire[1] ! De tout temps les hommes, pour quelque morceau de terre de plus ou de moins, sont convenus entre eux de se dépouiller, se brûler, se tuer, s'égorger[2] les uns les autres ; et, pour le faire plus ingénieusement et avec plus de sûreté, ils ont inventé de belles règles qu'on appelle l'art militaire ; ils ont attaché à la pratique de ces règles la gloire ou la plus solide réputation ; et ils ont depuis enchéri de siècle en siècle sur la manière de se détruire réciproquement. De l'injustice des premiers hommes, comme de son unique source, est venue la guerre, ainsi que la nécessité où ils se sont trouvés de se donner des maîtres qui fixassent leurs droits et leurs prétentions. Si, content du sien, on eût pu s'abstenir du bien de ses voisins, on avoit pour toujours la paix et la liberté[3]. 4.

¶ Le peuple paisible dans ses foyers, au milieu des siens et dans le sein d'une grande ville où il n'a

1. Ce qui se trouve entre ces mots : *dans tous les siècles*, et ceux-ci : *De tout temps*, a été ajouté dans la 6e édition, en 1691, année qui suivit la mort du jeune Soyecour.

2 Var. *De se dépouiller, brûler, tuer, égorger*, dans les 4e et 5e éditions.

3. Rousseau, dans son *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*, a développé ces réflexions. « Quand les héritages, dit-il, eurent couvert le sol entier, on ne put plus s'agrandir qu'aux dépens des autres... De là commencèrent à naître la violence et les rapines.. Il s'élevoit entre le droit du plus fort et le droit du premier occupant un conflit perpétuel qui ne se terminoit que par des combats et des meurtres. La société naissante fit place au plus horrible état de guerre.. .. Les hommes avoient trop d'avarice et d'ambition pour pouvoir longtemps se passer de maîtres... Les sages mêmes virent qu'il falloit se résoudre à sacrifier une partie de leur li-

rien à craindre ni pour ses biens ni pour sa vie, respire le feu et le sang, s'occupe de guerres, de ruines, d'embrasements et de massacres, souffre impatiemment que des armées qui tiennent la campagne ne viennent point à se rencontrer, ou, si elles sont une fois en présence, qu'elles ne combattent point, ou, si elles se mêlent, que le combat ne soit pas sanglant et qu'il y ait moins de dix mille hommes sur la place[1]. Il va même souvent jusques à oublier ses intérêts les plus chers, le repos et la sûreté, par l'amour qu'il a pour le changement et par le goût de la nouveauté ou des choses extraordinaires. Quelques uns consentiroient à voir une autre fois les ennemis aux portes de Dijon ou de Corbie, à voir tendre des chaînes, et faire des barricades, pour le seul plaisir d'en dire ou d'en apprendre la nouvelle. 4.

¶ *Démophile*, à ma droite, se lamente et s'écrie : Tout est perdu, c'est fait de l'Etat; il est

berté à la conservation de l'autre... Les corps politiques étant formés se ressentirent bientôt des mêmes inconvénients qu'avoient éprouvés les particuliers entre eux... De là aussi sortirent les guerres nationales, les batailles, les meurtres, les représailles, qui font frémir la nature et choquent la raison, et tous ces préjugés horribles qui placent au rang des vertus l'honneur de répandre le sang humain. Les plus honnêtes gens apprirent à compter parmi leurs devoirs celui d'égorger leurs semblables. »

1. On voit avec plaisir, dans le sein du repos,
Des mortels malheureux lutter contre les flots;
On aime à voir de loin deux terribles armées
Dans les champs de la mort aux combats animées :
Non que le mal d'autrui soit un plaisir si doux,
Mais son danger nous plaît quand il est loin de nous.

(Voltaire.)

du moins sur le penchant de sa ruine. Comment résister à une si forte et si générale conjuration? Quel moyen, je ne dis pas d'être supérieur, mais de suffire seul à tant et de si puissants ennemis? Cela est sans exemple dans la monarchie. Un héros, un ACHILLE y succomberoit. On a fait, ajoute-t-il, de lourdes fautes : je sais bien ce que je dis, je suis du métier, j'ai vu la guerre, et l'histoire m'en a beaucoup appris. Il parle là dessus avec admiration d'Olivier le Daim et de Jacques Cœur. C'étoient là des hommes, dit-il, c'étoient des ministres. Il débite ses nouvelles, qui sont toutes les plus tristes et les plus désavantageuses que l'on pourroit feindre. Tantôt un parti des nôtres a été attiré dans une embuscade, et taillé en pièces; tantôt quelques troupes renfermées dans un château se sont rendues aux ennemis à discrétion, et ont passé par le fil de l'épée. Et si vous lui dites que ce bruit est faux et qu'il ne se confirme point, il ne vous écoute pas. Il ajoute qu'un tel général a été tué, et, bien qu'il soit vrai qu'il n'a reçu qu'une légère blessure, et que vous l'en assuriez, il déplore sa mort, il plaint sa veuve, ses enfants, l'Etat; il se plaint lui-même : *il a perdu un bon ami et une grande protection*. Il dit que la cavalerie allemande est invincible; il pâlit au seul nom des cuirassiers de l'empereur. Si l'on attaque cette place, continue-t-il, on lèvera le siége; ou l'on demeurera sur la défensive sans livrer de combat, ou si on le livre, on le doit perdre; et si on le perd, voilà l'ennemi sur la frontière. Et, comme Démophile le fait voler[1],

1. Montesquieu s'est servi de cette expression en trai-

le voilà dans le cœur du royaume; il entend déjà sonner le beffroi des villes, et crier à l'alarme; il songe à son bien et à ses terres. Où conduira-t-il son argent, ses meubles, sa famille? Où se réfugiera-t-il? En Suisse ou à Venise? 6.

Mais à ma gauche, *Basilide* met tout d'un coup sur pied une armée de trois cent mille hommes; il n'en rabattroit pas une seule brigade : il a la liste des escadrons et des bataillons, des généraux et des officiers; il n'oublie pas l'artillerie ni le bagage. Il dispose absolument de toutes ces troupes : il en envoie tant en Allemagne et tant en Flandre; il réserve un certain nombre pour les Alpes, un peu moins pour les Pyrénées, et il fait passer la mer à ce qui lui reste. Il connoît les marches de ces armées, il sait ce qu'elles feront et ce qu'elles ne feront pas; vous diriez qu'il ait l'oreille du prince, ou le secret du ministre. Si les ennemis viennent de perdre une bataille où il soit demeuré sur la place quelque neuf à dix mille hommes des leurs, il en compte jusqu'à trente mille, ni plus ni moins, car ses nombres sont toujours fixes et certains, comme de celui qui est bien informé. S'il apprend le matin que nous avons perdu une bicoque, non seulement il envoie s'excuser à ses amis qu'il a la veille conviés à dîner, mais même ce jour-là il ne dîne point, et s'il soupe, c'est sans appétit. Si les nôtres assiégent une place très forte, très régulière, pourvue de vivres et de munitions, qui a une bonne garnison, commandée par un homme d'un grand cou-

tant le même sujet, dans ses *Lettres persanes* : « Ils (les nouvellistes) font *voler* les armées comme les grues. » (L. 130.)

rage, il dit que la ville a des endroits foibles et mal fortifiés, qu'elle manque de poudre, que son gouverneur manque d'expérience, et qu'elle capitulera après huit jours de tranchée ouverte. Une autre fois il accourt tout hors d'haleine, et après avoir respiré un peu : Voilà, s'écrie-t-il, une grande nouvelle : ils sont défaits, et à plate couture; le général, les chefs, du moins une bonne partie, tout est tué, tout a péri. Voilà, continue-t-il, un grand massacre, et il faut convenir que nous jouons d'un grand bonheur. Il s'assied[1], il souffle, après avoir débité sa nouvelle, à laquelle il ne manque qu'une circonstance, qui est qu'il est certain qu'il n'y a point eu de bataille[2], il assure d'ailleurs qu'un tel prince renonce à la ligue, et quitte ses confédérés; qu'un autre se dispose à prendre le même parti ; il croit fermemement avec la populace qu'un troisième est mort[3]; il nomme le lieu où il est enterré, et quand

1. Var. *Il s'assit*, dans toutes les éditions données par La Bruyère. On lit aussi *il s'assit* dans le *caractère* du distrait (chapitre de l'Homme) et dans le *caractère* du fleuriste (chapitre des Jugements); mais ailleurs, au même temps du verbe, on trouve *il s'assied* Ainsi, au chapitre du Mérite personnel, page 188 : *Le sot n'entre, ni ne sort, ni ne s'assied comme un homme d'esprit;* et page 189, *caractère* de Mopse : *On l'ôte d'une place destinée à un ministre, il s'assied à celle du duc et pair.* Nous ignorons s'il y a eu faute d'impression, ou si l'on avoit alors la faculté d'écrire d'une et d'autre manière, l'orthographe n'étant pas encore bien fixée.

2. Var. La 10e édition et celle de Coste portent : *qui est qu'il y ait eu une bataille*. Peut-être a-t-on voulu corriger en supprimant un *qu'il*. Mais nous avons dû reproduire la leçon des éditions données par La Bruyère.

3. Le faux bruit qui courut de la mort du prince d'Orange, depuis roi d'Angleterre.

on est détrompé aux halles et aux faubourgs, il parie encore pour l'affirmative. Il sait, par une voie indubitable, que T. K. L.[1] fait de grands progrès contre l'empereur ; que le Grand Seigneur arme *puissamment*, ne veut point de paix, et que son visir va se montrer une autre fois aux portes de Vienne. Il frappe des mains, et il tressaille sur cet événement, dont il ne doute plus. La triple alliance chez lui est un Cerbère, et les ennemis autant de monstres à assommer. Il ne parle que de lauriers, que de palmes, que de triomphes et que de trophées. Il dit dans le discours familier : *Notre auguste héros, notre grand potentat, notre invincible monarque.* Réduisez-le, si vous pouvez, à dire simplement : *Le roi a beaucoup d'ennemis, ils sont puissants, ils sont unis, ils sont aigris, ils les a vaincus, j'espère toujours qu'il les pourra vaincre.* Ce style, trop ferme et trop décisif pour Démophile, n'est pour Basilide ni assez pompeux, ni assez exagéré. Il a bien d'autres expressions en tête, il travaille aux inscriptions des arcs et des pyramides qui doivent orner la ville capitale un jour d'entrée ; et dès qu'il entend dire que les armées sont en présence, ou qu'une place est investie, il fait déplier sa robe et la mettre à l'air, afin qu'elle soit toute prête pour la cérémonie de la cathédrale. 6.

¶ Il faut que le capital d'une affaire qui assemble dans une ville les plénipotentiaires ou les agents des couronnes et des républiques soit d'une longue et extraordinaire discussion si elle leur coûte plus de temps, je ne dis pas que les seuls prélimi-

1. Tekeli.

naires, mais que le simple règlement des rangs, des préséances et des autres cérémonies 4.

Le ministre ou le plénipotentiaire est un caméléon, est un Protée. Semblable quelquefois à un joueur habile, il ne montre ni humeur ni complexion, soit pour ne point donner lieu aux conjectures ou se laisser pénétrer, soit pour ne rien laisser échapper de son secret par passion ou par foiblesse. Quelquefois aussi il sait feindre le caractère le plus conforme aux vues qu'il a et aux besoins où il se trouve, et paroître tel qu'il a intérêt que les autres croient qu'il est en effet. Ainsi, dans une grande puissance ou dans une grande foiblesse, qu'il veut dissimuler, il est ferme et inflexible, pour ôter l'envie de beaucoup obtenir; ou il est facile, pour fournir aux autres les occasions de lui demander, et se donner la même licence. Une autre fois, ou il est profond et dissimulé, pour cacher une vérité en l'annonçant, parcequ'il lui importe qu'il l'ait dite et qu'elle ne soit pas crue; ou il est franc et ouvert, afin que, lorsqu'il dissimule ce qui ne doit pas être su, l'on croie néanmoins qu'on n'ignore rien de ce que l'on veut savoir, et que l'on se persuade qu'il a tout dit. De même, ou il est vif et grand parleur, pour faire parler les autres, pour empêcher qu'on ne lui parle de ce qu'il ne veut pas ou de ce qu'il ne doit pas savoir, pour dire plusieurs choses différentes[1]

1. Var. *Indifférentes*, dans les cinq dernières éditions originales. Nous avons pensé que c'étoit une faute d'impression, qui s'étoit répétée, et nous avons adopté la leçon de la 4e édition, où l'article a été inséré pour la première fois.

qui se modifient ou qui se détruisent les unes les autres, qui confondent dans les esprits la crainte et la confiance, pour se défendre d'une ouverture qui lui est échappée par une autre qu'il aura faite; ou il est froid et taciturne, pour jeter les autres dans l'engagement de parler, pour écouter longtemps, pour être écouté quand il parle, pour parler avec ascendant et avec poids, pour faire des promesses ou des menaces qui portent un grand coup et qui ébranlent. Il s'ouvre et parle le premier, pour, en découvrant les oppositions, les contradictions, les brigues et les cabales des ministres étrangers sur les propositions qu'il aura avancées, prendre ses mesures et avoir la réplique; et, dans une autre rencontre, il parle le dernier, pour ne point parler en vain, pour être précis, pour connoître parfaitement les choses sur quoi il est permis de faire fond pour lui ou pour ses alliés, pour[1] savoir ce qu'il doit demander et ce qu'il peut obtenir. Il sait parler en termes clairs et formels; il sait encore mieux parler ambigument, d'une manière enveloppée, user de tours ou de mots équivoques, qu'il peut faire valoir ou diminuer dans les occasions et selon ses intérêts. Il demande peu quand il ne veut pas donner beaucoup; il demande beaucoup pour avoir peu, et l'avoir plus sûrement. Il exige d'abord de petites choses, qu'il prétend ensuite lui devoir être comptées pour rien, et qui ne l'excluent pas d'en demander une plus grande; et il évite au contraire de commencer par obtenir un point important,

1. On a remarqué trop de *pour* dans cette page et la précédente. (V. *Sentiments critiques*, p. 334.)

s'il l'empêche d'en gagner plusieurs autres de moindre conséquence, mais qui tous ensemble l'emportent sur le premier. Il demande trop, pour être refusé, mais dans le dessein de se faire un droit ou une bienséance de refuser lui-même ce qu'il sait bien qu'il lui sera demandé, et qu'il ne veut pas octroyer. Aussi soigneux alors d'exagérer l'énormité de la demande, et de faire convenir, s'il se peut, des raisons qu'il a de n'y pas entendre, que d'affoiblir celles qu'on prétend avoir de ne lui pas accorder ce qu'il sollicite avec instance; également appliqué à faire sonner haut et à grossir dans l'idée des autres le peu qu'il offre, et à mépriser ouvertement le peu que l'on consent de lui donner. Il fait de fausses offres, mais extraordinaires, qui donnent de la défiance[1], et obligent de rejeter ce que l'on accepteroit inutilement; qui lui sont[2] cependant une occasion de faire des demandes exorbitantes, et mettent dans leur tort ceux qui les lui refusent. Il accorde plus qu'on ne lui demande, pour avoir encore plus qu'il ne doit donner. Il se fait long-temps prier, presser, importuner, sur une chose médiocre, pour éteindre les espérances et ôter la pensée d'exiger de lui rien de plus fort; ou, s'il se laisse fléchir jusques à l'abandonner, c'est toujours avec des conditions qui lui font partager le gain et les avantages avec ceux qui reçoivent. Il prend directement ou indirectement l'interêt d'un allié, s'il y trouve son utilité et l'avancement de ses prétentions. Il ne parle que de paix, que d'alliances, que de tran-

1. Var. *Qui jettent dans la défiance*, 4e édition.
2. *Qui lui donnent*, 4e édition.

quillité publique, que d'intérêt public ; et en effet il ne songe qu'aux siens, c'est-à-dire à ceux de son maître ou de sa république. Tantôt il réunit quelques uns qui étoient contraires les uns aux autres, et tantôt il divise quelques autres qui étoient unis. Il intimide les forts et les puissants, il encourage les foibles; il unit d'abord d'intérêt plusieurs foibles contre un plus puissant, pour rendre la balance égale; il se joint ensuite aux premiers pour la faire pencher, et il leur vend cher sa protection et son alliance. Il sait intéresser ceux avec qui il traite; et, par un adroit manége, par de fins et de subtils détours, il leur fait sentir leurs avantages particuliers, les biens et les honneurs qu'ils peuvent espérer par une certaine facilité, qui ne choque point leur commission, ni les intentions de leurs maîtres. Il ne veut pas aussi être cru imprenable par cet endroit; il laisse voir en lui quelque peu de sensibilité pour sa fortune : il s'attire par là des propositions qui lui découvrent les vues des autres les plus secrètes, leurs desseins les plus profonds et leur dernière ressource; et il en profite. Si quelquefois il est lésé dans quelques chefs qui ont enfin été réglés, il crie haut; si c'est le contraire, il crie plus haut, et jette ceux qui perdent sur la justification et la défensive. Il a son fait digéré par la cour, toutes ses démarches sont mesurées, les moindres avances qu'il fait lui sont prescrites; et il agit néanmoins, dans les points difficiles et dans les articles contestés, comme s'il se relâchoit de lui-même sur-le-champ, et comme par un esprit d'accommodement; il ose même promettre à l'assemblée qu'il fera goûter la proposition, et qu'il n'en sera pas désavoué. Il fait cou-

rir un bruit faux des choses seulement dont il est chargé, muni d'ailleurs de pouvoirs particuliers, qu'il ne découvre jamais qu'à l'extrémité et dans les moments où il lui seroit pernicieux de ne les pas mettre en usage. Il tend surtout par ses intrigues au solide et à l'essentiel, toujours prêt[1] de leur sacrifier les minuties et les points d'honneur imaginaires. Il a du flegme, il s'arme de courage et de patience, il ne se lasse point, il fatigue les autres, et les pousse jusqu'au découragement[2]. Il se précautionne et s'endurcit contre les lenteurs et les remises, contre les reproches, les soupçons, les défiances, contre les difficultés et les obstacles, persuadé que le temps seul et les conjonctures amènent les choses et conduisent les esprits au point où on les souhaite. Il va jusques à feindre un intérêt secret à la rupture de la négociation, lorsqu'il désire le plus ardemment qu'elle soit continuée ; et si, au contraire, il a des ordres précis de faire les derniers efforts pour la rompre, il croit devoir, pour y réussir, en presser la continuation et la fin. S'il survient un grand événement, il se roidit ou il se relâche, selon qu'il lui est utile ou préjudiciable ; et si, par une grande prudence, il sait le prévoir, il presse et il temporise, selon que l'Etat pour qui il travaille en doit craindre ou espérer ; et il règle sur ses besoins ses conditions. Il prend conseil du temps, du lieu, des occasions, de sa puissance ou de sa foiblesse, du génie des nations avec qui il traite, du tempérament et du caractère des personnes avec qui il négocie.

1. A présent l'on diroit : *prêt à*.
2. Var. *Et les jette dans le découragement*, 4e édition.

Toutes ses vues, toutes ses maximes, tous les raffinements de sa politique, tendent à une seule fin, qui est de n'être point trompé et de tromper les autres[1]. 4.

¶ Le caractère des François demande du sérieux dans le souverain[2]. 1.

¶ L'un des malheurs du prince est d'être souvent trop plein de son secret, par le péril qu'il y a à le répandre; son bonheur est de rencontrer une personne sûre qui l'en décharge[3]. 1.

¶ Il ne manque rien à un roi que les douceurs d'une vie privée; il ne peut être consolé d'une si grande perte que par le charme de l'amitié et par la fidélité de ses amis. 1.

¶ Le plaisir d'un roi qui mérite de l'être[4] est de l'être moins quelquefois[5], de sortir du théâtre, de quitter le bas de saye[6] et les brodequins, et de

1. Var. *Toutes les vues, toutes les maximes et tous les raffinements de la politique*, etc., dans les trois premières éditions, où cette dernière réflexion, ainsi généralisée, formoit un article à part au chapitre de la Cour. (Voir la page 373, note.)

2. La Bruyère veut sans doute désigner Louis XIV, prince sérieux qui effectivement savoit gouverner les Français. Mais un monarque d'un tout autre caractère, Henri IV, sut les gouverner aussi; et si la gravité, la dignité du premier, imposoit plus de respect, la bonne humeur, la franchise, la cordiale familiarité du second, inspirèrent plus d'amour. Néanmoins celui-ci fut assassiné, et l'on se réjouit à la mort de l'autre.

3. Allusion à Mme de Maintenon, ainsi que dans les articles suivants.

4. Var. *Qui est digne de l'être*, dans les deux premières éditions.

5. Var *Est d'être moins roi quelquefois*, dans les trois premières éditions

6 Le *saye* est le *sagum*, habillement militaire des an-

jouer avec une personne de confiance un rôle plus familier[1]. 1.

¶ Rien ne fait plus d'honneur au prince que la modestie de son favori[2]. 1.

¶ Le favori n'a point de suite, il est sans engagement et sans liaisons; il peut être entouré de parents et de créatures, mais il n'y tient pas; il est détaché de tout, et comme isolé[3]. 1.

¶ Je ne doute point qu'un favori, s'il a quelque force et quelque élévation, ne se trouve souvent confus et déconcerté des bassesses, des petitesses, de la flatterie, des soins superflus et des atten-

ciens; et le *bas de saye* est la partie inférieure de ce vêtement, qui alloit jusqu'aux genoux, dont se paroient les acteurs tragiques dans les pièces grecques ou romaines, et qu'on nommoit sur nos théâtres *tonnelet*.

1. « Les princes et les rois se jouent quelquefois. Ils ne sont pas toujours sur leurs trônes : ils s'y ennuieroient. La grandeur a besoin d'être quittée pour être sentie. » (Pascal, *Pensées*, 1re part., art. 9.) — « Il y a des temps où le dégoût de la magnificence oblige les princes à chercher des plaisirs particuliers; ils veulent revenir à la liberté naturelle que leur condition leur ôte; ils veulent trouver un ami sincère, auquel ils puissent découvrir leurs inquiétudes... De là proviennent ces confidents qu'on appelle favoris. » (Saint-Evremont.)

2. L'absence de favori fait plus d'honneur encore.

3. Var. Cet article, dans les trois premières éditions, se trouvoit au chapitre de la Cour, suivi immédiatement d'un autre article qui terminoit le chapitre. Ces deux articles, dans les 4e et 5e éditions, furent transposés au chapitre du Souverain, avec un paragraphe que l'auteur ajouta au second article; puis, dans les éditions suivantes, il supprima l'article et le paragraphe, probablement par égard pour des courtisans disgraciés et rappelés, tels que Vardes, Lauzun, surtout Bussy-Rabutin, dont il avoit reçu des marques d'estime et d'intérêt. M. Walckenaër est le premier éditeur qui ait rétabli l'article et le para-

tions frivoles de ceux qui le courent, qui le suivent, et qui s'attachent à lui comme ses viles créatures, et qu'il ne se dédommage dans le particulier d'une si grande servitude, par le ris et la moquerie. 6.

¶ Hommes en place, ministres, favoris, me permettrez-vous de le dire? ne vous reposez point sur vos descendants pour le soin de votre mémoire et pour la durée de votre nom ; les titres passent, la faveur s'évanouit, les dignités se perdent, les richesses se dissipent, et le mérite dégénère. Vous avez des enfants, il est vrai, dignes

graphe dans le texte. Nous croyons devoir le reproduire aussi, mais seulement parmi les variantes, afin de ne pas contrevenir aux intentions de La Bruyère.

¶ *Une belle ressource pour celui qui est tombé dans la disgrâce du prince* (Var. *Une grande parure pour le favori disgracié*, dans les trois premières éditions), *c'est la retraite. Il lui est avantageux de disparoître, plutôt que de traîner dans le monde* (Var. *Dans la ville*, aux trois premières éditions) *le debris d'une faveur qu'il a perdue, et d'y faire un nouveau personnage si différent du premier qu'il a soutenu. Il conserve au contraire le merveilleux de sa vie dans la solitude, et mourant, pour ainsi dire, avant la caducité, il ne laisse de soi qu'une brillante idée* (Var. *Belle idée*, dans les trois premières éditions) *et une mémoire agréable.*

Une plus belle ressource, pour le favori disgracié, que de se perdre dans la solitude et ne faire plus parler de soi, c'est d'en faire parler magnifiquement, et de se jeter, s'il se peut, dans quelque haute et généreuse entreprise qui relève ou confirme du moins son caractère et rende raison de son ancienne faveur, qui fasse qu'on le plaigne dans sa chute, et qu'on en rejette une partie sur son étoile.

Ce dernier paragraphe faisoit peut-être allusion aux démarches que Bussy, dans sa disgrâce, renouveloit à chaque campagne pour obtenir du service, ou bien au commandement que Lauzun se fit donner dans l'expédition d'Irlande, en 1689.

de vous, j'ajoute même capables de soutenir toute votre fortune; mais qui peut vous en promettre autant de vos petits-fils? Ne m'en croyez pas, regardez cette unique fois de certains hommes que vous ne regardez jamais, que vous dédaignez: ils ont des aïeuls, à qui, tout grands que vous êtes, vous ne faites que succéder. Ayez de la vertu et de l'humanité; et si vous me dites: Qu'aurons-nous de plus? je vous répondrai: De l'humanité et de la vertu. Maîtres alors de l'avenir, et indépendants d'une postérité, vous êtes sûrs de durer autant que la monarchie; et dans le temps que l'on montrera les ruines de vos châteaux, et peut-être la seule place où ils étoient construits, l'idée de vos louables actions sera encore fraîche dans l'esprit des peuples; ils considéreront avidement vos portraits et vos médailles; ils diront: Cet homme[1] dont vous regardez la peinture a parlé à son maître avec force et avec liberté, et a plus craint de lui nuire que de lui déplaire; il lui a permis d'être bon et bienfaisant, de dire de ses villes: *ma bonne ville*, et de son peuple: *mon peuple*. Cet autre dont vous voyez l'image[2], et en qui l'on remarque une physionomie forte, jointe à un air grave, austère et majestueux, augmente d'année à autre de réputation: les plus grands politiques souffrent de lui être comparés. Son grand dessein a été d'affermir l'autorité du prince et la sûreté des peuples par l'abaissement des grands: ni les partis, ni les conjurations, ni les trahisons, ni le péril de la

1. Le cardinal Georges d'Amboise.
2. Le cardinal de Richelieu.

mort, ni ses infirmités, n'ont pu l'en détourner. Il a eu du temps de reste pour entamer un ouvrage continué ensuite et achevé par l'un de nos plus grands et de nos meilleurs princes, l'extinction de l'hérésie[1]. 6.

¶ Le panneau le plus délié et le plus spécieux qui, dans tous les temps, ait été tendu aux grands par leurs gens d'affaires, et aux rois par leurs ministres, est la leçon qu'ils leur font de s'acquitter et de s'enrichir. Excellent conseil, maxime utile, fructueuse, une mine d'or, un Pérou, du moins pour ceux qui ont su jusqu'à présent l'inspirer à leurs maîtres! 8.

¶ C'est un extrême bonheur pour les peuples quand le prince admet dans sa confiance et choisit pour le ministère ceux mêmes qu'ils auroient voulu lui donner, s'ils en avoient été les maîtres. 4.

¶ La science des détails, ou une diligente attention aux moindres besoins de la république, est une partie essentielle au bon gouvernement, trop négligée, à la vérité, dans les derniers temps, par les rois ou par les ministres, mais qu'on ne peut trop souhaiter dans le souverain qui l'ignore, ni assez estimer dans celui qui la possède. Que sert en effet au bien des peuples et à la douceur de leurs jours que le prince place les bornes de

1. Ce morceau est d'une noble éloquence. Le dernier éloge seroit fortement contesté aujourd'hui. Mais l'auteur ne fait qu'exprimer ce qu'on pensoit alors. Les meilleurs esprits partagent souvent les préventions de leur temps : ils sont *emportés par la foule et entraînés par la multitude*, pour nous servir des expressions de La Bruyère lui-même.

son empire au delà des terres de ses ennemis; qu'il fasse de leurs souverainetés des provinces de son royaume; qu'il leur soit également supérieur par les siéges et par les batailles, et qu'ils ne soient devant lui en sûreté ni dans les plaines ni dans les plus forts bastions; que les nations s'appellent les unes les autres, se liguent ensemble pour se défendre et pour l'arrêter; qu'elles se liguent en vain; qu'il marche toujours et qu'il triomphe toujours; que leurs dernières espérances soient tombées par le raffermissement d'une santé qui donnera au monarque le plaisir de voir les princes ses petits-fils soutenir ou accroître ses destinées, se mettre en campagne, s'emparer de redoutables forteresses, et conquérir de nouveaux Etats; commander de vieux et expérimentés capitaines, moins par leur rang et leurs naissance que par leur génie et leur sagesse; suivre les traces augustes de leur victorieux père, imiter sa bonté, sa docilité, son équité, sa vigilance, son intrépidité? Que me serviroit, en un mot, comme à tout le peuple, que le prince fût heureux et comblé de gloire par lui-même et par les siens, que ma patrie fût puissante et formidable, si, triste et inquiet, j'y vivois dans l'oppression ou dans l'indigence; si, à couvert des courses de l'ennemi, je me trouvois exposé, dans les places ou dans les rues d'une ville, au fer d'un assassin, et que je craignisse moins dans l'horreur de la nuit d'être pillé ou massacré dans d'épaisses forêts que dans ses carrefours [1]; si la sûreté, l'ordre et la propre-

1. Voyez la satire 6 de Boileau sur les embarras de Paris.

té ne rendoient pas le séjour des villes si délicieux, et n'y avoient pas amené, avec l'abondance, la douceur de la société ; si, foible et seul de mon parti, j'avois à souffrir dans ma métairie du voisinage d'un grand, et si l'on avoit moins pourvu à me faire justice de ses entreprises ; si je n'avois pas sous ma main autant de maîtres, et d'excellents maîtres, pour élever mes enfants dans les sciences ou dans les arts qui feront un jour leur établissement ; si, par la facilité du commerce, il m'étoit moins ordinaire de m'habiller de bonnes étoffes, et de me nourrir de viandes saines, et de les acheter peu ; si enfin, par les soins du prince, je n'étois pas aussi content de ma fortune qu'il doit lui-même par ses vertus l'être de la sienne[1] 4.

¶ Les huit ou les dix mille hommes sont au souverain comme une monnoie dont il achète une

1. Dans cet article, évidemment à l'adresse du roi, les leçons sont habilement mêlées aux éloges. Mais la science des détails, que La Bruyère loue dans Louis XIV, devient un sujet de critique sous la plume moins bienveillante de Saint-Simon. « Son esprit, dit-il, naturellement porté au petit, se plaisoit en toutes sortes de détails... Il croyoit toujours apprendre à ceux qui savoient le plus. » (*Mémoires authentiques.*) Fénelon aussi a condamné avec quelque amertume cette application aux détails dans un souverain : « L'habileté d'un roi, dit-il, ne consiste pas à faire tout par lui-même... C'est une vanité grossière que d'espérer d'en venir à bout, ou de vouloir persuader au monde qu'on en est capable... Vouloir examiner tout par soi-même, c'est défiance, c'est petitesse, c'est se livrer à une jalousie pour les détails qui consument le temps et la liberté nécessaires pour les grandes choses... Un esprit épuisé par le détail est comme la lie du vin, qui n'a plus ni force ni délicatesse. » (*Télémaque*, l. 22.)

place ou une victoire : s'il fait qu'il lui en coûte moins, s'il épargne les hommes, il ressemble à celui qui marchande et qui connoît mieux qu'un autre le prix de l'argent[1]. 7.

¶ Tout prospère dans une monarchie où l'on confond les intérêts de l'Etat avec ceux du prince. 7.

¶ Nommer un roi PÈRE DU PEUPLE est moins faire son éloge que l'appeler par son nom, ou faire sa définition. 7.

¶ Il y a un commerce ou un retour de devoirs du souverain à ses sujets, et de ceux-ci au souverain : quels sont les plus assujettissants et les plus pénibles? je ne le déciderai pas ; il s'agit de juger, d'un côté, entre les étroits engagements du respect, des secours, des services, de l'obéissance, de la dépendance ; et d'un autre, les obligations indispensables de bonté, de justice, de soins, de défense, de protection. Dire qu'un prince est arbitre de la vie des hommes, c'est dire seulement que les hommes, par leurs crimes, deviennent naturellement soumis aux lois et à la justice, dont le prince est le dépositaire ; ajouter qu'il est maître absolu de tous les biens de ses sujets, sans égards, sans compte ni discussion, c'est le langage de la flatterie, c'est l'opinion d'un favori qui se dédira à l'agonie[2]. 7.

1. On n'aime pas que l'humanité du prince qui *épargne les hommes* soit comparée à l'intérêt qui *marchande* et veut obtenir un meilleur marché.

2. Noble et ferme langage, utile leçon aux princes. — L'auteur des *Sentiments critiques* n'a vu dans ce morceau que trois rimes désagréables pour l'oreille : *flatterie*, *favori*, *agonie* (p. 341).

¶ Quand vous voyez quelquefois un nombreux troupeau qui, répandu sur une colline vers le déclin d'un beau jour, paît tranquillement le thym et le serpolet, ou qui broute dans une prairie une herbe menue et tendre qui a échappé à la faux du moisonneur, le berger soigneux et attentif est debout auprès de ses brebis; il ne les perd pas de vue, il les suit, il les conduit, il les change de pâturage : si elles se dispersent, il les rassemble; si un loup avide paroît, il lâche son chien, qui le met en fuite; il les nourrit, il les défend; l'aurore le trouve déjà en pleine campagne, d'où il ne se retire qu'avec le soleil. Quels soins! quelle vigilance! quelle servitude! Quelle condition vous paroît la plus délicieuse et la plus libre, ou du berger ou des brebis? Le troupeau est-il fait pour le berger, ou le berger pour le troupeau? Image naïve des peuples et du prince qui les gouverne, s'il est bon prince[1]. 7.

Le faste et le luxe dans un souverain, c'est le berger habillé d'or et de pierreries, la houlette d'or en ses mains; son chien a un collier d'or, il est attaché avec une laisse d'or et de soie. Que sert tant d'or à son troupeau ou contre les loups? 7.

¶ Quelle heureuse place que celle qui fournit dans tous les instants l'occasion à un homme de faire du bien à tant de milliers d'hommes! Quel

1. Cette charmante peinture et celle d'une petite ville, si agréablement située *sur le penchant d'une colline* (chapitre de la Conversation), sont peut être les premiers essais de la prose descriptive, genre de littérature fort en vogue depuis, et qui a produit de grandes beautés avec de grands abus.

dangereux poste que celui qui expose à tous moments un homme à nuire à un million d'hommes! 7.

¶ Si les hommes ne sont point capables sur la terre d'une joie plus naturelle, plus flatteuse et plus sensible, que de connoître qu'ils sont aimés, et si les rois sont hommes, peuvent-ils jamais trop acheter le cœur de leurs peuples[1]? 7.

¶ Il y a peu de règles générales et de mesures certaines pour bien gouverner; l'on suit le temps et les conjonctures, et cela roule sur la prudence et sur les vues de ceux qui règnent[2] : aussi le chef-d'œuvre de l'esprit, c'est le parfait gourvernement; et ce ne seroit peut-être pas une chose possible, si les peuples, par l'habitude où ils sont de la dépendance et de la soumission, ne faisoient la moitié de l'ouvrage. 1.

¶ Sous un très grand roi, ceux qui tiennent les premières places n'ont que des devoirs faciles, et que l'on remplit sans nulle peine : tout coule de source; l'autorité et le génie du prince leur aplanissent les chemins, leur épargnent les difficultés, et font tout prospérer au delà de leur attente : ils ont le mérite de subalternes. 1.

¶ Si c'est trop de se trouver chargé d'une seule famille, si c'est assez d'avoir à répondre de soi seul, quel poids, quel accablement, que celui de tout un royaume? Un souverain est-il payé de ses peines par le plaisir que semble donner une puis-

1. Voilà encore de ces pensées qui font le plus grand honneur aux sentiments de La Bruyère.

2. « La saine politique est la science des applications.» (*Observations morales, critiques et politiques.*)

sance absolue, par toutes les prosternations des courtisans? Je songe aux pénibles, douteux et dangereux chemins qu'il est quelquefois obligé de suivre pour arriver à la tranquillité publique; je repasse les moyens extrêmes, mais nécessaires, dont il use souvent pour une bonne fin : je sais qu'il doit répondre à Dieu même de la félicité de ses peuples, que le bien et le mal est en ses mains, et que toute ignorance ne l'excuse pas; et je me dis à moi-même : Voudrois-je régner? Un homme un peu heureux dans une condition privée devroit-il y renoncer pour une monarchie? N'est-ce pas beaucoup, pour celui qui se trouve en place par un droit héréditaire, de supporter d'être né roi[1]? 5.

¶ Que de dons du ciel ne faut-il pas pour bien régner! Une naissance auguste, un air d'empire et d'autorité, un visage qui remplisse la curiosité des peuples empressés de voir le prince, et qui conserve le respect dans le courtisan[2] ; une parfaite égalité d'humeur; un grand éloignement pour la raillerie piquante, ou assez de raison pour

1. *Supporter d'être né roi.* Heureuse et belle alliance de mots. Cela pourroit se dire bien plus justement de nos jours.

2. En quelque obscurité que le sort l'eût fait naître,
Le monde, en le voyant, eût reconnu son maître.
(Racine, *Bérénice*, acte 1, sc. 5.)

Seigneur, je n'ai jamais contemplé qu'avec crainte
L'auguste majesté sur votre front empreinte.
(Racine, *Esther*, acte 2, sc. 7.)

Louis XIV étoit assez désigné dans ces vers, et tout le monde saisit l'allusion. « L'embarras qu'il inspiroit à ceux qui lui parloient, dit Voltaire, flattoit en secret la com-

ne se la permettre point[1]; ne faire jamais ni menaces ni reproches; ne point céder à la colère[2], et être toujours obéi; l'esprit facile, insinuant; le cœur ouvert, sincère, et dont on croit voir le fond, et ainsi très propre à se faire des amis, des créatures et des alliés; être secret toutefois, profond et impénétrable dans ses motifs et dans ses projets; du sérieux et de la gravité dans le public; de la brièveté, jointe à beaucoup de justesse et de dignité, soit dans les réponses aux ambassadeurs des princes, soit dans les conseils; une manière de faire des grâces qui est comme un second bienfait; le choix des personnes que l'on gratifie; le discernement des esprits, des talents et des complexions, pour la distribution des postes et des emplois; le choix des généraux et des ministres; un jugement ferme, solide, dé-

plaisance avec laquelle il sentoit sa supériorité. Ce vieil officier qui se troubloit, qui bégayoit, en lui demandant une grâce, et qui, ne pouvant achever son discours, lui dit : « Sire, je ne tremble pas ainsi devant vos ennemis », n'eut pas de peine à obtenir ce qu'il demandoit. » (*Siècle de Louis XIV*, ch. 25, *Anecdotes*.)

1. « Il étoit si éloigné de dire des choses désagréables, dit encore Voltaire, qu'il ne se permettoit pas même les plus douces et les plus innocentes railleries. » (*Id.*, ch. 28.)

2. Le duc de Lauzun ayant manqué gravement au roi, Louis XIV se contenta de dire : « Si je n'étois pas roi, je me mettrois en colère. » On avoit refusé quelque chose au marquis de Marivaux, qui avoit perdu un bras à la guerre : « Je voudrois, dit-il brusquement au roi, avoir perdu aussi l'autre bras, et ne plus servir Votre Majesté. » « J'en serois bien fâché pour vous et pour moi », répondit Louis XIV; et ce mot fut suivi d'une grâce considérable.

cisif dans les affaires, qui fait que l'on connoît le meilleur parti et le plus juste; un esprit de droiture et d'équité qui fait qu'on le suit jusques à prononcer quelquefois contre soi-même en faveur du peuple, des alliés, des ennemis; une mémoire heureuse et très présente, qui rappelle les besoins des sujets, leurs visages [1], leurs noms, leurs requêtes; une vaste capacité, qui s'étende non seulement aux affaires de dehors, au commerce, aux maximes d'Etat, aux vues de la politique, au reculement des frontières par la conquête de nouvelles provinces, et à leur sûreté par un grand nombre de forteresses inaccessibles; mais qui sache aussi se renfermer au dedans, et comme dans les détails de tout un royaume; qui en bannisse un culte faux, suspect et ennemi de la souveraineté, s'il s'y rencontre; qui abolisse des usages cruels et impies [2], s'ils y règnent; qui réforme les lois et les coutumes [3], si elles étoient remplies d'abus; qui donne aux villes plus de sûreté et plus de commodités par le renouvellement d'une exacte police, plus d'éclat et plus de majesté par des édifices somptueux; punir sévèrement les vices scandaleux; donner, par son autorité et par son exemple, du crédit à la piété et à la vertu; protéger l'Eglise, ses ministres, ses droits, ses libertés;

1. Var. Ces mots *leurs visages* ne se trouvent pas dans les trois premières éditions, et ont été ajoutés dans la quatrième.

2. Le duel.

3. Déjà de tous côtés la chicane aux abois
S'enfuit au seul aspect de tes nouvelles lois.
Oh! que ta main par là va sauver de pupilles!
Que de savants plaideurs désormais inutiles!
(Boileau, *Epître* 1re.)

ménager ses peuples comme ses enfants ; être toujours occupé de la pensée de les soulager, de rendre les subsides légers, et tels qu'ils se lèvent sur les provinces sans les appauvrir ; de grands talents pour la guerre ; être vigilant, appliqué, laborieux ; avoir des armées nombreuses, les commander en personne ; être froid dans le péril, ne ménager sa vie que pour le bien de son Etat [1] ; aimer le bien de son État et sa gloire plus que sa vie ; une puissance très absolue, qui ne laisse point d'occasion aux brigues, à l'intrigue et à la cabale ; qui ôte cette distance infinie qui est quelquefois entre les grands et les petits, qui les rapproche, et sous laquelle tous plient également [2] ; une étendue de connoissances qui fait que le prince [3] voit tout par ses yeux, qu'il agit immédiatement et par lui-même, que ses généraux [4] ne sont, quoique éloignés de lui, que ses lieutenants, et les ministres que ses ministres ; une profonde sagesse qui sait déclarer la guerre, qui sait vaincre et

1. Louis, les animant du feu de son courage,
Se plaint de sa grandeur, qui l'attache au rivage.

(Boileau, *Epître* 4.)

2. Var. Dans les quatre premières éditions, les deux membres de cette phrase sont dans un ordre inverse. On lit : *Une puissance très absolue, qui ôte cette distance infinie qui est quelquefois entre les grands et les petits, qui les rapproche, et sous qui tous plient également ; qui ne laisse point d'occasions aux brigues, à l'intrigue et à la cabale.*

3. Var. Dans les deux premières éditions, les mots *qui fait que le prince* suivent immédiatement ceux *et à la cabale.* Les mots *une étendue de connoissances* ont été ajoutés dans la 3e édition.

4. Var. *Qui fait que ses généraux*, dans les deux premières éditions.

user de la victoire, qui sait faire la paix, qui sait la rompre, qui sait quelquefois, et selon les divers intérêts, contraindre les ennemis à la recevoir ; qui donne des règles à une vaste ambition, et sait jusques où l'on doit conquérir ; au milieu d'ennemis couverts ou déclarés, se procurer le loisir des jeux, des fêtes, des spectacles ; cultiver les arts et les sciences, former et exécuter des projets d'édifices surprenants. Un génie enfin supérieur et puissant, qui se fait aimer et révérer des siens, craindre des étrangers ; qui fait d'une cour, et même de tout un royaume, comme une seule famille, unie parfaitement sous un même chef, dont l'union et la bonne intelligence est redoutable au reste du monde. Ces admirables vertus me semblent renfermées dans l'idée du souverain [1]. Il est vrai qu'il est rare de les voir réunies [2] dans un même sujet ; il faut que trop de choses concourent à la fois : l'esprit, le cœur, les dehors, le tempérament ; et il me paroît qu'un monarque [3] qui les rassemble toutes en sa personne est bien digne du nom de GRAND [4]. 1.

1. Var. *D'un souverain*, dans les sept premières éditions.
2. Var. *De les voir ensemble*, dans les deux premières éditions.
3. Var. *De là vient que le monarque*, dans les trois premières éditions.
4. Var. *Ne mérite rien de moins que le nom de Grand*, dans les trois premières éditions, où ce magnifique éloge de Louis XIV composoit presque tout le chapitre du Souverain.

De l'Homme.

Ne nous emportons point contre les hommes en voyant leur dureté, leur ingratitude, leur injustice, leur fierté, l'amour d'eux-mêmes et l'oubli des autres[1]; ils sont ainsi faits, c'est leur nature : c'est ne pouvoir supporter que la pierre tombe ou que le feu s'élève[2]. 1.

¶ Les hommes, en un sens, ne sont point légers ou ne le sont que dans les petites choses; ils changent leurs habits, leur langage, les dehors, les bienséances; ils changent de goût quelquefois; ils gardent leurs mœurs toujours mauvaises; fermes et constants dans le mal, ou dans l'indifférence pour la vertu. 1.

¶ Le stoïcisme est un jeu d'esprit et une idée semblable à la république de Platon. Les stoïques ont feint qu'on pouvoit rire dans la pauvreté; être insensible aux injures, à l'ingratitude, aux pertes de biens comme à celles des parents et des amis; regarder froidement la mort, et comme une chose indifférente, qui ne devoit ni réjouir ni ren-

1. Var. *L'amour qu'ils ont pour eux-mêmes, et l'oubli où ils sont des autres*, dans les deux premières éditions.

2. PHILINTE.

Oui, je vois ces défauts dont votre âme murmure,
Comme vices unis à l'humaine nature;
Et mon esprit, enfin, n'est pas plus offensé
De voir un homme fourbe, injuste, intéressé,
Que de voir des vautours affamés de carnage,
Des singes malfaisants, et des loups pleins de rage.
(*Le Misanthrope*, acte 1, sc. 1.)

dre triste ; n'être vaincu [1] ni par le plaisir ni par la douleur ; sentir le fer ou le feu dans quelque partie de son corps sans pousser le moindre soupir ni jeter une seule larme ; et, ce fantôme de vertu et de constance ainsi imaginé, il leur a plu de l'appeler un sage. Ils ont laissé à l'homme tous les défauts qu'ils lui ont trouvés, et n'ont presque relevé aucun de ses foibles. Au lieu de faire de ses vices des peintures affreuses ou ridicules qui servissent à l'en corriger, ils lui ont tracé l'idée d'une perfection et d'un héroïsme dont il n'est point capable, et l'ont exhorté à l'impossible [2]. Ainsi le sage, qui n'est pas, ou qui n'est qu'imaginaire, se trouve naturellement et par lui-même au dessus de tous les événements et de tous les maux. Ni la goutte la plus douloureuse, ni la colique la plus aiguë, ne sauroient lui arracher une plainte ; le ciel et la terre peuvent être renversés sans l'entraîner dans leur chute, et il demeureroit ferme sur les ruines de l'univers ; pendant que l'homme qui est en effet, sort de son sens, crie, se désespère, étincelle des yeux, et perd la respiration pour un chien perdu ou pour une porcelaine qui est en pièces. 4.

¶ Inquiétude d'esprit, inégalité d'humeur, in-

1. Var. *Ne pouvoir être vaincu*, dans les six premières éditions.

2. Ce modèle de perfection et d'héroïsme, trop au dessus des âmes vulgaires, excitoit l'émulation des âmes d'élite, des cœurs forts et généreux, qui s'efforçoient d'en approcher. Il est de fait que le stoïcisme a été embrassé par les hommes les plus vertueux, sinon les plus sages, de l'antiquité. Mais il manquoit à ce système philosophique ce qui s'est trouvé dans la religion chrétienne, l'humilité.

constance de cœur, incertitude de conduite, tous vices de l'âme, mais différents, et qui, avec tout le rapport qui paroît entre eux, ne se supposent pas toujours l'un l'autre dans un même sujet. 4.

¶ Il est difficile de décider si l'irrésolution rend l'homme plus malheureux que méprisable; de même, s'il y a toujours plus d'inconvénient à prendre un mauvais parti qu'à n'en prendre aucun. 6.

¶ Un homme inégal n'est pas un seul homme, ce sont plusieurs; il se multiplie autant de fois qu'il a de nouveaux goûts et de manières différentes; il est à chaque moment ce qu'il n'étoit point, et il va être bientôt ce qu'il n'a jamais été; il se succède à lui-même. Ne demandez pas de quelle complexion il est, mais quelles sont ses complexions, ni de quelle humeur, mais combien il a de sortes d'humeurs[1]. Ne vous trompez-vous point? Est-ce *Eutichrate* que vous abordez? Aujourd'hui, quelle glace pour vous! Hier il vous recherchoit, il vous caressoit, vous donniez de la jalousie à ses amis. Vous reconnoît-il bien? Dites-lui votre nom. 6.

¶[2] *Ménalque* descend son escalier, ouvre sa porte pour sortir, il la referme; il s'aperçoit qu'il est

1\. . . . . Il va du blanc au noir;
Il condamne au matin ses sentiments du soir.
Importun à tout autre, à soi-même incommode,
Il change à tous moments d'esprit comme de mode;
Il tourne au moindre vent, il tombe, au moindre choc.
Aujourd'hui dans un casque, et demain dans un froc.
(Boileau, *Satire* 8.)

2\. Ceci est moins un caractère particulier qu'un recueil de faits de distraction. Ils ne sauroient être en trop grand nombre, s'ils sont agréables, car les goûts étant différents, on a à choisir. (*Note de l'auteur*, ajoutée à la

en bonnet de nuit, et, venant à mieux s'examiner, il se trouve rasé à moitié, il voit que son épée est mise du côté droit, que ses bas sont rabattus sur ses talons, et que sa chemise est par dessus ses chausses. S'il marche dans les places, il se sent tout d'un coup rudement frapper à l'estomac ou au visage; il ne soupçonne point ce que ce peut être, jusqu'à ce qu'ouvrant les yeux et se réveillant il se trouve ou devant un limon de charrette, ou derrière un long ais de menuiserie que porte un ouvrier sur ses épaules. On l'a vu une fois se heurter du front contre celui d'un aveugle, s'embarrasser dans ses jambes et tomber avec lui, chacun de son côté, à la renverse. Il lui est arrivé plusieurs fois de se trouver tête pour tête à la rencontre d'un prince et sur son passage, se reconnoître à peine, et n'a-

8e édition.) — L'on voit, d'après cette note, que La Bruyère, dans le portrait de *Ménalque*, s'est proposé un sujet divertissant, favorable à son talent de peindre, et non un but moral, comme dans beaucoup d'autres: car la distraction n'est pas un vice de l'âme qu'on puisse corriger, c'est un défaut de complexion, une sorte d'infirmité, de folie momentanée, dont les effets sont plus risibles que nuisibles. Regnard les a reproduits sur la scène avec succès; mais peut-être que ce qui est amusant et agréable en récit, en peinture, ne suffit pas au ressort d'une action théâtrale. Au surplus, il paroît que la plupart des faits dont il s'agit doivent être attribués au comte de Brancas : tout le monde le reconnut; et Saint-Simon a dit de lui : « Il étoit célèbre par ses prodigieuses distractions, que La Bruyère a immortalisées dans ses *Caractères.* » (V. *Mémoires*, t. 7, p. 36 et 37, in-12.) Madame de Sévigné, dont il étoit l'ami, en rapporte plusieurs traits (V. Lettres des 10, 29 avril, et 10 juin 1671). Elle écrit à sa fille, le 22 juillet 1677 : « Il y a trois mois que je n'ai reçu des nouvelles de Brancas. Cela n'est pas vraisemblable, mais il n'est pas vraisemblable aussi. »

voir que le loisir de se coller à un mur pour lui faire place. Il cherche, il brouille[1], il crie, il s'échauffe, il appelle ses valets l'un après l'autre; *on lui perd tout, on lui égare tout;* il demande ses gants qu'il a dans ses mains, semblable à cette femme qui prenoit le temps de demander son masque lorsqu'elle l'avoit sur son visage. Il entre à l'appartement, et passe sous un lustre où sa perruque s'accroche et demeure suspendue : tous les courtisans regardent et rient; Ménalque regarde aussi et rit plus haut que les autres; il cherche des yeux, dans toute l'assemblée, où est celui qui montre ses oreilles, et à qui il manque une perruque[2]. S'il va par la ville, après avoir fait quelque chemin, il se croit égaré, il s'émeut, et il demande où il est à des passants, qui lui disent précisément le nom de sa rue; il entre ensuite dans sa maison, d'où il sort précipitamment, croyant qu'il s'est trompé. Il descend du palais, et, trouvant au bas du grand degré un carrosse qu'il prend pour le sien, il se met dedans; le cocher touche et croit remener son maître dans sa maison. Ménalque se jette hors de la portière, traverse la cour, monte l'escalier, parcourt l'antichambre, la chambre, le cabinet; tout lui est familier, rien ne lui est nouveau; il s'assied[3], il se repose, il est chez soi. Le maître arrive, celui-ci se lève pour le recevoir; il le traite fort civilement, le prie de s'asseoir, et croit faire

1. Var. *Il fourrage*, dans la 6e édition.

2. Cette aventure est arrivée au comte de Brancas, chez la reine, dont il étoit chevalier d'honneur.

3. Var. *Il s'assit*, dans toutes les éditions originales. (Voir la note de la page 14.)

les honneurs de sa chambre; il parle, il rêve, il reprend la parole; le maître de la maison s'ennuie et demeure étonné. Ménalque ne l'est pas moins, et ne dit pas ce qu'il en pense; il a affaire à un fâcheux, à un homme oisif, qui se retirera à la fin; il l'espère et il prend patience. La nuit arrive, qu'il est à peine détrompé. Une autre fois, il rend visite à une femme, et, se persuadant bientôt que c'est lui qui la reçoit, il s'établit dans son fauteuil, et ne songe nullement à l'abandonner; il trouve ensuite que cette dame fait ses visites longues; il attend à tous moments qu'elle se lève et le laisse en liberté; mais comme cela tire en longueur, qu'il a faim, et que la nuit est déjà avancée, il la prie à souper; elle rit, et si haut, qu'elle le réveille. Lui-même se marie le matin, l'oublie le soir, et découche la nuit de ses noces; et quelques années après, il perd sa femme, elle meurt entre ses bras, il assiste à ses obsèques, et, le lendemain, quand on lui vient dire qu'on a servi, il demande si sa femme est prête, et si elle est avertie. C'est lui encore qui entre dans une église, et, prenant l'aveugle qui est collé à la porte pour un pilier et sa tasse pour le bénitier, y plonge la main, la porte à son front, lorsqu'il entend tout d'un coup le pilier qui parle, et qui lui offre des oraisons. Il s'avance dans la nef; il croit voir un prie-dieu, il se jette lourdemant dessus; la machine plie, s'enfonce et fait des efforts pour crier. Ménalque est surpris de se voir à genoux sur les jambes d'un fort petit homme, appuyé sur son dos, les deux bras passés sur ses épaules et ses deux mains jointes et étendues qui lui prennent le nez et lui ferment la bouche. Il se retire confus, et va

s'agenouiller ailleurs[1]; il tire un livre pour faire sa prière, et c'est sa pantoufle qu'il a prise pour ses heures, et qu'il a mise dans sa poche avant que de sortir. Il n'est pas hors de l'église qu'un homme de livrée court après lui, le joint, lui demande en riant s'il n'a point la pantoufle de monseigneur. Ménalque lui montre la sienne, et lui dit : *Voilà toutes les pantoufles que j'ai sur moi ;* il se fouille néanmoins, et tire celle de l'évêque de ***, qu'il vient de quitter, qu'il a trouvé malade auprès de son feu, et dont, avant de prendre congé de lui, il a ramassé la pantoufle, comme l'un de ses gants qui étoit à terre : ainsi Ménalque s'en retourne chez soi avec une pantoufle de moins. Il a une fois perdu au jeu tout l'argent qui est dans sa bourse, et, voulant continuer de jouer, il entre dans son cabinet, ouvre une armoire, y prend sa cassette, en tire ce qu'il lui plaît, croit la remettre où il l'a prise : il entend aboyer dans son armoire qu'il vient de fermer ; étonné de ce prodige, il l'ouvre une seconde fois, et il éclate de rire d'y voir son chien, qu'il a serré pour sa cassette[2]. Il joue au trictrac, il demande à boire, on lui en apporte ; c'est à lui à jouer, il tient le cornet d'une main et un verre de l'autre, et comme il a une grande soif, il avale les dés et

1. Madame, mère du régent, raconte que c'est la reine elle-même que Brancas prit pour un prie-Dieu : se trouvant derrière elle à l'église, en sa qualité de chevalier d'honneur, il mit les genoux sur ses talons et les bras sur ses épaules. (*Mémoires et fragments historiques de Madame.*)

2. Var. L'anecdote du chien renfermé dans une armoire, depuis les mots *il a une fois perdu*, jusqu'à ceux-ci : *pour sa cassette*, n'a été ajoutée que dans la 8e édition. — *Il joue une fois au trictrac*, dans les 6e et 7e éditions.

presque le cornet, jette le verre d'eau dans le trictrac, et inonde celui contre qui il joue[1]. Et dans une chambre où il est familier, il crache sur le lit, et jette son chapeau à terre, en croyant faire tout le contraire. Il se promène sur l'eau, et il demande quelle heure il est. On lui présente une montre; à peine l'a-t-il reçue, que, ne songeant plus ni à l'heure ni à la montre, il la jette dans la rivière, comme une chose qui l'embarrasse. Lui-même écrit une longue lettre, met de la poudre dessus à plusieurs reprises, et jette toujours la poudre dans l'encrier. Ce n'est pas tout: il écrit une seconde lettre, et, après les avoir cachetées toutes deux, il se trompe à l'adresse. Un duc et pair reçoit l'une de ces deux lettres, et, en l'ouvrant, y lit ces mots: *Maître Olivier, ne manquez, sitôt la présente reçue, de m'envoyer ma provision de foin....* Son fermier reçoit l'autre, il l'ouvre, et se la fait lire; on y trouve: *Monseigneur, j'ai reçu avec une soumission aveugle les ordres qu'il a plu à votre grandeur....* Lui-même encore écrit une lettre pendant la nuit, et, après l'avoir cachetée, il éteint sa bougie; il ne laisse pas d'être surpris de ne voir *goutte*[2], et il sait à peine comment cela est arrivé. Ménalque descend l'escalier du Louvre, un autre le monte, à qui il dit: *C'est vous que je cherche.* Il le prend par la main, le fait descendre avec lui, traverse plusieurs cours, entre dans les salles, en sort; il va, il revient sur

1. Var. Le reste de la phrase *Et dans une chambre*, jusqu'à *Il se promène*, n'a été ajouté que dans la 8e édition.
2. *Ne voir goutte* n'étoit point une expression nouvelle du temps de La Bruyère, comme le dit M. Walckenaër;

ses pas. Il regarde enfin celui qu'il traîne après soi depuis un quart d'heure ; il est étonné que ce soit lui ; il n'a rien à lui dire ; il lui quitte la main, et tourne d'un autre côté. Souvent il vous interroge, et il est déjà bien loin de vous quand vous songez à lui répondre[1], ou bien il vous demande en courant comment se porte votre père, et comme vous lui dites qu'il est fort mal, il vous crie qu'il en est bien aise. Il vous trouve quelque autre fois sur son chemin ; *il est ravi de vous rencontrer ; il sort de chez vous pour vous entretenir d'une certaine chose.* Il contemple votre main : *Vous avez là,* dit-il, *un beau rubis ; est-il balais ?* Il vous quitte et continue sa route : voilà l'affaire importante dont il avoit à vous parler[2]. Se trouve-t-il en campagne, il dit à quelqu'un qu'il le trouve heureux d'avoir pu se dérober à la cour pendant l'automne, et d'avoir passé dans ses terres tout le temps de Fontainebleau ; il tient à d'autres d'autres[3] discours ; puis, revenant à celui-ci : Vous avez eu, lui dit-il, de beaux jours à Fontainebleau ; vous y avez sans doute beaucoup chassé. Il commence ensuite un conte[4] qu'il oublie d'achever ; il rit en lui-même, il éclate d'une chose qui lui

elle se trouve dans Nicot et dans la première édition du Dictionnaire de l'Académie. Mais elle étoit sans doute familière et peu usitée ; c'est ce qui aura engagé La Bruyère à mettre *goutte* en italique.

1. Var. Le second membre de la phrase, qui se termine par *bien aise*, est une addition de la 8e édition.

2. Var. Ce qui suit, jusqu'à *Il commence ensuite*, est encore une addition de la 8e édition.

3. *D'autres d'autres*, négligence.

4. Var. *Se trouve-t-il en compagnie, il commence un conte*, dans les 6e et 7e éditions.

passe par l'esprit, il répond à sa pensée, il chante entre ses dents, il siffle, il se renverse dans une chaise, il pousse un cri plaintif, il bâille, il se croit seul. S'il se trouve à un repas, on voit le pain se multiplier insensiblement sur son assiette; il est vrai que ses voisins en manquent, aussi bien que de couteaux et de fourchettes, dont il ne les laisse pas jouir long-temps. On a inventé aux tables une grande cuillère pour la commodité du service; il la prend, la plonge dans le plat, l'emplit, la porte à sa bouche, et il ne sort pas d'étonnement de voir répandu sur son linge et sur ses habits le potage qu'il vient d'avaler. Il oublie de boire pendant tout le dîner, ou, s'il s'en souvient, et qu'il trouve que l'on lui donne trop de vin, il en *flaque*[1] plus de la moitié au visage de celui qui est à sa droite; il boit le reste tranquillement, et ne comprend pas pourquoi tout le monde éclate de rire de ce qu'il a jeté à terre ce qu'on lui a versé de trop[2]. Il est un jour retenu au lit pour quelque incommodité; on lui rend visite; il y a un cercle d'hommes et de femmes dans sa ruelle qui l'entretiennent; et, en leur présence, il soulève sa couverture et crache dans ses draps. On le

1. Ce mot est en italique, non point encore parcequ'il étoit nouveau, mais plutôt parcequ'il étoit ancien et hors d'usage. Voyez le *Glossaire de la langue romane*, par Roquefort, 1808.

2. Il paroît que du temps de La Bruyère ce n'étoit pas blesser les bienséances, dans un repas, que de *jeter à terre* ce qu'on avoit de trop. Nous avons déjà vu, p. 253, t. 1er, *jeter à terre* le morceau qu'on n'ose avaler, de peur de déplaire à *Troile*. — Var. La phrase suivante, qui se termine à *dans ses draps*, manque dans la 6e édition et a été insérée dans la 7e.

mène aux Chartreux; on lui fait voir un cloître orné d'ouvrages, tous de la main d'un excellent peintre; le religieux qui les lui explique parle de S. Bruno, du chanoine et de son aventure[1], en fait une longue histoire, et la montre dans l'un de ses tableaux. Ménalque, qui pendant la narration est hors du cloître, et bien loin au delà, y revient enfin, et demande au père si c'est le chanoine ou S. Bruno qui est damné. Il se trouve par hasard avec une jeune veuve; il lui parle de son défunt mari, lui demande comment il est mort. Cette femme, à qui ce discours renouvelle ses douleurs, pleure, sanglote, et ne laisse pas de reprendre tous les détails de la maladie de son époux, qu'elle conduit depuis la veille de sa fièvre, qu'il se portoit bien, jusqu'à l'agonie. *Madame*, lui demande Ménalque, qui l'avoit apparemment écoutée avec attention, *n'aviez-vous que celui-là?* Il s'avise un matin de faire tout hâter dans sa cuisine[2]; il se lève avant le fruit, et prend congé de la compagnie. On le voit ce jour-là en tous les endroits de la ville, hormis en celui où il a donné un rendez-vous précis pour cette affaire qui l'a empêché de dîner, et l'a fait sortir à pied, de peur que son carrosse ne le fît attendre. L'entendez-vous crier,

1. Il s'agit d'un miracle qui auroit déterminé S. Bruno à se retirer dans la solitude. On alloit ensevelir Raymond, chanoine de Paris, célèbre par son éloquence et son savoir : en présence de tous les assistants, le mort se releva dans sa bière et s'écria qu'il étoit damné ; puis il s'affaissa sur lui-même. — Les tableaux représentant la vie du saint sont de Lesueur.

2. Var. On lit ensuite dans la 6e édition : *Il ne se mettra jamais assez tôt à table*, mots qui ont été retranchés ou peut-être omis dans la 7e édition et les suivantes.

gronder, s'emporter contre l'un de ses domestiques? Il est étonné de ne le point voir. Où peut-il être? dit-il; que fait-il? qu'est-il devenu? Qu'il ne se présente plus devant moi, je le chasse dès à cette heure. Le valet arrive, à qui il demande fièrement d'où il vient; il lui répond qu'il vient de l'endroit où il l'a envoyé, et il lui rend un fidèle compte de sa commission. Vous le prendriez souvent pour tout ce qu'il n'est pas : pour un stupide, car il n'écoute point, et il parle encore moins; pour un fou, car, outre qu'il parle tout seul, il est sujet à de certaines grimaces et à des mouvements de tête involontaires; pour un homme fier et incivil, car vous le saluez, et il passe sans vous regarder, ou il vous regarde sans vous rendre le salut; pour un inconsidéré, car il parle de banqueroute au milieu d'une famille où il y a cette tache; d'exécution et d'échafaud devant un homme dont le père y a monté; de roture devant des roturiers qui sont riches et qui se donnent pour nobles. De même, il a dessein d'élever auprès de soi un fils naturel, sous le nom et le personnage d'un valet, et, quoiqu'il veuille le dérober à la connoissance de sa femme et de ses enfants, il lui échappe de l'appeler son fils dix fois le jour. Il a pris aussi la résolution de marier son fils à la fille d'un homme d'affaires, et il ne laisse pas de dire de temps en temps, en parlant de sa maison et de ses ancêtres, que les Ménalques ne se sont jamais mésalliés. Enfin, il n'est ni présent ni attentif dans une compagnie à ce qui fait le sujet de la conversation. Il pense et il parle tout à la fois; mais la chose dont il parle est rarement celle à laquelle il pense; aussi ne parle-t-il guère

conséquemment et avec suite : où il dit *non,* souvent il faut dire *oui* ; et où il dit *oui,* croyez qu'il veut dire *non.* Il a, en vous répondant si juste, les yeux fort ouverts, mais il ne s'en sert point ; il ne regarde ni vous ni personne, ni rien qui soit au monde ; tout ce que vous pouvez tirer de lui, et encore dans le temps qu'il est le plus appliqué et d'un meilleur commerce, ce sont ces mots : *Oui vraiment, C'est vrai, Bon ! Tout de bon ? Oui-dà, Je pense qu'oui, Assurément, Ah ! ciel !* et quelques autres monosyllabes qui ne sont pas même placés à propos. Jamais aussi il n'est avec ceux avec qui il paroît être ; il appelle sérieusement son laquais *monsieur ;* et son ami il l'appelle *la Verdure.* Il dit *Votre Révérence* à un prince du sang, et *Votre Altesse* à un jésuite [1]. Il entend la messe ; le prêtre vient à éternuer ; il lui dit : *Dieu vous assiste !* Il se trouve avec un magistrat [2]. Cet homme, grave par son caractère, vénérable par son âge et par sa dignité, l'interroge sur un événement [3], et lui demande si cela est ainsi ; Ménalque lui répond : *Oui, mademoiselle* [4]. Il revient une fois de la campagne ; ses laquais en livrée entreprennent de le voler, et y réussissent ; ils descendent de son carrosse, lui portent un bout de

1 La *clef* cite ici l'abbé de Mauroy, aumônier de mademoiselle de Montpensier, sujet, comme le comte de Brancas, à une infinité de distractions. Etant allé, de la part de la princesse, parler de quelques affaires au P. La Chaise, il le traita d'*Altesse royale*, et, en rendant réponse à Mademoiselle, il la traita de *Révérence*.

2. Var. *Un grand magistrat*, 6e édition.

3. *Sur cet événement*, 7e édit. seule. Faute d'impression.

4. Var. Le *caractère* finissoit là dans la 6e édition.

flambeau sous la gorge, lui demandent la bourse, et il la rend. Arrivé chez soi, il raconte son aventure à ses amis, qui ne manquent pas de l'interroger sur les circonstances, et il leur dit : *Demandez à mes gens, ils y étoient*[1]. 6.

¶ L'incivilité n'est pas un vice de l'âme; elle est l'effet de plusieurs vices : de la sotte vanité, de l'ignorance de ses devoirs, de la paresse, de la stupidité, de la distraction, du mépris des autres, de la jalousie. Pour ne se répandre que sur les dehors, elle n'en est que plus haïssable, parceque c'est toujours un défaut visible et manifeste ; il est vrai cependant qu'il offense plus ou moins, selon la cause qui le produit. 4.

1. « On veut, dit Ménage, que *Ménalque*, dans le livre de M. de La Bruyère, soit le feu comte de Brancas. Il a oublié d'y mettre deux traits, et des plus extraordinaires, de ce comte. Le premier est qu'un jour le comte de Brancas marchant dans Saint-Germain-l'Auxerrois, M. de La Rochefoucauld se présente pour lui parler. Dieu vous assiste, lui dit M. de Brancas. M. de La Rochefoucauld se mit à rire et en même temps en devoir de lui parler. N'est-ce pas assez de vous dire une fois : *Dieu vous assiste?* ajouta M. de Brancas. Sans mentir, on est bien importuné de ces coquins-là. M. de La Rochefoucauld se mit à rire encore davantage; et ce ne fut qu'après un peu de temps que M. de Brancas s'aperçut que M. de La Rochefoucauld n'étoit pas un mendiant. — Voici le second trait : M. de Brancas lisoit au coin de son feu; Dieu sait si c'étoit avec attention! La gouvernante de sa fille la lui apporte. Il quitte son livre et prend cet enfant entre ses bras. Il badinoit avec elle, lorsqu'un valet vint annoncer une visite d'importance. Aussitôt, oubliant qu'il avoit quitté son livre, et que c'étoit sa fille qu'il tenoit, il la jeta sur la table. Par bonheur, sa gouvernante lui sauva le coup, et la reçut entre ses bras. » (*Menagiana*, t. 4, p. 220.) — Madame de Sévigné rapporte aussi les

¶ Dire d'un homme colère, inégal, querelleux[1], chagrin, pointilleux, capricieux : c'est son humeur, n'est pas l'excuser, comme on le croit, mais avouer, sans y penser, que de si grands défauts sont irrémédiables. 4.

Ce qu'on appelle humeur est une chose trop négligée parmi les hommes; ils devroient comprendre qu'il ne leur suffit pas d'être bons, mais qu'ils doivent encore paroître tels, du moins s'ils tendent à être sociables, capables d'union et de commerce, c'est-à-dire à être des hommes. L'on n'exige pas des âmes malignes qu'elles aient de la douceur et de la souplesse; elle ne leur manque jamais, et elle leur sert de piége pour surprendre les simples et pour faire valoir leurs artifices : l'on desireroit de ceux qui ont un bon cœur qu'ils fussent toujours pliants, faciles, complaisants, et qu'il fût moins vrai quelquefois que

faits suivants en écrivant à sa fille : « Brancas versa, il y a trois ou quatre jours, dans un fossé; il s'y établit si bien, qu'il demandoit à ceux qui allèrent le secourir ce qu'ils désiroient de son service. Toutes ses glaces étoient cassées, et sa tête l'auroit été s'il n'étoit plus heureux que sage. Toute cette aventure n'a fait aucune distraction à sa rêverie. Je lui ai mandé ce matin que je lui apprenois qu'il avoit versé, qu'il avoit pensé se rompre le cou, qu'il étoit le seul dans Paris qui ne sût pas cette nouvelle, et que je lui en voulois marquer mon inquiétude. J'attends sa réponse. » (Lettre du 10 avril 1671.) — « Il sollicita l'autre jour un procès à la seconde des enquêtes; c'étoit à la première qu'on le jugeoit. Cette folie a fort réjoui les sénateurs. Je crois qu'elle lui a fait gagner son procès. » (Lettre du 27 avril 1671.)

1. On disoit alors *querelleux*. (V. Nicot, *Thrésor de la langue françoise*, 1606.) Cependant le Dictionnaire de l'Académie de 1694 admet aussi *querelleur*.

ce sont les méchants qui nuisent et les bons qui font souffrir[1]. 4.

¶ Le commun des hommes va[2] de la colère à l'injure; quelques uns en usent autrement : ils offensent, et puis ils se fâchent. La surprise où l'on est toujours de ce procédé ne laisse pas de place au ressentiment. 4.

¶ Les hommes ne s'attachent pas assez à ne point manquer les occasions de faire plaisir : il semble que l'on n'entre dans un emploi que pour pouvoir obliger et n'en rien faire[3]; la chose la plus prompte et qui se présente d'abord, c'est le refus, et l'on n'accorde que par réflexion. 1.

¶ Sachez précisément ce que vous pouvez attendre des hommes en général et de chacun d'eux en particulier, et jetez-vous ensuite dans le commerce du monde. 8.

¶. Si la pauvreté est la mère des crimes, le défaut d'esprit en est le père[4]. 4.

¶ Il est difficile qu'un fort malhonnête homme ait assez d'esprit : un génie qui est droit et perçant conduit enfin à la règle, à la probité, à la vertu. Il manque du sens et de la pénétration à celui qui s'opiniâtre dans le mauvais comme dans

1. « Que de justesse dans la pensée et quel charme dans l'expression »! dit madame de Genlis.

2. Var. *Vont*, dans les 4e et 5e éditions.

3. « Il semble que plus l'on est à portée de soulager des malheureux, moins on est touché de leurs misères... et qu'il suffit de pouvoir tout pour n'être touché de rien. » (Massillon, *Petit Carême*, 4e dimanche.)

4. « C'est exprimer, dit Suard, une idée peut-être fausse par une image bien forcée et même obscure. » Nous observons que La Bruyère a pris soin d'expliquer sa pensée dans celle qui suit.

le faux : l'on cherche en vain à le corriger par des traits de satire qui le désignent aux autres, et où il ne se reconnoît pas lui-même ; ce sont des injures dites à un sourd. Il seroit désirable, pour le plaisir des honnêtes gens et pour la vengeance publique qu'un coquin ne le fût pas au point d'être privé de tout sentiment. 1.

¶ Il y a des vices que nous ne devons à personne, que nous apportons en naissant, et que nous fortifions par l'habitude ; il y en a d'autres que l'on contracte, et qui nous sont étrangers. L'on est né quelquefois avec des mœurs faciles, de la complaisance, et tout le désir de plaire ; mais, par les traitements que l'on reçoit de ceux avec qui l'on vit ou de qui l'on dépend, l'on est bientôt jeté hors de ses mesures, et même de son naturel ; l'on a des chagrins et une bile que l'on ne se connoissoit point, l'on se voit une autre complexion, l'on est enfin étonné de se trouver dur et épineux. 1.

¶ L'on demande pourquoi tous les hommes ensemble ne composent pas comme une seule nation et n'ont point voulu parler une même langue, vivre sous les mêmes lois, convenir entre eux des mêmes usages et d'un même culte ; et moi, pensant à la contrariété des esprits, des goûts et des sentiments, je suis étonné de voir jusques à sept ou huit personnes se rassembler sous un même toit, dans une même enceinte, et composer une seule famille[1]. 1 et 2.

1. Var. Dans la première édition, cet article étoit ainsi rédigé : — *Pénétrant à fond la contrariété des esprits, des goûts et des sentiments, je suis bien plus émerveillé de voir*

¶ Il y a d'étranges pères, et dont toute la vie ne semble occupée[1] qu'à préparer à leurs enfants des raisons de se consoler de leur mort. 1.

¶ Tout est étranger dans l'humeur, les mœurs et les manières de la plupart des hommes : tel a vécu pendant toute sa vie chagrin, emporté, avare, rampant, soumis, laborieux, intéressé, qui étoit né gai, paisible, paresseux, magnifique, d'un courage fier et éloigné de toute bassesse ; les besoins de la vie, la situation où l'on se trouve, la loi de la nécessité, forcent la nature et y causent ces grands changements. Ainsi tel homme au fond et en lui-même ne se peut définir : trop de choses qui sont hors de lui l'altèrent[2], le changent, le bouleversent ; il n'est point précisément ce qu'il est ou ce qu'il paraît être[3]. 1.

¶ La vie est courte et ennuyeuse ; elle se passe toute à désirer : l'on remet à l'avenir son repos et ses joies, à cet âge souvent où les meilleurs biens ont déjà disparu, la santé et la jeunesse. Ce temps

que les milliers d'hommes qui composent une nation se trouvent rassemblés en un même pays pour parler une même langue, vivre sous les mêmes lois, convenir entre eux d'une même coutume, des mêmes usages et d'un même culte, que de voir diverses nations se cantonner sous les différents climats qui leur sont attribués, et se partager sur toutes ces choses. — Cette rédaction a été changée dès la seconde édition.

1. Var. *Semble n'être occupée*, dans les trois premières éditions.

2. *Trop de choses sont hors de lui qui l'altèrent*, dans les deux premières éditions.

3. « Chacun veut être un autre et n'être plus ce qu'il est. » (La Rochefoucauld, *Réflexions diverses*, 7, édition Jannet, 1853.) — « L'homme sociable est toujours hors de lui... Nous n'avons qu'un extérieur trompeur... L'esprit de la société change et altère toutes nos inclina-

arrive, qui nous surprend encore dans les désirs : on en est là, quand la fièvre nous saisit et nous éteint ; si l'on eût guéri, ce n'était que pour désirer plus long-temps [1]. 1.

¶ Lorsqu'on désire, on se rend à discrétion à celui de qui l'on espère ; est-on sûr d'avoir, on temporise, on parlemente, on capitule. 8.

¶ Il est si ordinaire à l'homme de n'être pas heureux, et si essentiel à tout ce qui est un bien d'être acheté par mille peines, qu'une affaire qui se rend facile devient suspecte. L'on comprend à peine, ou que ce qui coûte si peu puisse nous être fort avantageux, ou qu'avec des mesures jus-

tions naturelles... Pour son avantage, il faut se montrer autre que ce qu'on est, en effet. Etre et paroître sont devenus deux choses tout à fait différentes. » (Rousseau, *Discours sur l'origine de l'inégalité, etc.*) — Au surplus, cette pensée de La Bruyère a beaucoup de rapport avec celle de la page précédente : *Il y a des vices, etc.*

1. Mais si l'on n'avoit rien à désirer, seroit-on heureux ? Les désirs entrent dans la nature et dans la condition humaine, qui n'est pas susceptible d'un repos absolu ni d'un bonheur parfait. Montaigne et Pascal ont rendu, chacun à sa manière, la pensée de notre auteur : «Nous ne sommes jamais chez nous ; nous sommes tousjours au delà : la crainte, le desir, l'esperance, nous eslancent vers l'advenir, et nous desrobbent le sentiment et la consideration de ce qui est, pour nous amuser à ce qui sera, voire quand nous ne serons plus. » (Montaigne, *Essais*, l. 1er, ch. 3.) — « Le présent n'est jamais notre but... le seul avenir est notre objet. Ainsi nous ne vivons jamais ; mais nous espérons de vivre. » (Pascal, *Pensées*, 1re partie, art. 6.) — « La nature nous rendant toujours malheureux en tous états, nos desirs nous figurent un état heureux... et quand nous arriverions à ces plaisirs, nous ne serions pas heureux pour cela, parceque nous aurions d'autres désirs conformes à un nouvel état. » (1re partie, art. 7.)

tes l'on doive si aisément parvenir à la fin que l'on se propose. L'on croit mériter les bons succès, mais n'y devoir compter que fort rarement. 1.

¶ L'homme qui dit qu'il n'est pas né heureux pourroit du moins le devenir par le bonheur de ses amis ou de ses proches. L'envie lui ôte cette dernière ressource[1]. 4.

¶ Quoi que j'aie pu dire ailleurs[2], peut-être que les affligés ont tort; les hommes semblent être nés pour l'infortune, la douleur et la pauvreté; peu en échappent, et comme toute disgrâce peut leur arriver, ils devroient être préparés à toute disgrâce. 6.

¶ Les hommes ont tant de peine à s'approcher sur les affaires, sont si épineux sur les moindres intérêts, si hérissés de difficultés, veulent si fort tromper et si peu être trompés, mettent si haut ce qui leur appartient, et si bas ce qui appartient aux autres, que j'avoue que je ne sais par où et comment se peuvent conclure les mariages, les contrats, les acquisitions, la paix, la trève, les traités, les alliances. 1.

¶ A quelques uns l'arrogance tient lieu de grandeur, l'inhumanité de fermeté, et la fourberie d'esprit. 5.

1. Pensée noble et touchante. Néanmoins, sans être *envieux*, on peut ne pas composer uniquement son bonheur de celui *de ses amis et de ses proches*. L'amour de soi, quand il n'est pas excessif, est juste et légitime, et les vœux qu'on forme pour sa propre félicité n'empêchent pas de souhaiter celle des personnes qu'on aime.

2. Voyez t. 1er, page 269.— *Combien de belles et inutiles raisons*, etc.

Les fourbes croient aisément que les autres le sont ; ils ne peuvent guère être trompés, et ils ne trompent pas long-temps[1]. 1.

Je me rachèterai toujours fort volontiers d'être fourbe par être stupide et passer pour tel. 5.

On ne trompe point en bien ; la fourberie ajoute la malice au mensonge. 5.

¶ S'il y avoit moins de dupes, il y auroit moins de ce qu'on appelle des hommes fins ou entendus, et de ceux qui tirent autant de vanité que de distinction d'avoir su, pendant tout le cours de leur vie, tromper les autres. Comment voulez-vous qu'*Érophile*, à qui le manque de parole, les mauvais offices, la fourberie, bien loin de nuire, ont mérité des grâces et des bienfaits de ceux mêmes qu'il a ou manqué de servir ou désobligés, ne présume pas infiniment de soi et de son industrie? 8.

¶ L'on n'entend dans les places et dans les rues des grandes villes, et de la bouche de ceux qui passent, que les mots d'*exploit*, de *saisie*, d'*interrogatoire*, de *promesse*, et de *plaider contre sa promesse*. Est-ce qu'il n'y auroit pas dans le monde la plus petite équité? Seroit-il, au contraire, rempli de gens qui demandent froidement ce qui ne leur est pas dû, ou qui refusent nettement de rendre ce qu'ils doivent? 4.

Parchemins inventés pour faire souvenir ou

1. Var. Ce paragraphe forme un *caractère* dans les quatre premières éditions. Dans la première seule il commence par : *Ceux qui sont fourbes*, et se termine ainsi : *Ils ne peuvent guère être trompés ni tromper long-temps*. Dès la seconde édition, l'article a été rédigé comme ci-dessus.

pour convaincre les hommes de leur parole : honte de l'humanité[1] ! 8.

Otez les passions, l'intérêt, l'injustice, quel calme dans les plus grandes villes ! Les besoins et la subsistance n'y font pas le tiers de l'embarras. 4.

¶ Rien n'engage tant un esprit raisonnable à supporter tranquillement des parents et des amis les torts qu'ils ont à son égard que la réflexion qu'il fait sur les vices de l'humanité, et combien il est pénible aux hommes d'être constants, généreux, fidèles, d'être touchés d'une amitié plus forte que leur intérêt ! Comme il connoît leur portée, il n'exige point d'eux qu'ils pénètrent les corps, qu'ils volent dans l'air, qu'ils aient de l'équité. Il peut haïr les hommes en général, où il y a si peu de vertu ; mais il excuse les particuliers, il les aime même par des motifs plus relevés, et il s'étudie à mériter le moins qu'il se peut une pareille indulgence[2]. 1.

¶ Il y a de certains biens que l'on désire avec emportement, et dont l'idée seule nous enlève et nous transporte. S'il nous arrive de les obtenir, on les sent plus tranquillement qu'on ne l'eût

1. Ce que La Bruyère dit ici des contrats particuliers, Vauvenargues le dit des actes diplomatiques : « Nul traité qui ne soit comme un monument de la mauvaise foi des souverains. »

2. Ici, comme en beaucoup d'autres endroits, on reconnoît la philosophie de l'honnête homme, qui, san imiter les faiblesses humaines, les excuse et les pardonne. — Cette pensée a beaucoup de rapport avec la première du chapitre.

pensé, on en jouit moins que l'on n'aspire [1] encore à de plus grands [2]. 1.

¶ Il y a des maux effroyables et d'horribles malheurs où l'on n'ose penser, et dont la seule vue fait frémir. S'il arrive que l'on y tombe, l'on se trouve des ressources que l'on ne se connoissoit point, l'on se roidit contre son infortune, et l'on fait mieux qu'on ne l'espéroit. 1.

¶ Il ne faut quelquefois qu'une jolie maison dont on hérite, qu'un beau cheval ou un joli chien dont on se trouve le maître, qu'une tapisserie, qu'une pendule, pour adoucir une grande douleur, et pour faire moins sentir une grande perte. 4.

¶ Je suppose que les hommes soient éternels sur la terre, et je médite ensuite sur ce qui pourroit me faire connoître qu'ils se feroient alors une plus grande affaire de leur établissement qu'ils ne s'en font dans l'état où sont les choses [3]. 5.

¶ Si la vie est misérable, elle est pénible à supporter; si elle est heureuse, il est horrible de la perdre : l'un revient à l'autre [4]. 1.

1. Var. *Que l'on aspire*, dans les éditions qui suivent la quatrième. Ce doit être une faute d'impression. Elle n'existe pas dans les quatre premières éditions.

2. « Quoy que ce soit qui tumbe en nostre cognoissance et jouissance, nous sentons qu'il ne nous satisfaict pas et allons beeant aprez les choses advenir et incogneues, d'autant que les presentes ne nous saoulent point; non pas, à mon advis, qu'elles n'ayent assez de quoy nous saouler, mais c'est que nous les saisissons d'une prinse malade et desreglee. (Montaigne, *Essais*, t. 1er, ch. 53.)

3. Rédaction un peu embarrassée. L'auteur des *Sentiments critiques* a encore remarqué *faire*, *feroient*, *affaire*, *font* (p. 371).

4. Madame de Sévigné a dit : « La vie est courte; c'est

¶ Il n'y a rien que les hommes aiment mieux à conserver et qu'ils ménagent moins que leur propre vie. 1.

¶ *Irène* se transporte à grands frais en Epidaure, voit Esculape dans son temple, et le consulte sur tous ses maux. D'abord elle se plaint qu'elle est lasse et recrue de fatigue, et le dieu prononce que cela lui arrive par la longueur du chemin qu'elle vient de faire. Elle dit qu'elle est le soir sans appétit ; l'oracle lui ordonne de dîner peu : elle ajoute qu'elle est sujette à des insomnies, et il lui prescrit de n'être au lit que pendant la nuit : elle lui demande pourquoi elle devient pesante, et quel remède ; l'oracle répond qu'elle doit se lever avant midi, et quelquefois se servir de ses jambes pour marcher : elle lui déclare que le vin lui est nuisible ; l'oracle lui dit de boire de l'eau ; qu'elle a des indigestions, et il ajoute qu'elle fasse diète. Ma vue s'affoiblit, dit Irène : Prenez des lunettes, dit Esculape. Je m'affoiblis moi-même, continue-t-elle, et je ne suis ni si forte ni si saine que j'ai été : C'est, dit le dieu, que vous vieillissez. Mais quel moyen de guérir de cette langueur ? Le plus court, Irène, c'est de mourir, comme ont fait votre mère et votre aïeule. Fils d'Apollon, s'écrie Irène, quel conseil me donnez-vous ? Est-ce là toute cette science que les hommes publient, et qui vous fait révérer de toute la terre ? Que m'apprenez-vous de rare et de mystérieux ? Et ne savois-je pas tous ces remèdes que

la consolation des misérables et la douleur des gens heureux. » (Lettre au comte de Bussy du 19 décembre 1685.)

vous m'enseignez? Que n'en usiez-vous donc, répond le dieu, sans venir me chercher de si loin, et abréger vos jours par un long voyage[1] ? 8.

¶ La mort n'arrive qu'une fois, et se fait sentir à tous les moments de la vie : il est plus dur de l'appréhender que de la souffrir[2]. 1.

¶ L'inquiétude, la crainte, l'abattement, n'éloignent pas la mort, au contraire : je doute seulement que le ris excessif convienne aux hommes, qui sont mortels. 5.

¶ Ce qu'il y a de certain dans la mort est un peu adouci par ce qui est incertain : c'est un indéfini dans le temps, qui tient quelque chose de l'infini et de ce qu'on appelle éternité. 5.

¶ Pensons que, comme nous soupirons présentement pour la florissante jeunesse qui n'est plus, et ne reviendra point, la caducité suivra, qui nous fera regretter l'âge viril où nous sommes encore, et que nous n'estimons pas assez. 1.

¶ L'on craint la vieillesse, que l'on n'est pas sûr de pouvoir atteindre. 1.

¶ L'on espère de vieillir, et l'on craint la vieillesse, c'est-à-dire l'on aime la vie, et l'on fuit la mort. 5.

1. On prétend qu'un médecin tint ce discours à madame de Montespan, aux eaux de Bourbon, où elle alloit souvent pour des maladies imaginaires. — Suard, dans la Notice, a beaucoup loué cet apologue.

2. Traduction littérale de cette sentence de Publius Syrus : *Mortem timere crudelius est quam mori.* — Pascal a dit : « La mort est plus facile à supporter sans y penser que la pensée de la mort sans péril. » — Et Vauvenargues : « Ceux qui redoutoient la mort sans péril la souffrent sans crainte. »

¶ C'est plus tôt fait de céder à la nature et de craindre la mort, que de faire de continuels efforts, s'armer de raisons et de réflexions, et être continuellement aux prises avec soi-même, pour ne la pas craindre. 6.

¶ Si de tous les hommes les uns mouroient, les autres non, ce seroit une désolante affliction que de mourir. 5.

¶ Une longue maladie semble être placée entre la vie et la mort, afin que la mort même devienne un soulagement et à ceux qui meurent et à ceux qui restent. 5.

¶ A parler humainement, la mort a un bel endroit, qui est de mettre fin à la vieillesse. 5.

La mort qui prévient la caducité arrive plus à propos que celle qui la termine[1]. 5.

¶ Le regret qu'ont les hommes du mauvais emploi du temps qu'ils ont déjà vécu ne les conduit pas toujours à faire de celui qui leur reste à vivre un meilleur usage. 1.

¶ La vie est un sommeil. Les vieillards sont ceux dont le sommeil a été plus long; ils ne commencent à se réveiller que quand il faut mourir. S'ils repassent alors sur tout le cours de leurs années, ils ne trouvent souvent ni vertus ni actions louables qui les distinguent les unes des autres; ils confondent leurs différents âges, ils n'y voient rien qui marque assez pour mesurer le temps qu'ils ont vécu. Ils ont eu un songe confus, informe[2], et sans aucune suite; ils sentent néan-

1. Concision remarquable et pleine de sens.
2. Var. *Uniforme*, dans la 9e édition seulement. Faute d'impression.

moins, comme ceux qui s'éveillent, qu'ils ont dormi long-temps. 5.

¶ Il n'y a pour l'homme que trois événements : naître, vivre et mourir ; il ne se sent pas naître, il souffre à mourir, et il oublie de vivre[1]. 4.

¶ Il y a un temps où la raison n'est pas encore, où l'on ne vit que par instinct, à la manière des animaux, et dont il ne reste dans la mémoire aucun vestige. Il y a un second temps où la raison se développe, où elle est formée, et où elle pourroit agir, si elle n'étoit pas obscurcie et comme éteinte par les vices de la complexion, et par un enchaînement de passions qui se succèdent les unes aux autres, et conduisent jusques au troisième et dernier âge. La raison, alors dans sa force, devroit produire ; mais elle est refroidie et ralentie par les années, par la maladie et la douleur, déconcertée ensuite par le désordre de la machine, qui est dans son déclin : et ces temps néanmoins sont la vie de l'homme ! 4.

¶ Les enfants sont hautains, dédaigneux, colères, envieux, curieux, intéressés, paresseux, volages, timides, intempérants, menteurs, dissimulés ; ils rient et pleurent facilement ; ils ont des joies immodérées et des afflictions amères sur de très petits sujets ; ils ne veulent point souffrir de mal, et aiment à en faire : ils sont déjà des hommes[2]. 4.

¶ Les enfants n'ont ni passé ni avenir, et, ce qui ne nous arrive guère, ils jouissent du présent. 4.

¶ Le caractère de l'enfance paroît unique ; les

[1]. Encore profond et concis.

[2]. Rousseau dit dans l'*Emile* : « L'abbé de Saint-Pierre

mœurs, dans cet âge, sont assez les mêmes, et ce n'est qu'avec une curieuse attention qu'on en pénètre la différence ; elle augmente avec la raison, parcequ'avec celle-ci croissent les passions et les vices, qui seuls rendent les hommes si dissemblable entre eux et si contraires à eux-mêmes. 4

¶ Les enfants ont déjà de leur âme l'imagination et la mémoire, c'est-à-dire ce que les vieillards n'ont plus, et ils en tirent un merveilleux usage pour leurs petits jeux et pour tous leurs amusements : c'est par elles qu'ils répètent ce qu'ils ont entendu dire, qu'ils contrefont ce qu'ils ont vu faire, qu'ils sont de tous métiers, soit qu'ils s'occupent en effet à mille petits ouvrages, soit qu'ils imitent les divers artisans par le mouvement et par le geste ; qu'ils se trouvent à un grand festin, et y font bonne chère ; qu'ils se transportent dans des palais et dans des lieux enchantés ; que, bien que seuls, ils se voient un riche équipage et un grand cortége ; qu'ils conduisent des armées, livrent bataille, et jouissent du plaisir de la victoire ; qu'ils parlent aux rois et aux plus grands princes ; qu'ils sont rois eux-mêmes, ont des sujets, possèdent des trésors qu'ils peuvent faire de feuilles d'arbres ou de grains de sable ; et, ce qu'ils ignorent dans la suite de leur vie, savent, à cet âge, être les arbitres de leur fortune et les maîtres de leur propre félicité[1]. 4.

appeloit les hommes de grands enfants ; on pourroit appeler réciproquement les enfants de petits hommes. »

1. Charmante peinture des enfants. Tout ce que La

¶ Il n'y a nuls vices extérieurs et nuls défauts du corps qui ne soient aperçus par les enfants ; ils les saisissent d'une première vue, et ils savent les exprimer par des mots convenables : on ne nomme point plus heureusement. Devenus hommes, ils sont chargés, à leur tour, de toutes les imperfections dont ils se sont moqués. 4.

L'unique soin des enfants est de trouver l'endroit foible de leurs maîtres, comme de tous ceux à qui ils sont soumis[1] : dès qu'ils ont pu les entamer, ils gagnent le dessus, et prennent sur eux un ascendant qu'ils ne perdent plus. Ce qui nous fait déchoir une première fois de cette supériorité à leur égard est toujours ce qui nous empêche de la recouvrer[2]. 4.

¶ La paresse, l'indolence et l'oisiveté, vices si naturels aux enfants, disparoissent dans leurs jeux, où ils sont vifs, appliqués, exacts, amoureux des règles et de la symétrie, où ils ne se par-

Bruyère dit sur ce sujet est très vrai et très finement observé.

1. « Un des premiers soins des enfants est de découvrir le faible de ceux qui les gouvernent. (Rousseau, *Emile.*)

2. « Quoique vous veilliez sur vous-même, pour n'y laisser rien voir que de bon, n'attendez pas que l'enfant ne trouve jamais aucun défaut en vous ; souvent il apercevra jusqu'à vos fautes les plus légères. D'ordinaire ceux qui gouvernent les enfants ne leur pardonnent rien, et se pardonnent tout à eux-mêmes : cela excite dans les enfants un esprit de critique et de malignité, de façon que, quand ils ont vu faire quelque faute à la personne qui les gouverne, ils en sont ravis et ne cherchent qu'à la mépriser. » (Fénelon, *De l'éducation des filles*, chapitre 5.)

donnent nulle faute les uns aux autres, et recommencent eux-mêmes plusieurs fois une seule chose qu'ils ont manquée : présages certains qu'ils pourront un jour négliger leurs devois, mais qu'ils n'oublieront rien pour leurs plaisirs. 4.

¶ Aux enfants tout paroît grand, les cours, les jardins, les édifices, les meubles, les hommes, les animaux : aux hommes les choses du monde paroissent ainsi, et j'ose dire par la même raison, parcequ'ils sont petits[1]. 4.

¶ Les enfants commencent entre eux par l'état populaire, chacun y est le maître ; et, ce qui est bien naturel, ils ne s'en accommodent pas longtemps, et passent au monarchique. Quelqu'un se distingue, ou par une plus grande vivacité, ou par une meilleure disposition du corps, ou par une connoissance plus exacte des jeux différents et des petites lois qui les composent : les autres lui déférent, et il se forme alors un gouvernement absolu qui ne roule que sur le plaisir[2]. 4.

¶ Qui doute que les enfants ne conçoivent, qu'ils ne jugent, qu'ils ne raisonnent conséquemment ? Si c'est seulement sur de petites choses,

1. La Bruyère est admirable à nous faire voir déjà l'homme dans l'enfant. Quels rapprochements à la fois ingénieux et profonds, et quoi de plus frappant que ces conclusions : *Présages certains qu'ils pourront un jour négliger leurs devoirs, mais qu'ils n'oublieront rien pour leurs plaisirs. — Aux enfants tout paroît grand... : aux hommes les choses du monde paroissent ainsi, et j'ose dire par la même raison, parcequ'ils sont petits !*

2. Comme cette observation, très fine et très juste, se termine avec grâce !

c'est qu'ils sont enfants, et sans une longue expérience; et si c'est en mauvais termes, c'est moins leur faute que celle de leurs parents ou de leurs maîtres[1]. 4.

¶ C'est perdre toute confiance dans l'esprit des enfants, et leur devenir inutile, que de les punir des fautes qu'ils n'ont point faites, ou même sévèrement de celles qui sont légères. Ils savent précisément et mieux que personne ce qu'ils méritent, et ils ne méritent guère que ce qu'ils craignent; ils connoissent si c'est à tort ou avec raison qu'on les châtie, et ne se gâtent pas moins par des peines mal ordonnées que par l'impunité[2]. 4.

¶ On ne vit point assez pour profiter de ses fautes : on en commet pendant tout le cours de sa vie; et tout ce que l'on peut faire à force de faillir, c'est de mourir corrigé. 1.

Il n'y a rien qui rafraîchisse le sang comme d'avoir su éviter de faire une sottise[3]. 1.

¶ Le récit de ses fautes est pénible : on veut les couvrir et en charger[4] quelque autre; c'est ce qui donne le pas au directeur sur le confesseur. 1.

1. Rousseau a reproduit ces idées, en les développant, dans les premiers livres d'*Emile*.

2. La Bruyère nous donne ici une nouvelle preuve de la bonté de son cœur : il aime les enfants, et veut qu'on soit indulgent pour eux.

3. « C'est une figure bien heureuse, dit Suard, que celle qui transforme ainsi en sensation le sentiment qu'on veut exprimer. »

4. Var. *On aime au contraire à les couvrir et en charger*, dans les trois premières éditions. *On s'efforce au contraire de les couvrir et d'en charger*, dans la quatrième. Comme ci-dessus, dans les autres.

¶ Les fautes des sots sont quelquefois si lourdes et si difficiles à prévoir, qu'elles mettent les sages en défaut, et ne sont utiles qu'à ceux qui les font. 6.

¶ L'esprit de parti abaisse les plus grands hommes jusques aux petitesses du peuple. 1.

¶ Nous faisons par vanité ou par bienséance les mêmes choses et avec les mêmes dehors que nous les ferions par inclination ou par devoir. Tel vient de mourir à Paris de la fièvre qu'il a gagnée à veiller sa femme, qu'il n'aimoit point[1]. 1.

¶ Les hommes, dans le cœur, veulent être estimés, et ils cachent avec soin l'envie qu'ils ont d'être estimés; parceque les hommes veulent passer pour vertueux, et que vouloir tirer de la vertu tout autre avantage que la vertu même, je veux dire l'estime et les louanges[2], ce ne seroit plus être vertueux, mais aimer l'estime et les louanges, ou être vain[3] : les hommes sont très vains, et ils ne haïssent rien tant que de passer pour tels. 4.

¶ Un homme vain trouve son compte à dire du

1. La *clef* cite le prince de Conti, qui gagna la petite vérole en soignant sa femme, qu'il n'aimoit pas; il en mourut, et sa femme en guérit. Mais, à défaut d'inclination, il a pu être guidé par le devoir, et alors sa conduite n'en étoit que plus méritoire : car La Bruyère nous l'a dit lui-même, *si l'on meurt pour le bien qu'on fait, la vertu ne sauroit aller plus loin*. (Du Mérite personnel, p. 194.)

2. Var. les 8e et 9e éditions portent : *tout autre avantage que la même vertu*. Cette variante ne peut être une correction : nous avons adopté la leçon des éditions précédentes. Il y a dans la 4e : *comme seroient l'estime et les louanges*, au lieu de *je veux dire l'estime et les louanges*.

3. Var. *Et être vain*, dans les 4e, 5e et 6e éditions.

bien ou du mal de soi[1]; un homme modeste ne parle point de soi[2]. 4.

On ne voit point mieux le ridicule de la vanité, et combien elle est un vice honteux, qu'en ce qu'elle n'ose se montrer, et qu'elle se cache souvent sous les apparences de son contraire[3]. 4.

La fausse modestie est le dernier raffinement de la vanité; elle fait que l'homme vain ne paroît point tel, et se fait valoir au contraire par la vertu opposée au vice qui fait son caractère : c'est un mensonge. La fausse gloire est l'écueil de la vanité; elle nous conduit à vouloir être estimés par des choses qui, à la vérité, se trouvent en nous, mais qui sont frivoles et indignes qu'on les relève : c'est une erreur. 4.

¶ Les hommes parlent de manière, sur ce qui les regarde, qu'ils n'avouent d'eux-mêmes que de petits défauts[4], et encore ceux qui supposent en leurs personnes de beaux talents ou de grandes

1. « On aime mieux dire du mal de soi que de n'en pas parler. » (La Rochefoucauld.)

2. Et il y trouve son compte aussi. On a dit : « La modestie n'est souvent que la coquetterie du mérite. — Quelquefois l'on seroit moins modeste, si l'on étoit moins sûr d'être loué. — L'on parle beaucoup de soi par vanité. L'on n'en parle jamais ou par une grande modestie, ou par un plus grand orgueil, parcequ'on est satisfait de ce que les autres en pensent, ou parcequ'on en est trop peu content. » (*Observations morales*, 1830.)

3. « L'humilité est un artifice de l'orgueil, qui s'abaisse pour s'élever; et, bien qu'il se transforme en mille manières, il n'est jamais mieux déguisé et plus capable de tromper que lorsqu'il se cache sous la figure de l'humilité. » (La Rochefoucauld.)

4. « Nous n'avouons de petits défauts que pour persuader que nous n'en avons pas de grands. » (Id.)

qualités. Ainsi l'on se plaint de son peu de mémoire, content d'ailleurs de son grand sens et de son bon jugement[1]; l'on reçoit le reproche de la distraction et de la rêverie, comme s'il nous accordoit le bel esprit; l'on dit de soi qu'on est maladroit, et qu'on ne peut rien faire de ses mains, fort consolé de la perte de ces petits talents par ceux de l'esprit, ou par les dons de l'âme, que tout le monde nous connoît; l'on fait l'aveu de sa paresse en des termes qui signifient toujours son désintéressement, et que l'on est guéri de l'ambition; l'on ne rougit point de sa malpropreté, qui n'est qu'une négligence pour les petites choses, et qui semble supposer qu'on n'a d'application que pour les solides et essentielles[2]. Un homme de guerre aime à dire que c'étoit par trop d'empressement ou par curiosité qu'il se trouva un certain jour à la tranchée, ou en quelque autre poste très périlleux, sans être de garde ni commandé; et il ajoute[3] qu'il en fut repris de son général. De même une bonne tête ou un ferme génie qui se trouve né avec cette prudence que les autres hommes cherchent vainement à acquérir; qui a fortifié la trempe de son esprit par une grande expérience; que le nombre, le poids, la diversité, la difficulté et l'importance des affaires occupent seulement, et n'accablent point; qui, par l'étendue de ses vues et de sa pénétration, se rend maître de tous les événements; qui, bien loin de consulter toutes

1. « Tout le monde se plaint de sa mémoire, et personne ne se plaint de son jugement. » (La Rochefoucauld.)
2. Var. *Et les essentielles*, 4e, 5e et 6e éditions.
3. Var. *Il ajoute même* (sans *et*), 4e édition.

les réflexions qui sont écrites sur le gouvernement et la politique, est peut-être de ces âmes sublimes nées pour régir les autres, et sur qui ces premières règles ont été faites; qui est détourné, par les grandes choses qu'il fait, des belles ou des agréables qu'il pourrait lire, et qui au contraire ne perd rien à retracer et à feuilleter, pour ainsi dire, sa vie et ses actions[1]; un homme ainsi fait peut dire aisément, et sans se commettre, qu'il ne connoît aucun livre, et qu'il ne lit jamais[2]. 4.

¶ On veut quelquefois cacher ses foibles, ou en diminuer l'opinion, par l'aveu libre que l'on en fait. Tel dit : Je suis ignorant, qui ne sait rien. Un homme dit : Je suis vieux; il passe soixante ans; un autre encore : Je ne suis pas riche; et il est pauvre. 5.

¶ La modestie n'est point, ou est confondue avec une chose toute différente de soi, si on la prend pour un sentiment intérieur qui avilit l'homme à ses propres yeux, et qui est une vertu surnaturelle qu'on appelle humilité. L'homme, de sa nature, pense hautement et superbement de lui-même, et ne pense ainsi que de lui-même. La modestie ne tend qu'à faire que personne n'en souffre; elle est une vertu du dehors, qui règle ses yeux, sa démarche, ses paroles, son ton de voix, et qui le fait agir extérieurement avec les au-

1. *Feuilleter sa vie*, expression heureuse. Mais Boileau avoit déjà dit :

> Feuilleter à loisir tous les siècles passés,
>
> (*Satire* 5.)

2. On a désigné Louvois pour ce *caractère*.

tres, comme s'il n'étoit pas vrai qu'il les compte pour rien. 4.

¶ Le monde est plein de gens qui, faisant intérieurement[1] et par habitude la comparaison d'eux-mêmes avec les autres, décident toujours en faveur de leur propre mérite, et agissent conséquemment. 1.

¶ Vous dites qu'il faut être modeste; les gens bien nés ne demandent pas mieux. Faites seulement que les hommes n'empiètent pas sur ceux qui cèdent par modestie, et ne brisent pas ceux qui plient[2]. 4.

De même l'on dit: Il faut avoir des habits modestes; les personnes de mérite ne désirent rien davantage. Mais le monde veut de la parure, on lui en donne; il est avide de la superfluité, on lui en montre. Quelques uns n'estiment les autres que par de beau linge ou par une riche étoffe; l'on ne refuse pas toujours d'être estimé à ce prix. Il y a des endroits où il faut se faire voir: un galon d'or plus large ou plus étroit vous fait entrer ou refuser[3]. 4.

¶ Notre vanité et la trop grande estime que nous avons de nous-mêmes nous fait soupçonner

1. Var. Les 6e, 7e, 8e et 9e éditions portent *extérieurement*. Ce doit être une faute d'impression. Nous avons rétabli *intérieurement*, qui se trouve dans les cinq premières éditions. M. Walckenaër n'a point indiqué la variante, et a mis *extérieurement*.

2. Cette pensée a beaucoup d'analogie avec celle de la page 394: *C'est une pure hypocrisie*, etc. (chapitre des Grands).

3. « Pourquoy, estimant un homme, l'estimez-vous tout enveloppé et empacqueté? C'est le prix de l'espece que vous cherchez, non de la gaine: vous n'en donnerez à

dans les autres une fierté à notre égard qui y est quelquefois, et qui souvent n'y est pas; une personne modeste n'a point cette délicatesse [1]. 1.

¶ Comme il faut se défendre de cette vanité qui nous fait penser que les autres nous regardent avec curiosité et avec estime, et ne parlent ensemble que pour s'entretenir de notre mérite et faire notre éloge; aussi devons-nous avoir une certaine confiance qui nous empêche de croire qu'on ne se parle à l'oreille que pour dire du mal de nous [2], ou que l'on ne rit que pour s'en moquer. 4.

¶ D'où vient qu'*Alcippe* me salue aujourd'hui, me sourit, et se jette [3] hors d'une portière, de peur de me manquer? Je ne suis pas riche, et je suis à pied; il doit, dans les règles, ne me pas voir. N'est-ce point pour être vu lui-même dans un même fond avec un grand? 4.

¶ L'on est si rempli de soi-même, que tout s'y rapporte; l'on aime à être vu, à être montré, à être salué, même des inconnus: ils sont fiers s'ils l'oublient, l'on veut qu'ils nous devinent. 4.

¶ Nous cherchons notre bonheur hors de nous-mêmes, et dans l'opinion des hommes, que nous connoissons flatteurs, peu sincères, sans équité,

l'adventure pas un quatrain, si vous l'avez despouillee. Il le fault juger par luy-mesme, non par ses atours; et comme dict très plaisamment un ancien: « Sçavez-vous » pourquoy vous l'estimez grand? Vous y comptez la haul» teur de ses patins. » (Montaigne, *Essais*, l. 1er, ch. 42.)

1. « Si nous n'avions point d'orgueil, nous ne nous plaindrions pas de celui des autres. » (La Rochefoucauld.)

2. Var. *De tous*, dans la 8e édition. Faute d'impression.

3. Var. *Et jette son corps*, 4e édition.

pleins d'envie, de caprices et de préventions. Quelle bizarrerie[1] ! 1.

¶ Il semble que l'on ne puisse rire que des choses ridicules ; l'on voit néanmoins de certaines gens qui rient également des choses ridicules et de celles qui ne le sont pas. Si vous êtes sot et inconsidéré, et qu'il vous échappe devant eux quelque impertinence, ils rient de vous ; si vous êtes sage, et que vous ne disiez que des choses raisonnables et du ton qu'il les faut dire, ils rient de même. 1.

¶ Ceux qui nous ravissent les biens par la vio-

1. « Nous ne nous contentons pas de la vie que nous avons en nous et en notre propre être : nous voulons vivre dans l'esprit des autres d'une vie imaginaire... Nous sommes si présomptueux que nous voudrions être connus de toute la terre, et nous sommes si vains que l'estime de cinq ou six personnes qui nous environnent nous amuse et nous contente. » (Pascal, *Pensées*, 1re partie, art. 5.) — « Nous récusons des juges pour les plus petits intérêts, et nous voulons bien que notre réputation et notre gloire dépendent du jugement des hommes, qui nous sont tous contraires, ou par leur jalousie, ou par leur préoccupation, ou par leur peu de lumière, etc. » (La Rochefoucauld, m. 268.) — « Nous nous tourmentons moins pour devenir heureux que pour faire croire que nous le sommes. » (Id., *supplément*, éd. Jannet.)

Des jugements d'autrui nous tremblons follement ;
Et, chacun l'un de l'autre adorant les caprices,
Nous cherchons hors de nous nos vertus et nos vices.

(Boileau, *Epître* III.)

« Nous savons être heureux et contents de nous-mêmes sur le témoignage d'autrui plutôt que sur le nôtre propre... L'homme sociable, toujours hors de lui, ne sait vivre que dans l'opinion des autres, et c'est pour ainsi dire de leur seul jugement qu'il tire le sentiment de sa propre existence.» (Rousseau, *Discours sur l'origine de l'inégalité.*)

lence ou par l'injustice, et qui nous ôtent l'honneur par la calomnie, nous marquent assez leur haine pour nous, mais il ne nous prouvent [1] pas également qu'ils aient perdu à notre égard toute sorte d'estime; aussi ne sommes-nous pas incapables de quelque retour pour eux, et de leur rendre un jour notre amitié. La moquerie, au contraire, est de toutes les injures celle qui se pardonne le moins; elle est le langage du mépris, et l'une des manières dont il se fait le mieux entendre; elle attaque l'homme dans son dernier retranchement, qui est l'opinion qu'il a de soi-même; elle veut le rendre ridicule à ses propres yeux[2]; et ainsi elle le convainc[3] de la plus mauvaise disposition où l'on puisse être pour lui, et le rend irréconciliable. 1.

C'est une chose monstrueuse que le goût et la facilité qui est en nous de railler, d'improuver et de mépriser les autres; et tout ensemble la colère que nous ressentons contre ceux qui nous raillent, nous improuvent et nous méprisent. 1.

¶ La santé et les richesses, ôtant [4] aux hommes l'expérience du mal, leur inspirent la dureté pour leurs semblables; et les gens déjà chargés de leur propre misère sont ceux qui entrent davantage

1. Var. *Convainquent* dans les quatre premières éditions.

2. « Le ridicule, a dit La Rochefoucauld, déshonore plus que le déshonneur. »

3. Var. *Et ainsi elle ne le laisse pas douter un moment*, dans les quatre premières éditions.

4. Var. *Otent*, 9e édition. Nous avons préféré la leçon de la 8e édition, où l'article a paru pour la première fois.

par la compassion dans celle d'autrui [1]. 8.

¶ Il semble qu'aux âmes bien nées les fêtes, les spectacles, la symphonie, rapprochent et font mieux sentir l'infortune de nos proches ou de nos amis. 7.

¶ Une grande âme est au dessus de l'injure, de l'injustice, de la douleur, de la moquerie; et elle seroit invulnérable, si elle ne souffroit par la compassion. 1.

¶ Il y a une espèce de honte d'être heureux à la vues de certaines misères [2]. 4.

¶ On est prompt à connoître ses plus petits avantages, et lent à pénétrer ses défauts : on n'ignore point qu'on a de beaux sourcils, les ongles bien faits; on sait à peine que l'on est borgne; on se sait point du tout que l'on manque d'esprit. 4.

Argyre tire son gant pour montrer une belle main, et elle ne néglige pas de découvrir un petit soulier qui suppose qu'elle a le pied petit; elle rit des choses plaisantes ou sérieuses pour faire voir de belles dents; si elle montre son oreille, c'est qu'elle l'a bien faite; et si elle ne danse jamais, c'est qu'elle est peu contente de sa taille, qu'elle a épaisse; elle entend tous ses intérêts, à l'exception d'un seul : elle parle toujours, et n'a point d'esprit. 4.

¶ Les hommes comptent presque pour rien

1. Non ignara mali, miseris succurere disco.

(Virg., *Æneid.*)

Mes malheurs m'ont appris à secourir les malheureux.

2. De pareilles pensées *viennent du cœur*, selon la belle expression de Vauvenargues.

toutes les vertus du cœur, et idolâtrent les talents du corps et de l'esprit; celui qui dit froidement de soi, et sans croire blesser la modestie, qu'il est bon, qu'il est constant, fidèle, sincère, équitable, reconnoissant, n'ose dire qu'il est vif, qu'il a les dents belles et la peau douce : cela est trop fort [1]. 4.

Il est vrai qu'il y a deux vertus que les hommes admirent, la bravoure et la libéralité, parcequ'il y a deux choses qu'ils estiment beaucoup et que ces vertus font négliger, la vie et l'argent; aussi personne n'avance de soi qu'il est brave ou libéral. 4.

Personne ne dit de soi, et surtout sans fondement, qu'il est beau, qu'il est généreux, qu'il est sublime : on a mis ces qualités à un trop haut prix; on se contente de le penser [2]. 4.

¶ Quelque rapport qu'il paroisse de la jalousie à l'émulation, il y a entre elles le même éloignement que celui qui se trouve entre le vice et la vertu. 5.

La jalousie et l'émulation s'exercent sur le même objet, qui est le bien ou le mérite des autres; avec cette différence, que celle-ci est un sentiment volontaire, courageux, sincère, qui rend l'âme féconde, qui la fait profiter des grands exemples, et la porte [3] souvent au dessus de ce qu'elle admire; et que celle-là au contraire est un mouvement violent et comme un aveu con-

1. « Chacun dit du bien de son cœur, et personne n'en ose dire de son esprit. » (La Rochefoucauld.) — C'est, comme le dit La Bruyère, que *cela serait trop fort*.

2. Tour piquant, fine ironie.

3. Var. *Et la jette*, 5e édition.

traint du mérite qui est hors d'elle; qu'elle va même jusques à nier la vertu dans les sujets où elle existe, ou qui, forcée de la reconnoître, lui refuse les éloges ou lui envie les récompenses; une passion stérile qui laisse l'homme dans l'état où elle le trouve; qui le remplit de lui-même, de l'idée de sa réputation, qui le rend froid et sec sur les actions ou sur les ouvrages d'autrui, qui fait qu'il s'étonne de voir dans le monde d'autres talents que les siens, ou d'autres hommes avec les mêmes talents dont il se pique. Vice honteux, et qui, par son excès, rentre toujours dans la vanité et dans la présomption, et ne persuade pas tant à celui qui en est blessé qu'il a plus d'esprit et de mérite que les autres, qu'il lui fait croire qu'il a lui seul de l'esprit et du mérite. 5.

L'émulation et la jalousie ne se rencontrent guère que dans les personnes de même art, de mêmes talents et de mêmes conditions. Les plus vils artisans sont les plus sujets à la jalousie. Ceux qui font profession des arts libéraux ou des belles-lettres, les peintres, les musiciens, les orateurs, les poètes, tous ceux qui se mêlent d'écrire, ne devroient être capables que d'émulation. 5.

Toute jalousie n'est point exempte de quelque sorte d'envie, et souvent même ces deux passions se confondent. L'envie, au contraire, est quelquefois séparée de la jalousie, comme est celle qu'excitent dans notre âme les conditions fort élevées au dessus de la nôtre, les grandes fortunes, la faveur, le ministère. 5.

L'envie et la haine s'unissent toujours et se fortifient l'une l'autre dans un même sujet, et elles

ne sont reconnoissables entre elles qu'en ce que l'une s'attache à la personne, l'autre à l'état et à la condition. 5.

Un homme d'esprit n'est point jaloux d'un ouvrier qui a travaillé une bonne épée, ou d'un statuaire qui vient d'achever une belle figure. Il sait qu'il y a dans ces arts des règles et une méthode qu'on ne devine point, qu'il y a des outils à manier dont il ne connoît ni l'usage, ni le nom, ni la figure; et il lui suffit de penser qu'il n'a point fait l'apprentissage d'un certain métier, pour se consoler de n'y être point maître. Il peut, au contraire, être susceptible d'envie et même de jalousie contre un ministre et contre ceux qui gouvernent, comme si la raison et le bon sens, qui lui sont communs avec eux, étoient les seuls instruments qui servent à régir un Etat et à présider aux affaires publiques, et qu'il dussent suppléer aux règles, aux préceptes, à l'expérience [1]. 5.

¶ L'on voit peu d'esprits entièrement lourds et stupides; l'on en voit encore moins qui soient sublimes et transcendants. Le commun des hommes nage entre ces deux extrémités; l'intervalle est rempli par un grand nombre de talents ordinaires, mais qui sont d'un grand usage, servent à la république, et renferment en soi l'utile et l'agréa-

1. « C'est une chose admirable, dit Socrate, que ceux qui veulent passer pour habiles sur la cithare, sur la flûte, en équitation, ou en quoi que ce soit, travaillent sans cesse, se fatiguent et souffrent pour savoir leur métier .. et que nos grands politiques, qui veulent nous gouverner, s'imaginent devenir subitement capables de tout, d'instinct, sans étude et sans préparation. » (Xénophon, *Mémorables*, IV, 2.)

ble ; comme le commerce, les finances, le détail des armées, la navigation, les arts, les métiers, l'heureuse mémoire [1], l'esprit du jeu, celui de la société [2] et de la conservation. 1.

¶ Tout l'esprit qui est au monde est inutile à celui qui n'en a point : il n'a nulles vues, et il est incapable de profiter de celles d'autrui [3]. 4.

¶ Le premier degré dans l'homme après la raison, ce seroit de sentir qu'il l'a perdue : la folie même est incompatible avec cette connoissance. De même, ce qu'il y auroit en nous de meilleur après l'esprit, ce seroit de connoître qu'il nous manque; par là on feroit l'impossible : on sauroit sans esprit n'être pas un sot, ni un fat, ni un impertinent. 5.

¶ Un homme qui n'a de l'esprit que dans une certaine médiocrité est sérieux et tout d'une pièce : il ne rit point, il ne badine jamais, il ne tire aucun fruit de la bagatelle ; aussi incapable de s'élever aux grandes choses que de s'accommoder, même par relâchement, des plus petites, il sait à peine jouer avec ses enfants [4]. 4.

1. Var. *Le bon conseil*, au lieu de *l'heureuse mémoire*, dans les quatre premières éditions.

2. Var. *Celui de société*, dans les quatre premières éditions.

3. « Les sots ne comprennent pas les gens d'esprit. » (Vauvenargues, max. 52.)

4. « J'aime, dit Montaigne, une sagesse gaye et civile, et fuys l'aspreté des mœurs et l'austerité, ayant pour suspecte toute mine rebarbatifve... Socrates eut un visage constant, mais serein et riant, non fascheusement constant comme le vieil Crassus, qu'on ne veit jamais rire. La vertu est qualité plaisante et gaye. » (*Essais*, l. 3, ch. 5.) — La familiarité rend l'esprit souple, délié, modeste, maniable .. Ceux qui ne sortent pas d'eux-mêmes

¶ Tout le monde dit d'un fat qu'il est un fat [1], personne n'ose le lui dire à lui-même : il meurt sans le savoir, et sans que personne se soit vengé. 1.

¶ Quelle mésintelligence entre l'esprit et le cœur! Le philosophe vit mal avec tous ses préceptes; et le politique, rempli de vues et de réflexions, ne sait pas se gouverner. 4.

¶ L'esprit s'use comme toutes choses : les sciences sont ses aliments, elles le nourrissent et le consument [2]. 1.

¶ Les petits sont quelquefois chargés de mille vertus inutiles : ils n'ont pas de quoi les mettre en œuvre [3]. 1.

¶ Il se trouve des hommes qui soutiennent facilement le poids de la faveur et de l'autorité, qui se familiarisent avec leur propre grandeur, et à qui la tête ne tourne point dans les postes les plus élevés. Ceux au contraire que la fortune, aveugle, sans choix et sans discernement, a comme accablés de ses bienfaits, en jouissent avec orgueil et sans modération : leurs yeux, leur démarche, leur ton de voix et leur accès, marquent long-temps en eux l'admiration où ils sont

sont *tout d'une pièce.* » (Vauvenargues, *Conseils à un jeune homme.*)

1. Var. *D'un sot qu'il est un sot*, dans les trois premières éditions.

2. Cette pensée est citée par La Harpe pour le grand sens qu'elle renferme dans son énergique brièveté. — Var. Les quatre dernières éditions originales portent : *Les sciences sont aliments*, et M. Walckenaër a reproduit cette leçon. Nous nous sommes conformé à celle des cinq premières éditions.

3. Egalement concis et profond.

d'eux-mêmes et de se voir si éminents ; et ils deviennent si farouches, que leur chute seule peut les apprivoiser. 1.

¶ Un homme haut et robuste, qui a une poitrine large et de larges épaules, porte légèrement et de bonne grâce un lourd fardeau, il lui reste encore un bras de libre ; un nain seroit écrasé de la moitié de sa charge : ainsi les postes éminents rendent les grands hommes encore plus grands, et les petits beaucoup plus petits. 4.

¶ Il y a des gens qui gagnent à être extraordinaires : ils voguent, ils cinglent dans une mer où les autres échouent et se brisent ; ils parviennent, en blessant toutes les règles de parvenir ; ils tirent de leur irrégularité et de leur folie tous les fruits d'une sagesse la plus consommée : hommes dévoués à d'autres hommes, aux grands à qui ils ont sacrifié, en qui ils ont placé leurs dernières espérances, ils ne les servent point, mais ils les amusent : les personnes de mérite et de service sont utiles aux grands, ceux-ci leur sont nécessaires ; ils blanchissent auprès d'eux dans la pratique des bons mots, qui leur tiennent lieu d'exploits dont ils attendent la récompense ; ils s'attirent, à force d'être plaisants, des emplois graves, et s'élèvent par un continuel enjoûment jusqu'au sérieux des dignités ; ils finissent enfin, et rencontrent inopinément un avenir qu'ils n'ont ni craint ni espéré : ce qui reste d'eux sur la terre, c'est l'exemple de leur fortune, fatal à ceux qui voudroient le suivre[1]. 7.

1. Ce *caractère* a été appliqué par les uns au duc de la Feuillade, par les autres au duc de Lauzun.

¶ L'on exigeroit de certains personnages qui ont une fois été capables d'une action noble, héroïque, et qui a été sue de toute la terre, que, sans paroître comme épuisés par un si grand effort, ils eussent du moins, dans le reste de leur vie, cette conduite sage et judicieuse qui se remarque même dans les hommes ordinaires; qu'ils ne tombassent point dans des petitesses indignes de la haute réputation qu'ils avoient acquise; que, se mêlant moins dans le peuple et ne lui laissant pas le loisir de les voir de près, ils ne les fissent point passer de la curiosité et de l'admiration à l'indifférence et peut-être au mépris[1]. 1.

¶ Il coûte moins à certains hommes de s'enrichir de mille vertus que de se corriger d'un seul défaut; ils sont même si malheureux que ce vice est souvent celui qui convenoit le moins à leur état, et qui pouvoit leur donner dans le monde plus de ridicule : il affoiblit l'éclat de leurs grandes qualités, empêche qu'ils ne soient des hommes parfaits et que leur réputation ne soit entière. On ne leur demande point qu'ils soient plus éclairés et plus incorruptibles; qu'ils soient plus amis de l'ordre et de la discipline, plus fidèles à leurs devoirs, plus zélés pour le bien public, plus graves : on veut seulement qu'ils ne soient point amoureux[2]. 1.

¶ Quelques hommes, dans le cours de leur vie,

1. Encore diverses applications, ce qui prouve l'incertitude de ces renseignements. La *clef* imprimée nomme Jacques II ; des *clefs* manuscrites nomment le duc d'Orléans, depuis régent.

2. Ici il y a eu unanimité pour reconnoître de Harlay, archevêque de Paris. (V. Saint-Simon, t. 2, p. 112 et 113, in-12.)

sont si différents d'eux-mêmes par le cœur et par l'esprit, qu'on est sûr[1] de se méprendre, si l'on en juge seulement par ce qui a paru d'eux dans leur première jeunesse. Tels étoient pieux, sages, savants, qui, par cette mollesse inséparable d'une trop riante fortune, ne le sont plus. L'on en sait d'autres qui ont commencé leur vie par les plaisirs et qui ont mis ce qu'ils avoient d'esprit à les connoître, que les disgrâces ensuite ont rendus religieux, sages, tempérants. Ces derniers sont, pour l'ordinaire, de grands sujets, et sur qui l'on peut faire beaucoup de fond : ils ont une probité éprouvée par la patience et par l'adversité ; ils entent sur cette extrême politesse que le commerce des femmes leur a donnée, et dont ils ne se défont jamais, un esprit de règle, de réflexion, et quelquefois une haute capacité, qu'ils doivent à la chambre et au loisir d'une mauvaise fortune. 1.

Tout notre mal vient de ne pouvoir être seuls : de là le jeu, le luxe, la dissipation, le vin, les femmes, l'ignorance, la médisance, l'envie, l'oubli de soi-même et de Dieu[2]. 1.

¶ L'homme semble quelquefois ne se suffire pas

1. Var. *Qu'il est sûr*, dans les deux premières éditions. Faute d'impression.

2. « Ce passage, dit La Harpe, prouve une vérité humiliante : c'est que de grands esprits peuvent écrire des choses absolument dénuées de sens. Tout notre mal ne vient pas de *ne pouvoir être seuls*, car nul être n'est *mal* en suivant sa destination naturelle, et l'homme n'est point né pour être *seul*, etc. » (V. *Cours de littérature*, l. 2, sect. 2, *Morale*.) — La Harpe a pris cette pensée dans un sens trop absolu. La Bruyère a voulu dire seulement que notre mal vient de ne pouvoir supporter, non pas toujours, mais quelquefois et quand il est nécessaire, la solitude, fa-

à soi-même : les ténèbres, la solitude, le troublent, le jettent dans des craintes frivoles et dans de vaines terreurs ; le moindre mal alors qui puisse lui arriver est de s'ennuyer[1]. 1.

¶ L'ennui est entré dans le monde par la paresse ; elle a beaucoup de part dans la recherche que font les hommes des plaisirs, du jeu, de la société. Celui qui aime le travail a assez de soi-même[2]. 5.

¶ La plupart des hommes emploient la première partie[3] de leur vie à rendre l'autre misérable. 1.

vorable à l'étude, aux réflexions solides, à l'innocence de mœurs, et de se livrer à une dissipation qui fait naître tous les inconvénients qu'il a signalés. Au surplus, La Bruyère est d'accord avec Pascal, lequel a dit : « Quand je me mis à considérer les diverses agitations des hommes, les périls et les peines où ils s'exposent, à la cour, à la guerre, dans la poursuite de leurs prétentions ambitieuses, d'où naissent tant de querelles, de passions et d'entreprises périlleuses et funestes, j'ai souvent dit que le malheur des hommes vient de ne savoir pas se tenir en repos dans une chambre... C'est une des merveilles de la religion chrétienne de réconcilier l'homme avec soi-même... et de faire que la solitude et le repos soient plus agréables à plusieurs que l'agitation et le commerce des hommes. » Ces idées de Pascal sont aussi en rapport avec ce que La Bruyère a dit précédemment, chap. 2, p. 177 : *Il faut beaucoup de fermeté*, etc.

1. Pascal a dit encore : « L'homme qui n'aime que soi ne hait rien tant que d'être seul avec soi. Il ne recherche rien que pour soi, et ne fuit rien tant que soi, parceque, quand il se voit, il ne se voit pas tel qu'il se désire, et qu'il trouve en soi-même un amas de misères inévitables et un vide de biens réels et solides qu'il est incapable de remplir. » (*Pensées*, 1re partie, art. 7.)

2. Dieu a posé le travail pour sentinelle de la vertu. » (Hésiode, *Poëme des travaux et des jours.*)

3. Var. *La meilleure partie*, dans la 9e édition seule-

¶ Il y a des ouvrages qui commencent par A et finissent par Z : le bon, le mauvais, le pire, tout y entre ; rien en un certain genre n'est oublié : quelle recherche, quelle affectation dans ces ouvrages! On les appelle des jeux d'esprit[1]. De même, il y a un jeu dans la conduite : on a commencé, il faut finir ; on veut fournir toute la carrière. Il seroit mieux ou de changer ou de suspendre ; mais il est plus rare et plus difficile de poursuivre : on poursuit, on s'anime par les contradictions ; la vanité soutient, supplée à la raison, qui cède et qui se désiste : on porte ce raffinement jusque dans les actions les plus vertueuses, dans celles même où il entre de la religion. 5.

¶ Il n'y a que nos devoirs qui nous coûtent, parceque, leur pratique ne regardant que les choses que nous sommes étroitement obligés de faire, elle n'est pas suivie de grands éloges, qui est tout ce qui nous excite aux actions louables et qui nous soutient dans nos entreprises. N*** aime une piété fastueuse qui lui attire l'intendance des besoins des pauvres, le rend dépositaire de leur patrimoine et fait de sa maison un dépôt public où se font les distributions ; les gens à petits collets et les *sœurs grises* y ont une libre entrée; toute une ville voit ses aumônes et les publie : qui pourroit douter qu'il soit homme de bien, si ce n'est peut-être ses créanciers? 4.

ment. Toutes les autres éditions originales, comme ci-dessus.

1. Probablement La Bruyère fait allusion à des recueils d'anecdotes ou de bons mots par ordre alphabétique.

¶ *Géronte* meurt de caducité et sans avoir fait ce testament qu'il projetoit depuis trente années; dix têtes viennent *ab intestat* partager sa succession[1]. Il ne vivoit depuis long-temps que par les soins d'*Astérie*, sa femme, qui, jeune encore, s'étoit dévouée à sa personne, ne le perdoit pas de vue, secouroit sa vieillesse et lui a enfin fermé les yeux. Il ne lui laisse pas assez de bien pour pouvoir se passer, pour[2] vivre, d'un autre vieillard. 4.

¶ Laisser perdre charges et bénéfices plutôt que de vendre ou de résigner, même dans son extrême vieillesse, c'est se persuader qu'on n'est pas du nombre de ceux qui meurent; ou si l'on croit que l'on peut mourir, c'est s'aimer soi-même et n'aimer que soi. 4.

¶ *Fauste* est un dissolu, un prodigue, un libertin, un ingrat, un emporté, qu'*Aurèle*, son oncle, n'a pu haïr ni déshériter. 4.

Frontin, neveu d'Aurèle, après vingt années d'une probité connue et d'une complaisance aveugle pour ce vieillard, ne l'a pu fléchir en sa faveur, et ne tire de sa dépouille qu'une légère pension que Fauste, unique légataire, lui doit payer[3]. 4.

¶ Les haines sont si longues et si opiniâtres, que

1. Var. *La succession*, dans les 8e et 9e éditions. Nous avons adopté la leçon des quatre éditions antérieures.

2. L'auteur des *Sentiments critiques* n'a pas manqué de relever ces deux *pour* (p. 382).

3. Pourquoi tant d'exemples de bizarres dispositions testamentaires? C'est que le cœur de l'homme se montre à découvert dans un acte qui ne doit paroître qu'après la mort, et que rien n'est bizarre comme le cœur de l'homme.

le plus grand signe de mort, dans un homme malade, c'est la réconciliation. 1.

¶ L'on s'insinue auprès de tous les hommes, ou en les flattant dans les passions qui occupent leur âme, ou en compatissant aux infirmités qui affligent leur corps. En cela seul consistent les soins que l'on peut leur rendre; de là vient que celui qui se porte bien et qui désire peu de chose est moins facile à gouverner. 1.

¶ La mollesse et la volupté naissent avec l'homme et ne finissent qu'avec lui; ni les heureux ni les tristes événements ne l'en peuvent séparer; c'est pour lui ou le fruit de la bonne fortune ou un dédommagement de la mauvaise. 4.

¶ C'est une grande difformité dans la nature qu'un vieillard amoureux. 1.

¶ Peu de gens se souviennent d'avoir été jeunes, et combien il leur étoit difficile d'être chastes et tempérants. La première chose qui arrive aux hommes après avoir renoncé aux plaisirs, ou par bienséance, ou par lassitude, ou par régime, c'est de les condamner dans les autres. Il entre dans cette conduite une sorte d'attachement pour les choses mêmes que l'on vient de quitter; l'on aimeroit qu'un bien qui n'est plus pour nous ne fût plus aussi pour le reste du monde : c'est un sentiment de jalousie[1]. 1.

¶ Ce n'est pas le besoin d'argent où les vieillards peuvent appréhender de tomber un jour qui

1. La Rochefoucauld a dit avec plus de précision : « Les vieillards aiment à donner de bons préceptes, pour se consoler de n'être plus en état de donner de mauvais exemples. »

les rend avares, car il y en a de tels qui ont de si grands fonds qu'ils ne peuvent guère avoir cette inquiétude; et d'ailleurs, comment pourroient-ils craindre de manquer dans leur caducité des commodités de la vie, puisqu'ils s'en privent eux-mêmes volontairement pour satisfaire à leur avarice? Ce n'est point aussi l'envie de laisser de plus grandes richesses à leurs enfants, car il n'est pas naturel d'aimer quelque autre chose plus que soi-même, outre qu'il se trouve des avares qui n'ont point d'héritiers. Ce vice est plutôt l'effet de l'âge et de la complexion des vieillards, qui s'y abandonnent aussi naturellement qu'ils suivoient leurs plaisirs dans leur jeunesse ou leur ambition dans l'âge viril. Il ne faut ni vigueur, ni jeunesse, ni santé, pour être avare; l'on n'a aussi nul besoin de s'empresser ou de se donner le moindre mouvement pour épargner ses revenus : il faut laisser seulement son bien dans ses coffres et se priver de tout. Cela est commode aux vieillards, à qui il faut une passion parcequ'ils sont hommes. I.

¶ Il y a des gens qui sont mal logés, mal couchés, mal habillés, et plus mal nourris; qui essuient les rigueurs des saisons; qui se privent eux-mêmes de la société des hommes, et passent leurs jours dans la solitude; qui souffrent du présent, du passé et de l'avenir; dont la vie est comme une pénitence continuelle, et qui ont ainsi trouvé le secret d'aller à leur perte par le chemin le plus pénible : ce sont les avares[1]. I.

1. On ne peut mieux définir l'avarice. — Quelqu'un a dit : « L'avarice rend l'argent inutile, à force de le croire utile. » (*Observations morales*, 1830)

¶ Le souvenir de la jeunesse est tendre dans les vieillards ; ils aiment les lieux où ils l'ont passée. Les personnes qu'ils ont commencé de connoître dans ce temps leur sont chères ; ils affectent quelques mots du premier langage qu'ils ont parlé ; ils tiennent pour l'ancienne manière de chanter, et pour la vieille danse ; ils vantent les modes qui régnoient alors dans les habits, les meubles et les équipages ; ils ne peuvent encore désapprouver des choses qui servoient à leurs passions, qui étoient si utiles à leurs plaisirs, et qui en rappellent la mémoire[1]. Comment pourroient-ils leur préférer de nouveaux usages et des modes toutes récentes, où ils n'ont nulle part, dont ils n'espèrent rien, que les jeunes gens ont faites, et dont ils tirent à leur tour de si grands avantages contre la vieillesse ? 1.

¶ Une trop grande négligence, comme une excessive parure dans les vieillards, multiplient leurs rides, et font mieux voir leur caducité. 1.

¶ Un vieillard est fier, dédaigneux, et d'un commerce difficile, s'il n'a beaucoup d'esprit[2]. 1.

1. « Je me voys amusant en la recordation des jeunesses passées... Les ans m'entraisnent s'ils veulent, mais à reculons. Autant que mes yeulx peuvent recognoistre cette belle saison expiree, je les y destourne a secousse : si elle eschappe de mon sang et de mes veines, au moins n'en veulx-je desraciner l'image de la memoire. » (Montaigne, l. 3, ch. 5.)

2. Citons encore Montaigne. « Il me semble qu'en la vieillesse nos ames sont subjectes à des maladies et imperfections plus importantes qu'en la jeunesse... Oultre une sotte et caduque fierté, un babil ennuyeux, ces humeurs espineuses et inassociables, et la superstition, et un soing ridicule des richesses, lorsque l'usage en est

¶ Un vieillard qui a vécu à la cour, qui a un grand sens et une mémoire fidèle, est un trésor inestimable. Il est plein de faits et de maximes; l'on y trouve l'histoire du siècle, revêtue de circonstances très curieuses, et qui ne se lisent nulle part; l'on y apprend des règles pour la conduite et pour les mœurs, qui sont toujours sûres, parcequ'elles sont fondées sur l'expérience. 1.

¶ Les jeunes gens, à cause des passions qui les amusent, s'accommodent mieux de la solitude que les vieillards [1]. 1.

¶ *Phidippe,* déjà vieux, raffine sur la propreté et sur la mollesse; il passe aux petites délicatesses; il s'est fait un art du boire, du manger, du repos et de l'exercice. Les petites règles qu'il s'est prescrites, et qui tendent toutes aux aises de sa personne, il les observe avec scrupule, et ne les romproit pas pour une maîtresse, si le régime lui avoit permis d'en retenir. Il s'est accablé de superfluités, que l'habitude enfin lui rend nécessaires. Il double ainsi et renforce les liens qui l'attachent à la vie, et il veut employer ce qui lui en reste à en rendre la perte plus douloureuse. N'appréhendoit-il pas assez de mourir? 4.

¶ *Gnathon* ne vit que pour soi, et tous les hom-

perdu, j'y treuve plus d'envie, d'injustice et de malignité; elle nous attache plus de rides en l'esprit qu'au visage; et ne se veoid point d'ames, ou fort rares, qui, en vieillissant, ne sentent à l'aigre et le moisi... » (*Essais*, t. 4, l. 3, ch. 2.)

1. Et surtout à cause de l'imagination, qui leur crée mille rêves enchanteurs. L'absence de cette faculté est peut-être ce qui fait tout l'ennui et toute la tristesse de la vieillesse.

mes ensemble sont à son égard comme s'ils n'étoient point. Non content de remplir à une table la première place, il occupe lui seul celle de deux autres. Il oublie que le repas est pour lui et pour toute la compagnie; il se rend maître du plat, et fait son propre de chaque service. Il ne s'attache à aucun des mets, qu'il n'ait achevé d'essayer de tous; il voudroit pouvoir les savourer tous tout à la fois[1]. Il ne se sert à table que de ses mains[2]; il manie les viandes, les remanie, démembre, déchire, et en use de manière qu'il faut que les conviés, s'ils veulent manger, mangent ses restes[3]. Il ne leur épargne aucune de ces malpropretés dégoûtantes, capables d'ôter l'appétit aux plus affamés; le jus et les sauces lui dégouttent du menton et de la barbe. S'il enlève un ragoût de dessus un plat, il le répand en chemin dans un autre plat et sur la nappe; on le suit à la trace. Il mange haut et avec grand bruit; il roule les yeux en mangeant; la table est pour lui un râtelier; il écure ses dents, et il continue à manger. Il se fait, quelque part où il se trouve, une manière d'établissement, et ne souffre pas d'être plus pressé au sermon ou au théâtre que dans sa chambre. Il n'y a dans un carrosse que les places du fond qui lui conviennent; dans toute autre, si on

1. *Tous à la fois* suffisoit. On pouvoit éviter *tous tout.*

2. Var. Ce qui se trouve entre *d'essayer de tous* et *il manie les viandes*, *les remanie*, a été ajouté dans la 5e édition, ainsi que ces mots, *les viandes.* Il y a seulement dans la 4e : *Il les manie*, *remanie*, immédiatement après *d'essayer de tous.*

3. Var. Ce qui suit, jusqu'à *il se fait*, est une addition de la 5e édition.

veut l'en croire, il pâlit et tombe en foiblesse. S'il fait un voyage avec plusieurs, il les prévient dans les hôtelleries, et il sait toujours se conserver dans la meilleure chambre le meilleur lit. Il tourne tout à son usage ; ses valets, ceux d'autrui, courent dans le même temps[1] pour son service ; tout ce qu'il trouve sous sa main lui est propre, hardes, équipages. Il embarrasse tout le monde, ne se contraint pour personne, ne plaint personne, ne connoît de maux que les siens, que sa réplétion et sa bile ; ne pleure point la mort des autres, n'appréhende que la sienne, qu'il rachèteroit volontiers de l'extinction du genre humain. 4.

¶ *Cliton* n'a jamais eu en toute sa vie que deux affaires, qui est[2] de dîner le matin et de souper le soir. Il ne semble né que pour la digestion ; il n'a de même qu'un entretien : il dit les entrées qui ont été servies au dernier repas où il s'est trouvé ; il dit combien il y a eu de potages, et quels potages ; il place ensuite le rôt et les entremets ; il se souvient exactement de quels plats on a relevé le premier service ; il n'oublie pas les *hors-d'œuvre,* le fruit et les assiettes ; il nomme tous les vins et toutes les liqueurs dont il a bu ; il possède le langage des cuisines autant qu'il peut s'étendre, et il me fait envie de manger à une bonne table où il ne soit point[3]. Il a surtout un palais sûr, qui

1. Var. *Sont dans le même temps en campagne*, 4e édition.

2. Var. *Qui est* pour *c'est*. Dans plusieurs éditions modernes on a mis *qui sont*.

3. Il prend soin d'y servir des mets fort délicats.
— Oui ; mais je voudrois bien qu'il ne s'y servît pas ;
C'est un fort méchant plat que sa sotte personne,
Et qui gâte, à mon goût, tous les repas qu'il donne.
(Molière, *le Misanthrope*, acte 2, sc 5.)

ne prend point le change; et il ne s'est jamais vu exposé à l'horrible inconvénient de manger un mauvais ragoût, ou de boire d'un vin médiocre. C'est un personnage illustre dans son genre, et qui a porté le talent de se bien nourrir jusques où il pouvoit aller; on ne reverra plus un homme qui mange tant et qui mange si bien. Aussi est-il l'arbitre des bons morceaux; et il n'est guère permis d'avoir du goût pour ce qu'il désapprouve. Mais il n'est plus; il s'est fait du moins porter à table jusqu'au dernier soupir; il donnoit à manger le jour qu'il est mort. Quelque part où il soit, il mange; et, s'il revient au monde, c'est pour manger[1]. 5.

¶ *Ruffin* commence à grisonner; mais il est sain: il a un visage frais et un œil vif qui lui promettent encore vingt années de vie; il est gai, *jovial*, familier, indifférent; il rit de tout son cœur, et il rit tout seul et sans sujet: il est content de soi, des siens, de sa petite fortune; il dit qu'il est heureux. Il perd son fils unique, jeune homme de grande espérance, et qui pouvoit un jour être l'honneur de sa famille; il remet sur d'autres le soin de le pleurer: il dit: *Mon fils est mort, cela fera mourir sa mère;* et il est consolé[2]. Il n'a point de passions; il n'a ni amis ni ennemis; personne ne l'embarrasse, tout le mon-

1. La *clef* cite les comtes d'Olonne et du Broussain, gastronomes renommés.

> Là, sans s'assujettir aux dogmes du Broussain,
> Tout ce qu'on boit est bon, tout ce qu'on mange est sain.
> (Boileau, *Epître* 6.)

2. Var. Cette manière de supporter la mort d'un fils

de lui convient, tout lui est propre; il parle à celui qu'il voit une première fois avec la même liberté et la même confiance qu'à ceux qu'il appelle de vieux amis, et il lui fait part bientôt de ses *quolibets* et de ses historiettes. On l'aborde, on le quitte sans qu'il y fasse attention; et le même conte qu'il a commencé de faire à quelqu'un, il l'achève à celui qui prend sa place. 4.

¶ N** est moins affoibli par l'âge que par la maladie, car il ne passe point soixante-huit ans; mais il a la goutte, et il est sujet à une colique néphrétique; il a le visage décharné, le teint verdâtre, et qui menace ruine[1] : il fait marner sa terre, et il compte que de quinze ans entiers il ne sera obligé de la fumer : il plante un jeune bois, et il espère qu'en moins de vingt années il lui donnera un beau couvert : il fait bâtir dans la rue ** une maison[2] de pierre de taille, raffermie dans les encoignures par des mains de fer, et dont il assure, en toussant et avec une voix frêle et débile[3], qu'on ne verra jamais la fin; il se promène tous les jours dans ses ateliers sur le bras[4]

unique a été ajoutée dans la 7e édition. Dans les 4e, 5e et 6e, les mots *il dit qu'il est heureux* sont suivis immédiatement de ceux-ci : *Il n'a point de passions.*

1. Var. Ce qui suit, jusqu'à *il fait bâtir*, a été ajouté dans la 7e édition.

2. Var. *Une maison solide de pierre de taille*, dans les trois premières éditions.

3. Var. Les mots *en toussant et avec une voix frêle et débile* sont une addition de la 6e édition.

4. *Sur le bras*, pour *appuyé sur le bras*, ellipse hardie, comme il y en a tant dans La Bruyère. — Var. *Sur les bras*, dans les trois premières éditions.

d'un valet qui le soulage [1] : il montre à ses amis ce qu'il a fait, et il leur dit ce qu'il a dessein de faire. Ce n'est pas pour ses enfants qu'il bâtit, car il n'en a point; ni pour ses héritiers, personnes viles et qui se sont brouillées avec lui : c'est pour lui seul, et il mourra demain. 1

¶ *Antagoras* a un visage trivial et populaire; un suisse de paroisse ou le saint de pierre qui orne le grand autel n'est pas mieux connu que lui de toute la multitude. Il parcourt le matin toutes les chambres et tous les greffes d'un parlement, et le soir les rues et les carrefours d'une ville : il plaide depuis quarante ans, plus proche de sortir de la vie que de sortir d'affaires. Il n'y a point eu au palais depuis tout ce temps de causes célèbres ou de procédures longues et embrouillées où il n'ait du moins intervenu : aussi a-t-il un nom fait pour remplir la bouche de l'avocat, et qui s'accorde avec le demandeur ou le défendeur comme le substantif et l'adjectif. Parent de tous et haï de tous, il n'y a guère de familles dont il ne se plaigne, et qui ne se plaignent de lui ; appliqué successivement à saisir une terre, à s'opposer au sceau, à se servir d'un *committimus*, ou à mettre un arrêt à exécution ; outre qu'il assiste chaque jour à quelques assemblées de créanciers; partout syndic de directions, et perdant à toutes les banqueroutes, il a des heures de reste pour ses visites ; vieil meuble [2] de ruelle,

1. Var. Ce qui suit, jusqu'à *ce n'est pas pour ses enfants*, a été ajouté dans la 6e édition.

2. On diroit aujourd'huit *vieux meuble. Vieil* ne s'emploie plus que devant un mot commençant par une voyelle.

où il parle procès et dit des nouvelles. Vous l'avez laissé dans une maison au Marais, vous le retrouvez au grand Faubourg, où il vous a prévenu, et où déjà il redit ses nouvelles et son procès. Si vous plaidez vous-même, et que vous alliez le lendemain à la pointe du jour chez l'un de vos juges pour le solliciter, le juge attend pour vous donner audience qu'Antagoras soit expédié[1]. 8.

¶ Tels hommes passent une longue vie à se défendre des uns et à nuire aux autres, et ils meurent consumés de vieillesse, après avoir causé autant de maux qu'ils en ont souffert. 1.

¶ Il faut des saisies de terre et des enlèvements de meubles, des prisons et des supplices, je l'avoue; mais justice, lois et besoins à part, ce m'est

1. Tous ces portraits sont achevés, pleins de vie et de mouvement. Comme on reconnoît bien l'égoïste, à table, au sermon, au théâtre, en voyage!... *embarrassant tout le monde, ne se contraignant pour personne, ne connoissant de maux que les siens, n'appréhendant que sa mort, qu'il rachèteroit volontiers de l'extinction du genre humain!* — Et le gourmand, qui *ne semble né que pour la digestion*, qui, *possédant le langage des cuisines, autant qu'il peut s'étendre, fait envie de manger à une bonne table où il ne soit pas*... — Et l'homme jovial, indifférent, *qui rit tout seul et sans sujet... S'il perd son fils unique, il remet à d'autres le soin de le pleurer; il dit : Mon fils est mort, cela fera mourir sa mère, et il se console.* — Et ce vieillard, qui *fait bâtir une maison, dont il assure, en toussant et avec une voix frêle, qu'on ne verra jamais la fin... Il n'a point d'enfants, il est brouillé avec ses héritiers : c'est pour lui seul qu'il bâtit, et il mourra demain!* — Puis, voilà le plaideur *Antagoras*, dont le nom, *fait pour remplir la bouche de l'avocat, s'accorde avec le demandeur et le défendeur comme le substantif et l'adjectif*... Tous ces traits sont excellents, et le lecteur aura pu en remarquer bien d'autres de la même force.

une chose toujours nouvelle de contempler avec quelle férocité les hommes traitent d'autres hommes[1].

¶ L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible ; ils ont comme une voix articulée, et, quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine : et en effet ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières, où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines : ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé[2]. 4.

¶ *Don Fernand* dans sa province est oisif, igno-

1. M. Sainte-Beuve voit dans cette parole toutes les réformes entreprises depuis. « Le cœur d'un Fénelon, dit-il, y palpite sous un accent plus contenu. »

2. Victorin Fabre, en citant cet article dans son *Eloge de La Bruyère*, s'écrie éloquemment : « Quelle leçon, grand Dieu ! quelle peinture ! Malheur à qui ne trouve pas cela déchirant ! Comme, dès le premier trait, ce tableau vient frapper et agiter l'imagination, pour saisir ensuite et serrer le cœur ! Quel soudain éclat d'une affreuse lumière que ces mots ainsi préparés : *Quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine !* Et combien, touchée par l'image des opiniâtres travaux dont nous recueillons les fruits dans une oisive indolence, combien, dis-je, toute âme qui sait encore sentir écoute avec attendrissement et s'empresse de redire ces paroles qu'une émotion vraie a faites si simples, et qu'une situation forte rend sublimes : *Ils méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé !...* » Fabre a oublié de faire remarquer les mots si frappants : *Et en effet ils sont des hommes !...*

rant, médisant, querelleux[1], fourbe, intempérant, impertinent; mais il tire l'épée contre ses voisins, et pour un rien il expose sa vie; il a tué des hommes, il sera tué[2]. 4.

¶ Le noble de province, inutile à sa patrie, à sa famille et à lui-même, souvent sans toit, sans habit et sans aucun mérite, répète dix fois le jour qu'il est gentilhomme, traite les fourrures et les mortiers de bourgeoisie, occupé toute sa vie de ses parchemins et de ses titres, qu'il ne changeroit pas contre les masses d'un chancelier. 4.

¶ Il se fait généralement dans tous les hommes des combinaisons infinies de la puissance, de la faveur, du génie, des richesses, des dignités, de la noblesse, de la force, de l'industrie, de la capacité, de la vertu, du vice, de la foiblesse, de la stupidité, de la pauvreté, de l'impuissance, de la roture et de la bassesse. Ces choses, mêlées ensemble en mille manières différentes et compensées l'une par l'autre en divers sujets, forment aussi les divers états et les différentes conditions. Les hommes d'ailleurs, qui tous savent le fort et le foible les uns des autres, agissent aussi réciproquement comme ils croient le devoir faire, connoissent ceux qui leur sont égaux, sentent la supériorité que quelques uns ont sur eux et celle qu'ils ont sur quelques autres, et de là naissent entre eux ou la familiarité[3], ou le respect et la déférence, ou la fierté et le mépris. De cette source vient que, dans

1. Voyez la note 1 de la page 50.
2. Var. *Et il sera tué*, 4e, 5e et 6e édition.
3. Var. *Formalité*, dans les 9e et 10e éditions : c'est évidemment une faute d'impression. Les cinq éditions antérieures portent *Familiarité*.

les endroits publics et où le monde se rassemble, on se trouve à tous moments entre celui que l'on cherche à aborder ou à saluer et cet autre que l'on feint de ne pas connoître et dont l'on veut encore moins se laisser joindre; que l'on se fait honneur de l'un, et qu'on a honte de l'autre; qu'il arrive même que celui dont vous vous faites honneur et que vous voulez retenir est celui aussi qui est embarrassé de vous et qui vous quitte; et que le même est souvent celui qui rougit d'autrui et dont on rougit, qui dédaigne ici et qui là est dédaigné; il est encore assez ordinaire de mépriser qui nous méprise. Quelle misère! et, puisqu'il est vrai que, dans un si étrange commerce, ce que l'on pense gagner d'un côté on le perd de l'autre, ne reviendroit-il pas au même de renoncer à toute hauteur et à toute fierté, qui convient si peu aux foibles hommes, et de composer ensemble, de se traiter tous avec une mutuelle bonté, qui, avec l'avantage de n'être jamais mortifiés, nous procureroit un aussi grand bien que celui de ne mortifier personne. 4.

¶ Bien loin de s'effrayer ou de rougir même du nom de philosophe, il n'y a personne au monde qui ne dût avoir une forte teinture de philosophie[1]. Elle convient à tout le monde : la pratique en est utile à tous les âges, à tous les sexes et à toutes les conditions; elle nous console du bonheur d'autrui, des indignes préférences, des mauvais succès, du déclin de nos forces ou de notre beauté; elle nous arme contre la pauvreté, la

1. L'on ne peut plus entendre que celle qui est dépendante de la religion chrétienne. (*Note de l'auteur.*)

vieillesse, la maladie et la mort, contre les sots et les mauvais railleurs; elle nous fait vivre sans une femme ou nous fait supporter celle avec qui nous vivons. 1.

¶ Les hommes, en un même jour, ouvrent leur âme à de petites joies et se laissent dominer par de petits chagrins; rien n'est plus inégal et moins suivi que ce qui se passe en si peu de temps dans leur cœur et dans leur esprit. Le remède à ce mal est de n'estimer les choses du monde précisément que ce qu'elles valent. 1.

¶ Il est aussi difficile de trouver un homme vain qui se croie assez heureux qu'un homme modeste qui se croie trop malheureux. 1.

¶ Le destin du vigneron, du soldat et du tailleur de pierre, m'empêche de m'estimer malheureux par la fortune des princes ou des ministres, qui me manque. 1.

¶ Il n'y a pour l'homme qu'un vrai malheur, qui est de se trouver en faute et d'avoir quelque chose à se reprocher[1]. 1.

¶ La plupart des hommes, pour arriver à leurs fins, sont plus capables d'un grand effort que d'une longue persévérance : leur paresse ou leur inconstance leur fait perdre le fruit des meilleurs commencements; ils se laissent souvent devancer par d'autres qui sont partis après eux, et qui marchent lentement, mais constamment[2]. 1.

1. « Otez les douleurs du corps et les remords de la conscience, tous nos maux sont imaginaires. — Nos maux moraux sont tous dans l'opinion, hors un seul, qui est le crime. » (Rousseau, *Emile*, t. 1er, l. 2.)

2. Dans le sens politique, on pourroit reconnoître là les Français et les Anglais. Au surplus, La Fontaine a

¶ J'ose presque assurer que les hommes savent encore mieux prendre des mesures que les suivre, résoudre ce qu'il faut faire et ce qu'il faut dire que de faire ou de dire ce qu'il faut. On se propose fermement, dans une affaire qu'on négocie, de taire une certaine chose; et ensuite, ou par passion, ou par une intempérance de langue, ou dans la chaleur de l'entretien, c'est la première qui échappe[1]. 7.

¶ Les hommes agissent mollement dans les choses qui sont de leur devoir, pendant qu'ils se font un mérite, ou plutôt une vanité, de s'empresser pour celles qui leur sont étrangères, et qui ne conviennent ni à leur état ni à leur caractère[2]. 1.

¶ La différence d'un homme qui se revêt d'un caractère étranger à lui-même, quand il rentre dans le sien, est celle d'un masque à un visage. 4.

¶ *Télèphe* a de l'esprit, mais dix fois moins, de compte fait, qu'il ne présume d'en avoir; il est donc, dans ce qu'il dit, dans ce qu'il fait, dans ce qu'il médite et ce qu'il projette, dix fois au delà

rendu cette morale plus frappante encore par la fable *Le Lièvre et la Tortue.*

1. « Un homme sera capable des plus grandes vues, de concevoir, diriger et ordonner un grand dessein. Il passe à l'exécution, et il échoue... On est étonné de sa conduite, parcequ'on ignore qu'il est léger et manque de suite dans le caractère... qu'il est incapable d'une volonté forte à laquelle peu de choses résistent, et qu'enfin il n'a pas le caractère de son esprit. Sans manquer d'esprit, on manque à son esprit par légèreté, par passion, par timidité. » (Duclos, *Considérations sur les mœurs*, ch. 13.)

2. Reproduction de la pensée, p. 85 : *Il n'y a que nos devoirs qui nous coûtent*, etc.

de ce qu'il a d'esprit; il n'est donc jamais dans ce qu'il a de force et d'étendue : ce raisonnement est juste. Il a comme une barrière qui le ferme, et qui devroit l'avertir de s'arrêter en deçà; mais il passe outre, il se jette hors de sa sphère, il trouve lui-même son endroit foible, et se montre par cet endroit; il parle de ce qu'il ne sait point, ou[1] de ce qu'il sait mal; il entreprend au dessus de son pouvoir; il désire au delà de sa portée; il s'égale à ce qu'il y a de meilleur en tout genre; il a du bon et du louable, qu'il offusque par l'affectation du grand ou du merveilleux; on voit clairement ce qu'il n'est pas, et il faut deviner ce qu'il est en effet. C'est un homme qui ne se mesure point, qui ne se connoît point : son caractère est de ne savoir pas se renfermer dans celui qui lui est propre, et qui est le sien. 5.

¶ L'homme du meilleur esprit est inégal, il souffre des accroissements et des diminutions[2]; il entre en verve, mais il en sort; alors, s'il est sage, il parle peu, il n'écrit point, il ne cherche point à imaginer ni à plaire. Chante-t-on avec un rhume? ne faut-il pas attendre que la voix revienne? 5.

Le sot est *automate*, il est machine, il est ressort; le poids l'emporte, le fait mouvoir, le fait tourner, et toujours, et dans le même sens, et avec la même égalité; il est uniforme, il ne se dément point; qui l'a vu une fois l'a vu dans

1. Var. *Et*, dans la 9e édition; *ou*, dans toutes les autres, et c'est, nous croyons, la bonne leçon.

2. Var. *Des diminutions et des accroissements*, dans la 5e édition seulement.

tous les instants et dans toutes les périodes de sa vie ; c'est tout au plus le bœuf qui meugle, ou le merle qui siffle ; il est fixé et déterminé par sa nature, et j'ose dire par son espèce ; ce qui paroît le moins en lui, c'est son âme : elle n'agit point, elle ne s'exerce point, elle se repose[1]. 5.

¶ Le sot ne meurt point ; ou, si cela lui arrive, selon notre manière de parler, il est vrai de dire qu'il gagne à mourir, et que, dans ce moment où les autres meurent, il commence à vivre : son âme alors pense, raisonne, infère, conclut, juge, prévoit, fait précisément tout ce qu'elle ne faisoit point ; elle se trouve dégagée d'une masse de chair où elle étoit comme ensevelie sans fonction, sans mouvement, sans aucun du moins qui fût digne d'elle ; je dirois presque qu'elle rougit de son propre corps et des organes bruts et imparfaits auxquels elle s'est vue attachée si long-temps, et dont elle n'a pu faire qu'un sot ou qu'un stupide ; elle va d'égal avec les grandes âmes, avec celles qui font les bonnes têtes ou les hommes d'esprit. L'âme d'Alain ne se démêle plus d'avec celle du grand Condé, de Richelieu, de Pascal et de Lingendes[2]. 6.

¶ La fausse délicatesse dans les actions libres, dans les mœurs ou dans la conduite, n'est pas ainsi nommée parcequ'elle est feinte, mais parcequ'en effet elle s'exerce sur des choses et en des

1. « Le sot s'assoupit et fait la sieste en bonne compagnie. » (Vauvenargues.)

2. Evêque de Mâcon, qui s'étoit acquis une grande réputation comme prélat et comme orateur ; député du clergé en 1655 ; il mourut en 1665.

occasions qui n'en[1] méritent point. La fausse délicatesse de goût et de complexion n'est telle au contraire que parcequ'elle est feinte ou affectée : c'est *Émilie* qui crie de toute sa force sur un petit péril qui ne lui fait pas de peur; c'est une autre qui par mignardise pâlit à la vue d'une souris[2], ou qui veut aimer les violettes et s'évanouir aux tubéreuses[3]. 4.

¶ Qui oseroit se promettre de contenter les hommes? Un prince, quelque bon et quelque puissant qu'il fût, voudroit-il l'entreprendre? Qu'il l'essaie : qu'il se fasse lui-même une affaire de leurs plaisirs; qu'il ouvre son palais à ses courtisans, qu'il les admette jusque dans son domestique; que, dans des lieux dont la vue seule est un spectacle[4], il leur fasse voir d'autres spectacles; qu'il leur donne le choix des jeux, des concerts et de tous les rafraîchissements; qu'il y ajoute une chère splendide et une entière liberté; qu'il entre avec eux en société des mêmes amusements; que le grand homme devienne aimable, et que le héros soit humain et familier : il n'aura pas assez fait. Les hommes s'ennuient enfin des mêmes choses qui les ont charmés dans leurs commencements : ils déserteroient la *table des dieux*, et le *nectar*, avec le temps, leur devient insipide. Ils n'hésitent pas de critiquer des choses qui sont parfaites; il y entre de la vanité et une mauvaise

1. Encore une légère négligence : *en* répété trois fois en deux lignes.

2. Var. D'*un chat*, 4e édition.

3. Pour *s'évanouir à l'odeur des tubéreuses*. Encore une ellipse vive et hardie.

4. Versailles, Marly, Fontainebleau.

délicatesse ; leur goût, si on les en croit, est encore au delà de toute l'affectation qu'on auroit à les satisfaire et d'une dépense toute royale que l'on feroit pour y réussir ; il s'y mêle de la malignité, qui va jusques à vouloir affoiblir dans les autres la joie qu'ils auroient de les rendre contents[1]. Ces mêmes gens, pour l'ordinaire si flatteurs et si complaisants, peuvent se démentir : quelquefois on ne les reconnoît plus, et l'on voit l'homme jusque dans le courtisan[2]. 4.

¶ L'affectation dans le geste, dans le parler et dans les manières, est souvent une suite de l'oisiveté ou de l'indifférence ; et il semble qu'un grand attachement ou de sérieuses affaires jettent l'homme dans son naturel. 1.

¶ Les hommes n'ont point de caractère, ou, s'ils en ont, c'est celui de n'en avoir aucun qui soit suivi, qui ne se démente point, et où ils soient reconnoissables. Ils souffrent beaucoup à être toujours les mêmes, à persévérer dans la règle ou dans le désordre, et, s'ils se délassent quelquefois d'une vertu par une autre vertu, ils se dégoûtent plus souvent d'un vice par un autre vice ; ils ont des passions contraires et des foibles qui se contredisent ; il leur coûte moins de joindre les extrémités que d'avoir une conduite dont une partie naisse de l'autre ; ennemis de la modération, ils outrent toutes choses, les bonnes et les

1. Var. *De nous rendre contents*, 4e édition.

2. On voit, par ce morceau, que déjà Louis XIV perdoit de son prestige ; qu'on le critiquoit même à la cour, où on l'avoit tant encensé. Il subissoit l'ostracisme de sa gloire ; on s'étoit lassé de l'appeler *Grand*.

mauvaises, dont ne pouvant ensuite supporter l'excès, ils l'adoucissent par le changement. *Adraste* étoit si corrompu et si libertin, qu'il lui a été moins difficile de suivre la mode et se faire dévot : il lui eût coûté davantage d'être homme de bien. 4.

¶ D'où vient que les mêmes hommes qui ont un flegme tout prêt pour recevoir indifféremment les plus grands désastres s'échappent et ont une bile intarissable sur les plus petits inconvénients? Ce n'est pas sagesse en eux qu'une telle conduite, car la vertu est égale et ne se dément point : c'est donc un vice ; et quel autre que la vanité, qui ne se réveille et ne se recherche que dans les évènements où il y a de quoi faire parler le monde et beaucoup à gagner pour elle, mais qui se néglige sur tout le reste[1] ? 4.

¶ L'on se repent rarement de parler peu, très souvent de trop parler : maxime usée et triviale, que tout le monde sait, et que tout le monde ne pratique pas. 4.

¶ C'est se venger[2] contre soi-même, et donner un trop grand avantage à ses ennemis, que de leur imputer des choses qui ne sont pas vraies et de mentir pour les décrier. 1.

¶ Si l'homme savoit rougir de soi, quels crimes, non seulement cachés, mais publics et connus, ne s'épargneroit-il pas? 4.

1. Nouvelle forme donnée à la pensée de la page 85 : *Il n'y a que nos devoirs qui nous coûtent*. Elle avoit déjà été reproduite page 101.

2. Var. *C'est se vanter*, 9e édition. Faute d'impression.

¶ Si certains hommes ne vont pas[1] dans le bien jusques où ils pourroient aller, c'est par le vice de leur première instruction. 1.

¶ Il y a dans quelques hommes une certaine médiocrité d'esprit qui contribue à les rendre sages[2]. 1.

¶ Il faut aux enfants les verges et la férule ; il faut aux hommes faits une couronne, un sceptre, un mortier, des fourrures, des faisceaux, des timbales, des hoquetons. La raison et la justice dénuées de tous leurs ornements ni ne persuadent ni n'intimident. L'homme, qui est esprit, se mène par les yeux et les oreilles. 1.

¶ *Timon*, ou le misanthrope, peut[3] avoir l'âme austère et farouche, mais extérieurement il est civil et *cérémonieux ;* il ne s'échappe pas, il ne s'apprivoise pas avec les hommes ; au contraire, il les traite honnêtement et sérieusement ; il emploie à leur égard tout ce qui peut éloigner leur familiarité ; il ne veut pas les mieux connoître ni s'en faire des amis, semblable en ce sens à une femme qui est en visite chez une autre femme[4]. 5.

1. Var. *Si les hommes ne vont pas ordinairement*, dans les trois premières éditions.

2. « La médiocrité d'esprit et la paresse font plus de philosophes que la réflexion. » (Vauvenargues.)

3. Var. *Le misanthrope peut*, 5e édition. *Timon ou* a été ajouté dans la sixième.

4. Voilà un misanthrope fort différent de celui de Molière ; il *traite les hommes honnêtement*, parcequ'il ne veut pas *s'apprivoiser*, *se familiariser* avec eux, *ni s'en faire des amis*. Nous verrons aussi un hypocrite qui, dans toute sa conduite, est l'opposé de Tartufe. Ce ne sont pas là des critiques de Molière, c'est une autre manière de peindre les mêmes travers, les mêmes vices, en les appli-

¶ La raison tient de la vérité, elle est une; l'on n'y arrive que par un chemin, et l'on s'en écarte par mille. L'étude de la sagesse a moins d'étendue que celle que l'on feroit des sots et des impertinents. Celui qui n'a vu que des hommes polis et raisonnables, ou ne connoît pas l'homme, ou ne le connoît qu'à demi : quelque diversité qui se trouve[1] dans les complexions ou dans les mœurs, le commerce du monde et la politesse donnent les mêmes apparences, font qu'on se ressemble les uns aux autres par des dehors qui plaisent réciproquement, qui semblent communs à tous, et qui font croire qu'il n'y a rien ailleurs qui ne s'y rapporte. Celui, au contraire, qui se jette dans le peuple ou dans la province y fait bientôt, s'il a des yeux, d'étranges découvertes, y voit des choses qui lui sont nouvelles, dont il ne se doutoit pas, dont il ne pouvoit avoir le moindre soupçon ; il avance, par des expériences continuelles, dans la connoissance de l'humanité ; il

quant à d'autres naturels. Ainsi la misanthropie doit être brusque et emportée chez Alceste, dont l'âme est vive et expansive ; elle doit être roide et *cérémonieuse* chez Timon, dont le cœur est sec et froid. Mais le véritable misanthrope est celui qui ne sait que haïr ; et Alceste, ayant un ami, une maîtresse, prouve assez qu'il sait aimer; on peut dire même qu'il ne se fâche contre les hommes que par amour de l'humanité. C'est ainsi qu'il le falloit à l'action dramatique; il amuse et intéresse. Timon semble plus propre à l'objet moral; il est odieux. Molière et La Bruyère ont choisi les naturels qui convenoient le mieux à l'effet qu'ils vouloient produire.

1. Var. *Qu'il se trouve*, dans la 7e édition, où l'article a paru pour la première fois. *Qui se trouve*, dans les 8e et 9e éditions, et aussi dans l'édition de M. Walckenaer.

calcule presque en combien de manières différentes l'homme peut être insupportable. 7.

¶ Après avoir mûrement approfondi les hommes et connu le faux de leurs pensées, de leurs sentiments, de leurs goûts et de leurs affections, l'on est réduit à dire qu'il y a moins à perdre pour eux par l'inconstance que par l'opiniâtreté. 4.

¶ Combien[1] d'âmes foibles, molles et indifférentes, sans de grands défauts[2], et qui puissent fournir à la satire! Combien[3] de sortes de ridicules répandus parmi les hommes, mais qui, par leur singularité, ne tirent point à conséquence et ne sont d'aucune ressource pour l'instruction et pour la morale! Ce sont des vices uniques qui ne sont pas contagieux, et qui sont moins de l'humanité que de la personne[4]. 4.

1. Var. *Combien y a-t-il?* 4e édition.

2. Var. *Sans de grandes vertus, et aussi sans de grands défauts*, 4e, 5e et 6e édition.

3. Var. *De même combien*, 4e édition.

4. Cette dernière réflexion de La Bruyère est très juste et peut s'appliquer à plusieurs de ses *caractères*, qui, en exerçant et faisant valoir son admirable talent de peindre, *ne sont d'aucune ressource pour l'instruction et pour la morale :* tels que son Distrait, son Fleuriste, que nous verrons plus tard, l'Homme aux oiseaux, etc. Ce sont des *ridicules qui, par leur singularité, ne tirent point à conséquence, ne sont pas contagieux, et qui sont moins de l'humanité que de la personne.*

DES JUGEMENTS.

Rien ne ressemble plus[1] à la vive persuasion que le mauvais entêtement : de là les partis, les cabales, les hérésies. 1.

¶ L'on ne pense pas toujours constamment d'un même sujet : l'entêtement et le dégoût se suivent de près. 1.

¶ Les grandes choses étonnent, et les petites rebutent : nous nous apprivoisons avec les unes et les autres par l'habitude. 1.

¶ Deux choses toutes contraires nous préviennent également, l'habitude et la nouveauté[2]. 4.

¶ Il n'y a rien de plus bas, et qui convienne mieux au peuple, que de parler en des termes magnifiques de ceux mêmes dont l'on pensoit très modestement avant leur élévation. 1.

¶ La faveur des princes n'exclut pas le mérite, et ne le suppose pas aussi. 1.

¶ Il est étonnant qu'avec tout l'orgueil dont nous sommes gonflés[3] et la haute opinion que nous avons de nous-mêmes et de la bonté de notre jugement, nous négligions de nous en servir pour prononcer sur le mérite des autres. La vogue, la

1 Var. *Mieux*, dans tous les éditions antérieures à la neuvième.

2. Concis et profond.

3. L'auteur des *Sentiments critiques* observe que l'on dit *enflé d'orgueil*. Le terme *gonflé d'orgueil* lui semble *nouveau*, *extraordinaire*, et par cela même blâmable (p. 405). Judicieuse conclusion !

faveur populaire, celle du prince, nous entraînent comme un torrent; nous louons ce qui est loué bien plus que ce qui est louable[1]. 1.

¶ Je ne sais s'il y a rien au monde qui coûte davantage à approuver et à louer que ce qui est plus digne d'approbation et de louange, et si la vertu, le mérite, la beauté, les bonnes actions, les beaux ouvrages, ont un effet plus naturel et plus sûr que l'envie, la jalousie et l'antipathie. Ce n'est pas d'un saint dont un dévot[2] sait dire du bien, mais d'un autre dévot. Si une belle femme approuve la beauté d'une autre femme, on peut conclure qu'elle a mieux que ce qu'elle approuve; si un poëte loue les vers d'un autre poëte, il y a à parier qu'ils sont mauvais et sans conséquence. 5.

¶ Les hommes ne se goûtent qu'à peine les uns les autres, n'ont qu'une foible pente à s'approuver réciproquement : action, conduite, pensée, expression, rien ne plaît, rien ne contente. Ils substituent à la place de ce qu'on leur récite, de ce qu'on leur dit ou de ce qu'on leur lit, ce qu'ils auroient fait eux-mêmes en pareille conjoncture, ce qu'ils penseroient ou ce qu'ils écriroient sur un tel sujet; et ils sont si pleins de leurs idées, qu'il n'y a plus de place pour celles d'autrui[3]. 7.

¶ Le commun des hommes est si enclin au dé-

1. « La plupart des hommes n'osent ni louer ni blâmer seuls. Il y en a peu qui aient le courage de se passer de partisans ou de complices, je ne dis pas pour manifester leurs sentiments, mais pour y persister » (Duclos, *Considérations sur les mœurs*, chap. 5.)

2. Faux dévot. (*Note de l'auteur.*)—On diroit aujourd'hui : *Ce n'est pas d'un saint que, etc.*

3. Montesquieu disoit de Voltaire, qui jugeoit l'*Esprit*

réglement et à la bagatelle, et le monde est si plein d'exemples ou pernicieux ou ridicules, que je croirois assez que l'esprit de singularité, s'il pouvoit avoir ses bornes et ne pas aller trop loin, approcheroit fort de la droite raison et d'une conduite régulière[1]. 1.

Il faut faire comme les autres : maxime suspecte, qui signifie presque toujours : il faut mal faire, dès qu'on l'étend au-delà de ces choses purement extérieures, qui n'ont point de suite, qui dépendent de l'usage, de la mode ou des bienséances[2]. 1.

¶ Si les hommes sont hommes plutôt qu'ours ou panthères, s'ils sont équitables, s'ils se font justice à eux-mêmes, et qu'ils la rendent aux autres, que deviennent les lois, leur texte et le prodigieux accablement de leurs commentaires? que devient le *pétitoire* et le *possessoire*, et tout ce qu'on appelle jurisprudence? où se réduisent même ceux qui doivent tout leur relief et toute leur enflure à l'autorité où ils sont établis de faire

des lois à sa manière : « Il a trop d'esprit pour m'entendre ; tous les livres qu'il lit, il les fait ; après quoi il approuve ou critique ce qu'il a fait. » (*Lettre à l'abbé Guasco*, du 8 août 1752)

1. « Dans le monde on appelle *bizarre* ce qui n'est pas commun. Il en résulte que le naturel, la simplicité, la loyauté, la vertu, sont ce qu'il y a aujourd'hui de plus *bizarre*. » (*Observations morales*, 1830.)

2. « Différence complète au dedans, dit Sénèque, écrivant à Lucilius, mais ressemblance entière au dehors. » (Lettre 5.)—Et Montaigne : «Le Sage doibt au dedans retirer son ame de la presse, et la tenir en liberté et puissance de juger librement des choses ; mais, quant au dehors, il doibt suyvre entierement les façons et formes receues.» (*Essais*, l. 1er, chap. 22.)

valoir ces mêmes lois? Si ces mêmes hommes ont de la droiture et de la sincérité, s'ils sont guéris de la prévention, où sont évanouies les disputes de l'école, la scolastique et les controverses? S'ils sont tempérants, chastes et modérés, que leur sert le mystérieux jargon de la médecine, et qui est une mine d'or pour ceux qui s'avisent de le parler? Légistes, docteurs, médecins, quelle chute pour vous si nous pouvions tous nous donner le mot de devenir sages[1] ! 5.

De combien de grands hommes, dans les différents exercices de la paix et de la guerre, auroit-on dû se passer! A quel point de perfection et de raffinement n'a-t-on pas porté de certains arts et de certaines sciences qui ne devoient point être nécessaires, et qui sont dans le monde comme des remèdes à tous les maux dont notre malice est l'unique source! 5.

Que de choses depuis VARRON, que VARRON a ignorées! Ne nous suffiroit-il pas même de n'être savant que comme PLATON ou comme SOCRATE[2]? 5.

¶ Tel, à un sermon, à une musique, ou dans une galerie de peintures, a entendu à sa droite et à sa gauche, sur une chose précisément la même,

1. La Harpe critique vivement cet article (V. *Cours de littérature*, t. 2, sect. 2, *Morale*). « N'est-ce pas une bell découverte, dit-il, que de nous apprendre que, si tous les hommes étoient sages, il ne leur faudroit point de lois, et que, s'ils n'étoient jamais malades, il ne leur faudroit pas de médecins? »—Nous avouons que La Bruyère, cette fois, s'est un peu laissé entraîner à la déclamation.

2. « Socrate savoit moins que Bayle. Il y a peu de sciences utiles. » (Vauvenargues.)

des sentiments précisément opposés. Cela me feroit dire volontiers que l'on peut hasarder, dans tout genre d'ouvrages, d'y mettre le bon et le mauvais : le bon plaît aux uns, et le mauvais aux autres. L'on ne risque guère davantage d'y mettre le pire : il a ses partisans[1]. 1.

¶ Le phénix de la poésie *chantante* renaît de ses cendres ; il a vu mourir et revivre sa réputation en un même jour. Ce juge même si infaillible et si ferme dans ses jugements, le public, a varié sur son sujet ; ou il se trompe, ou il s'est trompé. Celui qui prononceroit aujourd'hui que Q***[2], en un certain genre[3], est mauvais poëte, parleroit presque aussi mal que s'il eût dit, il y a quelque temps : *Il est bon poëte*. 4.

¶ C. P. étoit riche, et C. N.[4] ne l'étoit pas : la *Pucelle* et *Rodogune* méritoient chacune une autre aventure. Ainsi l'on a toujours demandé pourquoi, dans telle ou telle profession, celui-ci avoit fait sa fortune, et cet autre l'avoit manquée ; et en cela les hommes cherchent la raison de leurs propres caprices, qui, dans les conjonctures pressantes de leurs affaires, de leurs plaisirs, de leur santé et de leur vie, leur font souvent laisser les meilleurs et prendre les pires. 4.

1. Il y a tant d'esprist faux qu'il n'y a point de mauvaises raisons lorsqu'il s'agit de persuader. Dites-les donc toutes : que savez-vous ? c'est peut-être la plus faible qui produira le plus d'effet. » (De Lévis.)

2. Quinault.

3. Var. Ces mots, *en un certain genre*, ont été ajoutés dans la 5e édition.

4. Var. *Chapelain*, *Corneille*, en toutes lettres dans les 4e et 5e éditions.

¶ La condition des comédiens étoit infâme chez les Romains et honorable chez les Grecs : qu'est-elle chez nous? On pense d'eux comme les Romains, on vit avec eux comme les Grecs. 4.

¶ Il suffisoit à *Bathylle* d'être pantomime pour être couru des dames romaines ; à *Rhoé*, de danser au théâtre ; à *Roscie* et à *Nérine*, de représenter dans les chœurs, pour s'attirer une foule d'amants. La vanité et l'audace, suites d'une trop grande puissance, avoient ôté aux Romains le goût du secret et du mystère ; ils se plaisoient à faire du théâtre public celui de leurs amours ; ils n'étoient point jaloux de l'amphithéâtre, et partageoient avec la multitude les charmes de leurs maîtresses. Leur goût n'alloit qu'à laisser voir qu'ils aimoient non pas une belle personne ou une excellente comédienne, mais une comédienne[1]. 4.

¶ Rien ne découvre mieux dans quelle disposition sont les hommes à l'égard des sciences et des belles-lettres[2], et de quelle utilité ils les croient dans la république, que le prix qu'ils y ont mis et l'idée qu'ils se forment de ceux qui ont pris le parti de les cultiver. Il n'y a point d'art si mécanique ni de si vile condition où les avantages ne soient plus sûrs, plus prompts et plus solides. Le comédien[3], couché dans son carrosse, jette de la boue au visage de CORNEILLE, qui est à pied.

1. Pour *Bathylle*, la *clef* nomme Pécourt ; et pour la *Comédienne*, la Dancourt, femme de l'auteur comique.

2. Var. *Quel goût ont les hommes pour les sciences et pour les belles-lettres*, dans les trois premières éditions.

3. Champmêlé, ou Baron, suivant la *clef*.

Chez plusieurs, savant et pédant sont synonymes. 1.

Souvent, où le riche parle, et parle de doctrine, c'est aux doctes à se taire, à écouter, à applaudir, s'ils veulent du moins ne passer que pour doctes. 1.

¶ Il y a une sorte de hardiesse à soutenir devant certains esprits la honte de l'érudition : l'on trouve chez eux une prévention tout établie contre les savants, à qui ils ôtent les manières du monde, le savoir-vivre, l'esprit de société, et qu'ils renvoient ainsi dépouillés à leur cabinet et à leurs livres. Comme l'ignorance est un état paisible, et qui ne coûte aucune peine, l'on s'y range en foule, et elle forme à la cour et à la ville un nombreux parti qui l'emporte sur celui des savants. S'ils allèguent en leur faveur les noms d'ESTRÉES, de HARLAY, BOSSUET, SÉGUIER, MONTAUSIER, WARDES, CHEVREUSE, NOVION, LAMOIGNON, SCUDÉRY [1], PÉLISSON [2], et de tant d'autres personnages également doctes et polis ; s'ils osent même citer les grands noms de CHARTRES, de CONDÉ, de CONTI, de BOURBON, du MAINE, de VENDÔME [3], comme de princes qui ont su joindre aux plus belles et aux plus hautes con-

1. Mlle Scudéry. (*Note de l'auteur.*)

2. Var. *De Harlay*, *Bossuet*, *Séguier*, dans les trois premières éditions, sans autres noms, et celui d'*Estrées*, manquant encore dans les 4e et 5e éditions, n'a été ajouté que dans la 6e.

3. Var. *De Condé*, *d'Enghien et de Conti*, dans les trois premières éditions, sans autres noms, et celui de *Chartres*, manquant encore dans les 4e et 5e éditions, n'a été ajouté que dans la 6e.

noissances et l'atticisme des Grecs et l'urbanité des Romains, l'on ne feint point de leur dire que ce sont des exemples singuliers; et, s'ils ont recours à de solides raisons, elles sont foibles contre la voix de la multitude. Il semble néanmoins que l'on devroit décider sur cela avec plus de précaution et se donner seulement la peine de douter si ce même esprit qui fait faire de si grands progrès dans les sciences[1], qui fait bien penser, bien juger, bien parler et bien écrire, ne pourroit point encore servir à être poli. 1.

Il faut très peu de fonds pour la politesse dans les manières; il en faut beaucoup pour celle de l'esprit. 1.

¶ Il est savant, dit un politique, il est donc incapable d'affaires; je ne lui confierois l'état de ma garderobe; et il a raison. OSSAT, XIMENÈS, RICHELIEU, étoient savants; étoient-ils habiles? ont-ils passé pour de bons ministres? Il sait le grec, continue l'homme d'Etat, c'est un grimaud, c'est un philosophe. Et, en effet, une fruitière à Athènes, selon les apparences, parloit grec, et, par cette raison, étoit philosophe. Les BIGNON, les LAMOIGNON, étoient de purs grimauds : qui en peut douter? ils savoient le grec. Quelle vision, quel délire, au grand, au sage, au judicieux ANTONIN, de dire qu'*alors les peuples seroient heureux, si l'empereur philosophoit, ou si le philosophe, ou le grimaud, venoit à l'empire!* 5.

Les langues sont la clef ou l'entrée des scien-

1. Var. Les 1re, 2e et 4e éditions portent : *dans des sciences raisonnables*; la 3e, *dans les sciences raisonnables*. Toutes les autres comme ci-dessus.

ces, et rien davantage; le mépris des unes tombe sur les autres. Il ne s'agit point si les langues sont anciennes ou nouvelles, mortes ou vivantes; mais si elles sont grossières ou polies, si les livres qu'elles ont formés sont d'un bon ou d'un mauvais goût. Supposons que notre langue pût un jour avoir le sort de la grecque et de la latine: seroit-on pédant, quelques siècles après qu'on ne la parleroit plus, pour lire MOLIÈRE ou LA FONTAINE? 5.

¶ Je nomme *Euripile*, et vous dites : C'est un bel esprit. Vous dites aussi de celui qui travaille une poutre : Il est charpentier; et de celui qui refait un mur : Il est maçon. Je vous demande quel est l'atelier où travaille cet homme de métier, ce bel esprit, quelle est son enseigne, à quel habit le reconnoît-on, quels sont ses outils : est-ce le coin? sont-ce le marteau ou l'enclume? où fend-il, où cogne-t-il son ouvrage? où l'expose-t-il en vente? Un ouvrier se pique d'être ouvrier; Euripile se pique-t-il d'être bel esprit? S'il est tel, vous me peignez un fat, qui met l'esprit en roture, une âme vile et mécanique, à qui ni ce qui est beau ni ce qui est esprit ne sauroient s'appliquer sérieusement; et, s'il est vrai qu'il ne se pique de rien, je vous entends : c'est un homme sage et qui a de l'esprit[1]. Ne dites-vous pas encore du savantasse : Il est bel esprit; et ainsi du mauvais poète? Mais vous-même, vous croyez-vous sans aucun esprit? et si vous en avez, c'est sans doute de celui qui est beau et convenable.

1. Var. Après ces mots, il y a dans la 6e édition : *autrement un homme de mérite, que vous appelez un bel esprit.*

Vous voilà donc un bel esprit; ou, s'il s'en faut peu que vous ne preniez ce nom pour une injure, continuez, j'y consens, de le donner à Euripile, et d'employer cette ironie comme les sots, sans le moindre discernement, ou comme les ignorants, qu'elle console d'une certaine culture qui leur manque, et qu'ils ne voient que dans les autres. 6.

¶ Qu'on ne me parle jamais d'encre, de papier, de plume, de style, d'imprimeur, d'imprimerie; qu'on ne se hasarde plus de me dire : Vous écrivez si bien, *Antisthène*[1] ! continuez d'écrire. Ne verrons-nous point de vous un *in-folio ?* Traitez de toutes les vertus et de tous les vices dans un ouvrage suivi, méthodique, qui n'ait point de fin; ils devroient ajouter : et nul cours[2]. Je renonce à tout ce qui a été, qui est et qui sera livre. *Bérylle* tombe en syncope à la vue d'un chat, et moi à la vue d'un livre. Suis-je mieux nourri et plus lourdement vêtu, suis-je dans ma chambre à l'abri du nord, ai-je un lit de plumes, après vingt ans entiers qu'on me débite dans la place? J'ai un grand nom, dites-vous, et beaucoup de gloire; dites que j'ai beaucoup de vent qui ne sert à rien. Ai-je un grain de ce métal qui procure toutes choses? Le vil praticien grossit son mé-

1. Var. *Démocrite*, 5e édition.

2. Ce mot explique la forme que La Bruyère a choisie pour son ouvrage. Au lieu de traiter méthodiquement des vertus et des vices, il les a peints, variant à l'infini ses couleurs et ses tableaux ; ce qu'il auroit pu établir en système ou en dissertations, il l'a mis en action. C'est ainsi qu'il a plu, qu'il a intéressé, qu'il a donné *cours* à son livre et l'a rendu aussi piquant qu'instructif.

moire, se fait rembourser des frais qu'il n'avance pas, et il a pour gendre un comte ou un magistrat. Un homme *rouge* ou *feuille-morte*[1] devient commis, et bientôt plus riche que son maître; il le laisse dans la roture, et, avec de l'argent, il devient noble. B**[2] s'enrichit à montrer dans un cercle des marionnettes; BB**[3] à vendre en bouteilles l'eau de la rivière. Un autre charlatan[4] arrive ici de delà les monts avec une malle; il n'est pas déchargé, que les pensions courent; et il est près de retourner d'où il arrive avec des mulets et des fourgons. *Mercure*[5] est *Mercure*, et rien davantage, et l'or ne peut payer ses médiations et ses intrigues; on y ajoute la faveur et les distinctions. Et, sans parler que des gains licites, on paie au tuilier sa tuile, et à l'ouvrier son temps et son ouvrage. Paie-t-on à un auteur ce qu'il pense et ce qu'il écrit? et, s'il pense très bien, le paie-t-on très largement? Se meuble-t-il, s'anoblit-il à force de penser et d'écrire juste? Il faut que les hommes soient habillés, qu'ils soient rasés; il faut que, retirés dans leurs maisons, ils

1. C'est-à-dire en habit de livrée.— Var. Il y a *jaune*, au lieu de *rouge*, dans la 5e édition.

2. Benoît, dit la *clef*, lequel avoit amassé du bien en montrant des figures de cire. Madame de Sévigné finit ainsi une lettre à sa fille, en date du 11 avril 1671 : « Si, par un miracle que je n'espère ni ne veux, vous étiez hors de ma pensée, je serois vide de tout, comme une figure de Benoît. »

3. Barbereau, qui avoit fait fortune en vendant de l'eau de la rivière de Seine pour des eaux minérales.

4. La *clef* cite de nouveau le médecin italien Caretti.

5. Bontemps, dit la *clef;* mais le portrait avantageux qu'en fait Saint-Simon prouve la fausseté de ce renseignement. (V. *Mémoires*, t. 5, p. 115 et 116, in-12.)

aient une porte qui ferme bien; est-il nécessaire qu'ils soient instruits? Folie, simplicité, imbécillité, continue Antisthène[1], de mettre l'enseigne d'auteur ou de philosophe! avoir, s'il se peut, un *office lucratif*, qui rende la vie aimable, qui fasse prêter à ses amis, et donner à ceux qui ne peuvent rendre; écrire alors par jeu, par oisiveté, et comme *Tityre* siffle ou joue de la flûte; cela ou rien : j'écris à ces conditions, et je cède ainsi à la violence de ceux qui me prennent à la gorge, et me disent : Vous écrirez. Ils liront pour titre de mon nouveau livre : DU BEAU, DU BON, DU VRAI, DES IDÉES, DU PREMIER PRINCIPE, *par Antisthène, vendeur de marée*[2]. 5.

¶ Si les ambassadeurs des princes étrangers[3] étoient des singes instruits à marcher sur leurs pieds de derrière et à se faire entendre par interprète, nous ne pourrions pas marquer un plus grand étonnement que celui que nous donnent

1. Var. *Démocrite*, 5e édit.

2. « C'est avec peine, dit La Harpe, qu'on voit un écrivain que son talent rend digne d'écrire pour la gloire, avouer crûment qu'il écrit pour le gain. » Et nous disons, nous : C'est avec peine qu'on voit un critique aussi distingué que La Harpe prendre au sérieux une boutade que rend plaisante sa crudité même. L'anecdote que nous avons rapportée, d'après Formey, relativement à la publication des *Caractères*, prouve assez que La Bruyère n'*écrivoit* point *pour le gain*. Ce n'est donc pas lui qui se plaint et qui s'adresse des compliments, comme le lui reproche encore La Harpe, c'est le philosophe *Antisthène*, lequel se fâche d'une manière trop originale pour qu'on ait à se fâcher contre lui; autant vaudroit se fâcher contre Alceste. — Var. *Par Démocrite*, 5e édition.

3. Var. *Des rois étrangers*, dans les trois premières éditions.

la justesse de leurs réponses et le bon sens qui paroît quelquefois dans leurs discours. La prévention du pays, jointe à l'orgueil de la nation, nous fait oublier que la raison est de tous les climats, et que l'on pense juste partout où il y a des hommes. Nous n'aimerions pas à être traités ainsi de ceux que nous appelons barbares; et s'il y a en nous quelque barbarie, elle consiste à être épouvantés de voir d'autres peuples raisonner comme nous[1]. 1.

Tous les étrangers ne sont pas barbares, et tous nos compatriotes ne sont pas civilisés; de même, toute campagne n'est pas agreste[2] et toute ville n'est pas polie. Il y a dans l'Europe un endroit d'une province maritime d'un grand royaume où le villageois est doux et insinuant, le bourgeois au contraire et le magistrat grossiers, et dont la rusticité est héréditaire[3]. 1.

¶ Avec un langage si pur, une si grande recherche dans nos habits, des mœurs si cultivées, de si belles lois et un visage blanc, nous sommes barbares pour quelques peuples. 1.

¶ Si nous entendions dire des Orientaux qu'ils

1 Allusion à l'effet que produisirent les ambassadeurs de Siam, qui vinrent à Paris en 1686. — Montaigne, après avoir rapporté quelques réponses remarquables de sauvages venus en France, ajoute plaisamment : « Mais quoy! ils ne portent point de hault-de-chausse. » (*Essais*, l. 5, ch. 30.) On se rappelle aussi le mot de Montesquieu, dans les *Lettres persanes* : « Monsieur est Persan ! Comment peut-on être Persan? »

2. Ce terme s'entend ici métaphoriquement. (*Note de l'auteur.*)

3. Var. Dans les trois premières éditions, les mots *le bourgeois* ne se trouvent pas; l'article se termine ainsi : *le*

boivent ordinairement d'une liqueur qui leur monte à la tête, leur fait perdre la raison et les fait vomir, nous dirions : Cela est bien barbare. 1.

¶ Ce prélat se montre peu à la cour; il n'est de nul commerce; on ne le voit point avec des femmes; il ne joue ni à grande, ni à petite prime; il n'assiste ni aux fêtes ni aux spectacles; il n'est point homme de cabale, et il n'a point l'esprit d'intrigue : toujours dans son évêché, où il fait une résidence continuelle, il ne songe qu'à instruire son peuple par la parole et à l'édifier par son exemple; il consume son bien en des aumônes, et son corps par la pénitence; il n'a que l'esprit de régularité, et il est imitateur du zèle et de la piété des Apôtres. Les temps sont changés, et il est menacé sous ce règne d'un titre plus éminent[1]. 1.

¶ Ne pourroit-on point faire comprendre aux personnes d'un certain caractère et d'une profession sérieuse, pour ne rien dire de plus, qu'ils ne sont point obligés à faire dire d'eux qu'ils jouent, qu'ils chantent et qu'ils badinent comme les autres hommes; et qu'à les voir si plaisants et si agréables, on ne croiroit point qu'ils fussent d'ailleurs si réguliers et si sévères? Oseroit-on même leur insinuer qu'ils s'éloignent par de telles manières de la politesse dont ils se piquent; qu'elle assortit au contraire et conforme les dehors aux conditions, qu'elle évite le contraste,

magistrat, au contraire, grossier, et dont la rusticité peut passer en proverbe.

1. La *clef* désigne de Noailles, archevêque de Paris.

et de montrer le même homme sous des figures différentes[1], et qui font de lui un composé bizarre, ou un grotesque? 4.

¶ Il ne faut pas juger des hommes comme d'un tableau ou d'une figure, sur une seule et première vue : il y a un intérieur et un cœur qu'il faut approfondir. Le voile de la modestie couvre le mérite, et le masque de l'hypocrisie cache la malignité. Il n'y a qu'un très petit nombre de connoisseurs qui discerne, et qui soit en droit de prononcer. Ce n'est[2] que peu à peu, et forcés même par le temps et les occasions, que la vertu parfaite et le vice consommé viennent enfin à se déclarer. 4.

Fragment.

¶ «.... Il disoit que l'esprit dans cette belle person-
» ne étoit un diamant bien mis en œuvre. Et con-
» tinuant de parler d'elle : C'est, ajoutoit-il, com-
» me une nuance de raison et d'agrément qui
» occupe les yeux et le cœur de ceux qui lui
» parlent; on ne sait si on l'aime ou si on l'ad-
» mire ; il y a en elle de quoi faire une parfaite
» amie, il y a aussi de quoi vous mener plus loin
» que l'amitié; trop jeune et trop fleurie pour ne
» pas plaire, mais trop modeste pour songer à
» plaire, elle ne tient compte aux hommes que
» de leur mérite, et ne croit avoir que des amis.
» Pleine de vivacités et capable de sentiments,
» elle surprend et elle intéresse; et, sans rien

1. Var. *Si différentes*, 4e, 5e, 6e et 7e édition.
2. Var. *Et ce n'est*, 4e édition.

» ignorer de ce qui peut entrer de plus délicat et
» de plus fin dans les conversations, elle a en-
» core ces saillies heureuses qui, entre autres plai-
» sirs qu'elles font, dispensent toujours de la ré-
» plique ; elle vous parle comme celle qui n'est
» pas savante, qui doute et qui cherche à s'é-
» claircir ; et elle vous écoute comme celle qui
» sait beaucoup, qui connoît le prix de ce que
» vous lui dites, et auprès de qui vous ne per-
» dez rien de ce qui vous échappe. Loin de s'ap-
» pliquer à vous contredire avec esprit et d'imi-
» ter *Elvire*, qui aime mieux passer pour une
» femme vive que marquer du bon sens et de la
» justesse, elle s'approprie vos sentiments, elle
» les croit siens, elle les étend[1], elle les embel-
» lit ; vous êtes content de vous d'avoir pensé
» si bien, et d'avoir mieux dit encore que vous
» n'aviez cru. Elle est toujours au dessus de la
» vanité, soit qu'elle parle, soit qu'elle écrive ;
» elle oublie les traits, où il faut des raisons ;
» elle a déjà compris que la simplicité est élo-
» quente. S'il s'agit de servir quelqu'un et de
» vous jeter dans les mêmes intérêts, laissant à
» Elvire les jolis discours et les belles lettres
» qu'elle met à tous usages, *Arténice* n'emploie
» auprès de vous que la sincérité, l'ardeur, l'em-
» pressement et la persuasion. Ce qui domine
» en elle, c'est le plaisir de la lecture, avec le
» goût des personnes de nom et de réputation,
» moins pour en être connue que pour les con-
» noître. On peut la louer d'avance de toute la

1. Var. *Elle les entend*, 9e édition. C'est une faute d'impression. La 8e édition porte : *elle les étend*.

» sagesse qu'elle aura un jour et de tout le mé-
» rite qu'elle se prépare par les années, puisque
» avec une bonne conduite elle a de meilleures
» intentions, des principes sûrs, utiles à celles
» qui sont comme elle exposées aux soins et à la
» flatterie; et qu'étant assez particulière sans
» pourtant être farouche, ayant même un peu de
» penchant pour la retraite, il ne lui sauroit
» peut-être manquer que les occasions, ou ce
» qu'on appelle un grand théâtre, pour y faire
» briller toutes ses vertus[1].» 8.

¶ Une belle femme est aimable dans son naturel; elle ne perd rien à être négligée et sans autre parure que celle qu'elle tire de sa beauté et de sa jeunesse; une grâce naïve éclate sur son visage, anime ses moindres actions: il y auroit

1. Ce morceau est ravissant; on ne sauroit se lasser de le relire et d'admirer la flexibilité du talent de La Bruyère. Si énergique et si mordant dans la satire, il est ici, dans la louange, plein de grâce et de délicatesse. Jamais on n'a fait choix, pour un portrait de femme, de couleurs plus fraîches, plus suaves, et jamais on n'a uni à la finesse d'observation plus de nuances d'idées et de sentiments.—On voudroit connoître qui a si heureusement inspiré notre auteur. Les *clefs* manuscrites et imprimées ne donnent aucune indication. M. Aimé-Martin a découvert une note de Chaulieu, dans laquelle il parle d'une dame Catherine Turgot, femme, en premières noces, de Gilles d'Aligre, seigneur de Boislandry, conseiller au parlement, et, en secondes noces, de Hatte de Chevilly, capitaine aux gardes. « M. La Bruyère, dit-il, l'a célébrée dans ses *Caractères* sous le nom d'*Arténice*, et c'est pour elle que l'amour m'a dicté une infinité de vers que j'ai faits. C'étoit en effet une des plus jolies femmes que j'aie connues, qui joignoit à une figure très aimable la douceur de l'humeur et tout le brillant de l'esprit. Personne n'a jamais écrit mieux qu'elle, et peu aussi bien.» (*Œu-*

moins de péril à la voir avec tout l'attirail de l'ajustement et de la mode. De même un homme de bien est respectable par lui-même, et indépendamment de tous les dehors dont il voudroit s'aider pour rendre sa personne plus grave et sa vertu plus spécieuse. Un air réformé, une modestie outrée, la singularité de l'habit, une ample calotte, n'ajoutent rien à la probité, ne relèvent pas le mérite; ils le fardent, et font peut-être qu'il est moins pur et moins ingénu[1]. 5.

Une gravité trop étudiée devient comique : ce

vres de Chaulieu, La Haye, 1774, t. 1, pages 34 et 35.) — Malgré ce témoignage, nous avouons que nous ne sommes pas parfaitement convaincu. A la vérité, M. Walcknaër, qui adopte l'assertion de Chaulieu, fait remarquer que le nom d'*Arténice* (Arthénice) est l'anagramme de celui de Catherine; mais il donne des détails sur cette dame qui ne sont guère à son avantage, et bien peu d'accord avec le caractère que La Bruyère a tracé. Il paroît qu'on ne parloit pas seulement dans le monde de son esprit et de sa beauté; que Chaulieu, son amant, eut à lui reprocher des infidélités; qu'un procès scandaleux avec son mari donna lieu à des couplets satiriques. Or, est-ce d'une coquette, d'une femme galante, que le sévère moraliste auroit pu dire : *Trop modeste pour songer à plaire, elle croit n'avoir que des amis... Avec une bonne conduite, elle a des principes sûrs, un peu de penchant pour la retraite, et il ne lui sauroit manquer que les occasions, ou ce qu'on appelle un grand théâtre, pour y faire briller toutes ses vertus !*

1. « N'allez pas, écrit Sénèque à Lucilius, à l'exemple de certains philosophes qui visent moins à la perfection qu'à la singularité, affecter rien d'étrange dans votre extérieur et dans votre conduite; interdisez-vous cet habillement bizarre, cette chevelure en désordre, cette barbe négligée et toutes ces voies détournées pour se faire remarquer.» (Lettre 5.)—« Il me semble, dit aussi Montaigne, que toutes façons escartées et particulieres partent plustost de folie ou d'affectation ambitieuse, que de vraye raison. » (*Essais*, t. 1, ch. 22.)

sont comme des extrémités qui se touchent, et dont le milieu est dignité; cela ne s'appelle pas être grave, mais en jouer le personnage; celui qui songe à le devenir ne le sera jamais. Ou la gravité n'est point, ou elle est naturelle, et il est moins difficile d'en descendre que d'y monter[1]. 6.

¶ Un homme de talent et de réputation, s'il est chagrin et austère, il effarouche les jeunes gens, les fait penser mal de la vertu et la leur rend suspecte d'une trop grande réforme et d'une pratique trop ennuyeuse; s'il est au contraire d'un bon commerce, il leur est une leçon utile; il leur apprend qu'on peut vivre gaiement et laborieusement, avoir des vues sérieuses sans renoncer aux plaisirs honnêtes; il leur devient un exemple qu'on peut suivre. 6.

¶ La physionomie n'est pas une règle qui nous soit donnée pour juger des hommes; elle nous peut[2] servir de conjecture. 4.

¶ L'air spirituel est dans les hommes ce que la régularité des traits est dans les femmes : c'est le genre de beauté où les plus vains puissent aspirer. 4.

¶ Un homme qui a beaucoup de mérite et d'esprit, et qui est connu pour tel, n'est pas laid, même avec des traits qui sont difformes; ou,

1. *Descendre de la gravité*, *y monter*, voilà encore des expressions qui blessent l'auteur des *Sentiments critiques*. « *Perdre la gravité*, *acquérir la gravité*, dit-il (p. 413), sont les termes propres. » Nous sommes certain que ce sont ceux du moins qu'il auroit employés.

2. Var. *Elle peut nous*, 4e, 5e et 6e édition.

s'il a de la laideur, elle ne fait pas son impression[1]. 4.

¶ Combien d'art pour rentrer dans la nature! combien de temps, de règles, d'attention et de travail, pour danser avec la même liberté et la même grâce que l'on sait marcher, pour chanter comme on parle, parler et s'exprimer comme l'on pense; jeter autant de force, de vivacité, de passion et de persuasion dans un discours étudié et que l'on prononce dans le public, qu'on en a quelquefois naturellement et sans préparation dans es entretiens les plus familiers! 7.

¶ Ceux qui, sans nous connoître assez, pensent mal de nous, ne nous font pas de tort : ce n'est pas nous qu'ils attaquent, c'est le fantôme de leur imagination. 1.

¶ Il y a de petites règles, des devoirs, des bienséances, attachés aux lieux, aux temps, aux personnes, qui ne se devinent point à force d'esprit, et que l'usage apprend sans nulle peine : juger des hommes par les fautes qui leur échappent en ce genre avant qu'ils soient assez instruits, c'est en juger par leurs ongles ou par la pointe de leurs cheveux; c'est vouloir un jour être détrompé. 1.

¶ Je ne sais s'il est permis de juger des hommes par une faute qui est unique, et si un besoin extrême, ou une violente passion, ou un premier mouvement, tirent à conséquence[2]. 6.

1. Ce passage a été appliqué généralement à Pélisson. Madame de Sévigné écrit à sa fille, le 5 janvier 1674 : « Guilleragues disoit hier que Pélisson abusoit de la permission qu'ont les hommes d'être laids. »

2. Il n'est pas plus permis de juger un homme qu'un

¶ Le contraire des bruits qui courent des affaires ou des personnes est souvent la vérité. 4.

¶ Sans une grande roideur et une continuelle attention à toutes ses paroles, on est exposé à dire en moins d'une heure le oui et le non sur une même chose ou sur une même personne, déterminé seulement par un esprit de société et de commerce, qui entraîne naturellement à ne pas contredire celui-ci et celui-là qui en parlent différemment. 4.

¶ Un homme partial est exposé à de petites mortifications : car, comme il est également impossible que ceux qu'il favorise soient toujours heureux ou sages et que ceux contre qui il se déclare soient toujours en faute ou malheureux, il naît de là qu'il lui arrive souvent de perdre contenance dans le public, ou par le mauvais succès de ses amis, ou par une nouvelle gloire qu'acquièrent ceux qu'il n'aime point. 8.

¶ Un homme sujet à se laisser prévenir, s'il ose remplir une dignité ou séculière ou ecclésiastique, est un aveugle qui veut peindre, un muet qui s'est chargé d'une harangue, un sourd qui juge d'une symphonie : foibles images, et qui n'expriment qu'imparfaitement la misère de la prévention. Il faut ajouter qu'elle est un mal désespéré, incurable, qui infecte tous ceux qui s'approchent du malade, qui fait déserter les égaux, les inférieurs, les parents, les amis, jusqu'aux

ouvrage sur une faute unique. C'est l'ensemble de la conduite dans un homme, c'est la réunion des qualités diverses dans un ouvrage, qui doit déterminer l'appréciation et fixer l'opinion.

médecins : ils sont bien éloignés de le guérir, s'ils ne peuvent[1] le faire convenir de sa maladie, ni des remèdes, qui seroient d'écouter, de douter, de s'informer et de s'éclaircir. Les flatteurs, les fourbes, les calomniateurs, ceux qui ne délient leur langue que pour le mensonge et l'intérêt, sont les charlatans en qui il se confie, et qui lui font avaler tout ce qui leur plaît ; ce sont eux aussi qui l'empoisonnent et qui le tuent. 4.

¶ La règle de DESCARTES, qui ne veut pas qu'on décide sur les moindres vérités avant qu'elles soient connues clairement et distinctement, est assez belle et assez juste pour devoir s'étendre au jugement que l'on fait des personnes. 1.

¶ Rien ne nous venge mieux des mauvais jugements que les hommes font de notre esprit, de nos mœurs et de nos manières[2], que l'indignité et le mauvais caractère de ceux qu'ils approuvent. 1.

Du même fonds dont on néglige un homme de mérite, l'on sait encore admirer un sot. 1.

¶ Un sot est celui qui n'a pas même ce qu'il faut d'esprit pour être fat[3]. 1.

¶ Un fat est celui que les sots croient un homme de mérite[4]. 1.

¶ L'impertinent est un fat outré. Le fat lasse, ennuie, dégoûte, rebute; l'impertinent rebute,

1. Var. *S'ils ne peuvent même*, 4e, 5e et 6e édition.
2. Var. *De notre esprit et de nos manières*, dans les trois premières éditions.
3. Toutes ces définitions et distinctions sont très finement senties.
4. Et qui se croit lui-même homme de mérite. Le fat est un sot glorieux

aigrit, irrite, offense; il commence où l'autre finit. 4.

Le fat est entre l'impertinent et le sot : il est composé de l'un et de l'autre[1]. 4.

¶ Les vices partent d'une dépravation du cœur; les défauts, d'un vice de tempérament; le ridicule, d'un défaut d'esprit. 7.

L'homme ridicule est celui qui, tant qu'il demeure tel, a les apparences du sot. 4.

Le sot ne se tire jamais du ridicule, c'est son caractère ; l'on y entre quelquefois avec de l'esprit, mais l'on en sort. 4.

Une erreur de fait jette un homme sage dans le ridicule. 7.

La sottise est dans le sot, la fatuité dans le fat, et l'impertinence dans l'impertinent ; il semble que le ridicule réside tantôt dans celui qui en effet est ridicule, et tantôt dans l'imagination de ceux qui croient voir le ridicule où il n'est point et ne peut être. 4.

¶ La grossièreté, la rusticité, la brutalité, peuvent être les vices d'un homme d'esprit[2]. 4.

¶ Le stupide est un sot qui ne parle point, en cela plus supportable que le sot qui parle. 4.

¶ La même chose souvent est, dans la bouche d'un homme d'esprit, une naïveté ou un bon mot, et, dans celle d'un sot, une sottise. 8.

¶ Si le fat pouvoit craindre de mal parler, il sortiroit de son caractère. 4.

1. Moins blessant que l'impertinent, il est plus incommode que le sot.

2. D'après la distinction faite plus haut, il semble que la grossièreté, la rusticité, la brutalité, soient plutôt des défauts que des vices.

¶ L'une des marques de la médiocrité de l'esprit est de toujours conter[1]. 4.

¶ Le sot est embarrassé de sa personne; le fat a l'air libre et assuré; l'impertinent passe à l'effronterie; le mérite a de la pudeur. 4.

¶ Le suffisant est celui en qui la pratique de certains détails, que l'on honore du nom d'affaires, se trouve jointe à une très grande médiocrité d'esprit. 8.

Un grain d'esprit et une once d'affaires, plus qu'il n'en entre dans la composition du suffisant, font l'important[2]. 8.

Pendant qu'on ne fait que rire de l'important, il n'a pas un autre nom; dès qu'on s'en plaint, c'est l'arrogant[3]. 8.

¶ L'honnête homme tient le milieu entre l'habile homme et l'homme de bien, quoique dans une distance inégale de ces deux extrêmes. 7.

La distance qu'il y a de l'honnête homme à l'habile homme s'affoiblit de jour à autre et est sur le point de disparoître. 7.

L'habile homme est celui qui cache ses passions, qui entend ses intérêts, qui y sacrifie beaucoup de choses, qui a su acquérir du bien ou en conserver. 7.

L'honnête homme est celui qui ne vole pas sur

1. « La ressource de ceux qui n'imaginent pas est de conter. » (Vauvenargues.)

2. Madame de Genlis dit assez plaisamment que ces termes d'*once*, de *grain*, font ressembler une maxime à une ordonnance de médecine.

3. Ainsi l'important est ridicule, et l'arrogant est blessant. Dès lors, l'on peut dire que l'important est à l'arrogant ce que le sot est à l'impertinent.

les grands chemins et qui ne tue personne, dont les vices enfin ne sont pas scandaleux. 7.

On connoît assez qu'un homme de bien est honnête homme; mais il est plaisant d'imaginer que tout honnête homme n'est pas homme de bien. 7.

L'homme de bien est celui qui n'est ni un saint ni un dévot[1], et qui s'est borné à n'avoir que de la vertu. 7.

¶ Talent, goût, esprit, bon sens, choses différentes, non incompatibles. 4.

Entre le bon sens et le bon goût, il y a la différence de la cause à son effet[2]. 4.

Entre esprit et talent il y a la proportion du tout à sa partie[3]. 6.

Appellerai-je homme d'esprit celui qui, borné et renfermé dans quelque art, ou même dans une certaine science qu'il exerce dans une grande perfection, ne montre hors de là ni jugement, ni mémoire, ni vivacité, ni mœurs, ni conduite, qui ne m'entend pas, qui ne pense point, qui s'énonce mal; un musicien, par exemple, qui, après m'avoir comme enchanté par ses accords, semble s'être remis avec son luth dans un même étui, ou n'être plus, sans cet instrument, qu'une machine démontée, à qui il manque quelque cho-

1. Faux dévot. (*Note de l'auteur.*)

2. Le bon sens n'est pas la cause unique du bon goût : nous croyons, comme Vauvenargues, que, *pour avoir du goût, il faut avoir de l'âme.*

3. Il résulte de l'observation suivante qu'on peut avoir du talent sans esprit. Le talent n'est donc pas *partie* de l'esprit. Ce sont, comme il est dit plus haut, *choses différentes, non incompatibles.*

se, et dont il n'est pas[1] permis de rien attendre[2] ? 6.

Que dirai-je encore de l'esprit du jeu? pourrait-on me le définir? Ne faut-il ni prévoyance, ni finesse, ni habileté, pour jouer l'hombre ou les échecs? et, s'il en faut, pourquoi voit-on des imbéciles qui y excellent, et de très beaux génies qui n'ont pu même atteindre la médiocrité, à qui une pièce ou une carte dans les mains trouble la vue et fait perdre contenance[3]? 6.

Il y a dans le monde quelque chose, s'il se peut, de plus incompréhensible. Un homme[4] paroît grossier, lourd, stupide; il ne sait pas parler, ni raconter ce qu'il vient de voir: s'il se met à écrire, c'est le modèle des bons contes; il fait parler les animaux, les arbres, les pierres, tout ce qui ne parle point; ce n'est que légèreté, qu'élégance, que beau naturel et que délicatesse dans ses ouvrages. 6.

1. Var. *Plus*, dans les 6e, 7e et 8e éditions.

2. La Bruyère identifie, pour ainsi dire, l'homme avec son luth, les faisant se renfermer ensemble dans le même étui. On ne peut exprimer d'une manière plus énergique que toute la valeur d'un musicien n'est souvent que dans son instrument.

3. « On s'étonne à tort que des sots possèdent ce foible avantage. L'habitude et l'amour du jeu, qui tournent toute leur application et leur mémoire de ce côté, suppléent l'esprit qui leur manque. » (Vauvenargues, *De l'esprit du jeu.*) — En général, il faut avoir le goût ou la passion d'une chose pour y réussir. Cela explique aussi pourquoi des imbéciles intéressés et cupides entendent beaucoup mieux les affaires que de très beaux génies.

4. La Fontaine. Il vivoit encore lorsque cet article parut, en 1691.

Un autre est simple [1], timide, d'une ennuyeuse conversation ; il prend un mot pour un autre, et il ne juge de la bonté de sa pièce que par l'argent qui lui en revient ; il ne sait pas la réciter ni lire son écriture. Laissez-le s'élever par la composition : il n'est pas au dessous d'AUGUSTE, de POMPÉE, de NICOMÈDE, d'HÉRACLIUS ; il est roi, et un grand roi ; il est politique, il est philosophe ; il entreprend de faire parler des héros, de les faire agir ; il peint les Romains : ils sont plus grands et plus Romains dans ses vers que dans leur histoire. 6.

Voulez-vous quelque autre prodige ? Concevez un homme facile, doux, complaisant, traitable ; et tout d'un coup violent, colère, fougueux, capricieux. Imaginez-vous un homme simple, ingénu, crédule, badin, volage, un enfant en cheveux gris [2] ; mais permettez-lui de se recueillir, ou plutôt de se livrer à un génie qui agit en lui, j'ose dire, sans qu'il y prenne part, et comme à son insu : quelle verve ! quelle élévation ! quelles images ! quelle latinité ! Parlez-vous d'une même personne ? me direz-vous. Oui, du même, de *Théodas*, et de lui seul. Il crie, il s'agite, il se roule à terre, il se relève, il tonne, il éclate, et du milieu de cette tempête il sort une lumière qui brille et qui réjouit : disons-le sans figure, il parle comme un fou et pense comme un homme sage ; il dit ridiculement des choses vraies,

1. Pierre Corneille.

2. Ce *caractère*, inséré dans la 6e édition, en 1691, est celui de Santeul, qui a pu s'y reconnoître, puisqu'il n'est mort qu'en 1697.

et follement des choses sensées et raisonnables ; on est surpris de voir naître et éclore le bon sens du sein de la bouffonnerie, parmi les grimaces et les contorsions [1]. Qu'ajouterai-je davantage ? Il dit et il fait mieux qu'il ne sait : ce sont en lui comme deux âmes qui ne se connoissent point, qui ne dépendent point l'une de l'autre, qui ont chacune leur tour ou leurs fonctions toutes séparées [2]. Il manqueroit un trait à cette peinture si surprenante si j'oubliois de dire qu'il est tout à la fois avide et insatiable de louanges, près de se jeter aux yeux de ses critiques, et dans le fond assez docile pour profiter de leur censure. Je commence à me persuader moi-même que j'ai fait le portrait de deux personnages tout différents [3] ; il ne serait pas même impossible d'en trouver un troisième dans Théodas : car il est bon homme, il est plaisant homme et il est excellent homme [4]. 6.

1. Boileau, l'entendant réciter des hymnes avec toutes ces contorsions, fit l'épigramme qui se termine ainsi :

> Il me semble en lui voir le diable
> Que Dieu force à louer les saints.

2. « Dans Don Quichotte, observe Ménage, quand le duc voit le héros du roman raisonner si sagement de tout où il n'est pas question de chevalerie, et si ridicule d'ailleurs partout où il s'agit de fées, d'enchanteurs et d'Amadis, il dit de même qu'il y a deux âmes dans Don Quichotte, dont la nature et les fonctions sont différentes. » (*Ménagiana*, t. 3, p. 381.)

3. « Il n'y a point d'homme plus différent d'un autre que de soi-même dans les divers temps. » (Pascal.) — « On est quelquefois aussi différent de soi-même que des autres. » (La Rochefoucauld.)

4. Santeul étoit très aimé dans la maison de Condé, et

¶ Après l'esprit de discernement, ce qu'il y a au monde de plus rare, ce sont les diamants et les perles[1]. 1.

¶ Tel connu dans le monde par de grands ta-

il s'y étoit lié intimement avec La Bruyère, dont il a fait l'éloge en vers latins (V. *Santolii opera poetica*, p. 254). — Comme il soupçonnoit quelques personnes de l'avoir desservi auprès du prince et de la princesse de Condé, La Bruyère lui écrivit la lettre suivante : « Voulez-vous que je vous dise la vérité, mon cher Monsieur? Je vous ai fort bien défini la première fois. Vous êtes le plus beau génie du monde et la plus fertile imagination qu'il soit possible de concevoir; mais, pour les mœurs et les manières, vous êtes un enfant de douze ans. A quoi pensez-vous, de fonder sur une méprise ou sur un oubli, ou peut-être encore sur un malentendu, des soupçons injustes et qui ne convenoient point aux personnes de qui vous les avez contés? Que Monsieur le Prince et Madame la Princesse sont très contents de vous; qu'ils sont très incapables d'écouter les moindres rapports; qu'on ne leur en a point fait, qu'on n'a pas dû leur en faire sur votre sujet, puisque vous n'en avez point fourni de prétexte; que la première chose qu'ils auroient faite auroit été de condamner les rapporteurs. Voilà leur conduite : que tout le monde est fort content de vous, vous loue, vous estime, vous admire; et vous reconnoîtrez que je vous dis vrai. La circonstance du pâté est foible contre les assurances que je vous donne avec plaisir, et avec une estime infinie, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur, De La Bruyère. » (*Mélanges de littérature, à M. de Santeuil, sur ses ouvrages*, t. 2, Cologne, MDCCXLII, p. 44.) Il manque évidemment quelques mots dans cette lettre. — Le caractère à la fois bouffon et ingénu de Santeul étoit cause que les princes de Condé en faisoient leur jouet. Saint-Simon rapporte comment le pauvre *Théodas* fut empoisonné par du tabac que M. le Duc trouva plaisant de lui verser dans un verre de vin de Champagne (*Mémoires*, t. 3, p. 85, in-12).

1. Cette pensée a été jugée diversement par La Harpe et par Suard. — Le premier : « Quel rapprochement bizarre et frivole pour dire que le discernement est rare !

lents, honoré et chéri partout où il se trouve, est petit dans son domestique et aux yeux de ses proches, qu'il n'a pu réduire à l'estimer; tel autre au contraire, prophète dans son pays, jouit d'une vogue qu'il a parmi les siens et qui est resserrée dans l'enceinte de sa maison, s'applaudit d'un mérite rare et singulier qui lui est accordé par sa famille, dont il est l'idole, mais qu'il laisse chez soi toutes les fois qu'il sort, et qu'il ne porte nulle part. 1.

¶ Tout le monde s'élève contre un homme qui entre en réputation; à peine ceux qu'il croit ses amis lui pardonnent-ils un mérite naissant et une première vogue qui semble l'associer à la gloire dont ils sont déjà en possession[1]. L'on ne se rend qu'à l'extrémité, et après que le prince

Et puis les diamants et les perles, sont-ce des choses si rares? » — Le second : « Quelquefois, chez La Bruyère, une réflexion qui n'est que sensée est relevée par une image ou un rapport qui frappe l'esprit. » — Et il cite la pensée. — « Si La Bruyère, continue-t-il, avoit dit simplement que rien n'est plus rare que l'esprit de discernement, on n'auroit pas trouvé cette réflexion digne d'être écrite. » Nous sommes de l'avis de Suard, qui nous paroît avoir saisi avec beaucoup de sagacité l'intention de La Bruyère. Nous ajouterons que La Harpe a eu le malheur de s'accorder ici avec Vigneul-Marville (d'Argonne), lequel, pour prouver qu'il y a des choses plus rares que les diamants et les perles, cite le papier de la Chine. (*Mélanges d'histoire et de littérature*, 4e édit., t. 1er, p. 419.)

1. Sitôt que d'Apollon un génie inspiré
Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,
En cent lieux contre lui les cabales s'amassent,
Ses rivaux obscurcis autour de lui croassent,
Et son trop de lumière, importunant les yeux,
De ses propres amis lui fait des envieux.

(Boileau, *Epître 7, à Racine.*)

s'est déclaré par les récompenses : tous alors se rapprochent de lui, et de ce jour-là seulement il prend son rang d'homme de mérite. 1.

¶ Nous affectons souvent de louer avec exagération des hommes assez médiocres, et de les élever, s'il se pouvoit, jusqu'à la hauteur de ceux qui excellent, ou parceque nous sommes las d'admirer toujours les mêmes personnes, ou parceque leur gloire ainsi partagée offense moins notre vue et nous devient plus douce et plus supportable[1]. 8.

¶ L'on voit des hommes que le vent de la faveur pousse d'abord à pleines voiles ; ils perdent en un moment la terre de vue, et font leur route ; tout leur rit, tout leur succède : action, ouvrage, tout est comblé d'éloges et de récompenses ; ils ne se montrent que pour être embrassés et félicités. Il y a un rocher immobile qui s'élève sur une côte ; les flots se brisent au pied ; la puissance, les richesses, la violence, la flatterie, l'autorité, la faveur, tous les vents ne l'ébranlent pas : c'est le public, où ces gens échouent. 7.

¶ Il est ordinaire et comme naturel de juger du travail d'autrui seulement par rapport à celui qui nous occupe. Ainsi le poète, rempli de grandes et sublimes idées, estime peu le discours de l'orateur, qui ne s'exerce souvent que sur de simples

1. « Nous élevons la gloire des uns pour abaisser celle des autres. » (La Rochefoucauld.) — « Dans chaque carrière il se trouve toujours quelques hommes supérieurs. Les hommes subalternes, ne pouvant aspirer aux premières places, cherchent à en écarter ceux qui les occupent, en leur suscitant des rivaux, qu'ils prônent. » (Duclos.)

faits; et celui qui écrit l'histoire de son pays ne peut comprendre qu'un esprit raisonnable emploie sa vie à imaginer des fictions et à trouver une rime; de même le bachelier, plongé dans les quatre premiers siècles, traite toute autre doctrine de science triste, vaine et inutile, pendant qu'il est peut-être méprisé du géomètre[1]. 1.

¶ Tel a assez d'esprit pour exceller dans une certaine matière et en faire des leçons, qui en manque pour voir qu'il doit se taire sur quelque autre dont il n'a qu'une foible connoissance; il sort hardiment des limites de son génie, mais il s'égare et fait que l'homme illustre parle comme un sot. 4.

¶ *Hérille*, soit qu'il parle, qu'il harangue ou qu'il écrive, veut citer; il fait dire au prince des philosophes que le vin enivre, et à l'orateur romain que l'eau le tempère. S'il se jette dans la morale, ce n'est pas lui, c'est le divin Platon qui assure que la vertu est aimable, le vice odieux, ou que l'un et l'autre se tournent en habitude. Les choses les plus communes, les plus triviales, et qu'il est même capable de penser, il veut les devoir aux anciens, aux Latins, aux Grecs; ce

1. Vauvenargues a dit aussi : « C'est un malheur que les hommes ne puissent d'ordinaire posséder aucun talent sans avoir quelque envie d'abaisser les autres. S'ils ont la finesse, ils décrient la force ; s'ils sont géomètres ou physiciens, ils écrivent contre la poésie et l'éloquence, etc.» (Max., 281.)—Et Montesquieu : « Un philosophe a un mépris souverain pour un homme qui a la tête chargée de faits, et il est à son tour regardé comme un visionnaire par celui qui a une bonne mémoire. Un homme à qui il manque un talent se dédommage en le méprisant.» (*Lettres persannes,* L. 145.)

n'est ni pour donner plus d'autorité à ce qu'il dit, ni peut-être pour se faire honneur de ce qu'il sait : il veut citer. 5.

¶ C'est souvent hasarder un bon mot et vouloir le perdre que de le donner pour sien : il n'est pas relevé, il tombe avec des gens d'esprit, ou qui se croient tels, qui ne l'ont pas dit, et qui devoient le dire. C'est au contraire le faire valoir que de le rapporter comme d'un autre : ce n'est qu'un fait, et qu'on ne se croit pas obligé de savoir ; il est dit avec plus d'insinuation et reçu avec moins de jalousie ; personne n'en souffre[1] ; on rit s'il faut rire, et, s'il faut admirer, on admire. 5.

¶ On a dit de SOCRATE qu'il étoit en délire, et que c'étoit un fou tout plein d'esprit[2] ; mais ceux des Grecs qui parloient ainsi d'un homme si sage passoient pour fous. Ils disoient : Quels bizarres portraits nous fait ce philosophe ! quelles mœurs étranges et particulières ne décrit-il point ! où a-t-il rêvé, creusé, rassemblé des idées si extraordinaires ? quelles couleurs ! quel pinceau ! ce sont des chimères. Ils se trompoient : c'étoient des monstres, c'étoient des vices, mais peints au naturel ; on croyoit les voir ; ils faisoient peur. Socrate s'éloignoit du cynique ; il épargnoit les personnes et blâmoit les mœurs, qui étoient mauvaises[3]. 4.

1. Var. *Ne souffre*, dans les 5e, 6e et 7e éditions.
2. Var. Ces mots, *un fou tout plein d'esprit*, sont en italiques dans les 4e, 5e, 6e et 7e éditions.
3. Var. « *Socrate*, ici, n'est pas Socrate ; c'est un nom qui en cache un autre. » Lettre de La Bruyère (Voyez après

¶ Celui qui est riche par son savoir-faire connoît un philosophe, ses préceptes, sa morale et sa conduite, et, n'imaginant pas dans tous les hommes une autre fin de toutes leurs actions que celle qu'il s'est proposée lui-même toute sa vie, dit en son cœur : Je le plains, je le tiens échoué, ce rigide censeur ; il s'égare, et il est hors de route ; ce n'est pas ainsi que l'on prend le vent, et que l'on arrive au délicieux port de la fortune ; et, selon ses principes, il raisonne juste. 4.

Je pardonne, dit *Antisthius*[1], à ceux que j'ai loués dans mon ouvrage, s'ils m'oublient : qu'ai-je fait pour eux ? Ils étoient louables. Je le pardonnerois moins à tous ceux dont j'ai attaqué les vices sans toucher à leurs personnes, s'ils me devoient un aussi grand bien que celui d'être corrigés ; mais, comme c'est un événement qu'on ne voit point, il suit de là que ni les uns ni les autres ne sont tenus de me faire du bien. 4.

L'on peut, ajoute ce philosophe, envier ou refuser à mes écrits leur récompense ; on ne sauroit en diminuer la réputation ; et, si on le fait, qui m'empêchera de le mépriser[2] ? 5.

¶ Il est bon d'être philosophe, il n'est guère utile de passer pour tel. Il n'est pas permis de traiter quelqu'un de philosophe : ce sera toujours

l'Avertissement). — Il est clair que le nom caché est celui de La Bruyère lui-même.

1. Var. *Anthistène*, 4e et 5e édition.

2. Juste fierté de l'auteur, après le succès éclatant de son livre. Cet article a été ajouté à la 4e édition, ainsi que les précédents, où La Bruyère fait également allusion à lui-même avec beaucoup de noblesse. — Var. *De la mépriser*, dans la 5e édition.

lui dire une injure, jusqu'à ce qu'il ait plu aux hommes d'en ordonner autrement, et, en restituant à un si beau nom son idée propre et convenable, de lui concilier toute l'estime qui lui est due. 5.

¶ Il y a une philosophie qui nous élève au dessus de l'ambition et de la fortune, qui nous égale, que dis-je? qui nous place plus haut que les riches, que les grands et que les puissants; qui nous fait négliger les postes et ceux qui les procurent; qui nous exempte de désirer, de demander, de prier, de solliciter, d'importuner, et qui nous sauve même l'émotion et l'excessive joie d'être exaucés. Il y a une autre philosophie qui nous soumet et nous assujettit à toutes ces choses en faveur de nos proches ou de nos amis: c'est la meilleure. 6.

¶ C'est abréger et s'épargner mille discussions que de penser de certaines gens qu'ils sont incapables de parler juste, et de condamner ce qu'ils disent, ce qu'ils ont dit et ce qu'ils diront. 4.

¶ Nous n'approuvons les autres que par les rapports que nous sentons qu'ils ont avec nous-mêmes, et il semble qu'estimer quelqu'un, c'est l'égaler à soi[1]. 1.

¶ Les mêmes défauts qui dans les autres sont lourds et insupportables sont chez nous comme dans leur centre; ils ne pèsent plus, on ne les sent pas. Tel parle d'un autre, et en fait un por-

1. Fortement concis, en rapport avec cette pensée de La Rochefoucauld : « Il n'y a point d'homme qui se croie, en chacune de ses qualités, au dessous de l'homme du monde qu'il estime le plus. »

trait affreux, qui ne voit pas qu'il se peint lui-même[1]. 4.

Rien ne nous corrigeroit plus promptement de nos défauts que si nous étions capables de les avouer et de les reconnoître dans les autres : c'est dans cette juste distance que, nous paroissant tels qu'ils sont, ils se feroient haïr autant qu'ils le méritent[2]. 4.

¶ La sage conduite roule sur deux pivots, le passé et l'avenir. Celui qui a la mémoire fidèle et une grande prévoyance est hors du péril de censurer dans les autres ce qu'il a peut-être fait lui-même, ou de condamner une action dans un pareil cas, et dans toutes les circonstances où elle lui sera un jour inévitable. 4.

¶ Le guerrier et le politique, non plus que le joueur habile, ne font pas le hasard, mais ils le préparent; ils l'attirent et semblent presque le déterminer ; non seulement ils savent ce que le sot et le poltron ignorent, je veux dire se servir du hasard quand il arrive ; ils savent même profiter, par leurs précautions et leurs mesures, d'un tel ou d'un tel hasard, ou de plusieurs tout à la

1. « Cent fois le jour, nous nous mocquons de nous sur le subject de nostre voisin, et detestons en d'aultres les defaults qui sont en nous plus clairement, et les admirons d'une merveilleuse impudence et inadvertence. » (Montaigne, *Essais*, liv. 3, ch. 8.)

2. « Il est aisé de reconnoître les défauts des autres; mais cette facilité nous est inutile, si nous ne nous en servons pas pour corriger en nous des défauts semblables, et nous tenir en garde contre eux. » — « Quand on voit quelqu'un faire des fautes, il faut toujours se demander à soi-même, comme Platon : Ne lui ressemblé-je pas ? » (*Plutarque*.)

fois : si ce point arrive, ils gagnent; si c'est cet autre, ils gagnent encore; un même point souvent les fait gagner de plusieurs manières. Ces hommes sages peuvent être loués de leur bonne fortune comme de leur bonne conduite, et le hasard doit être récompensé en eux comme la vertu. 6.

¶ Je ne mets au dessus d'un grand politique que celui qui néglige de le devenir, et qui se persuade de plus en plus que le monde ne mérite point qu'on s'en occupe[1]. 8.

¶ Il y a dans les meilleurs conseils de quoi déplaire : ils viennent d'ailleurs que de notre esprit; c'est assez pour être rejetés d'abord par présomption et par humeur, et suivis seulement par nécessité ou par réflexion. 5.

¶ Quel bonheur suprenant a accompagné ce favori pendant tout le cours de sa vie ! quelle autre fortune mieux soutenue, sans interruption, sans la moindre disgrâce ! les premiers postes, l'oreille du prince, d'immenses trésors, une santé parfaite, et une mort douce. Mais quel étrange compte à rendre d'une vie passée dans la faveur, des conseils que l'on a donnés, de ceux qu'on a négligé de donner ou de suivre, des biens que l'on n'a points faits, des maux au contraire que l'on a faits, ou par soi-même ou par les autres; en un mot, de toute sa prospérité[2] ! 1.

¶ L'on gagne à mourir d'être loué de ceux qui

1. Il nous semble que le *grand politique*, c'est-à-dire celui qui cherche la gloire et le bonheur de ses concitoyens, en bravant leur injustice et leur ingratitude, est fort supérieur à celui qui méprise trop les hommes pour *s'occuper* d'eux.

2. Appliqué à Le Tellier.

nous survivent, souvent sans autre mérite que celui de n'être plus ; le même éloge sert alors pour *Caton* et pour *Pison*. 4.

Le bruit court que Pison est mort ; c'est une grande perte : c'étoit un homme de bien, et qui méritoit une plus longue vie ; il avoit de l'esprit et de l'agrément, de la fermeté et du courage ; il étoit sûr, généreux, fidèle ; ajoutez : pourvu qu'il soit mort[1]. 4.

¶ La manière dont on se récrie sur quelques uns qui se distinguent par la bonne foi, le désintéressement et la probité, n'est pas tant leur éloge que le décréditement du genre humain. 4.

¶ Tel soulage les misérables, qui néglige sa famille et laisse son fils dans l'indigence ; un autre élève un nouvel édifice, qui n'a pas encore payé les plombs d'une maison qui est achevée depuis dix années ; un troisième fait des présents et des largesses, et ruine ses créanciers. Je demande : la pitié, la libéralité, la magnificence, sont-ce les vertus d'un homme injuste ? ou plutôt si la bizarrerie et la vanité ne sont pas les causes de l'injustice[2]. 7.

¶ Une circonstance essentielle à la justice que l'on doit aux autres, c'est de la faire promptement et sans différer : la faire attendre, c'est injustice[3]. 8.

1. Toujours ce procédé habile de jeter un trait inattendu à la fin de la pensée, pour la rendre plus piquante.

2. Nouvelle reproduction de la pensée, *il n'y a que nos devoirs qui nous coûtent*, p. 85. Voyez aussi p. 101 et 106.

3. « Donner promptement, c'est donner doublement.— On oblige doublement celui dont on prévient les besoins. » (Publius Syrus.)

Ceux-là font bien, ou font ce qu'ils doivent, qui font ce qu'ils doivent. Celui qui, dans toute sa conduite, laisse long-temps dire de soi qu'il fera bien, fait très mal. 8.

¶ L'on dit d'un grand qui tient table deux fois le jour, et qui passe sa vie à faire digestion, qu'il meurt de faim, pour exprimer qu'il n'est pas riche, ou que ses affaires sont fort mauvaises : c'est une figure; on le diroit plus à la lettre de ses créanciers. 7.

¶ L'honnêteté, les égards et la politesse des personnes avancées en âge, de l'un et de l'autre sexe, me donnent bonne opinion de ce qu'on appelle le vieux temps[1]. 4.

¶ C'est un excès de confiance dans les parents d'espérer tout de la bonne éducation de leurs enfants, et une grande erreur de n'en attendre rien et de la négliger. 1.

¶ Quand il seroit vrai, ce que plusieurs disent, que l'éducation ne donne point à l'homme un autre cœur ni une autre complexion, qu'elle ne change rien dans son fond et ne touche qu'aux superficies, je ne laisserois pas de dire qu'elle ne lui est pas inutile. 4.

1. « On a dit la même chose dans tous les siècles, observe La Harpe, ce qui prouve qu'un plus grand usage du monde, dans les vieillards, est seulement le fruit des années et de l'expérience, et que ce sont eux qui ont acquis, et non pas les autres qui ont perdu. » Nous ajouterons qu'on devient plus poli, plus bienveillant, à mesure qu'on est moins sûr de plaire, pour compenser par là les avantages qu'on a perdus. — La Bruyère a fait le même éloge des vieillards dans son chapitre de la Cour : *Il est une région*, etc.

¶ Il n'y a que de l'avantage pour celui qui parle peu : la présomption est qu'il a de l'esprit, et, s'il est vrai qu'il n'en manque pas, la présomption est qu'il l'a excellent. 4.

¶ Ne songer qu'à soi et au présent, source d'erreur dans la politique. 5.

¶ Le plus grand malheur, après celui d'être convaincu d'un crime, est souvent d'avoir eu à s'en justifier. Tels arrêts nous déchargent et nous renvoient absous, qui sont infirmés par la voix du peuple[1]. 4.

¶ Un homme est fidèle à de certaines pratiques de religion, on le voit s'en acquitter avec exactitude : personne ne le loue ni ne le désapprouve, on n'y pense pas. Tel autre y revient après les avoir négligées dix années entières : on se récrie, on l'exalte ; cela est libre ; moi, je le blâme d'un si long oubli de ses devoirs, et je le trouve heureux d'y être rentré. 1.

¶ Le flatteur n'a pas assez bonne opinion de soi ni des autres. 4.

¶ Tels sont oubliés dans la distribution des grâces et font dire d'eux : *Pourquoi les oublier ?* qui, si l'on s'en étoit souvenu, auroient fait dire : *Pourquoi s'en souvenir ?* D'où vient cette contrariété ? Est-ce du caractère de ces personnes, ou de l'incertitude de nos jugements, ou même de tous les deux ? 4.

1. Probablement, comme le dit la *clef*, l'auteur avoit en vue Penautier, receveur général du clergé, impliqué dans l'affaire de la Brinvilliers, et dont l'acquittement fut attribué au crédit de ses amis, ainsi qu'à l'argent répandu. Il en est question dans les lettres de madame de Sévigné des 10, 22, 24 et 29 juillet 1676.

¶ L'on dit communément : Après un tel, qui sera chancelier? qui sera primat des Gaules? qui sera pape? On va plus loin : chacun, selon ses souhaits ou son caprice, fait sa promotion, qui est souvent de gens plus vieux et plus caducs que celui qui est en place; et, comme il n'y a pas de raison qu'une dignité tue celui qui s'en trouve revêtu, qu'elle sert au contraire à le rajeunir et à donner au corps et à l'esprit de nouvelles ressources, ce n'est pas un événement fort rare à un titulaire d'enterrer son successeur. 6.

¶ La disgrâce éteint les haines et les jalousies; celui-là peut bien faire [1], qui ne nous aigrit plus par une grande faveur; il n'y a aucun mérite, il n'y a sorte de vertus qu'on ne lui pardonne; il seroit un héros impunément [2]. 5.

Rien n'est bien [3] d'un homme disgracié; vertus, mérite, tout est dédaigné, ou mal expliqué, ou imputé à vice; qu'il ait un grand cœur, qu'il ne craigne ni le fer ni le feu, qu'il aille d'aussi bonne grâce à l'ennemi que BAYARD et MONTREVEL [4], c'est un bravache [5]; on en plaisante : il n'a plus de quoi être un héros. 5.

Je me contredis, il est vrai; accusez-en les hommes, dont je ne fais que rapporter les juge-

1. Var. *Il est permis de bien faire à celui*, 5e édit.
2. Quelle force dans ces derniers mots!
3. Var. *Rien n'est bon*, 5e, 6e et 7e édit.
4. Marquis de Montrevel, comm. gén. D. L. C., lieut. gén. (*Note de l'auteur*, ajoutée dans la 8e édit.). — Les abréviations signifient : commissaire général de la cavalerie, lieutenant général.
5. Var. *Qu'il aille de bonne grâce à l'ennemi; c'est un bravache*, dans la 5e édit. *C'est une bravache*, dans les 8e et 9e; faute d'impression.

ments; je ne dis pas de différents hommes, je dis les mêmes, qui jugent si différemment[1]. 5.

¶ Il ne faut pas vingt années accomplies pour voir changer les hommes d'opinion sur les choses les plus sérieuses, comme sur celles qui leur ont paru les plus sûres et les plus vraies. Je ne hasarderai pas d'avancer que le feu en soi, et indépendamment de nos sensations, n'a aucune chaleur, c'est-à-dire rien de semblable à ce que nous éprouvons en nous-mêmes à son approche, de peur que quelque jour il ne devienne aussi chaud qu'il a jamais été. J'assurerai aussi peu qu'une ligne droite tombant sur une autre ligne droite fait deux angles droits, ou égaux à deux droits, de peur que, les hommes venant à y découvrir quelque chose de plus ou de moins, je ne sois raillé de ma proposition. Ainsi[2], dans un autre genre, je dirai à peine avec toute la France : VAUBAN est infaillible, on n'en appelle point : qui me garantiroit que dans peu de temps on n'insinuera pas que, même sur le siége, qui est son fort, et où il décide souverainement, il erre quelquefois[3], sujet aux fautes comme *Antiphile ?* 6.

1. Il n'y a point contradiction : car d'abord il s'agit des envieux et des ennemis, qu'en effet la disgrâce désarme et dont elle éteint la haine; ensuite il s'agit du public désintéressé, et il est vrai que son admiration ou son estime, née de la faveur, ne tient guère contre la disgrâce de ceux qui en étoient l'objet, à moins qu'il ne soit indisposé contre l'autorité qui a sévi; alors, au contraire, son estime et son admiration augmentent.

2. Var. *Aussi*, dans la 9e édition; ce doit être une faute d'impression : toutes les autres éditions portent *Ainsi*.

3 « Cela est arrivé, dit la *clef*, à M. de Vauban, après la

¶ Si vous en croyez des personnes aigries l'une contre l'autre, et que la passion domine, l'homme docte est un *savantasse*, le magistrat un bourgeois ou un praticien, le financier un *maltôtier*, et le gentilhomme un *gentillâtre*; mais il est étrange que de si mauvais noms, que la colère et la haine ont su inventer, deviennent familiers, et que le dédain, tout froid et tout paisible qu'il est, ose s'en servir. 4.

¶ Vous vous agitez, vous vous donnez un grand mouvement, surtout lorsque les ennemis commencent à fuir et que la victoire n'est plus douteuse, ou devant une ville après qu'elle a capitulé; vous aimez, dans un combat ou pendant un siége, à paroître en cent endroits pour n'être nulle part, à prévenir les ordres du général de peur de les suivre, et à chercher les occasions plutôt que de les attendre et les recevoir : votre valeur seroit-elle fausse [1]? 4.

¶ Faites garder aux hommes quelque poste où ils puissent être tués, et où, néanmoins, ils ne soient pas tués : ils aiment l'honneur et la vie [2]. 4.

¶ A voir comme les hommes aiment la vie, pouvoit-on soupçonner qu'ils aimassent quelque autre chose plus que la vie, et que la gloire, qu'ils préfèrent à la vie, ne fût souvent qu'une certaine

reprise de Namur par le prince d'Orange, en 1695 : l'on prétendit qu'il avoit fort mal fortifié cette place; mais il s'en est justifié en prouvant que, pour épargner quelque dépense, l'on n'avoit point suivi le plan qu'il avoit donné. »

1. Suard cite cet exemple de raillerie amère.

2. « On ne veut point perdre la vie et on veut acquérir de la gloire. » (La Rochefoucauld.)

opinion d'eux-mêmes établie dans l'esprit de mille gens ou qu'ils ne connoissent point ou qu'ils n'estiment point[1]? 7.

¶ Ceux qui, ni guerriers ni courtisans, vont à la guerre et suivent la cour, qui ne font pas un siége, mais qui y assistent, ont bientôt épuisé leur curiosité sur une place de guerre, quelque surprenante qu'elle soit, sur la tranchée, sur l'effet des bombes et du canon, sur les coups de main, comme sur l'ordre et le succès d'une attaque qu'ils entrevoient ; la résistance continue, les pluies surviennent, les fatigues croissent, on plonge dans la fange, on a à combattre les saisons et l'ennemi, on peut être forcé dans ses lignes et enfermé entre une ville et une armée : quelles extrémités! On perd courage, on murmure. Est-ce un si grand inconvénient que de lever un siége ? Le salut de l'Etat dépend-il d'une citadelle de plus ou de moins ? Ne faut-il pas, ajoutent-ils, fléchir sous les ordres du ciel, qui semble se déclarer contre nous, et remettre la partie à un autre temps ? Alors ils ne comprennent plus la fermeté, et, s'ils osoient dire, l'opiniâtreté du général, qui se roidit contre les obstacles, qui s'anime par la difficulté de l'entreprise, qui veille la nuit et s'expose le jour pour la conduire à sa fin. A-t-on capitulé, ces hommes si découragés relèvent l'importance de cette conquête, en prédisent les suites, exagèrent la néces-

1. « La douceur de la gloire est si grande, qu'à quelque chose qu'on l'attache, même à la mort, on l'aime.. Nous perdons même la vie avec joie pourvu qu'on en parle. » (Pascal, *Pensées*, 1re partie, art. 5.)

sité qu'il y avoit de la faire, le péril et la honte qui suivoient de s'en désister, prouvent que l'armée qui nous couvroit des ennemis étoit invincible ; ils reviennent avec la cour, passent par les villes et les bourgades, fiers d'être regardés de la bourgeoisie, qui est aux fenêtres, comme ceux mêmes qui ont pris la place ; ils en triomphent par les chemins, ils se croient braves. Revenus chez eux, ils vous étourdissent de flancs, de redans, de ravelins, de fausse-braie, de courtines et de chemin couvert ; ils rendent compte des endroits où l'*envie de voir* les a portés, et où *il ne laissoit pas d'y avoir du péril ;* des hasards qu'ils ont courus, à leur retour, d'être pris ou tués par l'ennemi ; ils taisent seulement qu'ils ont eu peur[1]. 7.

¶ C'est le plus petit inconvénient du monde que de demeurer court dans un sermon ou dans une harangue ; il laisse à l'orateur ce qu'il a d'esprit, de bon sens, d'imagination, de mœurs et de doctrine ; il ne lui ôte rien, mais on ne laisse pas de s'étonner que les hommes, ayant voulu une fois y attacher une espèce de honte et de ridicule, s'exposent, par de longs et souvent d'inutiles discours, à en courir tout le risque. 4.

¶ Ceux qui emploient mal leur temps sont les premiers à se plaindre de sa brièveté. Comme ils le consument à s'habiller, à manger, à dormir, à de sots discours, à se résoudre sur ce qu'ils doivent faire, et souvent à ne rien faire, ils en manquent pour leurs affaires ou pour leurs plaisirs ;

1. Allusion à plusieurs particuliers, gens de robe et de finance, qui allèrent voir le siége de Namur, en 1692.

ceux, au contraire, qui en font un meilleur usage en ont de reste[1]. 4.

Il n'y a point de ministre si occupé qui ne sache perdre chaque jour deux heures de temps; cela va loin à la fin d'une longue vie. Et, si le mal est encore plus grand dans les autres conditions des hommes, quelle perte infinie ne se fait pas dans le monde d'une chose si précieuse, et dont l'on se plaint qu'on n'a point assez? 4.

¶ Il y a des créatures de Dieu, qu'on appelle des hommes, qui ont une âme qui est esprit, dont toute la vie est occupée et toute l'attention est réunie à scier du marbre; cela est bien simple, c'est bien peu de chose. Il y en a d'autres qui s'en étonnent, mais qui sont entièrement inutiles et qui passent les jours à ne rien faire; c'est encore moins que de scier du marbre. 4.

¶ La plupart des hommes oublient si fort qu'ils ont une âme, et se répandent en tant d'actions et d'exercices où il semble qu'elle est inutile, que l'on croit parler avantageusement de quelqu'un en disant qu'il pense. Cet éloge même est devenu vulgaire, qui pourtant ne met cet homme qu'au dessus du chien ou du cheval. 5.

¶ A quoi vous divertissez-vous? à quoi passez-vous le temps? vous demandent les sots et les gens d'esprit. Si je réplique que c'est à ouvrir les yeux et à voir, à prêter l'oreille et à entendre, à avoir la santé, le repos, la liberté, ce n'est rien dire. Les solides biens, les grands biens, les seuls biens, ne sont pas comptés, ne se font pas sentir.

1. « Le temps, a dit le duc de Lévis, est comme l'argent: n'en perdez pas, vous en aurez toujours assez. »

Jouez-vous ? masquez-vous ? il faut répondre. 4.

Est-ce un bien pour l'homme que la liberté, si elle peut être trop grande et trop étendue, telle enfin qu'elle ne serve qu'à lui faire désirer quelque chose, qui est d'avoir moins de liberté ? 7.

La liberté n'est pas oisiveté ; c'est un usage libre du temps, c'est le choix du travail et de l'exercice ; être libre, en un mot, n'est pas ne rien faire, c'est être seul arbitre de ce qu'on fait ou de ce qu'on ne fait point. Quel bien en ce sens que la liberté[1] ! 7.

¶ CÉSAR n'étoit point trop vieux pour penser à la conquête de l'univers[2] ; il n'avoit point d'autre béatitude à se faire que le cours d'une belle vie et un grand nom après sa mort. Né fier, ambitieux, et se portant bien comme il faisoit, il ne pouvoit mieux employer son temps qu'à conquérir le monde. ALEXANDRE étoit bien jeune pour un dessein si sérieux ; il est étonnant que, dans ce premier âge, les femmes ou le vin n'aient plus tôt[3] rompu son entreprise. 1.

1. Voyez au chapitre du Mérite personnel, p. 177, t. 1, *Il faut en France beaucoup de fermeté*, etc. Les deux pensées ont beaucoup de rapport.

2 Voyez les *Pensées* de M. Pascal, chap. 31, où il dit le contraire. (*Note de l'auteur.*) — Voici la réflexion de Pascal : « César étoit trop vieux, ce me semble, pour aller s'amuser à conquérir le monde. Cet amusement étoit bon à Alexandre : c'étoit un jeune homme qu'il étoit difficile d'arrêter ; mais César devoit être plus mûr. » L'avis de Voltaire est conforme à celui de La Bruyère, qu'il ne cite pas : « Il falloit, dit-il, toute la maturité de César pour se démêler de tant d'intrigues, et il est peut-être étonnant qu'Alexandre, à son âge, ait renoncé au plaisir pour faire une guerre si pénible. »

3. Var. *Pas plus tôt*, dans les quatre premières éditions.

¶ UN JEUNE PRINCE[1] D'UNE RACE AUGUSTE, L'AMOUR ET L'ESPÉRANCE DES PEUPLES, DONNÉ DU CIEL POUR PROLONGER LA FÉLICITÉ DE LA TERRE, PLUS GRAND QUE SES AIEUX, FILS D'UN HÉROS QUI EST SON MODÈLE, A DÉJA MONTRÉ A L'UNIVERS, PAR SES DIVINES QUALITÉS ET PAR UNE VERTU ANTICIPÉE, QUE LES ENFANTS DES HÉROS SONT PLUS PROCHES DE L'ÊTRE QUE LES AUTRES HOMMES[2]. 1.

¶ Si le monde dure seulement cent millions d'années, il est encore dans toute sa fraîcheur et ne fait presque que commencer ; nous-mêmes nous touchons aux premiers hommes et aux patriarches. Et qui pourra ne nous pas confondre avec eux dans des siècles si reculés? Mais, si l'on juge par le passé de l'avenir, quelles choses nouvelles nous sont inconnues dans les arts, dans les sciences, dans la nature, et j'ose dire dans l'histoire! quelles découvertes ne fera-t-on point! quelles différentes révolutions ne doivent pas arriver sur toute la face de la terre, dans les États et dans les Empires! Quelle ignorance est la nôtre! et quelle légère expérience que celle de six ou sept mille ans! 4.

1. Le Dauphin, fils de Louis XIV. Il avoit été envoyé pour commander en chef l'armée dirigée sur les bords du Rhin.

2 Contre la maxime latine et triviale (*Note de l'auteur.*) — Cette maxime ou adage est *Filii heroum noxæ*, c'est-à-dire que les fils des héros dégénèrent de leurs pères. Au surplus, La Bruyère est d'accord ici avec ce qu'il a dit, chapitre du Mérite personnel : *Les enfants des Dieux*, etc. Nous ne croyons pas à l'ironie, dans l'un et l'autre passages : l'amour pour les princes, alors, étoit un culte. — Var. Cet article, dans les trois premières éditions, étoit imprimé en caractères ordinaires.

¶ Il n'y a point de chemin trop long à qui marche lentement et sans se presser; il n'y a point d'avantages trop éloignés à qui s'y prépare par la patience. 4.

¶ Ne faire sa cour à personne, ni attendre de quelqu'un qu'il vous fasse la sienne, douce situation, âge d'or, état de l'homme le plus naturel! 4.

¶ Le monde est pour ceux qui suivent les cours ou qui peuplent les villes : la nature n'est que pour ceux qui habitent la campagne; eux seuls vivent, eux seuls du moins connoissent qu'ils vivent. 7.

¶ Pourquoi me faire froid et vous plaindre de ce qui m'est échappé sur quelques jeunes gens qui peuplent les cours? Etes-vous vicieux, ô *Thrasille?* Je ne le savois pas, et vous me l'apprenez; ce que je sais est que vous n'êtes plus jeune[1]. 4.

Et vous qui voulez être offensé personnellement de ce que j'ai dit de quelques grands, ne criez-vous point de la blessure d'un autre? Etes-vous dédaigneux, malfaisant, mauvais plaisant, flatteur, hypocrite? Je l'ignorois, et ne pensois pas à vous : j'ai parlé des grands. 4.

¶ L'esprit de modération et une certaine sagesse dans la conduite laissent les hommes dans l'obscurité : il leur faut de grandes vertus pour être connus et admirés, ou peut-être de grands vices. 4.

¶ Les hommes, sur la conduite des grands et

1. Voilà encore un de ces exemples où, comme l'observe Suard, La Bruyère apostrophe le vice, le ridicule, avec une ironie tout à la fois amère et plaisante, et où il sait déguiser la satire sous un certain air de naïveté qui la rend plus piquante.

des petits indifféremment, sont prévenus, charmés, enlevés par la réussite ; il s'en faut peu que le crime heureux ne soit loué comme la vertu même, et que le bonheur[1] ne tienne lieu de toutes les vertus. C'est un noir attentat, c'est une sale et odieuse entreprise que celle que le succès ne sauroit justifier[2]. 4.

¶ Les hommes, séduits par de belles apparences et de spécieux prétextes, goûtent aisément un projet d'ambition que quelques grands ont médité ; ils en parlent avec intérêt, il leur plaît même par la hardiesse ou par la nouveauté que l'on lui impute ; ils y sont déjà accoutumés et n'en attendent que le succès, lorsque, venant au contraire à avorter, ils décident avec confiance, et sans nulle crainte de se tromper, qu'il étoit téméraire et ne pouvoit réussir. 4.

¶ Il y a de tels projets, d'un si grand éclat et d'une conséquence si vaste, qui font parler les hommes si long-temps, qui font tant espérer ou tant craindre, selon les divers intérêts des peuples, que toute la gloire et toute la fortune d'un homme y sont commises. Il ne peut pas avoir paru sur la scène avec un si bel appareil pour se retirer sans rien dire ; quelques affreux périls qu'il commence à prévoir dans la suite de son entreprise, il faut qu'il l'entame : le moindre mal pour lui est de la manquer[3]. 4.

1. Var. *Comme la vertu, et même que le bonheur*, 4e, 5e et 6e édition.

2. Ceci prépare ce que La Bruyère va dire du prince d'Orange et de ses projets.

3. Allusion à l'entreprise du prince d'Orange, de passer en Angleterre pour détrôner son beau-père, Jacques II.

¶ Dans un méchant homme il n'y a pas de quoi faire un grand homme. Louez ses vues et ses projets, admirez sa conduite, exagérez son habileté à se servir des moyens les plus propres et les plus courts pour parvenir à ses fins; si ses fins sont mauvaises, la prudence n'y a aucune part, et, où manque la prudence, trouvez la grandeur si vous le pouvez. 8.

¶ Un ennemi est mort, qui étoit à la tête d'une armée formidable, destinée à passer le Rhin; il savoit la guerre, et son expérience pouvoit être secondée de la fortune. Quels feux de joie a-t-on vus? quelle fête publique? Il y a des hommes, au contraire, naturellement odieux, et dont l'aversion devient populaire; ce n'est point précisément par les progrès qu'ils font, ni par la crainte de ceux qu'ils peuvent faire, que la voix du peuple éclate à leur mort, et que tout tressaille, jusqu'aux enfants, dès que l'on murmure dans les places que la terre enfin en est délivrée[1]. 6.

¶ O temps! ô mœurs! s'écrie *Héraclite,* ô malheureux siècle! siècle rempli de mauvais exemples, où la vertu souffre, où le crime domine, où il triomphe! Je veux être un *Lycaon*, un *Egisthe;* l'occasion ne peut être meilleure, ni les conjonctures plus favorables, si je désire du moins de fleurir et de prospérer. Un homme dit[2] : Je passerai la mer, je dépouillerai mon père de son patri-

1. Il s'agit d'abord de la mort de Charles V, duc de Lorraine, et ensuite du faux bruit qui courut que Guillaume, prince d'Orange, avoit été tué au combat de la Boyne.

2. Le prince d'Orange.

moine, je le chasserai, lui, sa femme, son héritier, de ses terres et de ses Etats[1]; et comme il l'a dit il l'a fait. Ce qu'il devoit appréhender, c'étoit le ressentiment de plusieurs rois qu'il outrage en la personne d'un seul roi. Mais ils tiennent pour lui; ils lui ont presque dit : Passez la mer, dépouillez votre père[2], montrez à tout l'univers qu'on peut chasser un roi de son royaume, ainsi qu'un petit seigneur de son château, ou un fermier de sa métairie. Qu'il n'y ait plus de différence entre de simples particuliers et nous; nous sommes las de ces distinctions[3]. Apprenez au monde que ces peuples que Dieu a mis sous nos pieds peuvent nous abandonner, nous trahir, nous livrer, se livrer eux-mêmes à un étranger, et qu'ils ont moins à craindre de nous que nous d'eux et de leur puissance. Qui pourroit voir des choses si tristes avec des yeux secs et une âme tranquille? Il n'y a point de charges qui n'aient leurs priviléges; il n'y a aucun titulaire qui ne parle, qui ne plaide, qui ne s'agite pour les défendre; la dignité royale seule n'a plus de priviléges, les rois eux-mêmes y ont renoncé. Un seul, toujours bon[4] et magnanime, ouvre ses bras à une famille malheureuse;

1. Var. *De son Etat*, dans les éditions antérieures à la huitième.
2. Le roi Jacques II.
3. « La Bruyère, dit Victorin Fabre, rend la cause du faible Stuart commune à tous les rois qui l'ont trahie, et développe les plus grands intérêts politiques avec toute la rapidité des mouvements oratoires les plus variés et les plus éclatants. » (*Eloge de La Bruyère.*)
4. Louis XIV, qui donna retraite à Jacques II et à toute sa famille, après qu'il eut été obligé de se retirer d'Angleterre.

tous les autres se liguent comme pour se venger de lui et de l'appui qu'il donne à une cause qui leur est commune. L'esprit de pique et de jalousie prévaut chez eux à l'intérêt de l'honneur, de la religion et de leur Etat; est-ce assez? à leur intérêt personnel et domestique; il y va, je ne dis pas de leur élection, mais de leur succession, de leurs droits comme héréditaires. Enfin, dans tous[1], l'homme l'emporte sur le souverain. Un prince délivroit l'Europe[2], se délivroit lui-même d'un fatal ennemi, alloit jouir de la gloire d'avoir détruit un grand empire[3] : il la néglige pour une guerre douteuse. Ceux qui sont nés[4] arbitres et médiateurs temporisent; et, lorsqu'ils pourroient avoir déjà employé utilement leur médiation, ils la promettent. O pâtres, continue Héraclite, ô rustres qui habitez sous le chaume et dans les cabanes! si les événements ne vont point jusqu'à vous, si vous n'avez point le cœur percé par la malice des hommes, si on ne parle plus d'hommes dans vos contrées, mais seulement de renards et de loups cerviers, recevez-moi parmi vous à manger votre pain noir et à boire l'eau de vos citernes[5]! 5.

¶ Petits hommes hauts de six pieds, tout au plus

1. Var. *Dans tout*, 9e édition seulement. Nous avons adopté la leçon des éditions antérieures, qui nous a semblé préférable. M. Walckenaër n'a pas été de notre avis.

2. L'empereur.

3. La Turquie.

4. Innocent XI.

5. On sent que ce morceau éloquent a été inspiré par une vertueuse indignation. La Bruyère étoit trop honnête homme pour approuver l'usurpation d'enfants qui chassent leur père; et l'on ne sauroit disconvenir que, si

de sept, qui vous enfermez aux foires comme géants, et comme des pièces rares dont il faut acheter la vue dès que vous allez jusques à huit pieds; qui vous donnez sans pudeur de la *hautesse* et de l'*éminence*, qui est tout ce que l'on pourroit accorder à ces montagnes voisines du ciel et qui voient les nuages se former au dessous d'elles; espèce d'animaux glorieux et superbes, qui méprisez toute autre espèce, qui ne faites pas même comparaison avec l'éléphant et la baleine, approchez, hommes, répondez un peu à *Démocrite*. Ne dites-vous pas en commun proverbe : *des loups ravissants, des lions furieux, malicieux comme un*

Guillaume de Nassau peut être absous par la politique, il doit être condamné par la morale. Quoi qu'il en soit, le talent de l'écrivain est ici incontestable. Laissons parler Victorin Fabre : « Je ne sais si je me trompe, mais cette espèce de harangue d'un genre si neuf parmi nous, cet exorde dramatique, cette manière dont l'orateur commence par se mettre lui-même en scène, ce discours qu'il fait prononcer au prince d'Orange au moment de son entreprise, cette réponse qu'ont semblé faire tous les monarques de l'Furope, et leur conduite, comme leurs discours, en opposition avec leurs droits, leur honneur et leurs intérêts, cet avenir qui les menace et qu'il leur montre de loin; cet éloge de Louis XIV, qui seul paroît entre tous les princes comme le vengeur de la cause des rois et le défenseur de la majesté du diadème sur les fronts même de ses ennemis; ce nouveau retour de l'orateur sur lui-même, lorsqu'il demande aux bergers, aux habitants des montagnes, de le recevoir dans leurs cavernes, si l'on peut s'y cacher aux hommes et n'y rencontrer que des bêtes féroces; ces mouvements brusques, ces tours, ces élans rapides, enflammés, sembleroient partir du forum ou de la place publique d'Athènes. Ainsi tonnoit contre Philippe le plus grand orateur de la Grèce; et ce fragment de La Bruyère rappelle toute la véhémence de ses plus éloquents discours. » (*Eloge de La Bruyère.*)

singe ? Et vous autres, qui êtes-vous? J'entends corner sans cesse à mes oreilles : *l'homme est un animal raisonnable*. Qui vous a passé cette définition? sont-ce les loups, les singes et les lions, ou si vous vous l'êtes accordée à vous-mêmes? C'est déjà une chose plaisante que vous donniez aux animaux, vos confrères, ce qu'il y a de pire, pour prendre pour vous ce qu'il y a de meilleur. Laissez-les un peu se définir eux-mêmes, et vous verrez comme ils s'oublieront et comme vous serez traités. Je ne parle point, ô hommes, de vos légèretés, de vos folies et de vos caprices, qui vous mettent au dessous de la taupe et de la tortue, qui vont sagement leur petit train, et qui suivent, sans varier, l'instinct de leur nature; mais écoutez-moi un moment. Vous dites d'un tiercelet de faucon qui est fort léger et qui fait une belle descente sur la perdrix : Voilà un bon oiseau; et d'un lévrier qui prend un lièvre corps à corps : C'est un bon lévrier. Je consens aussi que vous disiez d'un homme qui court le sanglier, qui le met aux abois, qui l'atteint et qui le perce : Voilà un brave homme; mais, si vous voyez deux chiens qui s'aboient, qui s'affrontent, qui se mordent et se déchirent, vous dites : Voilà de sots animaux; et vous prenez un bâton pour les séparer. Que si l'on vous disoit que tous les chats d'un grand pays se sont assemblés par milliers dans une plaine, et qu'après avoir miaulé tout leur soûl, ils se sont jetés avec fureur les uns sur les autres et ont joué ensemble de la dent et de la griffe; que de cette mêlée il est demeuré de part et d'autre neuf à dix mille chats sur la place, qui ont infecté l'air à dix lieues de là par leur puanteur, ne diriez-vous pas : Voilà

le plus abominable *sabbat* dont on ait jamais ouï parler? Et si les loups en faisoient de même, quels hurlements! quelle boucherie! Et si les uns ou les autres vous disoient qu'ils aiment la gloire, concluriez-vous de ce discours qu'ils la mettent à se trouver à ce beau rendez-vous, à détruire ainsi et à anéantir leur propre espèce? ou, après l'avoir conclu, ne ririez-vous pas de tout votre cœur de l'ingénuité de ces pauvres bêtes? Vous avez déjà, en animaux raisonnables, et pour vous distinguer de ceux qui ne se servent que de leurs dents et de leurs ongles, imaginé les lances, les piques, les dards, les sabres et les cimeterres, et à mon gré fort judicieusement: car, avec vos seules mains, que pouviez-vous vous faire les uns aux autres que vous arracher les cheveux, vous égratigner au visage, ou tout au plus vous arracher les yeux de la tête? au lieu que vous voilà munis d'instruments commodes qui vous servent à vous faire réciproquement de larges plaies, d'où peut couler votre sang jusqu'à la dernière goutte, sans que vous puissiez craindre d'en échapper. Mais, comme vous devenez d'année à autre plus raisonnables, vous avez bien enchéri sur cette vieille manière de vous exterminer: vous avez de petits globes[1] qui vous tuent tout d'un coup, s'ils peuvent seulement vous atteindre à la tête ou à la poitrine; vous en avez d'autres[2], plus pesants et plus massifs, qui vous coupent en deux parts ou qui vous éventrent, sans compter ceux[3] qui, tom-

1. Les balles de mousquet.
2. Les boulets de canon.
3. Les bombes.

bant sur vos toits, enfoncent les planchers, vont du grenier à la cave, en enlèvent les voûtes, et font sauter en l'air, avec vos maisons, vos femmes qui sont en couche, l'enfant et la nourrice. Et c'est là encore où *gît* la gloire; elle aime le *remue-ménage*, et elle est personne d'un grand fracas. Vous avez d'ailleurs des armes défensives, et, dans les bonnes règles, vous devez en guerre être habillés de fer, ce qui est, sans mentir, une jolie parure, et qui me fait souvenir de ces quatre puces célèbres que montroit autrefois un charlatan, subtil ouvrier, dans une fiole où il avoit trouvé le secret de les faire vivre : il leur avoit mis à chacune une salade en tête, leur avoit passé un corps de cuirasse, mis des brassards, des genouillères, la lance sur la cuisse; rien ne leur manquoit, et en cet équipage elles alloient par sauts et par bonds dans leur bouteille. Feignez un homme de la taille du mont *Athos*[1] : pourquoi non? une âme seroit-elle embarrassée d'animer un tel corps? elle en seroit plus au large; si cet homme avoit la vue assez subtile pour vous découvrir quelque part sur la terre avec vos armes offensives et défensives, que croyez-vous qu'il penseroit de petits marmousets ainsi équipés, et de ce que vous appelez guerre, cavalerie, infanterie, un mémorable siége, une fameuse journée? N'entendrai-je donc plus bourdonner d'autre chose parmi vous? le monde ne se divise-t-il plus qu'en régiments et en compagnies? tout est-il devenu bataillon ou escadron? *Il a pris une ville*,

1. C'est sans doute ce passage qui aura donné à Voltaire l'idée de son ingénieux conte de Micromégas.

il en a pris une seconde, *puis une troisième ; il a gagné une bataille , deux batailles ; il chasse l'ennemi*, *il vainc sur mer*, *il vainc sur terre :* est-ce de quelqu'un de vous autres, est-ce d'un géant, d'un *Athos*, que vous parlez ? Vous avez surtout un homme pâle et livide, qui n'a pas sur soi dix onces de chair, et que l'on croiroit jeter à terre du moindre souffle[1]. Il fait néanmoins plus de bruit que quatre autres, et met tout en combustion ; il vient de pêcher en eau trouble une île tout entière[2] ; ailleurs, à la vérité, il est battu et poursuivi, mais il se sauve par les *marais* et ne veut écouter ni paix ni trève. Il a montré de bonne heure ce qu'il savoit faire : il a mordu le sein de sa nourrice ; elle en est morte, la pauvre femme ; je m'entends, il suffit[3]. En un mot, il étoit né sujet, et il ne l'est plus ; au contraire, il est le maître, et ceux qu'il a domptés et mis sous le joug vont à la charrue et labourent de bon courage[4] ; ils semblent même appréhender, les bonnes gens, de pouvoir se délier un jour et de devenir libres, car ils ont étendu la courroie et allongé le fouet de celui qui les fait marcher ; ils n'oublient rien pour accroître leur servitude ; ils lui font passer l'eau pour se faire d'autres vassaux et s'acquérir de nouveaux domaines : il s'agit, il est vrai, de prendre son père et sa mère par les épaules et de les jeter hors de leur maison , et ils l'aident dans une si

1. Le prince d'Orange.
2. L'Angleterre.
3. Le prince d'Orange, devenu plus puissant par la couronne d'Angleterre, s'étoit rendu maître absolu en Hollande et y faisoit tout ce qui lui plaisoit.
4. Les Anglais.

honnête entreprise. Les gens de delà l'eau et ceux d'en deçà se cotisent et mettent chacun du leur pour se le rendre à eux tous de jour en jour plus redoutable ; les *Pictes* et les *Saxons* imposent silence aux *Bataves*, et ceux-ci aux *Pictes* et aux *Saxons* ; tous se peuvent vanter d'être ses humbles esclaves, et autant qu'ils le souhaitent. Mais qu'entends-je de certains personnages qui ont des couronnes, je ne dis pas des comtes ou des marquis, dont la terre fourmille, mais des princes et des souverains? ils viennent trouver cet homme dès qu'il a sifflé, ils se découvrent dès son antichambre, et ils ne parlent que quand on les interroge [1]. Sont-ce là ces mêmes princes si pointilleux, si formalistes sur leurs rangs et sur leurs préséances, et qui consument, pour les régler, les mois entiers dans une diète ? Que fera ce nouvel *archonte* pour payer une si aveugle soumission et pour répondre à une si haute idée qu'on a de lui ? S'il se livre une bataille, il doit la gagner, et en personne ; si l'ennemi fait un siége, il doit le lui faire lever, et avec honte, à moins que tout l'océan ne soit entre lui et l'ennemi ; il ne sauroit moins faire en faveur de ses courtisans. *César* [2] lui-même ne doit-il pas venir en grossir le nombre ? il en attend du moins d'importants services : car ou l'archonte échouera avec ses alliés, ce qui est plus difficile qu'impossible à concevoir, ou, s'il réussit et

1. Le prince d'Orange, à son premier retour d'Angleterre, en 1690, vint à La Haye, où les ligués se rendirent, et où le duc de Bavière fut long-temps à attendre dans l'antichambre.

2. L'empereur.

que rien ne lui résiste, le voilà tout porté, avec ses alliés jaloux de la religion et de la puissance de César, pour fondre sur lui, pour lui enlever l'*aigle* et le réduire, lui ou son héritier [1] à la *fasce d'argent* [2] et aux pays héréditaires. Enfin c'en est fait, ils se sont tous livrés à lui volontairement, à celui peut-être de qui ils devoient se défier davantage. *Esope* ne leur diroit-il pas : *La gent volatile d'une certaine contrée prend l'alarme et s'effraie du voisinage du lion, dont le seul rugissement lui fait peur ; elle se réfugie auprès de la bête qui lui fait parler d'accommodement et la prend sous sa protection, qui se termine enfin à les croquer tous l'un après l'autre* [3]. 6.

1. Var. *Et son héritier*, dans la 9e édition seulement. La leçon des éditions antérieures nous a paru plus exacte.

2 Armes de la maison d'Autriche.

3. La Harpe reproche à La Bruyère de *se répandre en invectives contre le prince d'Orange, et de descendre, en parlant de lui, jusqu'aux idées et au langage du peuple. Tout cela*, ajoute-t-il, *n'est qu'une parodie grossière* Sans doute La Bruyère, dans son opinion sur ce prince, n'est pas exempt de préventions; mais c'étoient des préventions nationales, que les circonstances autorisoient. Guillaume de Nassau étoit un ennemi dangereux en politique, qui devoit paroître mauvais parent à un moraliste et usurpateur à un légitimiste, comme tout le monde l'étoit alors en France. Du reste, l'auteur, en faisant parler Héraclite et Démocrite sur le même sujet, en se montrant tour à tour véhément et pathétique, familier et railleur, nous a donné une nouvelle preuve de son étonnante variété.

De la Mode.

Une chose folle et qui découvre bien notre petitesse, c'est l'assujettissement aux modes, quand on l'étend à ce qui concerne le goût, le vivre, la santé et la conscience. La viande noire est hors de mode, et, par cette raison, insipide; ce seroit pécher contre la mode que de guérir de la fièvre par la saignée. De même l'on ne mouroit plus depuis long-temps par *Théotime :* ses tendres exhortations ne sauvoient plus que le peuple, et Théotime a vu son successeur. 1.

¶ La curiosité n'est pas un goût pour ce qui est bon ou ce qui est beau, mais pour ce qui est rare, unique, pour ce qu'on a et ce que les autres n'ont point. Ce n'est pas un attachement à ce qui est parfait, mais à ce qui est couru, à ce qui est à la mode. Ce n'est pas un amusement, mais une passion, et souvent si violente, qu'elle ne cède à l'amour et à l'ambition que par la petitesse de son objet. Ce n'est pas une passion qu'on a généralement pour les choses rares et qui ont cours, mais qu'on a seulement pour une certaine chose qui est rare, et pourtant à la mode. 6.

Le fleuriste a un jardin dans un faubourg; il y court au lever du soleil, et il en revient à son coucher. Vous le voyez planté et qui a pris racine au milieu de ses tulipes et devant la *Solitaire;* il ouvre de grands yeux, il frotte ses mains, il se baisse, il la voit de plus près, il ne

l'a jamais vue si belle, il a le cœur épanoui de joie; il la quitte pour l'*Orientale;* de là, il va à la *Veuve;* il passe au *Drap d'or;* de celle-ci à l'*Agathe,* d'où il revient enfin à la *Solitaire*, où il se fixe, où il se lasse, où il s'assied[1], où il oublie de dîner; aussi est-elle nuancée, bordée, huilée, à pièces emportées; elle a un beau vase ou un beau calice; il la contemple, il l'admire; Dieu et la nature sont en tout cela ce qu'il n'admire point; il ne va pas plus loin que l'oignon de sa tulipe, qu'il ne livreroit pas pour mille écus, et qu'il donnera pour rien quand les tulipes seront négligées et que les œillets auront prévalu. Cet homme raisonnable, qui a une âme, qui a un culte et une religion, revient chez soi fatigué, affamé, mais fort content de sa journée : il a vu des tulipes[2]. 6.

Parlez à cet autre de la richesse des moissons, d'une ample récolte, d'une bonne vendange : il est curieux de fruits; vous n'articulez pas, vous ne vous faites pas entendre. Parlez-lui de figues

1. *Il s'assit*, dans les éditions originales. Voyez la note 1 de la page 14.

2. « Il n'y a point de si petits caractères qu'on ne puisse rendre agréables par le coloris. Le *Fleuriste* de La Bruyère en est la preuve. » (Vauvenargues.) — « La Bruyère veut-il peindre la manie du fleuriste, il le montre *planté* et ayant *pris racine* devant ses tulipes; il en fait un arbre de son jardin. Cette figure hardie est piquante, surtout par l'analogie des objets. » (Suard.) — La Bruyère a peu de portraits aussi frappants, aussi animés, aussi achevés; c'est un petit chef-d'œuvre. Il se termine par une réflexion profonde : *Dieu et la nature*, etc... Les mots : *il a vu des tulipes*, rappellent ceux : *il est riche*, *il est pauvre*, qui produisent tant d'effet dans les portraits de *Giton* et de *Phédon*.

et de melons, dites que les poiriers rompent de fruit cette année, que les pêchers[1] ont donné avec abondance : c'est pour lui un idiome inconnu ; il s'attache aux seuls pruniers ; il ne vous répond pas. Ne l'entretenez pas même de vos pruniers, il n'a de l'amour que pour une certaine espèce ; toute autre que vous lui nommez le fait sourire et se moquer. Il vous mène à l'arbre, cueille artistement cette prune exquise ; il l'ouvre, vous en donne une moitié et prend l'autre : Quelle chair ! dit-il ; goûtez-vous cela ? cela est-il divin ? voilà ce que vous ne trouverez pas ailleurs ; et là-dessus ses narines s'enflent ; il cache avec peine sa joie et sa vanité par quelques dehors de modestie. O l'homme divin, en effet ! homme qu'on ne peut jamais assez louer et admirer ! homme dont il sera parlé dans plusieurs siècles ! que je voie sa taille et son visage pendant qu'il vit ; que j'observe les traits et la contenance d'un homme qui seul entre les mortels possède une telle prune[2] ! 6.

Un troisième, que vous allez voir, vous parle des curieux, ses confrères, et surtout de *Diognète*. Je l'admire, dit-il, et je le comprends moins que

1. *Pêches*, dans la 9e édition seulement.
2. Comme cela est peint ! avec quel art La Bruyère arrive à cette espèce de fruit qui fait la passion, le bonheur, la gloire de l'amateur, et comme l'enthousiasme hyperbolique pour l'homme contraste plaisamment avec la petitesse de l'objet dont il est si fier ! — L'auteur ensuite met en scène d'autres curieux, qui critiquent très sensément la manie de leurs confrères tout en montrant la leur : comme ceux qui, dans les maisons d'aliénés, chargés d'expliquer les diverses sortes de folies, paroissent raisonnables, jusqu'à ce qu'un incident particulier découvre leur propre folie.

jamais. Pensez-vous qu'il cherche à s'instruire par les médailles, et qu'il les regarde comme des preuves parlantes de certains faits et des monuments fixes et indubitables de l'ancienne histoire? rien moins. Vous croyez peut-être que toute la peine qu'il se donne pour recouvrer une *tête* vient du plaisir qu'il se fait de ne voir pas une suite d'empereurs interrompue? c'est encore moins. Diognète sait d'une médaille le *fruste*, le *flou*, et la *fleur de coin ;* il a une tablette dont toutes les places sont garnies, à l'exception d'une seule ; ce vide lui blesse la vue, et c'est précisément et à la lettre pour le remplir qu'il emploie son bien et sa vie. 6.

Vous voulez, ajoute *Démocède,* voir mes estampes ? et bientôt il les étale et vous les montre. Vous en rencontrez une qui n'est ni noire, ni nette, ni dessinée, et d'ailleurs moins propre à être gardée dans un cabinet qu'à tapisser un jour de fête le Petit-Pont ou la rue Neuve. Il convient qu'elle est mal gravée, plus mal dessinée ; mais il assure qu'elle est d'un Italien qui a travaillé peu ; qu'elle n'a presque pas été tirée, que c'est la seule qui soit en France de ce dessin, qu'il l'a achetée très cher, et qu'il ne la changeroit pas pour ce qu'il a de meilleur. J'ai, continue-t-il, une sensible affliction, et qui m'obligera à renoncer aux estampes pour le reste de mes jours : j'ai tout *Callot,* hormis une seule, qui n'est pas, à la vérité, de ses bons ouvrages ; au contraire, c'est un des moindres, mais qui m'achèveroit Callot ; je travaille depuis vingt ans à recouvrer cette estampe, et je désespère enfin d'y réussir ; cela est bien rude ! 6.

Tel autre fait la satire de ces gens qui s'engagent par inquiétude ou par curiosité dans de longs voyages, qui ne font ni mémoires ni relations, qui ne portent point de tablettes, qui vont pour voir, et qui ne voient pas, ou qui oublient ce qu'ils ont vu ; qui désirent seulement de connoître de nouvelles tours ou de nouveaux clochers, et de passer des rivières qu'on n'appelle ni la Seine ni la Loire ; qui sortent de leur patrie pour y retourner, qui aiment à être absents, qui veulent un jour être revenus de loin. Et ce satirique parle juste, et se fait écouter. 6.

Mais, quand il ajoute que les livres en apprennent plus que les voyages, et qu'il m'a fait comprendre par ses discours qu'il a une bibliothèque, je souhaite de la voir ; je vais trouver cet homme, qui me reçoit dans une maison où, dès l'escalier, je tombe en foiblesse d'une odeur de maroquin noir dont ses livres sont tous couverts. Il a beau me crier aux oreilles, pour me ranimer, qu'ils sont dorés sur tranche, ornés de filets d'or, et de la bonne édition, me nommer les meilleurs l'un après l'autre, dire que sa galerie est remplie, à quelques endroits près, qui sont peints de manière qu'on les prend pour de vrais livres arrangés sur des tablettes, et que l'œil s'y trompe ; ajouter qu'il ne lit jamais, qu'il ne met pas le pied dans cette galerie, qu'il y viendra pour me faire plaisir ; je le remercie de sa complaisance, et ne veux non plus que lui visiter[1] sa tannerie, qu'il appelle bibliothèque[2]. 6.

1. Var. *Voir*, dans la 9e édition seulement.

2. Cette *odeur de maroquin qui fait tomber en foiblesse ;*

Quelques uns, par une intempérance de savoir, et par ne pouvoir[1] se résoudre à renoncer à aucune sorte de connoissance, les embrassent toutes et n'en possèdent aucune. Ils aiment mieux savoir beaucoup que de savoir bien, et êtres foibles et superficiels dans diverses sciences que d'être sûrs et profonds dans une seule; ils trouvent en toutes rencontres celui qui est leur maître et qui les redresse; ils sont les dupes de leur vaine curiosité, et ne peuvent au plus, par de longs et pénibles efforts, que se tirer d'une ignorance crasse. 6.

D'autres ont la clef des sciences, où ils n'entrent jamais : ils passent leur vie à déchiffrer les langues orientales et les langues du nord, celles des deux Indes, celles des deux pôles, et celle qui se parle dans la lune. Les idiomes les plus inutiles, avec les caractères les plus bizarres et les plus magiques, sont précisément ce qui réveille leur passion et qui excite leur travail; ils plaignent ceux qui se bornent ingénument à savoir leur langue, ou tout au plus la grecque et la latine. Ces gens lisent toutes les histoires et ignorent l'histoire; ils parcourent tous les livres et ne profitent d'aucun; c'est en eux une stérilité de faits et de principes qui ne peut être plus grande, mais à la vérité la meilleure récolte et la richesse

ces livres si bien reliés, si bien choisis, mais qu'on *ne lit jamais;* ceux qui sont représentés, afin que l'*œil s'y trompe;* cette *tannerie* qu'on appelle bibliothèque, et où l'on *ne met pas le pied*, sinon pour la faire voir....., tout cela est d'un comique charmant.

1. Cette locution a été censurée par l'auteur des *Sentiments critiques,* p. 441.

la plus abondante de mots et de paroles qui puisse s'imaginer ; ils plient sous le faix ; leur mémoire en est accablée, pendant que leur esprit demeure vide. 6.

Un bourgeois[1] aime les bâtiments ; il se fait bâtir un hôtel si beau, si riche et si orné, qu'il est inhabitable ; le maître, honteux de s'y loger, ne pouvant peut-être se résoudre à le louer à un prince ou à un homme d'affaires[2], se retire au galetas, où il achève sa vie, pendant que l'enfilade et les planchers de rapport sont en proie aux Anglois et aux Allemands qui voyagent, et qui viennent là du palais Royal, du palais L...G...[3] et du Luxembourg. On heurte sans fin à cette belle porte ; tous demandent à voir la maison, et personne à voir Monsieur. 6.

On en sait d'autres qui ont des filles devant leurs yeux, à qui ils ne peuvent pas donner une dot ; que dis-je ? elles ne sont pas vêtues, à peine nourries, qui se refusent un tour de lit et du linge blanc, qui sont pauvres ; et la source de leur misère n'est pat fort loin : c'est un garde-meuble chargé et embarrassé de bustes rares, déjà poudreux et couverts d'ordures, dont la vente les mettroit au large, mais qu'ils ne peuvent se résoudre à mettre en vente. 6.

Diphile commence par un oiseau et finit par mille ; sa maison n'en est pas égayée, mais em-

1. Amelot de Bisseuil. Sa maison, dans la vieille rue du Temple, au coin de la rue des Blancs-Manteaux, étoit une des curiosités de Paris, et surtout célèbre par sa belle porte.

2. Rapprochement très satirique.

3. Lesdiguières ou Langlée.

pestée : la cour, la salle, l'escalier, le vestibule, les chambres, le cabinet, tout est volière ; ce n'est plus un ramage, c'est un vacarme ; les vents d'automne et les eaux dans leurs plus grandes crues ne font pas un bruit si perçant et si aigu ; on ne s'entend non plus parler les uns les autres que dans ces chambres où il faut attendre, pour faire le compliment d'entrée, que les petits chiens aient aboyé. Ce n'est plus pour Diphile un agréable amusement, c'est une affaire laborieuse et à laquelle à peine il peut suffire. Il passe les jours, ces jours qui échappent et qui ne reviennent plus [1], à verser du grain et à nettoyer des ordures ; il donne pension à un homme qui n'a point d'autre ministère que de siffler des serins au flageolet et de faire couver des *canaries*. Il est vrai que ce qu'il dépense d'un côté, il l'épargne de l'autre, car ses enfants sont sans maîtres et sans éducation. Il se renferme le soir, fatigué de son propre plaisir, sans pouvoir jouir du moindre repos que ses oiseaux ne reposent, et que ce petit peuple, qu'il n'aime que parcequ'il chante, ne cesse de chanter. Il retrouve

1. Par de telles réflexions et par l'effet qu'il en sait tirer, La Bruyère ne se montre pas moins profond philosophe qu'excellent peintre. Ainsi, tout à l'heure, il disoit du fleuriste : *Dieu et la nature sont en tout cela ce qu'il n'admire point; il ne va pas plus loin que l'oignon de sa tulipe...* Et ensuite : *Cet homme raisonnable, qui a une âme, qui a un culte et une religion...*, *est fort content de sa journée : il a vu des tulipes !* — Du médailliste : *C'est à remplir une place vide dans sa tablette qu'il emploie son bien et sa vie!* — *D'autres*, ajoute t-il, *ont la clef des sciences, où ils n'entrent jamais... Ces gens lisent toutes les histoires, et ignorent l'histoire; ils parcourent tous les livres, et ne profitent d'aucun... leur mémoire est accablée, pendant que leur esprit est vide.*

ses oiseaux dans son sommeil ; lui-même il est oiseau, il est huppé, il gazouille, il perche, il rêve la nuit qu'il mue ou qu'il couve[1]. 6.

Qui pourroit épuiser tous les différents genres de curieux ? Devineriez-vous, à entendre parler celui-ci de son *Léopard,* de sa *Plume,* de sa *Musique*[2], les vanter comme ce qu'il y a sur la terre de plus singulier et de plus merveilleux, qu'il veut vendre ses coquilles ? Pourquoi non, s'il les achète au poids de l'or ? 6.

Cet autre aime les insectes, il en fait tous les jours de nouvelles emplettes ; c'est surtout le premier homme de l'Europe pour les papillons, il en a de toutes les tailles et de toutes les couleurs. Quel temps prenez-vous pour lui rendre visite ? il est plongé dans une amère douleur, il a l'humeur noire, chagrine, et dont toute sa famille souffre ; aussi a-t-il fait une perte irréparable. Approchez, regardez ce qu'il vous montre sur son doigt, qui n'a plus de vie et qui vient d'expirer : c'est une chenille, et quelle chenille[3] ! 6.

1. La *clef* nomme Santeul. On a objecté les *enfants* laissés *sans maîtres et sans éducation*. Le véritable portrait de Santeul est plus haut, sous le nom de *Théodas;* mais il n'est pas moins vrai que l'auteur a peint ici une des manies du fameux chanoine de Saint-Victor. On sait, en effet, qu'il avoit toutes ses chambres pleines de serins ; l'un d'eux chantoit si bien, que Santeul prétendoit que l'âme de Lulli étoit passée dans son corps.

2. Noms de coquillages. (*Note de l'auteur.*)

3. La Bruyère nous a peint plus haut toute la joie, tout le bonheur, qu'on peut éprouver de la possession d'une prune. Ici il nous représente la profonde douleur que peut causer la perte d'une chenille. De si grandes émotions pour de si petits objets, ce sont là des contrastes où il excelle.

¶ Le duel est le triomphe de la mode et l'endroit où elle a exercé sa tyrannie avec plus d'éclat. Cet usage n'a pas laissé au poltron la liberté de vivre, il l'a mené se faire tuer par un plus brave que soi et l'a confondu avec un homme de cœur ; il a attaché de l'honneur et de la gloire à une action folle et extravagante ; il a été approuvé par la présence des rois, il y a eu quelquefois une espèce de religion à le pratiquer ; il a décidé de l'innocence des hommes, des accusations fausses ou véritables sur des crimes capitaux ; il s'étoit enfin si profondément enraciné dans l'opinion des peuples et s'étoit si fort saisi de leur cœur et de leur esprit, qu'un des plus beaux endroits de la vie d'un très grand roi a été de les guérir de cette folie[1]. 1.

¶ Tel a été à la mode, ou pour le commandement des armées et la négociation, ou pour l'éloquence de la chaire, ou pour les vers, qui n'y est plus. Y a-t-il des hommes qui dégénèrent de ce qu'ils furent autrefois ? Est-ce leur mérite qui est[2] usé, ou le goût que l'on avoit pour eux ? 1.

¶ Un homme à la mode dure peu, car les modes passent ; s'il est par hasard homme de mérite, il n'est pas anéanti, et il subsiste encore par quelque

1. Il ne les en a point du tout guéris. Ce résultat, si on l'obtient jamais, viendra des mœurs plutôt que des lois. Peut-être nos mœurs à argent, nos intérêts positifs, qui nous ont guéris en partie de l'honneur véritable, sauront aussi nous guérir du faux honneur; et des modes nouvelles, d'autres goûts, d'autres passions, d'autres vices, feront ce que n'auront pu faire la raison, la philosophie et la religion réunies.

2. Var. *Qui soit*, dans les deux premières éditions.

endroit : également estimable, il est seulement moins estimé. 4.

La vertu a cela d'heureux qu'elle se suffit à elle-même et qu'elle sait se passer d'admirateurs, de partisans et de protecteurs ; le manque d'appui et d'approbation non seulement ne lui nuit pas, mais il la conserve, l'épure et la rend parfaite ; qu'elle soit à la mode, qu'elle n'y soit plus, elle demeure vertu. 6.

¶ Si vous dites aux hommes, et surtout aux grands, qu'un tel a de la vertu, ils vous disent : Qu'il la garde ; qu'il a bien de l'esprit, de celui surtout qui plaît et qui amuse, ils vous répondent : Tant mieux pour lui ; qu'il a l'esprit fort cultivé, qu'il sait beaucoup, ils vous demandent quelle heure il est ou quel temps il fait ; mais, si vous leur apprenez qu'il y a un *Tigillin* qui *souffle* ou qui *jette en sable* un verre d'eau-de-vie [1], et, chose merveilleuse ! qui y revient à plusieurs fois en un repas, alors ils disent : Où est-il ? amenez-le moi demain, ce soir ; me l'amènerez-vous ? On le leur amène, et cet homme propre à parer les avenues d'une foire et à être montré en chambre pour de l'argent, ils l'admettent dans leur familiarité. 6.

¶ Il n'y a rien qui mette plus subitement un homme à la mode et qui le soulève davantage [2] que le grand jeu ; cela va du pair avec la crapule. Je voudrois bien voir un homme poli, enjoué, spirituel, fût-il un Catulle ou son disciple, faire

1. *Souffler* ou *jeter en sable un verre de vin*, *d'eau-de-vie*, ancienne locution proverbiale, qui signifioit l'avaler d'un trait.

2. Expression bien heureusement pittoresque.

quelque comparaison avec celui qui vient de perdre huit cents pistoles en une séance. 6

¶ Une personne à la mode ressemble à une *fleur bleue*[1] qui croît de soi-même dans les sillons, où elle étouffe les épis, diminue la moisson et tient la place de quelque chose de meilleur; qui n'a de prix et de beauté que ce qu'elle emprunte d'un caprice léger qui naît et qui tombe presque dans le même instant : aujourd'hui elle est courue, les femmes s'en parent; demain elle est négligée et rendue au peuple. 6.

Une personne de mérite, au contraire, est une fleur qu'on ne désigne pas par sa couleur, mais que l'on nomme par son nom, que l'on cultive par sa beauté ou par son odeur[2], l'une des grâces de la nature, l'une de ces choses qui embellissent le monde, qui est de tous les temps et d'une vogue ancienne et populaire; que nos pères ont estimée et que nous estimons après nos pères; à qui le dégoût ou l'antipathie de quelques uns ne sauroit nuire : un lis, une rose[3]. 6.

¶ L'on voit *Eustrate* assis dans sa nacelle, où il jouit d'un air pur et d'un ciel serein; il avance d'un bon vent et qui a toutes les apparences de devoir durer; mais il tombe tout d'un coup, le ciel se couvre, l'orage se déclare, un tourbillon enveloppe la nacelle, elle est submergée; on voit Eustrate revenir sur l'eau et faire quelques efforts;

1. La *clef* dit : « Ces barbeaux, qui croissent parmi les blés et les seigles, furent, un été, à la mode dans Paris. Les dames en mettoient pour bouquet. »

2. Coste observe qu'il faudroit *pour sa beauté ou pour son odeur*.

3. Cette définition du mérite est pleine de grâce.

on espère qu'il pourra du moins se sauver et venir à bord ; mais une vague l'enfonce, on le tient perdu ; il paroît une seconde fois, et les espérances se réveillent, lorsqu'un flot survient et l'abîme ; on ne le revoit plus, il est noyé. 6.

¶ Voiture et Sarrazin étoient nés pour leur siècle, et ils ont paru dans un temps où il semble qu'ils étoient attendus. S'ils s'étoient moins pressés de venir, ils arrivoient trop tard, et j'ose douter qu'ils fussent tels aujourd'hui qu'ils ont été alors. Les conversations légères, les cercles, la fine plaisanterie, les lettres enjouées et familières, les petites parties où l'on étoit admis seulement avec de l'esprit, tout a disparu. Et qu'on ne dise point qu'ils les feroient revivre : ce que je puis faire en faveur de leur esprit est de convenir que peut-être ils excelleroient dans un autre genre [1] ; mais les femmes sont, de nos jours, ou dévotes, ou coquettes, ou joueuses, ou ambitieuses, quelques unes même tout cela à la fois : le goût de la faveur, le jeu, les galants, les directeurs, ont pris la place et la défendent contre les gens d'esprit [2]. 4.

¶ Un homme fat et ridicule porte un long chapeau, un pourpoint à ailerons, des chausses à aiguillettes et des bottines ; il rêve la veille par où et comment il pourra se faire remarquer le jour qui suit. Un philosophe se laisse habiller par son

1. Var. Dans les 4e et 5e éditions, cet article se terminoit ainsi : *Mais les femmes sont, de nos jours, ou dévotes ou coquettes; les galants ou les directeurs ont pris la place et la défendent contre les beaux esprits.*

2. Les gens d'esprit ont repris faveur, et, dominant au dix-huitième siècle, il sont devenus eux-mêmes tout à la fois galants et directeurs.

tailleur. Il y a autant de foiblesse à fuir la mode qu'à l'affecter. 1.

¶ L'on blâme une mode qui, divisant la taille des hommes en deux parties égales, en prend une tout entière pour le buste, et laisse l'autre pour le reste du corps ; l'on condamne celle qui fait de la tête des femmes la base d'un édifice à plusieurs étages, dont l'ordre et la structure changent selon leurs caprices ; qui éloigne les cheveux du visage, bien qu'ils ne croissent que pour l'accompagner ; qui les relève et les hérisse à la manière des Bacchantes, et semble avoir pourvu à ce que les femmes changent leur physionomie douce et modeste en une autre qui soit fière et audacieuse. On se récrie enfin contre une telle ou une telle mode, qui cependant, toute bizarre qu'elle est, pare et embellit pendant qu'elle dure, et dont l'on tire tout l'avantage qu'on en peut espérer, qui est de plaire. Il me paroît qu'on devroit seulement admirer l'inconstance et la légèreté des hommes, qui attachent successivement les agréments et la bienséance à des choses tout opposées, qui emploient pour le comique et pour la mascarade ce qui leur a servi de parure grave et d'ornements les plus sérieux, et que si peu de temps en fasse la différence. 4.

¶ N... est riche, elle mange bien, elle dort bien ; mais les coiffures changent, et lorsqu'elle y pense le moins, et qu'elle se croit heureuse, la sienne est hors de mode. 6.

¶ *Iphis* voit à l'église un soulier d'une nouvelle mode, il regarde le sien et en rougit ; il ne se croit plus habillé : il étoit venu à la messe pour s'y montrer, et il se cache ; le voilà retenu par

le pied dans sa chambre tout le reste du jour. Il a la main douce, et il l'entretient avec une pâte de senteur; il a soin de rire pour montrer ses dents; il fait la petite bouche, et il n'y a guère de moments où il ne veuille sourire; il regarde ses jambes, il se voit au miroir; l'on ne peut être plus content de personne qu'il l'est de lui-même; il s'est acquis une voix claire et délicate, et heureusement il parle gras; il a un mouvement de tête, et je ne sais quel adoucissement dans les yeux, dont il n'oublie pas de s'embellir; il a une démarche molle et le plus joli maintien qu'il est capable de se procurer; il met du rouge, mais rarement, il n'en fait pas habitude: il est vrai aussi qu'il porte des chausses et un chapeau, et qu'il n'a ni boucles d'oreilles ni collier de perles; aussi ne l'ai-je pas mis dans le chapitre des femmes[1]. 6.

¶ Ces mêmes modes que les hommes suivent si volontiers pour leurs personnes, ils affectent de les négliger dans leurs portraits, comme s'ils sentoient ou qu'ils prévissent l'indécence et le ridicule où elles peuvent tomber dès qu'elles auront perdu ce qu'on appelle la fleur ou l'agrément de la nouveauté: ils leur préfèrent une parure arbitraire, une draperie indifférente, fantaisies du peintre qui ne sont prises ni sur l'air ni sur le visage, qui ne rappellent ni les mœurs ni la per-

1. Tour incisif, ironie fine et naïve tout à la fois. — Sénèque termine un portrait des efféminés par ce trait énergique: « Est-il un seul d'entre eux qui n'aimât mieux voir sa patrie en désordre que sa coiffure? » (*De la brièveté de la vie*, ch. 12.)

sonne ; ils aiment des attitudes forcées ou immodestes, une manière dure, sauvage, étrangère, qui font un capitan d'un jeune abbé, et un matamore d'un homme de robe ; une Diane d'une femme de ville, comme d'une femme simple et timide une amazone ou une Pallas ; une Laïs d'une honnête fille ; un Scythe, un Attila, d'un prince qui est bon et magnanime. 6.

Une mode a à peine détruit une autre mode, qu'elle est abolie par une plus nouvelle, qui cède elle-même à celle qui la suit, et qui ne sera pas la dernière ; telle est notre légèreté : pendant ces révolutions, un siècle s'est écoulé qui a mis toutes ces parures au rang des choses passées et qui ne sont plus. La mode alors la plus curieuse et qui fait plus de plaisir à voir, c'est la plus ancienne. Aidée du temps et des années, elle a le même agrément dans les portraits qu'a la saye ou l'habit romain sur les théâtres, qu'ont la mante, le voile et la tiare[1] dans nos tapisseries et dans nos peintures. 6.

Nos pères nous ont transmis, avec la connoissance de leurs personnes, celle de leurs habits, de leurs coiffures, de leurs armes[2] et des autres ornements qu'ils ont aimés pendant leur vie. Nous ne saurions bien reconnoître cette sorte de bienfait qu'en traitant de même nos descendants. 6.

¶ Le courtisan autrefois avoit ses cheveux, étoit en chausses et en pourpoint, portoit de larges canons, et il étoit libertin ; cela ne sied plus : il

1. Habit des Orientaux. (*Note de l'auteur.*)
2. Offensives et défensives. (*Note de l'auteur.*)

porte une perruque, l'habit serré, le bas uni, et il est dévot; tout se règle par la mode. 1.

¶ Celui qui depuis quelque temps à la cour étoit dévot, et par là contre toute raison peu éloigné du ridicule, pouvoit-il espérer de devenir à la mode? 1.

¶ De quoi n'est point capable un courtisan dans la vue de sa fortune, si, pour ne la pas manquer, il devient dévot? 1.

¶ Les couleurs sont préparées et la toile est toute prête; mais comment le fixer, cet homme inquiet, léger, inconstant, qui change de mille et mille figures? Je le peins dévot, et je crois l'avoir attrapé; mais il m'échappe, et déjà il est libertin. Qu'il demeure du moins dans cette mauvaise situation, et je saurai le prendre dans un point de dérèglement de cœur et d'esprit où il sera reconnoissable; mais la mode presse, il est dévot[1]. 4.

¶ Celui qui a pénétré la cour connoît ce que c'est que vertu et ce que c'est que dévotion[2]; il ne peut plus s'y tromper. 6.

¶ Négliger vêpres comme une chose antique et hors de mode; garder sa place soi-même pour le salut; savoir les êtres de la chapelle; connoître le flanc; savoir où l'on est vu et où l'on n'est pas vu; rêver dans l'église à Dieu et à ses affaires, y recevoir des visites, y donner des ordres et des

1. Ici La Bruyère fixe l'attention par la vivacité et la singularité du tour. Pour saisir un personnage très mobile, qui lui échappe sans cesse, il n'est pas moins rapide que lui dans ses mouvements.

2. Fausse dévotion. (*Note de l'auteur.*)

commissions, y attendre les réponses; avoir un directeur mieux écouté que l'Evangile; tirer toute sa sainteté et tout son relief de la réputation de son directeur; dédaigner ceux dont le directeur a moins de vogue, et convenir à peine de leur salut; n'aimer de la parole de Dieu que ce qui s'en prêche chez soi ou par son directeur; préférer sa messe aux autres messes, et les sacrements donnés de sa main à ceux qui ont moins de cette circonstance; ne se repaître que de livres de spiritualité, comme s'il n'y avoit ni Evangile, ni Epîtres des Apôtres, ni morale des Pères; lire ou parler un jargon inconnu aux premiers siècles; circonstancier à confesse les défauts d'autrui, y pallier les siens, s'accuser de ses souffrances, de sa patience, dire comme un péché son peu de progrès dans l'héroïsme; être en liaison secrète avec de certaines gens contre certains autres; n'estimer que soi et sa cabale[1]; avoir pour suspecte la vertu même; goûter, savourer la prospérité et la faveur, n'en vouloir que pour soi; ne point aider au mérite; faire servir la piété à son ambition; aller à son salut par le chemin de la fortune et des dignités[2]: c'est du moins jusqu'à

1. « On lie une société étroite avec tous les gens du parti..... Si je viens à être découvert, je verrai prendre mes intérêts à toute ma cabale, et je serai défendu par elle envers et contre tous... Je m'érigerai en censeur des actions d'autrui, jugerai mal de tout le monde, et n'aurai bonne opinion que de moi. » (Molière, *D. Juan*, acte 5, sc. 2.)

2. Ces gens, dis-je, qu'on voit, d'une ardeur non commune,
Par le chemin du ciel courir à la fortune.

(*Tartufe*, acte 1, sc. 6.)

La Bruyère a retourné ce dernier vers.

ce jour le plus bel effort de la dévotion du temps. 8.

Un dévot[1] est celui qui, sous un roi athée, seroit athée[2]. 7.

¶ Les dévots[3] ne connoissent de crimes que l'incontinence, parlons plus précisément, que le bruit ou les dehors de l'incontinence. Si *Phérécide* passe pour être guéri des femmes, ou *Phérénice* pour être fidèle à son mari, ce leur est assez; laissez-les jouer un jeu ruineux, faire perdre leurs créanciers, se réjouir du malheur d'autrui et en profiter, idolâtrer les grands, mépriser les petits, s'enivrer de leur propre mérite, sécher d'envie, mentir, médire, cabaler, nuire, c'est leur état; voulez-vous qu'ils empiètent sur celui des gens de bien, qui, avec les vices cachés, fuient encore l'orgueil et l'injustice? 7.

¶ Quand un courtisan[4] sera humble, guéri du faste et de l'ambition; qu'il n'établira point sa fortune sur la ruine de ses concurrents; qu'il sera équitable, soulagera ses vassaux, paiera ses créanciers; qu'il ne sera ni fourbe ni médisant; qu'il renoncera aux grands repas et aux amours illégitimes; qu'il priera autrement que des lè-

1. Faux dévot. (*Note de l'auteur.*)

2. Var. *seroit dévot*, dans la neuvième édition seulement. Faute d'impression. — « Par ce trait ineffaçable, dit M. Sainte-Beuve, La Bruyère dénonce à l'avance les représailles impies de la Régence. » — Fabre avoit déjà observé que l'histoire de la Régence étoit un excellent commentaire à ce mot, et que, trente ans plus tard, La Bruyère, renversant sa maxime, auroit écrit : *L'athée est celui qui, sous un roi dévot, seroit dévot.*

3. Faux dévots. (*Note de l'auteur.*)

4. Var. *Quand le courtisan*, dans les quatre premières éditions.

vres, et même hors de la présence du prince[1]; quand d'ailleurs il ne sera point d'un abord farouche et difficile; qu'il n'aura point le visage austère et la mine triste; qu'il ne sera point paresseux et contemplatif; qu'il saura rendre, par une scrupuleuse attention, divers emplois très compatibles; qu'il pourra et qu'il voudra même tourner son esprit et ses soins aux grandes et laborieuses affaires, à celles surtout d'une suite la plus étendue pour les peuples et pour tout l'Etat; quand son caractère me fera craindre de le nommer en cet endroit, et que sa modestie l'empêchera, si je ne le nomme pas, de s'y reconnoître; alors je dirai de ce personnage : Il est dévot, ou plutôt c'est un homme donné à son siècle pour le modèle d'une vertu sincère et pour le discernement de l'hypocrite[2]. 1 et 5.

1. Var. Après ces mots, *du prince*, dans les quatre premières éditions, l'article finit ainsi : *alors il me persuadera qu'il est dévot.* Tout le reste a été ajouté ou changé dans la cinquième édition.

2. Var. Après ce *caractère*, où tout le monde reconnut le duc de Beauvilliers, on lisoit celui-ci, dans les 4e et 5e éditions :

¶ *Un homme dévot entre dans un lieu saint, perce modestement la foule, choisit un coin pour se recueillir, et où personne ne voit qu'il s'humilie; s'il entend des courtisans qui parlent, qui rient, et qui sont à la chapelle avec moins de silence que dans l'antichambre, quelque comparaison qu'il fasse de ces personnes avec lui-même, il ne les méprise pas, il ne s'en plaint pas : il prie pour eux.*

Ce *caractère* a été réimprimé dans la 6e édition, après celui d'*Onuphre*, qui paroissoit pour la première fois. L'auteur l'a supprimé dans la 7e édition, où il a reporté au faux dévot, en sens inverse, les mêmes circonstances qui avoient servi à caractériser le vrai dévot.

¶ *Onuphre* n'a pour tout lit qu'une housse de serge grise, mais il couche sur le coton et sur le duvet; de même il est habillé simplement, mais commodément, je veux dire d'une étoffe fort légère en été, et d'une autre fort moelleuse pendant l'hiver; il porte des chemises très déliées, qu'il a un très grand soin de bien cacher. Il ne dit point: *Ma haire et ma discipline*, au contraire; il passeroit pour ce qu'il est, pour un hypocrite, et il veut passer pour ce qu'il n'est pas, pour un homme dévot; il est vrai qu'il fait en sorte que l'on croit, sans qu'il le dise, qu'il porte une haire et qu'il se donne la discipline. Il y a quelques livres répandus dans sa chambre indifféremment; ouvrez-les: c'est *le Combat spirituel*, *le Chrétien intérieur* et *l'Année sainte ;* d'autres livres sont sous la clef. S'il marche par la ville, et qu'il découvre de loin un homme devant qui il est nécessaire qu'il soit dévot, les yeux baissés, la démarche lente et modeste, l'air recueilli, lui sont familiers, il joue son rôle. S'il entre dans une église, il observe d'abord de qui il peut être vu, et, selon la découverte qu'il vient de faire, il se met à genoux et prie, ou il ne songe ni à se mettre à genoux ni à prier. Arrive-t-il vers lui un homme de bien et d'autorité qui le verra et qui peut l'entendre, non seulement il prie, mais il médite, il pousse des élans et des soupirs ; si l'homme de bien se retire, celui-ci, qui le voit partir, s'apaise et ne souffle pas. Il entre une autre fois dans un lieu saint, perce la foule, choisit un endroit pour se recueillir, et où tout le monde voit qu'il s'humilie ; s'il entend des courtisans qui parlent, qui rient, et qui sont à la chapelle avec moins de si-

lence que dans l'antichambre, il fait plus de bruit qu'eux pour les faire taire ; il reprend sa méditation, qui est toujours la comparaison qu'il fait de ces personnes avec lui-même, et où il trouve son compte[1]. Il évite une église déserte et solitaire où il pourroit entendre deux messes de suite, le sermon, vêpres et complies, tout cela entre Dieu et lui, et sans que personne lui en sût gré ; il aime la paroisse, il fréquente les temples où se fait un grand concours : on n'y manque point son coup, on y est vu. Il choisit deux ou trois jours dans toute l'année, où à propos de rien il jeûne ou fait abstinence ; mais à la fin de l'hiver il tousse, il a une mauvaise poitrine, il a des vapeurs, il a eu la fièvre ; il se fait prier, presser, quereller, pour rompre le carême dès son commencement, et il en vient là par complaisance. Si Onuphre est nommé arbitre dans une querelle de parents ou dans un procès de famille, il est pour les plus forts, je veux dire pour les plus riches, et il ne se persuade point que celui ou celle qui a beaucoup de bien puisse avoir tort[1]. S'il se trouve bien d'un homme opulent à qui il a su imposer, dont il est le parasite, et dont il peut tirer de grands secours, il ne cajole point sa femme, il ne

1. Var. Ce qui précède, depuis *Il entre une autre fois*, a été ajouté dans la 7e édition, et l'on remarquera, comme nous l'avons annoncé, que ce sont les mêmes circonstances, retournées, qui se trouvoient dans le *caractère* du vrai dévot. Voilà pourquoi ce dernier *caractère* a été retranché de la 7e édition et n'a reparu dans aucune autre donnée par l'auteur.

2. Var. Ce qui précède, depuis *Si Onuphre*, a été ajouté dans la 7e édition.

lui fait du moins ni avance ni déclaration; il s'enfuira, il lui laissera son manteau, s'il n'est aussi sûr d'elle que de lui-même; il est encore plus éloigné d'employer pour la flatter et pour la séduire le jargon de la dévotion [1]; ce n'est point par habitude qu'il le parle, mais avec dessein, et selon qu'il lui est utile, et jamais quand il ne serviroit qu'à le rendre très ridicule. Il sait où se trouvent des femmes plus sociables et plus dociles que celle de son ami; il ne les abandonne pas pour long-temps, quand ce ne seroit que pour faire dire de soi dans le public qu'il fait des retraites; qui, en effet, pourroit en douter, quand on le revoit paroître avec un visage exténué et d'un homme qui ne se ménage point? Les femmes d'ailleurs qui fleurissent et qui prospèrent à l'ombre de la dévotion [2] lui conviennent, seulement avec cette petite différence, qu'il néglige celles qui ont vieilli, et qu'il cultive les jeunes, et entre celles-ci les plus belles et les mieux faites, c'est son attrait : elles vont, et il va; elles reviennent, et il revient; elles demeurent, et il demeure; c'est en tous lieux et à toutes les heures qu'il a la consolation de les voir; qui pourroit n'en être pas édifié? elles sont dévotes, et il est dévot [3]. Il n'oublie pas de tirer avantage de l'aveuglement de son ami et de la prévention où il l'a jeté en sa faveur; tantôt il lui emprunte de l'argent, tantôt il fait si bien que cet ami lui en

1. Fausse dévotion. (*Note de l'auteur*)
2. Fausse dévotion. (*Note de l'auteur.*)
3. Var. Ce qui précède, depuis *Il sait où se trouvent*, a été ajouté dans la 7e édition.

offre ; il se fait reprocher de n'avoir pas recours à ses amis dans ses besoins. Quelquefois il ne veut pas recevoir une obole sans donner un billet, qu'il est bien sûr de ne jamais retirer. Il dit une autre fois, et d'une certaine manière, que rien ne lui manque, et c'est lorsqu'il ne lui faut qu'une petite somme ; il vante quelque autre fois publiquement la générosité de cet homme, pour le piquer d'honneur et le conduire à lui faire une grande largesse ; il ne pense point à profiter de toute sa succession, ni à s'attirer une donation générale de tous ses biens, s'il s'agit surtout de les enlever à un fils, le légitime héritier. Un homme dévot n'est ni avare, ni violent, ni injuste, ni même intéressé ; Onuphre n'est pas dévot, mais il veut être cru tel, et, par une parfaite, quoique fausse, imitation de la piété, ménager sourdement ses intérêts : aussi ne se joue-t-il pas à la ligne directe, et il ne s'insinue jamais dans une famille où se trouvent tout à la fois une fille à pourvoir et un fils à établir ; il y a là des droits trop forts et trop inviolables, on ne les traverse point sans faire de l'éclat, et il l'appréhende, sans qu'une pareille entreprise vienne aux oreilles du prince, à qui il dérobe sa marche, par la crainte qu'il a d'être découvert et de paroître ce qu'il est. Il en veut à la ligne collatérale, on l'attaque plus impunément ; il est la terreur des cousins et des cousines, du neveu et de la nièce, le flatteur et l'ami déclaré de tous les oncles qui ont fait fortune ; il se donne pour l'héritier légitime de tout vieillard qui meurt riche et sans enfants, et il faut que celui-ci le déshérite, s'il veut que ses parents recueillent sa succession ; si Onuphre ne trouve

pas jour à les en frustrer à fond, il leur en ôte du moins une bonne partie[1] : une petite calomnie, moins que cela, une légère médisance lui suffit pour ce pieux dessein; et c'est le talent qu'il possède à un plus haut degré de perfection ; il se fait même souvent un point de conduite de ne le pas laisser inutile ; il y a des gens, selon lui, qu'on est obligé en conscience[2] de décrier, et ces gens sont ceux qu'il n'aime point, à qui il veut nuire, et dont il désire la dépouille. Il vient à ses fins sans se donner même la peine d'ouvrir la bouche ; on lui parle d'*Eudoxe*, il sourit ou il soupire ; on l'interroge, on insiste, il ne répond rien ; et il a raison : il en a assez dit[3]. 6.

1. Var. Dans la 6e édition, les mots *on l'attaque plus impunément* étoient suivis de ceux-ci : *et, s'il ne peut la frustrer à fond de l'hérédité où elle aspire, il lui en ôte du moins une bonne partie.* Ce qui se trouve entre *impunément* et *en ôte* a été ajouté ou changé dans la 7e édition.

2. Var. *En conscience* est une addition de la 7e édition.

3. Nous avons remarqué, dans la note 4 de la page 107, que La Bruyère, sans vouloir critiquer Molière, avoit pu et dû concevoir les mêmes caractères différemment et les présenter sous un autre aspect. Cela s'applique surtout au *caractère* dont il s'agit ici. Le rôle de *Tartufe* étoit usé ; son masque, dénoncé au théâtre, ne pouvoit plus tromper personne ; les faux dévots, pour parvenir à leurs fins, étoient tenus de mettre dans leur conduite et leur langage une dissimulation plus profonde et plus subtile. C'est ainsi que La Bruyère nous montre *Onuphre*; tandis que Molière, qui vouloit dévoiler et punir *Tartufe*, afin de compléter l'action dramatique, a dû lui donner plus de hardiesse et d'impudence en rendant ses dupes plus crédules. L'auteur moral sentoit si bien le danger d'imiter l'auteur comique, qu'il a employé, cette fois, la forme analytique, et qu'il a décrit un *caractère*, au lieu de l'animer et de le mettre en scène, comme il le fait habituellement.

¶ Riez, Zélie, soyez badine et folâtre à votre ordinaire ; qu'est devenue votre joie? Je suis riche, dites-vous, me voilà au large, et je commence à respirer. Riez plus haut, Zélie, éclatez : que sert une meilleure fortune, si elle amène avec soi le sérieux et la tristesse? Imitez les grands qui sont nés dans le sein de l'opulence : ils rient quelquefois, ils cèdent à leur tempérament, suivez le vôtre ; ne faites pas dire de vous qu'une nouvelle place ou que quelques mille livres de rente de plus ou de moins vous font passer d'une extrémité à l'autre. Je tiens, dites-vous, à la faveur par un endroit. Je m'en doutois, Zélie; mais, croyez-moi, ne laissez pas de rire, et même de me sourire en passant, comme autrefois; ne craignez rien, je n'en serai ni plus libre ni plus familier [1] avec vous ; je n'aurai pas une moindre opinion de vous et de votre poste; je croirai également que vous êtes riche et en faveur. Je suis dévote, ajoutez-vous. C'est assez, Zélie, et je dois me souvenir que ce n'est plus la sérénité et la joie que le sentiment d'une bonne conscience étale sur le visage; les passions tristes et austères ont pris le dessus et se répandent sur les dehors; elles mènent plus loin, et l'on ne s'étonne plus de voir que la dévotion [2] sache encore mieux que la beauté et la jeunesse rendre une femme fière et dédaigneuse [3]. 7.

1. Var. *Plus familière*, 7e et 8e édition ; *plus familier*, 9e édition.

2. Fausse dévotion. (*Note de l'auteur.*)

3. Il s'agissoit de dire que la fausse dévotion affecte un air grave et austère. Cette pensée est assez commune. Voici comment La Bruyère sait la rendre saillante :

¶ L'on a été loin depuis un siècle dans les arts et dans les sciences, qui toutes ont été poussées à un grand point de raffinement, jusques à celle du salut, que l'on a réduite en règle et en méthode, et augmentée de tout ce que l'esprit des hommes pouvoit inventer de plus beau et de plus sublime. La dévotion[1] et la géométrie ont leurs façons de parler, ou ce qu'on appelle les termes de l'art; celui qui ne les sait pas n'est ni dévot ni géomètre. Les premiers dévots, ceux même qui ont été dirigés par les apôtres, ignoroient ces ter-

D'abord il emploie la forme du dialogue et de l'interrogation, qui éveille l'attention et donne plus de vivacité au style; ensuite, examinant ce qui peut rendre triste et sérieux, il demande si c'est le passage subit à une grande fortune, ou bien le crédit, la faveur; et il ajoute ironiquement: *Ne laissez pas de rire, et même de me sourire en passant, comme autrefois; ne craignez rien, je n'en serai ni plus libre ni plus familier avec vous...* Enfin il se fait dire: *Je suis dévote;* et il reprend: *C'est assez, Zélie*, etc. — Comme tout est disposé, est gradué, dans ce morceau, pour produire de l'effet, comme le dernier trait est rendu plus piquant par ceux qui précèdent! « On admire, dit Fabre, cette adresse qui prépare de loin la pensée principale, et la fait voler ensuite avec plus de force, comme un dard long-temps balancé. » Et que d'amertume dans cette remarque: *Je dois me souvenir que ce n'est plus la sérénité et la joie que le sentiment d'une bonne conscience étale sur le visage!...* On trouve autant d'art dans presque toutes les pages de La Bruyère, et cet art est prodigieux; mais on ne le découvre pas à une première lecture, ni à une seconde: c'est le fruit de l'étude et d'un examen approndi, c'est la récompense de ceux qui ne se lassent pas de relire le moraliste inimitable; il semble qu'il a toujours quelques beautés en réserve, dont l'œil inattentif ne sauroit pénétrer le secret, et qui ne se révèlent qu'à ses plus assidus admirateurs.

1. Fausse dévotion. (*Note de l'auteur.*)

mes : simples gens qui n'avoient que la foi et les œuvres, et qui se réduisoient à croire et à bien vivre ! 4.

¶ C'est une chose délicate à un prince religieux de réformer la cour et de la rendre pieuse : instruit jusques où le courtisan veut lui plaire, et aux dépens de quoi il feroit sa fortune, il le ménage avec prudence, il tolère, il dissimule, de peur de le jeter dans l'hypocrisie ou le sacrilége ; il attend plus de Dieu et du temps que de son zèle et de son industrie[1]. 1.

¶ C'est une pratique ancienne dans les cours de donner des pensions et de distribuer des grâces à un musicien, à un maître de danse, à un farceur, à un joueur de flûte, à un flatteur, à un complaisant : ils ont un mérite fixe et des talents sûrs et connus qui amusent les grands et qui les délassent de leur grandeur. On sait que Favier est beau danseur, et que Lorenzani fait de beaux motets ; qui sait, au contraire, si l'homme dévot a de la vertu ? Il n'y a rien pour lui sur la cassette ni à l'épargne, et avec raison : c'est un métier aisé à contrefaire, qui, s'il étoit récompensé, exposeroit le prince à mettre en honneur la dissimulation et la fourberie, et à payer pension à l'hypocrite. 8.

¶ L'on espère que la dévotion de la cour ne laissera pas d'inspirer la résidence[2]. 1.

¶ Je ne doute point que la vraie dévotion ne soit la source du repos ; elle fait supporter la vie

1. Conseils adressés directement à Louis XIV.

2. Var. *L'on croit que la dévotion de la cour inspirera enfin la résidence*, dans les éditions antérieures à la 8e.

et rend la mort douce ; on n'en tire pas tant de l'hypocrisie. 4.

¶ Chaque heure en soi, comme à notre égard, est unique ; est-elle écoulée une fois, elle a péri entièrement, les millions de siècles ne la ramèneront pas. Les jours, les mois, les années, s'enfoncent et se perdent sans retour dans l'abîme des temps. Le temps même sera détruit : ce n'est qu'un point dans les espaces immenses de l'éternité, et il sera effacé. Il y a de légères et frivoles circonstances du temps qui ne sont point stables, qui passent, et que j'appelle des modes, la grandeur, la faveur, les richesses, la puissance, l'autorité, l'indépendance, le plaisir, les joies, la superfluité. Que deviendront ces modes quand le temps même aura disparu ? La vertu seule, si peu à la mode, va au delà des temps[1]. 5.

1. Réflexions profondes et conclusion bien morale.

DE QUELQUES USAGES.

Il y a des gens qui n'ont pas le moyen d'être nobles[1]. 1.

Il y en a de tels, que, s'ils eussent obtenu six mois de délai de leurs créanciers, ils étoient nobles[2]. 1.

Quelques autres se couchent roturiers et se lèvent nobles[2]. 1.

Combien de nobles dont le père et les aînés sont roturiers! 1.

¶ Tel abandonne son père qui est connu, et dont l'on cite le greffe ou la boutique, pour se retrancher sur son aïeul, qui, mort depuis longtemps, est inconnu et hors de prise. Il montre ensuite un gros revenu, une grande charge, de belles alliances, et, pour être noble, il ne lui manque que des titres. 4.

¶ Réhabilitations, mot en usage dans les tribunaux, qui a fait vieillir et rendu gothique celui de lettres de noblesse[3], autrefois si françois et si usité. Se faire réhabiliter suppose qu'un homme, devenu riche, originairement est noble, qu'il est d'une nécessité plus que morale qu'il le soit; qu'à

1. Var. Secrétaires du roi. (*Note de l'auteur*, dans les quatre premières éditions.)

2. Vétérans. (*Note de l'auteur.*) Ce mot s'applique aux conseillers de parlement et de la cour des aides, qui, après vingt ans d'exercice, obtenaient des lettres de noblesse.

3. Var. Dans la 6e édit., les mots *réhabilitations* et *lettres de noblesse* sont en italiques.

la vérité, son père a pu déroger ou par la charrue, ou par la houe, ou par la malle, ou par les livrées ; mais qu'il ne s'agit pour lui que de rentrer dans les premiers droits de ses ancêtres et de continuer les armes de sa maison[1], les mêmes pourtant qu'il a fabriquées, et tout autres que celles de sa vaisselle d'étain ; qu'en un mot, les lettres de noblesse ne lui conviennent plus, qu'elles n'honorent que le roturier, c'est-à-dire celui qui cherche encore le secret de devenir riche. 6.

¶ Un homme du peuple, à force d'assurer qu'il a vu un prodige, se persuade faussement qu'il a vu un prodige. Celui qui continue de cacher son âge pense enfin lui-même être aussi jeune qu'il veut le faire croire aux autres. De même, le roturier qui dit par habitude qu'il tire son origine de quelque ancien baron ou de quelque châtelain, dont il est vrai qu'il ne descend pas, a le plaisir de croire qu'il en descend. 4.

¶ Quelle est la roture un peu heureuse et établie à qui il manque des armes, et dans ces armes une pièce honorable, des suppôts, un cimier, une devise, et peut-être le cri de guerre? Qu'est devenue la distinction des casques et des *heaumes ?* Le nom et l'usage en sont abolis ; il ne s'agit plus de les porter de front ou de côté, ouverts ou fermés, et ceux-ci de tant ou de tant de grilles ; on

1. Mais, quand un homme est riche, il vaut toujours son
Et, l'eût-on vu porter la mandille* à Paris, [prix,
N'eût-il de son vrai nom ni titre ni mémoire,
D'Hozier lui trouvera cent aïeux dans l'histoire.
(Boileau, *Satire* 5.)

* Petite casaque de laquais.

n'aime pas les minuties, on passe droit aux couronnes; cela est plus simple : on s'en croit digne, on se les adjuge. Il reste encore aux meilleurs bourgeois une certaine pudeur qui les empêche de se parer d'une couronne de marquis, trop satisfaits de la comtale ; quelques uns même ne vont pas la chercher fort loin [1], et la font passer de leur enseigne à leur carrosse [2]. 4.

¶ Il suffit de n'être point né dans une ville, mais sous une chaumière répandue dans la campagne, ou sous une ruine qui trempe dans un marécage, et qu'on appelle château, pour être cru noble sur sa parole [3]. 1.

¶ Un bon gentilhomme veut passer pour un petit seigneur, et il y parvient. Un grand seigneur affecte la principauté, et il use de tant de précautions, qu'à force de beaux noms, de disputes sur le rang et les préséances, de nouvelles armes, et d'une généalogie que D'HOZIER ne lui a pas faite, il devient enfin un petit prince [4]. 4.

¶ Les grands, en toutes choses, se forment et

1. Var. *Ne l'empruntent de personne*, 4e édit.

2. Les Le Camus, qui occupoient un rang élevé dans l'Eglise et dans la magistrature, avoient pris un pélican dans leurs armes, parcequ'ils descendoient d'un riche marchand de la rue Saint-Honoré ayant pour enseigne : *Au Pelican.*

3. Et d'un vieux tronc pourri de votre métairie
Vous faire dans le monde un nom de seigneurie?

(Molière, *l'Ecole des femmes*, acte 1, sc. 1.)

4. Tout bourgeois, etc. (V. la fable 3 de La Fontaine, *La Grenouille.*)

se moulent sur de plus grands, qui, de leur part, pour n'avoir rien de commun avec leurs inférieurs, renoncent volontiers à toutes les rubriques d'honneurs et de distinctions dont leur condition se trouve chargée, et préfèrent à cette servitude une vie plus libre et plus commode. Ceux qui suivent leur piste observent déjà par émulation cette simplicité et cette modestie; tous ainsi se réduiront par hauteur à vivre naturellement et comme le peuple. Horrible inconvénient[1] ! 8.

¶ Certaines gens portent trois noms, de peur d'en manquer ; ils en ont pour la campagne et pour la ville, pour les lieux de leur service ou de leur emploi. D'autres ont un seul nom dissyllabe, qu'ils anoblissent par des particules, dès que leur fortune devient meilleure. Celui-ci, par la suppression d'une syllabe, fait de son nom obscur un nom illustre ; celui-là, par le changement d'une lettre en une autre, se travestit, et de *Syrus* devient *Cyrus*. Plusieurs suppriment leurs noms, qu'ils pourroient conserver sans honte, pour en adopter de plus beaux, où ils n'ont qu'à perdre par la comparaison que l'on fait toujours d'eux, qui les portent, avec les grands hommes qui les ont portés. Il s'en trouve enfin qui, nés à l'ombre des clochers de Paris, veulent être Flamands ou Italiens, comme si la roture n'étoit pas de tout pays; allongent leurs noms françois d'une terminaison étrangère, et croient que venir de bon lieu, c'est venir de loin. 4.

¶ Le besoin d'argent a réconcilié la noblesse

1. *Se réduire par hauteur à vivre naturellement et comme le peuple.* Heureuse alliance de mots!

avec la roture et a fait évanouir la preuve des quatre quartiers[1]. 1.

¶ A combien d'enfants seroit utile la loi qui décideroit que c'est le ventre qui anoblit! mais à combien d'autres seroit-elle contraire! 4.

¶ Il y a peu de familles dans le monde qui ne touchent aux plus grands princes par une extrémité, et par l'autre au simple peuple[2]. 4.

¶ Il n'y a rien à perdre à être noble : franchises, immunités, exemptions, priviléges, que manque-t-il à ceux qui ont un titre? Croyez-vous que ce soit pour la noblesse que des solitaires[3] se sont faits nobles? Ils ne sont pas si vains : c'est pour le profit qu'ils en reçoivent. Cela ne leur sied-il pas mieux que d'entrer dans les gabelles? je ne dis pas à chacun en particulier, leurs vœux s'y opposent, je dis même à la communauté. 5.

¶ Je le déclare nettement[4], afin que l'on s'y prépare, et que personne un jour n'en soit sur-

1. Alors le noble altier, pressé de l'indigence,
Humblement du faquin rechercha l'alliance;
Avec lui trafiquant d'un nom si précieux,
Par un lâche contrat vendit tous ses aïeux,
Et, corrigeant ainsi la fortune ennemie,
Rétablit son honneur à force d'infamie.
(Boileau, *Satire* 5.)

2. « Point de roi qui n'ait pour aïeux des esclaves; point d'esclave qui n'ait des rois pour aïeux. Une longue suite de révolutions a mêlé, confondu les générations. » (Platon, cité par Sénèque, lettre 44.)

3. Maison religieuse, secrétaire du roi. (*Note de l'auteur*, ajoutée dans la 7e édit.). Plusieurs maisons religieuses, pour jouir des priviléges et franchises attachés à la noblesse, avoient acheté des charges de secrétaire du roi.

4. Var. Après ces mots, il y a : *dit* ***, dans la 5e édition.

pris[1] : s'il arrive jamais que quelque grand me trouve digne de ses soins, si je fais enfin une belle fortune, il y a un Geoffroy de La Bruyère[2] que toutes les chroniques rangent au nombre des plus grands seigneurs de France qui suivirent GODEFROY DE BOUILLON à la conquête de la Terre-Sainte : voilà alors de qui je descends en ligne directe[3]. 5.

¶ Si la noblesse est vertu, elle se perd par tout ce qui n'est pas vertueux, et, si elle n'est pas vertu, c'est peu de chose. 1.

¶ Il y a des choses qui, ramenées à leurs principes et à leur première institution, sont étonnantes et incompréhensibles. Qui peut concevoir, en effet, que certains abbés, à qui il ne manque rien de l'ajustement, de la mollesse et de la vanité des sexes et des conditions, qui entrent auprès des femmes en concurrence avec le marquis et le financier, et qui l'emportent sur tous les deux, qu'eux-mêmes soient originairement, et dans l'étymologie de leur nom, les pères et les chefs de saints moines et d'humbles solitaires, et qu'ils en devroient être l'exemple ? Quelle force, quel empire, quelle tyrannie de l'usage! Et, sans parler de plus grands désordres, ne doit-on

1. Var. Après ce mot, dans la 5e édition, il y a : *si je fais jamais une belle fortune.* La phrase intermédiaire est une addition de la 6e édition.

2. Var. *Un Geoffroy D****, 5e édition.

3. Vigneul-Marville n'a pas compris cette plaisanterie railleuse : prenant la chose au sérieux, il reproche à La Bruyère de se vanter de sa noblesse sur le ton de don Quichotte. (*Mélanges d'histoire et de littérature*, 4e édit., t. 1er, p. 400.)

pas craindre de voir un jour un simple abbé[1] en velours gris et à ramages comme une éminence, ou avec des mouches et du rouge comme une femme ? 4.

¶ Que les saletés des dieux, la Vénus, le Ganymède et les autres nudités du Carrache, aient été faites pour des princes de l'Eglise, et qui se disent successeurs des apôtres[2], le palais Farnèse en est la preuve. 1.

¶ Les belles choses le sont moins hors de leur place ; les bienséances mettent la perfection, et la raison met les bienséances. Ainsi l'on n'entend point une gigue à la chapelle, ni dans un sermon des tons de théâtre ; l'on ne voit point d'images profanes[3] dans les temples, un CHRIST, par exemple, et le jugement de Pâris dans le même sanctuaire[4], ni à des personnes consacrées à l'Eglise le train et l'équipage d'un cavalier. 1.

¶ Déclarerai-je donc ce que je pense de ce qu'on appelle dans le monde un beau salut, la décoration souvent profane, les places retenues et payées, des livres[5] distribués comme au théâ-

1. Var. *Un jeune abbé*, dans la 9e édition seulement. Les cinq précédentes portent *un simple abbé*, et c'est, nous croyons, la leçon exacte.

2. Var. *Pour les princes de l'Eglise et les successeurs des apôtres*, dans les deux premières éditions. *Pour des princes de l'Eglise*, dans les 3e et 4e éditions, où les mots *et les successeurs des apôtres* ont été supprimés. Comme ci-dessus dans les suivantes.

3. Tapisseries. (*Note de l'auteur.*)

4. Var. Ce qui se trouve entre *temples* et *ni à des personnes* a été ajouté dans la 5e édition, où les mots *jugement de Pâris* sont en italique, ainsi que dans la 6e.

5. Le motet traduit en vers françois par L. L***. (*Note*

tre, les entrevues et les rendez-vous fréquents, le murmure et les causeries étourdissantes, quelqu'un monté sur une tribune qui y parle familièrement, sèchement, et sans autre zèle que de rassembler le peuple, l'amuser, jusqu'à ce qu'un orchestre, le dirai-je? et des voix qui concertent depuis long-temps, se fassent entendre? Est-ce à moi à m'écrier que le zèle de la maison du Seigneur me consume et à tirer le voile léger qui couvre les mystères, témoins d'une telle indécence? Quoi! parce qu'on ne danse pas encore aux TT**, me forcera-t-on d'appeler tout ce spectacle office d'église[1]? 8.

¶ L'on ne voit point faire de vœux ni de pèlerinages pour obtenir d'un saint d'avoir l'esprit plus doux[2], l'âme plus reconnaissante, d'être plus équitable et moins malfaisant, d'être guéri de la vanité, de l'inquiétude[3] et de la mauvaise raillerie. 1.

¶ Quelle idée plus bizarre que de se représenter une foule de chrétiens de l'un et de l'autre sexe qui se rassemblent à certains jours dans une salle pour y applaudir à une troupe d'excommuniés, qui ne le sont que par le plaisir qu'ils

de l'auteur.) Ces initiales désignent Lorenzani, cité en toutes lettres au chapitre de la Mode, p. 197.

1. « Allusion, dit la *clef*, aux saluts des PP. théatins, » composés par Lorenzani, Italien, qui a été depuis maî» tre de la musique du pape Innocent XII. » — Les lettres TT** signifient les théatins.

2. Var. *Plus juste*, dans les deux premières éditions.

3. Var. *De l'inquiétude d'esprit*, dans les deux premières éditions

leur donnent, et qui est déjà payé d'avance[1] ? Il me semble qu'il faudroit ou fermer les théâtres, ou prononcer moins sévèrement sur l'état des comédiens. 1.

¶ Dans ces jours qu'on appelle saints, le moine confesse pendant que le curé tonne en chaire contre le moine et ses adhérents ; telle femme pieuse sort de l'autel, qui entend[2] au prône qu'elle vient de faire un sacrilége. N'y a-t-il point dans l'église une puissance à qui il appartienne ou de faire taire le pasteur, ou de suspendre pour un temps le pouvoir du *barnabite ?* 1.

¶ Il y a plus de rétribution dans les paroisses pour un mariage que pour un baptême, et plus pour un baptême que pour la confession. L'on diroit que ce soit[3] un taux sur les sacrements, qui semblent par là être appréciés. Ce n'est rien au fond que cet usage, et ceux qui reçoivent pour les choses saintes ne croient point les vendre, comme ceux qui donnent ne pensent point à les acheter ; ce sont peut-être des apparences qu'on pourroit épargner aux simples et aux indévots[4]. 1.

¶ Un pasteur frais et en parfaite santé, en linge fin et en point de Venise, a sa place dans l'œuvre

1. Var. *Et dont ils sont déjà payés d'avance*, dans les deux premières éditions.

2. Var. *Qui apprend*, dans les trois premières éditions.

3. Toutes les éditions portent *que ce soit* ; il semble qu'il faudroit *que c'est*. On peut trouver aussi trop de pronoms démonstratifs dans cet article.

4. Var. L'article, dans les trois premières éditions, se termine ainsi : *Ce sont peut-être de mauvaises apparences, et qui choquent quelques esprits.* — On sent que La Bruyère *se trouve* ici *contraint dans la satire.* C'est beaucoup même qu'il ait osé se la permettre sur un usage qui, de son

auprès les[1] pourpres et les fourrures ; il y achève sa digestion pendant que le Feuillant ou le Récollet quitte sa cellule et son désert, où il est lié par ses vœux et par la bienséance, pour venir le prêcher, lui et ses ouailles, et en recevoir le salaire comme d'une pièce d'étoffe. Vous m'interrompez et vous dites : Quelle censure ! et combien elle est nouvelle et peu attendue ! Ne voudriez-vous point interdire à ce pasteur et à son troupeau la parole divine et le pain de l'Evangile ? Au contraire, je voudrois qu'il le distribuât lui-même le matin, le soir, dans les temples, dans les maisons, dans les places, sur les toits, et que nul ne prétendît à un emploi si grand, si laborieux, qu'avec des intentions, des talents et des poumons capables de lui mériter les belles offrandes et les riches rétributions qui y sont attachées[2]. Je suis forcé, il est vrai, d'excuser un curé sur cette conduite par un usage reçu, qu'il trouve établi, et qu'il laissera à son successeur ; mais c'est cet usage bizarre, dénué[3] de fondement

temps, devoit paroître bien moins regrettable qu'aujourd'hui. Quand il plaira au gouvernement de subventionner les églises, comme il subventionne les théâtres, ce trafic des sacrements probablement n'existera plus.

1. On diroit aujourd'hui : *auprès des*.

2. « Il seroit à souhaiter qu'il n'y eût communément que les pasteurs qui donnassent la pâture aux troupeaux, selon leurs besoins. Pour cela, il ne faudroit d'ordinaire choisir pour pasteurs que des prêtres qui eussent le don de la parole. Il arrive au contraire deux maux : l'un que les pasteurs muets, ou qui parlent sans talent, sont peu estimés ; l'autre que la fonction de prédicateur volontaire attire dans cet emploi je ne sais combien d'esprits vains et ambitieux. » (Fénélon, *Dialogue* 3, *Sur l'Eloquence*.)

3. Var. *Et dénué*, dans les dernières éditions originales.

et d'apparence, que je ne puis approuver, et que je goûte encore moins que celui de se faire payer quatre fois des mêmes obsèques, pour soi, pour ses droits, pour sa présence, pour son assistance. 6.

¶ *Tite*, par vingt années de service dans une seconde place, n'est pas encore digne de la première, qui est vacante ; ni ses talents, ni sa doctrine, ni une vie exemplaire, ni les vœux des paroissiens, ne sauroient l'y faire asseoir. Il naît de dessous terre un autre clerc [1] pour la remplir. Tite est reculé ou congédié ; il ne se plaint pas : c'est l'usage. 4.

¶ Moi, dit le chevecier [2], je suis maître du chœur : qui me forcera d'aller à matines? mon prédécesseur n'y alloit point : suis-je de pire condition ? dois-je laisser avilir ma dignité entre mes mains, ou la laisser telle que je l'ai reçue ? Ce n'est point, dit l'écolâtre, mon intérêt qui me mène, mais celui de la prébende : il seroit bien dur qu'un grand chanoine fût sujet au chœur, pendant que le trésorier, l'archidiacre, le pénitencier et le grand-vicaire s'en croient exempts. Je suis bien fondé, dit le prévôt, à demander la rétribution sans me trouver à l'office : il y a vingt années entières que je suis en possession de dormir les nuits, je veux finir comme j'ai commencé, et l'on ne me verra point déroger à mon titre. Que me ser-

Nous nous sommes conformé à la 6e, à cause de la répétition des *et*.

1. Ecclésiastique. (*Note de l'auteur.*)

2. *Cheffecier*, dans les éditions données par l'auteur; et cependant le Dictionnaire de l'Académie, 1694, écrit *chevecier*, comme aujourd'hui.

viroit d'être à la tête d'un chapitre ? Mon exemple ne tire point à conséquence. Enfin c'est entre eux tous à qui ne louera point Dieu [1], à qui fera voir, par un long usage, qu'il n'est point obligé de le faire [2] ; l'émulation de ne se point rendre aux offices divins ne sauroit être plus vive ni plus ardente. Les cloches sonnent dans une nuit tranquille, et leur mélodie, qui réveille les chantres et les enfants de chœur, endort les chanoines [3], les plonge dans un sommeil doux et facile, et qui ne leur procure que de beaux songes ; ils se lèvent tard, et vont à l'église se faire payer d'avoir dormi [4]. 5.

¶ Qui pourroit s'imaginer, si l'expérience ne nous le mettoit devant les yeux, quelle peine

1. Il paroît que La Bruyère avoit en vue les chanoines de la Sainte-Chapelle, qui jouissoient de grands privilèges. Ce sont eux aussi que Boileau a mis en scène dans son poëme du *Lutrin* :

> Sans sortir de leurs lits, plus doux que leurs hermines,
> Ces pieux fainéants faisoient chanter matines,
> Veilloient à bien dîner, et laissoient en leur lieu
> A des chantres gagés le soin de louer Dieu.
>
> (Chant 1er.)

2. Var. *Qu'il n'y est pas obligé*, 5e édition.

3. Contraste charmant et très piquant.

4. L'auteur des *Sentiments critiques* a fait, au sujet de cet article, l'observation suivante : « On sait qu'il y a deux choses dans les fruits d'un bénéfice, le gros et les distributions manuelles. Le gros est une certaine somme accordée au titulaire indépendamment de ses assistances ; les distributions manuelles sont, pour ainsi parler, le droit de présence à l'église. Or, un chanoine qui ne va pas à matines n'a pas l'honoraire dû à ceux qui y assistent, il n'est donc pas payé d'avoir dormi ; au contraire, son sommeil lui coûte, et il achète la liberté de son repos pendant la nuit. » (P. 468.)

ont les hommes à se résoudre d'eux-mêmes à leur propre félicité, et qu'on ait besoin de gens d'un certain habit, qui, par un discours préparé, tendre et pathétique, par de certaines inflexions de voix, par des larmes, par des mouvements qui les mettent en sueur et qui les jettent dans l'épuisement, fassent enfin consentir un homme chrétien et raisonnable, dont la maladie est sans ressource, à ne se point perdre et à faire son salut? 4.

¶ La fille d'*Aristipe* est malade et en péril; elle envoie vers son père, veut se réconcilier avec lui et mourir dans ses bonnes grâces. Cet homme si sage, le conseil de toute une ville, fera-t-il de lui-même cette démarche si raisonnable? y entraînera-t-il sa femme? ne faudra-t-il point pour les remuer tous deux la machine du directeur? 4.

¶ Une mère, je ne dis pas qui cède et qui se rend à la vocation de sa fille, mais qui la fait religieuse, se charge d'une âme avec la sienne, en répond à Dieu même, en est la caution. Afin qu'une telle mère ne se perde pas, il faut que sa fille se sauve [1]. 5.

¶ Un homme joue et se ruine; il marie néanmoins l'aînée de ses deux filles de ce qu'il a pu sauver des mains d'un *Ambreville*. La cadette est sur le point de faire ses vœux, qui n'a point d'autre vocation que le jeu de son père [2]. 6.

¶ Il s'est trouvé des filles qui avoient de la

1. On ne peut mieux faire sentir la terrible responsabilité que prenoient les parents, autrefois, en vouant leurs enfants à l'état religieux.

2. Autre censure très mordante contre le même abus de pouvoir.

vertu, de la santé, de la ferveur et une bonne vocation, mais qui n'étoient pas assez riches pour faire dans une riche abbaye vœu de pauvreté[1]. 4.

¶ Celle qui délibère sur le choix d'une abbaye ou d'un simple monastère pour s'y renfermer[2] agite l'ancienne question de l'état populaire et du despotique. 4.

¶ Faire une folie et se marier *par amourette*, c'est épouser *Mélite*, qui est jeune, belle, sage, économe, qui plaît, qui vous aime, qui a moins de bien qu'*Égine* qu'on vous propose, et qui, avec une riche dot, apporte de riches dispositions à la consumer, et tout votre fonds avec sa dot. 4.

¶ Il étoit délicat autrefois de se marier; c'étoit un long établissement, une affaire sérieuse, et qui méritoit qu'on y pensât; l'on étoit pendant toute sa vie le mari de sa femme, bonne ou mauvaise : même table, même demeure, même lit; l'on n'en étoit point quitte pour une pension;

3. Voir dans la Notice comme Suard fait valoir ce dernier trait *rejeté si heureusement à la fin de la période pour donner plus de saillie au contraste.* — Ménage rapporte que Camus, évêque de Belley, prêchant un jour à Notre-Dame, dit, avant que de commencer son sermon : « Messieurs, on recommande à vos charités une jeune demoiselle qui n'a pas assez de bien pour faire vœu de pauvreté. » « Cela est très spirituellement dit, ajoute Ménage; mais qui l'a dit le premier? Je croirois que ce seroit Matéo Aleman, auteur de *Gusman d'Alfarache*, imprimé pour la première fois l'an 1600. Le comédien Poisson a employé la même pensée en vers dans la quatrième stance de sa Quête pour faire ses quatre filles religieuses :

Mais on ne fait pas vœu de pauvreté pour rien. »

(*Menagiana*, t. 1, p. 182.)

4. Var *Enfermer*, 9e édition seulement.

avec des enfants et un ménage complet, l'on n'avoit pas les apparences et les délices du célibat. 1.

¶ Qu'on évite d'être vu seul avec une femme qui n'est point la sienne, voilà une pudeur qui est bien placée; qu'on sente quelque peine à se trouver dans le monde avec des personnes dont la réputation est attaquée, cela n'est pas incompréhensible. Mais quelle mauvaise honte fait rougir un homme de sa propre femme, et l'empêche de paroître dans le public avec celle qu'il s'est choisie pour sa compagne inséparable, qui doit faire sa joie, ses délices et toute sa société; avec celle qu'il aime et qu'il estime, qui est son ornement, dont l'esprit, le mérite, la vertu, l'alliance, lui font honneur? Que ne commence-t-il par rougir de son mariage? 5.

Je connois la force de la coutume, et jusqu'où elle maîtrise les esprits et contraint les mœurs, dans les choses même les plus dénuées de raison et de fondement; je sens néanmoins que j'aurois l'impudence de me promener au cours et d'y passer en revue avec une personne qui seroit ma femme[1]. 5.

¶ Ce n'est pas une honte ni une faute à un jeune homme que d'épouser une femme avancée en âge; c'est quelquefois prudence, c'est précaution. L'infamie est de se jouer de sa bienfactrice[2] par des traitements indignes, et qui lui découvrent

1. La Bruyère a su relever cette pensée par le tour piquant, la raillerie amère, et par une heureuse alliance de mots, *l'impudence de se promener avec sa femme*.

2. Nous avons remarqué précédemment que La Bruyère écrivoit *bienfactrice* au lieu de *bienfaitrice*, déjà usité alors. (Voir le tome 1er, pages 206 et 294.)

qu'elle est la dupe d'un hypocrite et d'un ingrat. Si la fiction est excusable, c'est où il faut feindre de l'amitié; s'il est permis de tromper, c'est dans une occasion où il y auroit de la dureté à être sincère. Mais elle vit long-temps ! Aviez-vous stipulé qu'elle mourût après avoir signé votre fortune et l'acquit de toutes vos dettes? N'a-t-elle plus, après ce grand ouvrage, qu'à retenir son haleine, qu'à prendre de l'opium ou de la ciguë? A-t-elle tort de vivre? Si même vous mourez avant celle dont vous aviez déjà réglé les funérailles, à qui vous destiniez la grosse sonnerie et les beaux ornements, en est-elle responsable[1]? 5.

¶ Il y a depuis long-temps dans le monde une manière[2] de faire valoir son bien, qui continue toujours d'être pratiquée par d'honnêtes gens et d'être condamnée par d'habiles docteurs. 1.

¶ On a toujours vu dans la république de certaines charges qui semblent n'avoir été imaginées la première fois que pour enrichir un seul aux dépens de plusieurs; les fonds ou l'argent des particuliers y coule sans fin et sans interruption[3]. Dirai-je qu'il n'en revient plus, ou qu'il n'en revient que tard? C'est un gouffre, c'est une mer qui reçoit les eaux des fleuves, et qui ne les rend pas;

1. Voilà encore de ces sentiments d'honnête homme parfaitement exprimés : *S'il est permis de tromper, c'est dans une occasion où il y auroit de la dureté à être sincère.* Comme cela est juste, généreux, délicat! Et quelle force dans ces mots : *Aviez-vous stipulé qu'elle mourût après avoir signé votre fortune? N'a-t-elle plus qu'à retenir son haleine, qu'à prendre de l'opium ou de la ciguë? A-t-elle tort de vivre?*

2. Billets et obligations. (*Note de l'auteur.*)

3. Greffe, consignation. (*Note de l'auteur.*)

ou, si elle les rend, c'est par des conduits secrets et souterrains, sans qu'il y paroisse, ou qu'elle en soit moins grosse et moins enflée ; ce n'est qu'après en avoir joui long-temps, et qu'elle ne peut plus les retenir. 4.

¶ Le fonds perdu, autrefois si sûr, si religieux et si inviolable, est devenu avec le temps, et par les soins de ceux qui en étoient chargés, un bien perdu[1]. Quel autre secret de doubler mes revenus et de thésauriser? Entrerai-je dans le huitième denier ou dans les aides? Serai-je avare, partisan, ou administrateur? 6.

¶ Vous avez une pièce d'argent ou même une pièce d'or; ce n'est pas assez, c'est le nombre qui opère : faites-en, si vous pouvez, un amas considérable et qui s'élève en pyramide, et je me charge du reste. Vous n'avez ni naissance, ni esprit, ni talents, ni expérience, qu'importe? ne diminuez rien de votre monceau, et je vous placerai si haut que vous vous couvrirez devant votre maître, si vous en avez ; il sera même fort éminent, si, avec votre métal, qui de jour à autre se multiplie, je ne fais en sorte qu'il se découvre devant vous. 7.

¶ *Orante* plaide depuis dix ans entiers en règlement de juges, pour une affaire juste, capitale, et où il y va de toute sa fortune ; elle saura peut-être, dans cinq années, quels seront ses juges, et dans quel tribunal elle doit plaider le reste de sa vie. 4.

1 « Allusion, dit la *clef*, à la banqueroute des hôpitaux de Paris et des Incurables, en 1689 ; elle fit perdre aux particuliers qui avoient des deniers à fonds perdu sur ces établissements la plus grande partie de leurs biens. »

¶ L'on applaudit à la coutume qui s'est introduite dans les tribunaux d'interrompre les avocats au milieu de leur action, de les empêcher d'être éloquents et d'avoir de l'esprit, de les ramener au fait et aux preuves toutes sèches qui établissent leurs causes et le droit de leurs parties; et cette pratique si sévère, qui laisse aux orateurs le regret de n'avoir pas prononcé les plus beaux traits de leurs discours, qui bannit l'éloquence du seul endroit où elle est en sa place et va faire du parlement une muette juridiction, on l'autorise par une raison solide et sans réplique, qui est celle de l'expédition; il est seulement à désirer qu'elle fût moins oubliée en toute autre rencontre, qu'elle réglât au contraire les bureaux comme les audiences, et qu'on cherchât une fin aux écritures[1], comme on a fait aux plaidoyers. 4.

¶ Le devoir des juges est de rendre la justice; leur métier, de la différer. Quelques uns savent leur devoir et font leur métier[2]. 1.

¶ Celui qui sollicite son juge ne lui fait pas honneur : car ou il se défie de ses lumières et même de sa probité, ou il cherche à le prévenir, ou il lui demande une injustice[3]. 1.

¶ Il se trouve des juges auprès de qui la faveur, l'autorité, les droits de l'amitié et de l'alliance, nuisent à une bonne cause, et qu'une trop grande affectation de passer pour incorruptibles expose à être injustes[4]. 4.

1. Procès par écrit. (*Note de l'auteur.*)
2. Concision énergique.
3. C'est l'avis d'Alceste. (Voir *le Misanthrope*, acte 1er, sc. 1re.)
4. « J'en sais, dit Pascal, qui, pour ne pas tomber dans

¶ Le magistrat coquet ou galant est pire dans les conséquences que le dissolu : celui-ci cache son commerce et ses liaisons, et l'on ne sait souvent par où aller jusqu'à lui ; celui-là est ouvert par mille foibles qui sont connus, et l'on y arrive par toutes les femmes à qui il veut plaire. 4.

¶ Il s'en faut peu que la religion et la justice n'aillent de pair dans la république, et que la magistrature ne consacre les hommes comme la prêtrise. L'homme de robe ne sauroit guère danser au bal, paroître aux théâtres, renoncer aux habits simples et modestes, sans consentir à son propre avilissement ; et il est étrange qu'il ait fallu une loi pour régler son extérieur et le contraindre ainsi à être grave et plus respecté[1]. 4.

¶ Il n'y a aucun métier qui n'ait son apprentissage ; et, en montant des moindres conditions jusques aux plus grandes, on remarque dans toutes un temps de pratique et d'exercice qui prépare aux emplois, où les fautes sont sans conséquence, et mènent au contraire à la perfection. La guerre même, qui ne semble naître et durer que par la confusion et le désordre, a ses préceptes : on ne se massacre pas par pelotons et par troupes en rase campagne sans l'avoir appris, et l'on s'y tue méthodiquement. Il y a l'école de la

cet amour-propre (d'écouter leur intérêt ou leur affection), ont été les plus injustes du monde à contre-biais. Le moyen sûr de perdre une affaire toute juste étoit de la leur faire recommander par leurs proches parents. » (*Pensées*, 1re partie, art. 6.)

1. « Un arrêt du conseil, dit la *clef*, obligea les conseillers à être en rabat. Avant ce temps-là ils étoient presque toujours en cravate. »

guerre ; où est l'école du magistrat? Il y a un usage, des lois, des coutumes ; où est le temps, et le temps assez long que l'on emploie à les digérer et à s'en instruire ? L'essai et l'apprentissage d'un jeune adolescent qui passe de la férule à la pourpre, et dont la consignation a fait un juge, est de décider souverainement des vies et des fortunes des hommes[1]. 4.

¶ La principale partie de l'orateur, c'est la probité : sans elle, il dégénère en déclamateur, il déguise ou il exagère les faits, il cite faux, il calomnie, il épouse la passion et les haines de ceux pour qui il parle ; et il est de la classe de ces avocats dont le proverbe dit qu'ils sont payés pour dire des injures. 4.

¶ Il est vrai, dit-on, cette somme lui est due, et ce droit lui est acquis ; mais je l'attends à cette petite formalité ; s'il l'oublie, il n'y revient plus, et *conséquemment* il perd sa somme, ou il est *incontestablement* déchu de son droit : or, il oubliera cette formalité. Voilà ce que j'appelle une conscience de praticien. 5.

Une belle maxime pour le palais, utile au public, remplie de raison, de sagesse et d'équité, ce seroit précisément la contradictoire de celle qui dit que la forme emporte le fond. 1.

¶ La question est une invention merveilleuse et tout à fait sûre pour perdre un innocent qui a la complexion foible, et sauver un coupable qui est né robuste[2]. 4.

1. Les conseillers au Châtelet étoient reçus fort jeunes.

2. Cervantes fait dire à Don Quichotte : « On doit gé-

¶ Un coupable puni est un exemple pour la canaille ; un innocent condamné est l'affaire de tous les honnêtes gens[1]. 6.

Je dirai presque de moi : Je ne serai pas voleur ou meurtrier ; je ne serai pas un jour puni comme tel, c'est parler bien hardiment. 6.

Une condition lamentable est celle d'un homme innocent à qui la précipitation et la procédure ont trouvé un crime ; celle même de son juge peut-elle l'être davantage ? 6.

¶ Si l'on me racontoit qu'il s'est trouvé autrefois un prévôt, ou l'un de ces magistrats créés pour poursuivre les voleurs et les exterminer, qui les connoissoit tous depuis long-temps de nom et de visage, savoit leurs vols, j'entends l'espèce, le nombre et la quantité, pénétroit si avant dans toutes ces profondeurs, et étoit si initié dans tous ces affreux mystères, qu'il sut rendre à un homme de crédit un bijou qu'on lui avoit pris dans la foule au sortir d'une assemblée, et dont il étoit sur le point de faire de l'éclat ; que le parlement intervint dans cette affaire et fit le procès à cet officier[2], je regarderois cet événement comme

mir qu'une aussi noble vertu que celle d'un courage à l'épreuve des tortures puisse, dans certains cas, abuser la justice et favoriser le crime, ou, ce qui, à mon avis, est encore pis, de ce qu'un innocent, trop foible pour surmonter la douleur, soit exposé à la cruelle nécessité de se déclarer coupable. » (1re partie, ch. 22.)

1. Mais si la punition d'un coupable intimide les méchants et les empêche de nuire, c'est aussi l'*affaire de tous les honnêtes gens*.

2. La *clef* dit : « M. de Grand-Maison, prévôt de la connétablie, fit rendre à M. de Saint-Pouange une boucle de diamants qui lui avoit été dérobée à l'Opéra. »

l'une de ces choses dont l'histoire se charge, et à qui le temps ôte la croyance : comment donc pourrois-je croire qu'on doive présumer, par des faits récents, connus et circonstanciés, qu'une connivence si pernicieuse dure encore, qu'elle ait même tourné en jeu et passé en coutume ? 6.

¶ Combien d'hommes qui sont forts contre les foibles, fermes et inflexibles aux sollicitations du simple peuple, sans nuls égards pour les petits, rigides et sévères dans les minuties, qui refusent les petits présents, qui n'écoutent ni leurs parents ni leurs amis, et que les femmes seules peuvent corrompre ! 4.

¶ Il n'est pas absolument impossible qu'une personne qui se trouve dans une grande faveur perde un procès[1]. 1.

¶ Les mourants qui parlent dans leurs testaments peuvent s'attendre à être écoutés comme des oracles : chacun les tire de son côté et les interprète à sa manière, je veux dire selon ses désirs ou ses intérêts. 5.

¶ Il est vrai qu'il y a des hommes dont on peut dire que la mort fixe moins la dernière volonté qu'elle ne leur ôte avec la vie l'irrésolution et l'inquiétude. Un dépit, pendant qu'ils vivent, les fait tester ; ils s'apaisent et déchirent leur minute, la voilà en cendre. Ils n'ont pas moins de testaments dans leur cassette que d'almanachs sur leur table ; ils les comptent par les années ; un second se trouve détruit par un troisième, qui est anéan-

1. La satire est encore déguisée ici sous un certain air de naïveté qui la rend plus piquante, comme l'a observé Suard.

ti lui-même par un autre mieux digéré, et celui-ci encore par un cinquième *olographe*. Mais, si le moment, ou la malice, ou l'autorité, manque à celui qui a intérêt de le supprimer, il faut qu'il en essuie les clauses et les conditions : car *appert*-il mieux des dispositions des hommes les plus inconstants que par un dernier acte, signé de leur main, et après lequel ils n'ont pas du moins eu le loisir de vouloir tout le contraire ? 5.

¶ S'il n'y avoit point de testaments pour régler le droit des héritiers, je ne sais si l'on auroit besoin de tribunaux pour régler les différends des hommes; les juges seroient presque réduits à la triste fonction d'envoyer au gibet les voleurs et les incendiaires. Qui voit-on dans les lanternes des chambres, au parquet, à la porte ou dans la salle du magistrat ? des héritiers *ab intestat ?* Non, les lois ont pourvu à leurs partages. On y voit les testamentaires qui plaident en explication d'une clause ou d'un article; les personnes exhérédées; ceux qui se plaignent d'un testament fait avec loisir, avec maturité, par un homme grave, habile, consciencieux, et qui a été aidé d'un bon conseil; d'un acte où le praticien n'a rien *obmis* [1] de son jargon et de ses finesses ordinaires : il est signé du testateur et des témoins publics, il est paraphé; et c'est en cet état qu'il est cassé et déclaré nul. 5.

¶ *Titius* assiste à la lecture d'un testament avec des yeux rouges et humides, et le cœur serré de

1. Ce mot est en italique, parcequ'il est écrit avec l'orthographe ancienne, que les praticiens avoient conservée.

la perte de celui dont il espère recueillir la succession. Un article lui donne la charge, un autre les rentes de la ville, un troisième le rend maître d'une terre à la campagne; il y a une clause qui, bien entendue, lui accorde une maison située au milieu de Paris, comme elle se trouve, et avec les meubles : son affliction augmente; les larmes lui coulent des yeux; le moyen de les contenir? il se voit officier, logé aux champs et à la ville, meublé de même, il se voit une bonne table et un carrosse. *Y avoit-il un plus honnête homme que le défunt, un meilleur homme?* Il y a un codicille, il faut le lire; il fait *Mævius* légataire universel, et il renvoie Titius dans son faubourg, sans rentes, sans titre, et le met à pied. Il essuie ses larmes : c'est à Mævius à s'affliger[1]. 5.

¶ La loi qui défend de tuer un homme n'embrasse-t-elle pas dans cette défense le fer, le poison, le feu, l'eau, les embûches, la force ouverte, tous les moyens enfin qui peuvent servir à l'homicide? La loi qui ôte aux maris et aux femmes le pouvoir de se donner réciproquement n'a-t-elle connu que les voies directes et immédiates de donner? A-t-elle manqué de prévoir les indirectes? A-t-elle introduit les fidéicommis, ou si même elle les tolère? Avec une femme qui nous est chère et qui nous survit, lègue-t-on son bien à un ami fidèle par un sentiment de reconnoissance pour lui, ou plutôt par une extrême confiance, et par la certitude qu'on a du bon usage qu'il saura faire

1. Excellente scène de comédie. La Harpe avoit bien raison de conseiller aux poètes comiques d'étudier La Bruyère.

de ce qu'on lui lègue? Donne-t-on à celui que l'on peut soupçonner de ne devoir pas rendre à la personne à qui en effet l'on veut donner? Faut-il se parler, faut-il s'écrire, est-il besoin de pacte ou de serments pour former cette collusion? Les hommes ne sentent-ils pas en cette rencontre ce qu'ils peuvent espérer les uns des autres? Et si, au contraire, la propriété d'un tel bien est dévolue au fidéicommissaire, pourquoi perd-il sa réputation à le retenir? Sur quoi fonde-t-on la satire et les vaudevilles? Voudroit-on le comparer au dépositaire qui trahit le dépôt, à un domestique qui vole l'argent que son maître lui envoie porter[1]? On auroit tort : y a-t-il de l'infamie à ne pas faire une libéralité, et à conserver pour soi ce qui est à soi? Etrange embarras, horrible poids que le fidéicommis! Si par la révérence des lois on se l'approprie, il ne faut plus passer pour un homme de bien; si par le respect d'un ami mort l'on suit ses intentions en le rendant à sa veuve, on est confidentiaire, on blesse la loi. Elle cadre donc bien mal avec l'opinion des hommes! Cela peut être, et il ne me convient pas de dire ici : La loi pèche, ni : Les hommes se trompent. 5.

¶ J'entends dire de quelques particuliers ou de quelques compagnies : Tel et tel corps se contestent l'un à l'autre la préséance; le mortier et la pairie se disputent le pas. Il me paroît que celui des deux qui évite de se rencontrer aux assemblées est celui qui cède, et qui, sentant son foible, juge lui-même en faveur de son concurrent. 8.

¶ *Typhon* fournit un grand de chiens et de che-

1. Var. *Lui envoie porter à un créancier*, 5e et 6e édition.

vaux ; que ne lui fournit-il point [1] ? Sa protection le rend audacieux ; il est impunément dans sa province tout ce qu'il lui plaît d'être [2], assassin, parjure ; il brûle ses voisins, et il n'a pas besoin d'asile ; il faut enfin que le prince se mêle lui-même de sa punition. 4.

¶ Ragoûts, liqueurs, entrées, entremets [3], tous mots qui devroient être barbares et inintelligibles en notre langue ; et, s'il est vrai qu'ils ne devroient pas être d'usage en pleine paix, où ils ne servent qu'à entretenir le luxe et la gourmandise, comment peuvent-ils être entendus dans le temps de la guerre et d'une misère publique, à la vue de l'ennemi, à la veille d'un combat, pendant un siége [4] ? Où est-il parlé de la table de *Scipion* ou de celle de *Marius ?* Ai-je lu quelque part que *Miltiade*, qu'*Épaminondas*, qu'*Agésilas*, aient fait une chère délicate ? Je voudrois qu'on ne fît mention de la délicatesse, de la propreté et de la somptuosité des généraux qu'après n'avoir plus rien à dire sur leur sujet, et s'être épuisé sur les circonstances d'une bataille gagnée et d'une ville prise ; j'aimerois même qu'ils voulussent se priver de cet éloge. 6.

1. Réticence bien satirique.
2. Var. *Ce qui lui plaît d'être*, dans les 8e et 9e éditions.— Faute d'impression qui n'existe pas dans les autres éditions originales. M. Walckenaër l'a reproduite.
3. Ces mots en italiques dans la 6e édit.
4. Suivant la *clef*, il s'agiroit du siége de Philisbourg, où commandoit le Dauphin, ayant sous lui le maréchal de Duras. « Le marquis d'Humières fut le premier, dit Voltaire, au siége d'Arras, en 1658, qui se fit servir en vaisselle d'argent à la tranchée, et qui fit manger des ragoûts et des entremets. » (*Siècle de Louis XIV*, ch. 8.)

¶ *Hermippe* est l'esclave de ce qu'il appelle ses petites commodités ; il leur sacrifie l'usage reçu, la coutume, les modes, la bienséance ; il les cherche en toutes choses, il quitte une moindre pour une plus grande, il ne néglige aucune de celles qui sont praticables, il s'en fait une étude, et il ne se passe aucun jour qu'il ne fasse en ce genre une découverte. Il laisse aux autres hommes le dîner et le souper, à peine en admet-il les termes ; il mange quand il a faim, et les mets seulement où son appétit le porte. Il voit faire son lit : quelle main assez adroite ou assez heureuse pourroit le faire dormir comme il veut dormir ? Il sort rarement de chez soi ; il aime la chambre, où il n'est ni oisif ni laborieux, où il n'agit point, où il *tracasse*, et dans l'équipage d'un homme qui a pris médecine. On dépend servilement d'un serrurier et d'un menuisier, selon ses besoins ; pour lui, s'il faut limer, il a une lime ; une scie, s'il faut scier, et des tenailles, s'il faut arracher. Imaginez, s'il est possible, quelques outils qu'il n'ait pas, et meilleurs et plus commodes à son gré que ceux mêmes dont les ouvriers se servent ; il en a de noüveaux et d'inconnus, qui n'ont point de nom, productions de son esprit, et dont il a presque oublié l'usage. Nul ne se peut comparer à lui pour faire en peu de temps et sans peine un travail fort inutile ; il faisoit dix pas pour aller de son lit dans sa garde-robe, il n'en fait plus que neuf par la manière dont il a su tourner sa chambre : combien de pas épargnés dans le cours d'une vie ! Ailleurs l'on tourne la clef, l'on pousse contre, ou l'on tire à soi, et une porte s'ouvre : quelle fatigue ! voilà un mouvement de trop qu'il sait

s'épargner ; et comment ? c'est un mystère qu'il ne révèle point. Il est, à la vérité, un grand maître pour le ressort et pour la mécanique, pour celle du moins dont tout le monde se passe. Hermippe tire le jour de son appartement d'ailleurs que de la fenêtre ; il a trouvé le secret de monter et de descendre autrement que par l'escalier, et il cherche celui d'entrer et de sortir plus commodément que par la porte[1]. 6.

¶ Il y a déjà long-temps que l'on improuve les médecins et que l'on s'en sert ; le théâtre et la satire ne touchent point à leurs pensions ; ils dotent leurs filles, placent leurs fils aux parlements et dans la prélature, et les railleurs eux-mêmes fournissent l'argent. Ceux qui se portent bien deviennent malades ; il leur faut des gens dont le métier soit de les assurer qu'ils ne mourront point. Tant que les hommes pourront mourir, et qu'ils aimeront à vivre, le médecin sera raillé et bien payé. 1.

¶ Un bon médecin est celui qui a des remèdes spécifiques, ou, s'il en manque, qui permet à ceux qui les ont de guérir son malade. 4.

¶ La témérité des charlatans et leurs tristes succès, qui en sont les suites, font valoir la médecine et les médecins : si ceux-ci laissent mourir, les autres tuent. 4.

¶ *Carro Carri*[2] débarque avec une recette

1. On ne peut caractériser d'une manière à la fois plus plaisante et plus forte.

2. Le fameux charlatan Caretti, que La Bruyère a déjà désigné plusieurs fois, en n'altérant que faiblement son nom. Cet empirique italien vendoit fort cher ses remèdes et les faisoit payer d'avance.

qu'il appelle un prompt remède, et qui quelquefois est un poison lent ; c'est un bien de famille, mais amélioré en ses mains ; de spécifique qu'il étoit contre la colique, il guérit de la fièvre quarte, de la pleurésie, de l'hydropisie, de l'apoplexie, de l'épilepsie. Forcez un peu votre mémoire, nommez une maladie, la première qui vous viendra en l'esprit : l'hémorragie, dites-vous ? il la guérit. Il ne ressuscite personne, il est vrai ; il ne rend pas la vie aux hommes, mais il les conduit nécessairement jusqu'à la décrépitude ; et ce n'est que par hasard que son père et son aïeul, qui avoient ce secret, sont morts fort jeunes. Les médecins reçoivent pour leurs visites ce qu'on leur donne ; quelques uns se contentent d'un remercîment. Carro Carri est si sûr de son remède et de l'effet qui en doit suivre, qu'il n'hésite pas de s'en faire payer d'avance et de recevoir avant que de donner. Si le mal est incurable, tant mieux : il n'en est que plus digne de son application et de son remède[1]. Commencez par lui livrer quelques sacs de mille francs, passez-lui un contrat de constitution, donnez-lui une de vos terres, la plus petite, et ne soyez pas ensuite plus inquiet que lui de votre guérison. L'émulation de cet homme a peuplé le monde de noms en *o* et en *i*, noms vénérables, qui imposent aux malades et aux maladies. Vos médecins, Fagon[2], et de

1. « Je voudrois, Monsieur, que vous fussiez abandonné de tous les médecins, désespéré, à l'agonie, pour vous montrer l'excellence de mes remèdes. » (Molière, *le Malade imaginaire*, acte 3, sc. 14.)

2. Premier médecin du roi.

toutes les facultés, avouez-le, ne guérissent pas toujours, ni sûrement; ceux, au contraire, qui ont hérité de leurs pères la médecine pratique, et à qui l'expérience est échue par succession, promettent toujours, et avec serments, qu'on guérira. Qu'il est doux aux hommes de tout espérer d'une maladie mortelle, et de se porter encore passablement bien à l'agonie! La mort surprend agréablement et sans s'être fait craindre; on la sent plutôt qu'on n'a songé à s'y préparer et à s'y résoudre. O FAGON ESCULAPE! faites régner sur toute la terre le quinquina et l'émétique; conduisez à sa perfection la science des simples, qui sont donnés aux hommes pour prolonger leur vie; observez dans les cures, avec plus de précision et de sagesse que personne n'a encore fait, le climat, les temps, les symptômes et les complexions; guérissez de la manière seule qu'il convient à chacun d'être guéri; chassez des corps, où rien ne vous est caché de leur économie, les maladies les plus obscures et les plus invétérées; n'attentez pas sur celles de l'esprit, elles sont incurables; laissez à *Corinne*, à *Lesbie*, à *Canidie*, à *Trimalcion* et à *Carpus* la passion ou la fureur des charlatans. 8.

¶ L'on souffre dans la république les chiromanciens et les devins, ceux qui font l'horoscope et qui tirent la figure, ceux qui connoissent le passé par le mouvement du *sas*, ceux qui font voir dans un miroir ou dans un vase d'eau la claire vérité; et ces gens sont en effet de quelque usage: ils prédisent aux hommes qu'ils feront fortune, aux filles qu'elles épouseront leurs amants, consolent les enfants dont les pères

ne meurent point, et charment l'inquiétude des jeunes femmes qui ont de vieux maris; ils trompent enfin à très vil prix ceux qui cherchent à être trompés. 4.

¶ Que penser de la magie et du sortilége? La théorie en est obscure, les principes vagues, incertains, et qui approchent du visionnaire. Mais il y a des faits embarrassants, affirmés par des hommes graves qui les ont vus, ou qui les ont appris de personnes qui leur ressemblent. Les admettre tous ou les nier tous paroît un égal inconvénient, et j'ose dire qu'en cela, comme dans toutes les choses extraordinaires et qui sortent des communes règles, il y a un parti à trouver entre les âmes crédules et les esprits forts. 4.

¶ L'on ne peut guère charger l'enfance de la connoissance de trop de langues, et il me semble que l'on devroit mettre toute son application à l'en instruire; elles sont utiles à toutes les conditions des hommes, et elles leur ouvrent également l'entrée ou à une profonde ou à une facile et agréable érudition. Si l'on remet cette étude si pénible à un âge un peu plus avancé, et qu'on appelle la jeunesse, ou l'on n'a pas la force de l'embrasser par choix, ou l'on n'a pas celle d'y persévérer; et, si l'on y persévère, c'est consumer à la recherche des langues le même temps qui est consacré à l'usage que l'on en doit faire; c'est borner à la science des mots un âge qui veut déjà aller plus loin, et qui demande des choses; c'est au moins avoir perdu les premières et les plus belles années de sa vie. Un si grand fonds ne se peut bien faire que lorsque tout s'imprime dans l'âme naturellement et profondément; que

la mémoire est neuve, prompte et fidèle; que l'esprit et le cœur sont encore vides de passions, de soins et de désirs, et que l'on est déterminé à de longs travaux par ceux de qui l'on dépend. Je suis persuadé que le petit nombre d'habiles, ou[1] le grand nombre de gens superficiels, vient de l'oubli de cette pratique[2]. 1.

¶ L'étude des textes ne peut jamais être assez recommandée; c'est le chemin le plus court, le plus sûr et le plus agréable pour tout genre d'érudition. Ayez les choses de la première main, puisez à la source; maniez, remaniez le texte, apprenez-le de mémoire, citez-le dans les occasions, songez surtout à en pénétrer le sens dans toute son étendue et dans ses circonstances; conciliez un auteur original, ajustez ses principes,

1. Var. *Et*, dans les quatre premières éditions.

2. Rousseau, dans *Emile*, exprime une opinion contraire à celle de La Bruyère. Il ne veut pas qu'on apprenne aux enfants les langues et l'histoire, parcequ'ils sont incapables des idées qui s'y rapportent. « S'il n'y a point, dit-il, de science de mots, il n'y a point d'étude propre aux enfants. S'ils n'ont pas de vraies idées, ils n'ont point de véritable mémoire, car je n'appelle pas ainsi celle qui ne retient que des sensations. Que sert d'inscrire dans leur tête un catalogue de signes qui ne représentent rien pour eux? En apprenant les choses, n'apprennent-ils pas les signes? » L'avis de La Bruyère nous paroît le plus judicieux. Il y a dans les langues la partie matérielle et mécanique, la partie abstraite et métaphysique; c'est la première qu'il s'agit d'apprendre aux enfants. Il faut amasser des matériaux avant de construire; il faut savoir avant de raisonner. Que si l'on veut charger le même âge de deux fonctions différentes, il n'en remplit bien aucune. Partageons et réglons nos travaux selon l'ordre de la nature, qui nous rend faciles aux impressions avant de nous rendre propres aux idées.

tirez vous-même les conclusions[1]. Les premiers commentateurs se sont trouvés dans le cas où je désire que vous soyez ; n'empruntez leurs lumières et ne suivez leurs vues qu'où les vôtres seroient trop courtes ; leurs explications ne sont pas à vous, et peuvent aisément vous échapper ; vos observations, au contraire, naissent de votre esprit, et y demeurent ; vous les retrouvez plus ordinairement dans la conversation, dans la consultation et dans la dispute ; ayez le plaisir de voir que vous n'êtes arrêté dans la lecture que par les difficultés qui sont invincibles, où les commentateurs et les scholiastes eux-mêmes demeurent courts, si fertiles d'ailleurs, si abondants et si chargés d'une vaine et fastueuse érudition dans les endroits clairs, et qui ne font de peine ni à eux ni aux autres ; achevez ainsi de vous convaincre, par cette méthode d'étudier, que c'est la paresse des hommes qui a encouragé le pédantisme à grossir plutôt qu'à enrichir les bibliothèques, à faire périr le texte sous le poids des commentaires[2] ; et qu'elle a en cela agi contre soi-même et contre ses plus chers intérêts, en multipliant les lectures, les recherches et le travail, qu'elle cherchoit à éviter[3]. 6.

¶ Qui règle les hommes dans leur manière de vivre et d'user des aliments ? la santé et le régime ?

1. Var. *Les conséquences*, 6e et 7e édition.
2. « Il y a plus affaire à interpreter les interpretations qu'à interpreter les choses, et plus de livres sur les livres que sur aultre subject ; nous ne faisons que nous entregloser. Tout formille de commentaires : d'aucteurs il en est grand'cherté. » (Montaigne, l. 3, ch. 13.)
3. La Bruyère a raison. Nous conseillerons toujours à

Cela est douteux. Une nation entière mange les viandes après les fruits ; une autre fait tout le contraire. Quelques uns commencent leurs repas par de certains fruits et les finissent par d'autres ; est-ce raison ? est-ce usage ? Est-ce par un soin de leur santé que les hommes s'habillent jusqu'au menton, portent des fraises et des collets, eux qui ont eu si long-temps la poitrine découverte ? Est-ce par bienséance, surtout dans un temps où ils avoient trouvé le secret de paroître nus tout habillés ? Et d'ailleurs, les femmes, qui montrent leur gorge et leurs épaules, sont-elles d'une complexion moins délicate que les hommes, ou moins sujettes qu'eux aux bienséances ? Quelle est la pudeur qui engage celles-ci à couvrir leurs jambes et presque leurs pieds, et qui leur permet d'avoir les bras nus au dessus du coude ? Qui avoit mis autrefois dans l'esprit des hommes qu'on étoit à la guerre ou pour se défendre ou pour attaquer, et qui leur avoit insinué l'usage des armes offensives et des défensives ? Qui les oblige aujourd'hui de renoncer à celles-ci, et, pendant qu'ils se bottent pour aller au bal, de soutenir sans armes et en pourpoint des travailleurs exposés à tout le feu d'une contrescarpe ? Nos pères, qui ne jugeoient pas une telle conduite utile au prince et à la patrie, étoient-ils sages ou insensés ? Et nous-mêmes, quels héros célébrons-nous dans notre his-

ceux qui veulent l'étudier lui-même, le bien apprécier et sentir toutes ses beautés, de le lire sans commentaire, ou d'en faire un. Ce n'est pas pour ceux-là que nous avons fait le nôtre, et peut-être nous en aurons seul tiré tout le fruit.

toire ? Un Guesclin, un Clisson, un Foix, un Boucicaut, qui tous ont porté l'armet et endossé une cuirasse. Qui pourroit rendre raison de la fortune de certains mots et de la proscription de quelques autres ? 7.

Ains a péri ; la voyelle qui le commence, et si propre pour l'élision, n'a pu le sauver ; il a cédé à un autre monosyllabe [1], et qui n'est au plus que son anagramme. *Certes* est beau dans sa vieillesse, et a encore de la force sur son déclin ; la poésie le réclame, et notre langue doit beaucoup aux écrivains qui le disent en prose, et qui se commettent pour lui dans leurs ouvrages. *Maint* est un mot qu'on ne devoit jamais abandonner, et par la facilité qu'il y avoit à le couler dans le style, et par son origine, qui est françoise. *Moult,* quoique latin, étoit dans son temps d'un même mérite, et je ne vois pas par où *beaucoup* l'emporte sur lui. Quelle persécution le *car* n'a-t-il pas essuyée [2] ! et, s'il n'eût trouvé de la protection parmi les gens polis, n'étoit-il pas banni honteusement d'une langue à qui il a rendu de si longs services, sans qu'on sût quel mot lui substituer ? *Cil* a été dans ses beaux jours le plus joli mot de la langue françoise ; il est douloureux pour les poètes qu'il ait

1. *Mais.* (*Note de l'auteur*, ajoutée dans la 8e édition.)

2. « Je ne sais pour quel intérêt, écrit Voiture à mademoiselle de Rambouillet, ils tâchent (les académiciens) d'ôter à *car* ce qui lui appartient, pour le donner à *pour ce que*, ni pourquoi ils veulent dire avec trois mots ce qu'ils peuvent dire avec trois lettres. » — On s'occupoit alors beaucoup de ces questions grammaticales, et il y avoit des cabales pour faire admettre ou proscrire certains mots par l'Académie, dont le dictionnaire étoit près de paroître.

vieilli. *Douloureux* ne vient pas plus naturellement de *douleur*, que de *chaleur* vient *chaleureux* ou *chaloureux*; celui-ci se passe, bien que ce fût une richesse pour la langue, et qu'il se dise fort juste où *chaud* ne s'emploie qu'improprement. *Valeur* devoit aussi nous conserver *valeureux; haine, haineux; peine, peineux; fruit, fructueux ; pitié, piteux ; joie, jovial ; foi, féal ; cour, courtois ; gîte, gisant; haleine, halené ; vanterie, vantard ; mensonge, mensonger ; coutume, coutumier,* comme *part* maintient *partial ; point, pointu* et *pointilleux ; ton, tonnant ; son, sonore ; frein, effréné ; front, effronté; ris, ridicule ; loi, loyal ; cœur, cordial ; bien, bénin ; mal, malicieux. Heur* se plaçoit où *bonheur* ne sauroit entrer ; il a fait *heureux,* qui est si françois, et il a cessé de l'être ; si quelques poètes s'en sont servis, c'est moins par choix que par la contrainte de la mesure. *Issue* prospère, et vient d'*issir,* qui est aboli. *Fin* subsiste sans conséquence pour *finer*, qui vient de lui, pendant que *cesse* et *cesser* règnent également. *Verd* ne fait plus *verdoyer ;* ni *fête, fêtoyer ;* ni *larme, larmoyer ;* ni *deuil, se douloir, se condouloir ;* ni *joie, s'éjouir,* bien qu'il fasse toujours *se réjouir, se conjouir,* ainsi qu'*orgueil, s'enorgueillir*[1]. On a dit *gent,* le corps *gent;* ce mot si facile non seulement est tombé, l'on voit même qu'il a entraîné *gentil* dans sa chute. On dit *diffamé,* qui dérive de *fame,* qui ne s'entend plus. On dit *curieux,* dé-

1. Var. *Ni deuil, se douloir, bien qu'orgueil fasse toujours s'enorgueillir*, 7e édition. La 8e a changé et ajouté comme ci-dessus.

rivé de *cure,* qui est hors d'usage. Il y avoit à gagner de dire *si que* pour *de sorte que,* ou *de manière que ; de moi,* au lieu de *pour moi* ou de *quant à moi ;* de dire *je sais que c'est qu'un mal,* plutôt que *je sais ce que c'est qu'un mal,* soit par l'analogie latine, soit par l'avantage qu'il y a souvent à avoir un mot de moins à placer dans l'oraison. L'usage a préféré *par conséquent* à *par conséquence,* et *en conséquence* à *en conséquent ; façons de faire* à *manières de faire,* et *manières d'agir* à *façons d'agir*...; dans les verbes, *travailler* à *ouvrer, être accoutumé* à *souloir, convenir* à *duire, faire du bruit* à *bruire; injurier* à *vilainer, piquer* à *poindre, faire ressouvenir* à *ramentevoir*...; et dans les noms, *pensées* à *pensers,* un si beau mot, et dont le vers se trouvoit si bien ; *grandes actions* à *prouesses, louanges* à *loz, méchanceté* à *mauvaistié, porte* à *huis, navire* à *nef, armée* à *ost, monastère* à *monstier, prairies* à *prées*...; tous mots qui pouvoient durer ensemble d'une égale beauté, et rendre une langue plus abondante [1]. L'usage a, par l'addition, la suppression, le changement ou le dérangement de quelques lettres, fait *frelater* de *fralater, prouver* de *preuver, profit* de *proufit, froment* de *froument* [2], *profil,* de *pourfil provision* de *pourveoir, promener* de *pourmener,* et *prome-*

1. Peut-être que ces regrets exprimés par La Bruyère sur la perte de certains mots ont contribué à les remettre en usage. Le fait est que plusieurs de ceux cités ici comme vieillis et proscrits ont repris cours et faveur, soit en prose, soit en vers.

2. Var. *Fourment*, 7e et 8e édition. Ce n'est que la 9e qui porte *froument*.

nade de *pourmenade.* Le même usage fait, selon l'occasion, d'*habile,* d'*utile,* de *facile,* de *docile*[1], de *mobile* et de *fertile,* sans y rien changer, des genres différents ; au contraire de *vil, vile, subtil, subtile*, selon leur terminaison, masculins ou féminins. Il a altéré les terminaisons anciennes : de *scel* il a fait *sceau ;* de *mantel, manteau ;* de *capel, chapeau ;* de *coutel, couteau ;* de *hamel, hameau;* de *damoisel, damoiseau;* de *jouvencel, jouvenceau ;* et cela sans que l'on voie guère ce que la langue françoise gagne à ces différences et à ces changements. Est-ce donc faire pour le progrès d'une langue que de déférer à l'usage ? Seroit-il mieux de secouer le joug de son empire si despotique ? Faudroit-il, dans une langue vivante, écouter la seule raison, qui prévient les équivoques, suit la racine des mots et le rapport qu'ils ont avec les langues originaires dont ils sont sortis, si la raison, d'ailleurs, veut qu'on suive l'usage[2] ? 7.

Si nos ancêtres ont mieux écrit que nous, ou si

1. Var. *De docile*, ajouté dans la 8e édition.

2. « Il me semble, dit Fénélon, qu'on a gêné et appauvri notre langue, depuis environ cent ans, en voulant la purifier. Il est vrai qu'elle étoit encore un peu uniforme et trop *verbeuse.* Mais le vieux langage se fait regretter quand nous le retrouvons dans Marot, dans Amyot, dans le cardinal d'Ossat, dans les ouvrages les plus enjoués et les plus sérieux ; il avoit je ne sais quoi de court, de naïf, de hardi, de vif et de passionné. On a retranché, si je ne me trompe, plus de mots qu'on n'en a introduit. D'ailleurs, je voudrois n'en perdre aucun et en acquérir de nouveaux. Je voudrois autoriser tout terme qui nous manque, et qui a un son doux, sans danger d'équivoque. » (*Lettre à l'Académie françoise sur l'éloquence*, 2 et 3.)

nous l'emportons sur eux par le choix des mots, par le tour et l'expression, par la clarté et la brièveté du discours, c'est une question souvent agitée, toujours indécise ; on ne la terminera point en comparant, comme l'on fait quelquefois, un froid écrivain de l'autre siècle aux plus célèbres de celui-ci, ou les vers de Laurent, payé pour ne plus écrire, à ceux de MAROT et de DESPORTES. Il faudroit, pour prononcer juste sur cette matière, opposer siècle à siècle, et excellent ouvrage à excellent ouvrage, par exemple les meilleurs rondeaux de BENSERADE ou de VOITURE à ces deux-ci, qu'une tradition nous a conservés, sans nous en marquer le temps ni l'auteur.

Bien à propos s'en vint Ogier en France
Pour le païs de mescreans monder ;
Jà n'est besoin de conter sa vaillance,
Puisque ennemis n'osoient le regarder.

Or, quand il eut tout mis en assurance,
De voyager il voulut s'enharder ;
En Paradis trouva l'eau de Jouvance,
Dont il se sceut de vieillesse engarder
Bien à propos.

Puis par cette eau son corps tout decrepite
Transmué fut par manière subite
En jeune gars, frais, gracieux et droit.

Grand dommage est que cecy soit sornettes ;
Filles connoy [1] qui ne sont pas jeunettes
A qui cette eau de Jouvance viendroit
Bien à propos.

---

1. Var. *Connois*, 7e et 8e édition. *Connoy*, 9e.

De cettuy[1] preux maints grands clercs ont écrit
Qu'oncques dangier n'étonna son courage;
Abusé fut par le malin esprit,
Qu'il épousa sous feminin visage.

Si piteux cas à la fin découvrit,
Sans un seul brin de peur ny de dommage,
Dont grand renom par tout le monde acquit,
Si qu'on tenoit tres honneste langage
De cettuy preux[2].

Bien-tost après fille de roy s'éprit
De son amour, qui voulentiers[3] s'offrit
Au bon Richard en second mariage.

Donc, s'il vaut mieux de diable[4] ou femme avoir,
Et qui des deux bruït plus en ménage,
Ceulx qui voudront, si le pourront sçavoir
De cettuy preux[5]. 7.

1. Var. *D'iceluy*, 7e édition.
2. Var. *D'iceluy preux*, 7e édition.
3. Var. *Volontiers*, 7e édition.
4. Var. *Ou Diable*, 7e et 8e édition; *de diable*, 9e.
5. Var. *D'iceluy preux*, 7e édition. — Selon M. Valckenaër, ces deux rondeaux seroient assez modernes, et par conséquent peu propres à décider la question posée par La Bruyère.

De la Chaire.

Le discours chrétien est devenu un spectacle. Cette tristesse évangélique qui en est l'âme ne s'y remarque plus ; elle est suppléée par les avantages[1] de la mine, par les inflexions de la voix, par la régularité du geste, par le choix des mots et par les longues énumérations. On n'écoute plus sérieusement la parole sainte ; c'est une sorte d'amusement entre mille autres ; c'est un jeu où il y a de l'émulation et des parieurs. 1.

¶ L'éloquence profane est transposée, pour ainsi dire, du barreau, où Le Maître, Pucelle et Fourcroy l'ont fait régner, et où elle n'est plus d'usage, à la chaire, où elle ne doit pas être. 4.

L'on fait assaut d'éloquence jusqu'au pied de l'autel et en la présence des mystères[2]. Celui qui écoute s'établit juge de celui qui prêche, pour condamner ou pour applaudir, et n'est pas plus converti par le discours qu'il favorise que par celui auquel il est contraire. L'orateur plaît aux

1. Var. *Par l'avantage*, dans les trois premières éditions.

2. Var. Les trois premières éditions portent : *Jusques au pied de l'autel et dans la chaire de la vérité.* — « Quoi ! s'écrie Fénelon, le dispensateur des mystères de Dieu sera-t-il un déclamateur jaloux de sa réputation et amoureux d'une vaine pompe ? N'osera-t-il parler de Dieu à son peuple sans avoir rangé toutes ses paroles et appris, en écolier, sa leçon par cœur ? » (*Dialogue 3 sur l'éloquence.*)

uns, déplaît aux autres, et convient avec tous en une chose, que, comme il ne cherche point à les rendre meilleurs, ils ne pensent pas aussi à le devenir. 1.

Un apprentif est docile, il écoute son maître, il profite de ses leçons, et il devient maître. L'homme indocile critique le discours du prédicateur comme le livre du philosophe, et il ne devient ni chrétien ni raisonnable[1]. 4.

¶ Jusqu'à ce qu'il revienne[2] un homme qui, avec un style nourri des saintes Ecritures, explique au peuple la parole divine uniment et familièrement, les orateurs et les déclamateurs seront suivis. 1.

¶ Les citations profanes, les froides allusions, le mauvais pathétique, les antithèses, les figures outrées, ont fini; les portraits finiront et feront place à une simple explication de l'Evangile, jointe aux mouvements qui inspirent la conversion. 1.

1. « Parmi tous ceux qui nous écoutent, il en est peu qui ne s'érigent en juges et en censeurs de la parole sainte. On passe sans attention sur les vérités les plus étonnantes et qui seroient d'un plus grand usage pour soi, et tout le fruit qu'on retire d'un discours chrétien se borne à en avoir mieux remarqué les défauts que tout autre. » (Massillon, *Carême, premier dimanche, sur la parole de Dieu.*)

2. Les *clefs* citent Le Tourneux, auteur de *L'Année sainte* et d'un autre ouvrage, *Principes et règles de la vie chrétienne*, dont madame de Sévigné fait l'éloge (Lettres des 11 novembre 1688 et 2 février 1689). Boileau, interrogé par Louis XIV au sujet de Le Tourneux, répondit : « Avant que ce prédicateur entre en chaire, sur sa mine, on ne voudroit pas qu'il y entrât; et, quand il y est, on ne voudroit pas qu'il en sortît. »

¶ Cet homme que je souhaitois impatiemment, et que je ne daignois pas espérer de notre siècle, est enfin venu. Les courtisans, à force de goût et de connoître les bienséances, lui ont applaudi; ils ont, chose incroyable! abandonné la chapelle du roi pour venir entendre avec le peuple la parole de Dieu annoncée par cet homme apostolique[1]. La ville n'a pas été de l'avis de la cour: où il a prêché, les paroissiens ont déserté; jusqu'aux marguilliers ont disparu; les pasteurs ont tenu ferme, mais les ouailles se sont dispersées, et les orateurs voisins en ont grossi leur auditoire. Je devois le prévoir et ne pas dire qu'un tel homme n'avoit qu'à se montrer pour être suivi, et qu'à parler pour être écouté: ne savois-je pas quelle est dans les hommes, et en toutes choses, la force indomptable de l'habitude? Depuis trente années on prête l'oreille aux rhéteurs, aux déclamateurs, aux *énumérateurs*; on court ceux qui peignent en grand ou en miniature. Il n'y a pas long-temps qu'ils avoient des chutes ou des transitions ingénieuses, quelquefois même si vives et si aiguës qu'elles pouvoient passer pour épigrammes; ils les ont adoucies, je l'avoue, et ce ne sont plus que des madrigaux. Ils ont toujours, d'une nécessité

1. Le P. Séraphin, capucin. (*Note de La Bruyère.*) Saint-Simon parle de ce prédicateur et du succès qu'il eut à la cour. « C'est de lui, dit-il, qu'est venu ce mot si répété depuis : *Sans Dieu point de cervelle*. . Le roi ayant fait des reproches à M. de Vendôme de ce qu'il n'alloit point aux sermons du Père Séraphin, M. de Vendôme lui répondit librement qu'il ne pouvoit aller entendre un homme qui disoit tout ce qui lui plaisoit, sans que personne eût la liberté de lui répondre, et fit rire le roi par cette saillie. » (*Mémoires*, t. 2, pages 151, in-12.)

indispensable et géométrique, trois sujets admirables de vos attentions : ils prouveront une telle chose dans la première partie de leur discours, cette autre dans la seconde partie, et cette autre encore dans la troisième. Ainsi vous serez convaincu d'abord d'une certaine vérité, et c'est leur premier point; d'une autre vérité, et c'est leur second point; et puis d'une troisième vérité, et c'est leur troisième point. De sorte que la première réflexion vous instruira d'un principe des plus fondamentaux de votre religion; la seconde, d'un autre principe qui ne l'est pas moins; et la dernière réflexion, d'un troisième et dernier principe, le plus important de tous, qui est remis pourtant, faute de loisir, à une autre fois. Enfin, pour reprendre et abréger cette division et former un plan.... Encore! dites-vous, et quelles préparations pour un discours de trois quarts d'heure qui leur reste à faire! Plus ils cherchent à le digérer et à l'éclaircir, plus ils m'embrouillent. Je vous crois sans peine, et c'est l'effet le plus naturel de tout cet amas d'idées qui reviennent à la même, dont ils chargent sans pitié la mémoire de leurs auditeurs. Il semble, à les voir s'opiniâtrer à cet usage, que la grâce de la conversion soit attachée à ces énormes partitions[1]. Comment, néanmoins, seroit-on converti par de tels apôtres, si l'on ne peut

1. « Elles dessèchent et gênent le discours, dit Fénelon; elles le coupent en deux ou trois parties, qui interrompent l'action de l'orateur et l'effet qu'elle doit produire; il n'y a plus d'unité véritable; ce sont deux ou trois discours différents, qui ne sont unis que par une liaison arbitraire. » (Voir les *Dialogues sur l'éloquence et* la *Lettre* qui les suit.)

qu'à peine les entendre articuler, les suivre et ne les pas perdre de vue? Je leur demanderois volontiers qu'au milieu de leur course impétueuse, ils voulussent plusieurs fois reprendre haleine, souffler un peu et laisser souffler leurs auditeurs. Vains discours, paroles perdues! Le temps des homélies n'est plus; les Basile, les Chrysostôme, ne le rameneroient pas; on passeroit en d'autres diocèses pour être hors de la portée de leur voix et de leurs familières instructions. Le commun des hommes aime les phrases et les périodes, admire ce qu'il n'entend pas, se suppose instruit, content de décider entre un premier et un second point, ou entre le dernier sermon et le pénultième. 8.

¶ Il y a moins d'un siècle qu'un livre françois étoit un certain nombre de pages latines, où l'on découvroit quelques lignes ou quelques mots en notre langue. Les passages, les traits et les citations n'en étoient pas demeurés là : Ovide et Catulle achevoient de décider des mariages et des testaments, et venoient avec les Pandectes au secours de la veuve et des pupilles. Le sacré et le profane ne se quittoient point; ils s'étoient glissés ensemble jusque dans la chaire; saint Cyrille, Horace, saint Cyprien, Lucrèce, parloient alternativement; les poètes étoient de l'avis de saint Augustin et de tous les Pères; on parloit latin, et long-temps, devant des femmes et des marguilliers; on a parlé grec : il falloit savoir prodigieusement pour prêcher si mal. Autre temps, autre usage : le texte est encore latin, tout le discours est françois, et d'un beau françois; l'Evangile même n'est pas cité; il faut savoir aujourd'hui très peu de chose pour bien prêcher. 5.

¶ L'on a enfin banni la scholastique de toutes les chaires des grandes villes, et on l'a reléguée dans les bourgs et dans les villages pour l'instruction et pour le salut du laboureur ou du vigneron. 4.

¶ C'est avoir de l'esprit que de plaire au peuple dans un sermon par un style fleuri, une morale enjouée, des figures réitérées, des traits brillants et de vives descriptions; mais ce n'est point en avoir assez[1]. Un meilleur esprit néglige[2] ces ornements étrangers, indignes de servir à l'Evangile; il prêche simplement, fortement, chrétiennement[3]. 1.

¶ L'orateur fait de si belles images de certains désordres, y fait entrer des circonstances si délicates, met tant d'esprit, de tour et de raffinement dans celui qui pèche, que, si je n'ai pas de pente à vouloir ressembler à ses portraits, j'ai besoin du moins que quelque apôtre, avec un style plus

1. « Mettre trop d'esprit dans un ouvrage, a dit Marmontel, c'est n'en avoir pas assez. »

2. Var. *Un meilleur esprit condamne dans les autres, et néglige pour soi*, dans les trois premières éditions.

3. « J'avoue que le genre fleuri a ses grâces; mais elles sont déplacées dans les discours où il ne s'agit point d'un jeu d'esprit plein de délicatesse... Que penseroit-on d'un prédicateur qui voudroit montrer aux pécheurs le jugement de Dieu pendant sur leur tête, et l'enfer ouvert sous leurs pieds, avec les jeux de mots les plus affectés. ... Je cherche un homme sérieux, qui me parle pour moi, et non pour lui; qui veuille mon salut, et non sa vaine gloire. L'homme digne d'être écouté est celui qui ne se sert de la parole que pour la pensée et de la pensée que pour la vérité et la vertu. Rien n'est plus méprisable qu'un parleur de métier, qui fait de ses paroles ce qu'un charlatan fait de ses remèdes. » (Fénelon, *Lettre à l'Académie françoise, sur l'éloquence*, § 4.)

chrétien, me dégoûte des vices dont l'on m'avoit fait une peinture si agréable. 1.

¶ Un beau sermon est un discours oratoire qui est dans toutes ses règles, purgé de tous ses défauts, conforme aux préceptes de l'éloquence humaine, et paré de tous les ornements de la rhétorique. Ceux qui entendent finement n'en perdent pas le moindre trait ni une seule pensée ; ils suivent sans peine l'orateur dans toutes les énumérations où il se promène, comme dans toutes les élévations où il se jette ; ce n'est une énigme que pour le peuple. 4.

¶ Le solide et l'admirable discours que celui qu'on vient d'entendre ! Les points de religion les plus essentiels, comme les plus pressants motifs de conversion, y ont été traités ; quel grand effet n'a-t-il pas dû faire sur l'esprit et dans l'âme de tous les auditeurs ! Les voilà rendus ; ils en sont émus et touchés au point de résoudre dans leur cœur, sur ce sermon de *Théodore*, qu'il est encore plus beau que le dernier qu'il a prêché[1]. 4.

¶ La morale douce et relâchée tombe avec celui qui la prêche ; elle n'a rien qui réveille et qui pique la curiosité d'un homme du monde, qui craint moins qu'on ne pense une doctrine sévère, et qui l'aime même dans celui qui fait son devoir en l'annonçant. Il semble donc qu'il y ait dans l'Eglise comme deux états qui doivent la partager : celui

1. On a pensé que La Bruyère avoit voulu désigner Bourdaloue dans cet article et le précédent ; mais, quoique la critique tombe plutôt sur les auditeurs que sur le prédicateur, les sermons de Bourdaloue produsoient mieux que l'effet dont il s'agit : ils opéroient d'éclatantes conversions.

de dire la vérité dans toute son étendue, sans égards, sans déguisement, celui de l'écouter avidement, avec goût, avec admiration, avec éloges, et de n'en faire cependant ni pis, ni mieux. 1.

¶ L'on peut faire ce reproche à l'héroïque vertu des grands hommes, qu'elle a corrompu l'éloquence, ou du moins amolli le style de la plupart des prédicateurs. Au lieu de s'unir seulement avec les peuples pour bénir le Ciel de si rares présents qui en sont venus, ils ont entré en société avec les auteurs et les poëtes, et, devenus comme eux panégyristes, ils ont enchéri sur les épîtres dédicatoires, sur les stances et sur les prologues; ils ont changé la parole sainte en un tissu de louanges, justes à la vérité, mais mal placées, intéressées, que personne n'exige d'eux, et qui ne conviennent point à leur caractère. On est heureux si, à l'occasion du héros qu'ils célèbrent jusque dans le sanctuaire, ils disent un mot de Dieu et du mystère qu'ils devoient prêcher; il s'en est trouvé quelques uns qui, ayant assujetti le saint Evangile, qui doit être commun à tous, à la présence d'un seul auditeur, se sont vus déconcertés par des hasards qui le retenoient ailleurs, n'ont pu prononcer devant des chrétiens un discours chrétien qui n'étoit pas fait pour eux, et ont été suppléés par d'autres orateurs qui n'ont eu le temps que de louer Dieu dans un sermon précipité[1]. 4.

1. La *clef* rapporte le fait suivant : « L'abbé de Roquette, neveu de l'évêque d'Autun, ayant à prêcher devant le roi un jour de jeudi saint, avoit préparé un beau discours, rempli des louanges du roi, qui s'y devoit trouver; mais, le roi ne l'ayant pu, à cause de quelques affai-

¶ *Théodule* a moins réussi que quelques uns de ses auditeurs ne l'appréhendoient ; ils sont contents de lui et de son discours ; il a mieux fait[1] à leur gré que de charmer l'esprit et les oreilles, qui est de flatter leur jalousie. 1.

¶ Le métier de la parole ressemble en une chose à celui de la guerre : il y a plus de risques qu'ailleurs, mais la fortune y est plus rapide. 1.

¶ Si vous êtes d'une certaine qualité, et que vous ne vous sentiez point d'autre talent que celui de faire de froids discours, prêchez, faites de froids discours[2] : il n'y a rien de pire pour sa fortune que d'être entièrement ignoré. *Théodat* a été payé de ses mauvaises phrases et de son ennuyeuse monotonie. 1.

¶ L'on a eu de grands évêchés par un mérite de chaire qui présentement ne vaudroit pas à son homme une simple prébende. 1.

¶ Le nom de ce panégyriste semble gémir sous le poids des titres dont il est accablé ; leur grand nombre remplit de vastes affiches qui sont distribuées dans les maisons, ou que l'on lit par les rues en caractères monstrueux, et qu'on ne peut non plus ignorer que la place publique. Quand, sur une si belle montre, l'on a seulement essayé du personnage, et qu'on l'a un peu écouté, l'on reconnoît qu'il manque au dénombrement de ses qualités celle de mauvais prédicateur. 1.

res qui lui survinrent, il n'osa monter en chaire, n'ayant plus d'occasion de débiter son discours. »

1. Var. *Et il a mieux fait*, dans les éditions antérieures à la 8e.

2. Var. Ces mots, *faites de froids discours*, n'ont été ajoutés que dans la 7e édition.

¶ L'oisiveté des femmes, et l'habitude qu'ont les hommes de les courir partout où elles s'assemblent, donnent du nom à de froids orateurs et soutiennent quelque temps ceux qui ont décliné. 7.

¶ Devroit-il suffire d'avoir été grand et puissant dans le monde pour être louable ou non, et, devant le saint autel et dans la chaire de la vérité, loué et célébré à ses funérailles? N'y a-t-il point d'autre grandeur que celle qui vient de l'autorité et de la naissance? Pourquoi n'est-il pas établi de faire publiquement le panégyrique d'un homme qui a excellé pendant sa vie dans la bonté, dans l'équité, dans la douceur, dans la fidélité, dans la piété[1]? Ce qu'on appelle une oraison funèbre n'est aujourd'hui bien reçue du plus grand nombre des auditeurs qu'à mesure qu'elle s'éloigne davantage du discours chrétien, ou, si vous l'aimez mieux ainsi, qu'elle approche de plus près d'un éloge profane. 6.

¶ L'orateur cherche par ses discours un évêché; l'apôtre fait des conversions; il mérite de trouver ce que l'autre cherche. 1.

¶ L'on voit des clercs[2] revenir de quelques provinces où ils n'ont pas fait un long séjour, vains des conversions qu'ils ont trouvées toutes faites,

1. Mais si cet homme est peu connu, son éloge public fera peu d'effet. Ce n'est point la grandeur qui vient de l'autorité et de la naissance qu'on louoit dans les oraisons funèbres, c'est celle qui vient des vertus, et, en proposant des exemples dans les hautes positions, l'on agissoit plus fortement sur les esprits.

2. Var. *Ecclésiastiques*. (*Note de l'auteur*, dans les trois premières éditions seulement.)

comme de celles qu'ils n'ont pu faire, se comparer déjà aux VINCENT et aux XAVIER, et se croire des hommes apostoliques ; de si grands travaux et de si heureuses missions ne seroient pas, à leur gré, payées d'une abbaye. 1,

¶ Tel, tout d'un coup, et sans y avoir pensé la veille, prend du papirr, une plume, dit en soi-même : Je vais faire un livre, sans autre talent pour écrire que le besoin qu'il a de cinquante pistoles. Je lui crie inutilement : Prenez une scie, *Dioscore*, sciez, ou bien tournez, ou faites une jante de roue ; vous aurez votre salaire[1]. Il n'a point fait l'apprentissage de tous ces métiers. Copiez donc, transcrivez, soyez au plus correcteur d'imprimerie, n'écrivez point. Il veut écrire et faire imprimer, et parcequ'on n'envoie pas à l'imprimeur un cahier blanc, il le barbouille de ce qui lui plaît : il écriroit volontiers que la Seine coule à Paris, qu'il y a sept jours dans la semaine, ou que le temps est à la pluie ; et comme ce discours n'est ni contre la religion ni contre l'Etat, et qu'il ne fera point d'autre désordre dans le public que de lui gâter le goût et l'accoutumer aux choses fades et insipides, il passe à l'examen, il est imprimé, et, à la honte du siècle, comme pour l'humiliation des bons auteurs, réimprimé. De même, un homme dit en son cœur : Je prêcherai, et il prêche ; le voilà en chaire, sans autre talent ni vocation que le besoin d'un bénéfice. 7.

1. Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent,
Ouvrier estimé dans un art nécessaire,
Qu'écrivain du commun et poète vulgaire.

(Boileau, *Art poétique*, ch. 4.)

¶ Un clerc mondain ou irréligieux, s'il monte en chaire, est déclamateur. 1.

Il y a au contraire des hommes saints, et dont le seul caractère est efficace pour la persuasion; ils paroissent, et tout un peuple qui doit les écouter est déjà ému et comme persuadé par leur présence; le discours qu'ils vont prononcer fera le reste. 1.

¶ L'. de Meaux et le P. Bourdaloue me rappellent Démosthènes et Cicéron. Tous deux, maîtres dans l'éloquence de la chaire, ont eu le destin des grands modèles; l'un a fait de mauvais censeurs, l'autre de mauvais copistes[1]. 4.

¶ L'éloquence de la chaire, en ce qui y entre d'humain et du talent de l'orateur, est cachée, connue de peu de personnes, et d'une difficile exécution. Quel art en ce genre pour plaire en persuadant! Il faut marcher par des chemins battus, dire ce qui a été dit, et ce que l'on prévoit que vous allez dire. Les matières sont grandes, mais usées et triviales; les principes sûrs, mais dont les auditeurs pénètrent les conclusions d'une seule vue. Il y entre des sujets qui sont sublimes; mais qui peut traiter le sublime? Il y a des mystères que l'on doit expliquer, et qui s'expliquent mieux par une leçon de l'école que par un discours oratoire. La morale même de la chaire, qui comprend une matière aussi vaste et aussi diversifiée que le sont les mœurs des hommes, roule sur les mêmes pivots, retrace les mêmes images, et se prescrit des

1. Ce que La Bruyère dit ici de Bossuet et de Bourdaloue prouve qu'il les mettoit tous deux hors de cause dans ses critiques du discours chrétien.

bornes bien plus étroites que la satire. Après l'invective commune contre les honneurs, les richesses et le plaisir, il ne reste plus à l'orateur qu'à courir à la fin de son discours et à congédier l'assemblée. Si quelquefois on pleure, si on est ému, après avoir fait attention au génie et au caractère de ceux qui font pleurer, peut-être conviendra-t-on que c'est la matière qui se prêche elle-même, et notre intérêt le plus capital qui se fait sentir; que c'est moins une véritable éloquence que la ferme poitrine du missionnaire qui nous ébranle et qui cause en nous ces mouvements. Enfin, le prédicateur n'est point soutenu, comme l'avocat, par des faits toujours nouveaux, par de différents événements, par des aventures inouïes; il ne s'exerce point sur les questions douteuses; il ne fait point valoir les violentes conjectures et les présomptions, toutes choses néanmoins qui élèvent le génie, lui donnent de la force et de l'étendue, et qui contraignent bien moins l'éloquence qu'elles ne la fixent et ne la dirigent; il doit au contraire tirer son discours d'une source commune, et où tout le monde puise; et s'il s'écarte de ces lieux communs, il n'est plus populaire, il est abstrait ou déclamateur, il ne prêche plus l'Evangile. Il n'a besoin que d'une noble simplicité, mais il faut l'atteindre: talent rare, et qui passe les forces du commun des hommes; ce qu'ils ont de génie, d'imagination, d'érudition et de mémoire, ne leur sert souvent qu'à s'en éloigner. 5.

La fonction de l'avocatest pénible, laborieuse, et suppose, dans celui qui l'exerce, un riche fonds et de grandes ressources. Il n'est pas seulement chargé, comme le prédicateur, d'un certain nombre d'o-

raisons composées avec loisir, récitées de mémoire, avec autorité, sans contradicteurs, et qui, avec de médiocres changements, lui font honneur plus d'une fois; il prononce de graves plaidoyers devant des juges qui peuvent lui imposer silence, et contre des adversaires qui l'interrompent; il doit être prêt sur la réplique; il parle en un même jour, dans divers tribunaux, de différentes affaires. Sa maison n'est pas pour lui un lieu de repos et de retraite, ni un asile contre les plaideurs; elle est ouverte à tous ceux qui viennent l'accabler de leurs questions et de leurs doutes; il ne se met pas au lit, on ne l'essuie point, on ne lui prépare point des rafraîchissements; il ne se fait point dans sa chambre un concours de monde de tous les états et de tous les sexes pour le féliciter sur l'agrément et sur la politesse de son langage, lui remettre l'esprit sur un endroit où il a couru risque de demeurer court, ou sur un scrupule qu'il a sur[1] le chevet d'avoir plaidé moins vivement qu'à l'ordinaire. Il se délasse d'un long discours par de plus longs écrits, il ne fait que changer de travaux et de fatigues; j'ose dire qu'il est, dans son genre, ce qu'étoient dans le leur les premiers hommes apostoliques. 5.

Quand on a ainsi distingué l'éloquence du barreau de la fonction de l'avocat, et l'éloquence de la chaire du ministère du prédicateur, on croit voir qu'il est plus aisé de prêcher que de plaider, et plus difficile de bien prêcher que de bien plaider[2]. 5.

¶ Quel avantage n'a pas un discours prononcé

1. *Sur* répété.

2. Dans cette comparaison du prédicateur avec l'avo-

sur un ouvrage qui est écrit ! Les hommes sont les dupes de l'action et de la parole, comme de tout l'appareil de l'auditoire : pour peu de prévention qu'ils aient en faveur de celui qui parle, ils l'admirent, et cherchent ensuite à le comprendre : avant qu'il ait commencé, ils s'écrient qu'il va bien faire ; ils s'endorment bientôt, et, le discours fini, ils se réveillent pour dire qu'il a bien fait. On se passionne moins pour un auteur : son ouvrage est lu dans le loisir de la campagne, ou dans le silence du cabinet ; il n'y a point de rendez-vous publics pour lui applaudir, encore moins de cabale pour lui sacrifier tous ses rivaux, et

cat, La Bruyère n'a fait que développer les idées de Montaigne, et il conclut de même. Voici ce qu'on trouve dans les *Essais*, livre 1, chapitre 10 : « Au don d'eloquence, les uns ont la facilité et la promptitude ;... les aultres, plus tardifs, ne parlent jamais rien qu'elaboré et premedité Comme on donne des regles aux dames de prendre les jeux et les exercices du corps, selon l'advantage de ce qu'elles ont de plus beau, si j'avois à conseiller de mesme en ces deux divers advantages de l'eloquence, de laquelle il semble en nostre siecle que les prescheurs et les advocats facent principale profession, le tardif seroit mieulx prescheur, ce me semble, et l'aultre mieulx advocat, parceque la charge de cettuy-là luy donne autant qu'il luy plaist de loisir pour se preparer, et puis sa carriere se passe d'un fil et d'une suite sans interruption ; là où les commoditez de l'advocat le pressent à toute heure de se mettre en lice, et les responces improuveues de sa partie adverse le rejectent de son bransle, où il lui fault sur-le-champ prendre nouveau party. La part de l'advocat est plus difficile que celle du prescheur, et nous trouvons pourtant, ce m'est advis, plus de passables advocats que de prescheurs, au moins en France. Il semble que ce soit plus le propre de l'esprit d'avoir son operation prompte et soubdaine, et plus le propre du jugement de l'avoir lente et posée. »

pour l'élever à la prélature. On lit dans son livre, quelque excellent qu'il soit, dans l'esprit de le trouver médiocre; on le feuillette, on le discute, on le confronte; ce ne sont pas des sons qui se perdent en l'air et qui s'oublient; ce qui est imprimé demeure imprimé. On l'attend quelquefois plusieurs jours avant l'impression pour le décrier, et le plaisir le plus délicat que l'on en tire vient de la critique qu'on en fait; on est piqué d'y trouver à chaque page des traits qui doivent plaire, on va même souvent jusqu'à appréhender d'en être diverti, et on ne quitte ce livre que parcequ'il est bon. Tout le monde ne se donne pas pour orateur; les phrases, les figures, le don de la mémoire, la robe ou l'engagement de celui qui prêche, ne sont pas des choses qu'on ose ou qu'on veuille[1] toujours s'approprier. Chacun, au contraire, croit penser bien, et écrire encore mieux ce qu'il a pensé; il en est moins favorable à celui qui pense et qui écrit aussi bien que lui. En un mot, le *sermonneur* est plus tôt évêque que le plus solide écrivain n'est revêtu d'un prieuré simple; et dans la distribution des grâces, de nouvelles sont accordées à celui-là, pendant que l'auteur grave se tient heureux d'avoir ses restes. 7.

¶ S'il arrive que les méchants vous haïssent et vous persécutent, les gens de bien vous conseillent de vous humilier devant Dieu, pour vous mettre en garde contre la vanité qui pourroit vous venir de déplaire à des gens de ce caractère : de même, si certains hommes, sujets à se récrier sur le médiocre, désapprouvent un ouvrage que vous

1. Var. *Qu'on veuille ou qu'on ose*, 7e édition.

aurez écrit, ou un discours que vous venez de prononcer en public, soit au barreau, soit dans la chaire, ou ailleurs, humiliez-vous; on ne peut guère être exposé à une tentation d'orgueil plus délicate et plus prochaine. 8.

¶ Il me semble qu'un prédicateur devroit faire choix dans chaque discours d'une vérité unique, mais capitale, terrible ou instructive, la manier à fond, et l'épuiser; abandonner toutes ces divisions si recherchées, si retournées, si remaniées[1] et si différenciées; ne point supposer ce qui est faux, je veux dire que le grand ou le beau monde sait sa religion et ses devoirs; et ne pas appréhender de faire, ou à ces bonnes têtes, ou à ces esprits si raffinés, des catéchismes[2]; ce temps si long que l'on use à composer un long ouvrage, l'employer à se rendre si maître de sa matière, que le tour et les expressions naissent dans l'action, et coulent de source; se livrer, après une certaine préparation, à son génie et aux mouvements qu'un grand sujet peut inspirer; qu'il pourroit enfin s'épargner ces prodigieux efforts de mémoire, qui ressemblent

1. Var. Les mots *si remaniées* ont été ajoutés dans la 8e édition.

2. « Il y a toujours les trois quarts de l'auditoire qui ignorent les premiers fondements de la religion, que le prédicateur suppose qu'on sait. — Mais voudriez-vous que dans un bel auditoire un prédicateur allât expliquer le catéchisme? — On peut, sans offenser ses auditeurs, rappeler les histoires qui sont l'origine et l'institution de toutes les choses saintes... Mais peu de gens savent assez toute la religion pour la bien expliquer. Tel fait des sermons qui sont beaux, qui ne sauroit faire un catéchisme solide, encore moins une homélie. » (Fénelon, *Dialogue III, sur l'éloquence.*)

mieux à une gageure qu'à une affaire sérieuse, qui corrompent le geste et défigurent le visage; jeter au contraire, par un bel enthousiasme, la persuasion dans les esprits et l'alarme dans le cœur, et toucher ses auditeurs d'une toute autre crainte que de celle de le voir demeurer court[1]. 4.

¶ Que celui qui n'est pas encore assez parfait pour s'oublier soi-même dans le ministère de la parole sainte ne se décourage point par les règles austères qu'on lui prescrit, comme si elles lui ôtoient les moyens de faire montre de son esprit, et de monter aux dignités où il aspire : quel plus beau talent que celui de prêcher apostoliquement? et quel autre mérite mieux un évêché[2] ? Fénelon

1. Fénelon veut aussi qu'on prêche d'abondance et d'inspiration, après avoir médité profondément son sujet. « Je trouve, dit-il, qu'il est fort indigne du prêtre qu'il passe sa vie dans son cabinet à arrondir des périodes, à retoucher des portraits et à inventer des divisions... Celui qui n'apprend point par cœur parle naturellement; il ne parle point en déclamateur; les choses coulent de source; ses expressions sont vives et pleines de mouvement; la chaleur même qui l'anime lui fait trouver des expressions et des figures qu'il n'auroit pu préparer dans son étude... Représentez-vous au contraire un homme qui n'oseroit dire que sa leçon : tout est nécessairement compassé dans son style, et il ne peut s'abandonner à un mouvement extraordinaire sans se mettre en danger de perdre le fil de son discours. » On retrouve dans les *Dialogues sur l'éloquence* toutes les idées de La Bruyère sur la chaire, avec plus de développement. Fénelon cite, à la fin, ces belles paroles de saint Jérôme à Népotien : « Quand vous enseignerez dans l'église, n'excitez point les applaudissements, mais les gémissements du peuple. Que les larmes de vos auditeurs soient vos louanges. »

2. Var. *Est plus digne d'un évêché?* dans la 4e édition, et l'article se termine là. Ce qui concerne Fénelon a été ajouté dans la 5e.

en étoit-il indigne ? auroit-il pu échapper au choix du prince que par un autre choix ? 4.

DES ESPRITS FORTS.

Les esprits forts savent-ils qu'on les appelle ainsi par ironie ? Quelle plus grande foiblesse que d'être incertain quel [1] est le principe de son être, de sa vie, de ses sens, de ses connoissances, et quelle en doit être la fin ? Quel découragement plus grand que de douter si son âme n'est point matière comme la pierre et le reptile, et si elle n'est point corruptible comme ces viles créatures ? N'y a-t-il pas plus de force et de grandeur [2] à recevoir dans notre esprit l'idée d'un être supérieur à tous les êtres, qui les a tous faits, et à qui tous se doivent rapporter ; d'un être souverainement parfait, qui est pur, qui n'a point commencé et qui ne peut finir, dont notre âme est l'image, et, si j'ose dire, une portion [3], comme esprit et comme immortelle ? 1.

¶ Le docile et le foible sont susceptibles d'impressions : l'un en reçoit de bonnes, l'autre de mauvaises ; c'est-à-dire que le premier est persuadé et fidèle, et que le second est entêté et corrompu. Ainsi l'esprit docile admet la vraie reli-

1. *Quel* répété là est encore une négligence.
2. Var. *Et plus de grandeur*, dans les quatre premières éditions.
3. Var. *Et même une portion*, dans les trois premières éditions.

gion, et l'esprit foible ou n'en admet aucune, ou en admet une fausse ; or l'esprit fort ou n'a point de religion, ou se fait une religion : donc l'esprit fort, c'est l'esprit foible[1]. 6.

¶ J'appelle mondains, terrestres ou grossiers, ceux dont l'esprit et le cœur sont attachés à une petite portion de ce monde qu'ils habitent, qui est la terre; qui n'estiment rien, qui n'aiment rien au-delà : gens aussi limités que ce qu'ils appellent leurs possessions ou leur domaine, que l'on mesure, dont on compte les arpents, et dont on montre les bornes. Je ne m'étonne pas que des hommes qui s'appuient sur un atome chancellent dans les moindres efforts qu'ils font pour sonder la vérité, si avec des vues si courtes ils ne percent point, à travers le ciel et les astres, jusques à Dieu même; si, ne s'apercevant point ou de l'excellence de ce qui est esprit, ou de la dignité de l'âme, ils ressentent encore moins combien elle est difficile à assouvir, combien la terre entière est au-dessous d'elle, de quelle nécessité lui devient un être souverainement parfait, qui est Dieu, et quel besoin indispensable elle a d'une

1. « Ce n'est pas la force de la raison, a dit Massillon, qui a amené là les prétendus incrédules ; c'est la foiblesse d'un cœur corrompu qui n'a pu surmonter ses penchants les plus honteux ; c'est même une lâcheté de courage, qui, ne pouvant soutenir et regarder d'un œil ferme les terreurs et les menaces de la religion, tâche de s'étourdir en redisant sans cesse que ce sont des frayeurs puériles ; c'est un homme qui a peur la nuit et qui chante en marchant tout seul dans les ténèbres, pour se rassurer lui-même... ; c'est un lâche qui cache sa peur sous une fausse ostentation de bravoure. » (*Carême, sermon du mardi de la quatrième semaine.*)

religion qui le lui indique, et qui lui en est une caution sûre. Je comprends au contraire fort aisément qu'il est naturel à de tels esprits de tomber dans l'incrédulité ou l'indifférence, et de faire servir Dieu et la religion à la politique, c'est-à-dire à l'ordre et à la décoration de ce monde, la seule chose, selon eux, qui mérite qu'on y pense. 5.

¶ Quelques uns achèvent de se corrompre par de longs voyages, et perdent le peu de religion qui leur restoit; ils voient de jour à autre un nouveau culte, diverses mœurs, diverses cérémonies; ils ressemblent à ceux qui entrent dans les magasins, indéterminés sur le choix des étoffes qu'ils veulent acheter : le grand nombre de celles qu'on leur montre les rend plus indifférents; elles ont chacune leur agrément et leur bienséance; ils ne se fixent point, ils sortent sans emplette. 5.

¶ Il y a des hommes qui attendent à être dévots et religieux que tout le monde se déclare impie et libertin : ce sera alors le parti du vulgaire; ils sauront s'en dégager. La singularité leur plaît dans une matière si sérieuse et si profonde; ils ne suivent la mode et le train commun que dans les choses de rien et de nulle suite; qui sait même s'ils n'ont pas déjà mis une sorte de bravoure et d'intrépidité à courir tout le risque de l'avenir? Il ne faut pas d'ailleurs que, dans une certaine condition, avec une certaine étendue d'esprit et de certaines vues, l'on songe à croire comme les savants et le peuple[1]. 5.

¶ L'on doute de Dieu dans une pleine santé,

1. Rousseau a dit, en parlant des philosophes de son temps : « Pourvu qu'ils s'élèvent au dessus du vulgaire,

comme l'on doute que ce soit pécher que d'avoir un commerce avec une personne libre[1] ; quand l'on devient malade, et que l'hydropisie est formée, l'on quitte sa concubine, et l'on croit en Dieu[2]. 1.

¶ Il faudroit s'éprouver et s'examiner très sérieusement avant que de se déclarer esprit fort ou libertin, afin, au moins, et selon ses principes, de finir comme l'on a vécu; ou, si l'on ne se sent pas la force d'aller si loin, se résoudre de vivre comme l'on veut mourir. 1.

¶ Toute plaisanterie dans un homme mourant est hors de sa place ; si elle roule sur de certains chapitres, elle est funeste. C'est une extrême misère que de donner à ses dépens, à ceux que l'on laisse, le plaisir d'un bon mot[3]. 1.

Dans quelque prévention ou l'on puisse être sur ce qui doit suivre la mort, c'est une chose bien

que demandent-ils de plus? L'essentiel est de penser autrement que les autres. Chez les croyants ils sont athées; chez les athées ils seroient croyants. » (*Emile*, t. 2, l 4.) Et ailleurs : « C'est de l'opinion publique qu'ils sont ennemis; pour les ramener aux pieds des autels, il suffiroit de les reléguer parmi les athées. O fureur de se distinguer, que ne pouvez-vous point! (*Discours sur les sciences et les arts.*)

1. Une fille. (*Note de l'auteur.*)

2. « Le malade croit aux dieux, il se souvient qu'il est homme... Tout ce qu'il se propose, s'il a le bonheur d'échapper, c'est de mener une vie douce et tranquille, une vie innocente et heureuse. Soyons donc aux jours de la santé ce que nous promettons d'être dans la maladie. (Pline le jeune, Ep. 7, 26)

3. « De ces viles ames de bouffons, dit Montaigne, il s'en est trouvé qui n'ont voulu abandonner leur raillerie en la mort mesme. » Et il cite quelques unes de ces plaisanteries si hors de leur place.

sérieuse que de mourir ; ce n'est point alors le badinage qui sied bien, mais la constance. 6.

¶ Il y a eu de tout temps de ces gens d'un bel esprit et d'une agréable littérature, esclaves des grands dont ils ont épousé le libertinage et porté le joug toute leur vie contre leurs propres lumières et contre leur conscience. Ces hommes n'ont jamais vécu que pour d'autres hommes, et ils semblent les avoir regardés comme leur dernière fin[1]. Ils ont eu honte de se sauver à leurs yeux, de paroître tels qu'ils étoient peut-être dans le cœur, et ils se sont perdus par déférence ou par foiblesse[2]. Y a-t-il donc sur la terre des grands assez grands, et des puissants assez puissants, pour mériter de nous que nous croyions et que nous vivions à leur gré, selon leur goût et leurs caprices, et que nous poussions la complaisance plus loin, en mourant non de la manière qui est la plus sûre pour nous, mais de celle qui leur plaît davantage ? 1.

¶ J'exigerois de ceux qui vont contre le train commun et les grandes règles qu'ils sussent plus que les autres, qu'ils eussent des raisons claires, et de ces arguments qui emportent conviction. 1.

¶ Je voudrois voir un homme sobre, modéré, chaste, équitable, prononcer qu'il n'y a point de

1. Var. *Comme leur Dieu et leur dernière fin*, dans les quatre premières éditions.

2. Vois-tu ce libertin, en public intrépide,
Qui prêche contre un Dieu que dans son âme il croit ?
Il iroit embrasser la vérité qu'il voit ;
Mais de ses faux amis il craint la raillerie,
Et ne brave ainsi Dieu que par poltronnerie.

(Boileau, *Epître* 3.)

Dieu : il parleroit du moins sans intérêt; mais cet homme ne se trouve point. 1.

¶ J'aurois une extrême curiosité de voir celui qui seroit persuadé que Dieu n'est point : il me diroit du moins la raison invincible qui a su le convaincre. 1.

¶ L'impossibilité où je suis de prouver que Dieu n'est pas me découvre son existence. 1.

¶ Dieu condamne et punit ceux qui l'offensent, seul juge en sa propre cause; ce qui répugne, s'il n'est lui-même la justice et la vérité, c'est-à-dire s'il n'est Dieu. 4.

¶ Je sens qu'il y a un Dieu, et je ne sens pas qu'il n'y en ait point; cela me suffit, tout le raisonnement du monde m'est inutile[1] : je conclus que Dieu existe. Cette conclusion est dans ma nature; j'en ai reçu les principes trop aisément dans mon enfance, et je les ai conservés depuis trop naturellement dans un âge plus avancé, pour les soupçonner de fausseté : mais il y a des esprits qui se défont de ces principes. C'est une grande question s'il s'en trouve de tels; et, quand il seroit ainsi, cela prouve seulement qu'il y a des monstres. 1.

¶ L'athéisme n'est point. Les grands, qui en sont le plus soupçonnés, sont trop paresseux pour décider en leur esprit que Dieu n'est pas; leur indolence va jusqu'à les rendre froids et indifférents sur cet article si capital, comme sur la nature de leur âme, et sur les conséquences d'une

1. « Le cœur a ses raisons que la raison ne connoît pas... C'est le cœur qui sent Dieu, et non la raison. (Pascal, *Pensées*, 2e partie, art. 7.)

vraie religion ; ils ne nient ces choses ni ne les accordent ; ils n'y pensent point. 1.

¶ Nous n'avons pas trop de toute notre santé, de toutes nos forces et de tout notre esprit, pour penser aux hommes ou au plus petit intérêt ; il semble au contraire que la bienséance et la coutume exigent de nous que nous ne pensions à Dieu[1] que dans un état où il ne reste en nous qu'autant de raison qu'il faut pour ne pas dire qu'il n'y en a plus. 8.

¶ Un grand croit s'évanouir, et il meurt ; un autre grand périt insensiblement, et perd chaque jour quelque chose de soi-même avant qu'il soit éteint : formidables leçons, mais inutiles[2] ! Des circonstances si marquées et si sensiblement opposées ne se relèvent point et ne touchent personne. Les hommes n'y ont pas plus d'attention qu'à une fleur qui se fane, ou à une feuille qui tombe ; ils envient les places qui demeurent vacantes, ou ils s'informent si elles sont remplies, et par qui. 7.

¶ Les hommes sont-ils assez bons, assez fidèles, assez équitables, pour mériter toute notre confiance, et ne nous pas faire désirer du moins[3]

1. Var. *A nous*, dans la 9e édition. Faute d'impression.

2. « Considérez ces grandes puissances, que nous regardons de si bas. Pendant que nous tremblons sous leur main, Dieu les frappe pour nous avertir. Leur élévation en est la cause, et il les épargne si peu qu'il ne craint pas de les sacrifier à l'instruction du reste des hommes. » (Bossuet, *Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre*, 1re *partie*.)

3. Var *Pour devoir y mettre toute notre confiance, et ne pas désirer du moins*, etc., dans les deux premières éditions ; *et ne pas faire désirer du moins*, dans les 3e, 4e, 5e et 6e.

que Dieu existât, à qui nous pussions appeler de leurs jugements et avoir recours quand nous en sommes persécutés ou trahis? 1.

¶ Si c'est le grand et le sublime de la religion qui éblouit ou qui confond les esprits forts, ils ne sont plus des esprits forts, mais de foibles génies et de petits esprits ; et, si c'est au contraire ce qu'il y a d'humble et de simple qui les rebute, ils sont à la vérité des esprits forts, et plus forts que tant de grands hommes si éclairés, si élevés, et néanmoins si fidèles, que les LÉON, les BASILE, les JÉROME, les AUGUSTIN[1]. 4.

¶ Un Père de l'Eglise, un docteur de l'Eglise, quels noms! quelle tristesse dans leurs écrits! quelle sècheresse, quelle froide dévotion, et peut-être quelle scolastique! disent ceux qui ne les ont jamais lus. Mais plutôt quel étonnement pour tous ceux qui se sont fait une idée des Pères si éloignée de la vérité, s'ils voyoient dans leurs ouvrages plus de tour et de délicatesse, plus de politesse et d'esprit, plus de richesse d'expression et plus de force de raisonnement, des traits plus vifs et des grâces plus naturelles, que l'on n'en remarque dans la plupart des livres de ce temps, qui sont lus avec goût, qui donnent du nom et de la vanité à leurs auteurs ! Quel plaisir d'aimer la religion, et de la voir crue, soutenue, expliquée par de si beaux génies et par de si solides esprits, surtout lorsque l'on vient à connoître

1. « La simplicité du cœur et l'étendue du génie donnent également la foi. La vérité est à nos pieds et dans les cieux ; pour l'apercevoir, il faut baisser humblement les yeux, ou les porter à une hauteur immense. Entre ces deux points est l'erreur. » (*Observations morales*, etc.)

que, pour l'étendue de connoissances, pour la profondeur et la pénétration, pour les principes de la pure philosophie, pour leur application et leur développement, pour la justesse des conclusions, pour la dignité du discours, pour la beauté de la morale et des sentiments, il n'y a rien, par exemple, que l'on puisse comparer à saint AUGUSTIN, que PLATON et que CICÉRON[1]. 4.

¶ L'homme est né menteur. La vérité est simple et ingénue, et il veut du spécieux et de l'ornement; elle n'est pas à lui, elle vient du ciel toute faite, pour ainsi dire, et dans toute sa perfection, et l'homme n'aime que son propre ouvrage, la fiction et la fable. Voyez le peuple : il controuve, il augmente, il charge, par grossièreté et par sottise; demandez même au plus honnête homme s'il est toujours vrai dans ses discours, s'il ne se surprend pas quelquefois dans des déguisements où engagent nécessairement la vanité et la légèreté; si, pour faire un meilleur conte, il ne lui échappe pas souvent d'ajouter à un fait qu'il récite une circonstance qui y manque. Une chose arrive aujourd'hui, et presque sous nos yeux, cent personnes qui l'ont vue la racontent en cent façons différentes; celui-ci, s'il est écouté, la dira encore d'une manière qui n'a pas été dite : quelle créance donc pourrois-je donner à des faits qui sont anciens et éloignés de nous par plusieurs siècles? quel fondement dois-je faire sur les plus graves historiens? que devient l'histoire?

1. Fénelon fait aussi un très bel éloge des Pères dans son *Dialogue III sur l'éloquence* et dans sa *Lettre à l'Académie françoise.*

César a-t-il été massacré au milieu du sénat? y a-t-il eu un César? Quelle conséquence! me dites-vous; quels doutes! quelle demande! Vous riez, vous ne me jugez pas digne d'aucune réponse; et je crois même que vous avez raison. Je suppose néanmoins que le livre qui fait mention de César ne soit pas un livre profane, écrit de la main des hommes, qui sont menteurs, trouvé par hasard dans les bibliothèques parmi d'autres manuscrits qui contiennent des histoires vraies ou apocryphes; qu'au contraire il soit inspiré, saint, divin; qu'il porte en soi ces caractères; qu'il se trouve depuis près de deux mille ans dans une société nombreuse qui n'a pas permis qu'on y ait fait pendant tout ce temps la moindre altération, et qui s'est fait une religion de le conserver dans toute son intégrité; qu'il y ait même une engagement religieux et indispensable d'avoir de la foi pour tous les faits contenus dans ce volume où il est parlé de César et de sa dictature : avouez-le, *Lucile*, vous douterez alors qu'il y ait eu un César. 7.

¶ Toute musique n'est pas propre à louer Dieu et à être entendue dans le sanctuaire; toute philosophie ne parle pas dignement de Dieu, de sa puissance, des principes de ses opérations et de ses mystères; plus cette philosophie est subtile et idéale, plus elle est vaine et inutile pour expliquer des choses qui ne demandent des hommes qu'un sens droit pour être connues jusques à un certain point, et qui au-delà sont inexplicables. Vouloir rendre raison de Dieu, de ses perfections, et, si j'ose ainsi parler, de ses actions, c'est aller plus loin que les anciens philosophes, que les

apôtres, que les premiers docteurs; mais ce n'est pas rencontrer si juste, c'est creuser long-temps et profondément, sans trouver les sources de la vérité. Dès qu'on a abandonné les termes de bonté, de miséricorde, de justice et de toute-puissance, qui donnent de Dieu de si hautes et de si aimables idées, quelque grand effort d'imagination qu'on puisse faire, il faut recevoir les expressions sèches, stériles, vides de sens; admettre les pensées creuses, écartées des notions communes, ou tout au plus les subtiles et les ingénieuses; et, à mesure que l'on acquiert d'ouverture dans une nouvelle métaphysique, perdre un peu de sa religion. 4.

¶ Jusques où les hommes ne se portent-ils point par l'intérêt de la religion, dont ils sont si peu persuadés, et qu'ils pratiquent si mal! 4.

¶ Cette même religion que les hommes défendent avec chaleur et avec zèle contre ceux qui en ont une toute contraire, ils l'altèrent eux-mêmes dans leur esprit par des sentiments particuliers, ils y ajoutent et ils en retranchent mille choses souvent essentielles, selon ce qui leur convient, et ils demeurent fermes et inébranlables dans cette forme qu'ils lui ont donnée. Ainsi, à parler populairement, on peut dire d'une seule nation qu'elle vit sous un même culte, et qu'elle n'a qu'une seule religion; mais, à parler exactement, il est vrai qu'elle en a plusieurs, et que chacun presque y a la sienne. 4.

¶ Deux sortes de gens fleurissent dans les cours, et y dominent dans divers temps, les libertins et les hypocrites: ceux-là gaiement, ouvertement, sans art et sans dissimulation; ceux-ci finement,

par des artifices, par la cabale. Cent fois plus épris de la fortune que les premiers, ils en sont jaloux jusqu'à l'excès ; ils veulent la gouverner, la posséder seuls, la partager entre eux et en exclure tout autre ; dignités, charges, postes, bénéfices, pensions, honneurs, tout leur convient et ne convient qu'à eux, le reste des hommes en est indigne ; ils ne comprennent point que sans leur attache on ait l'impudence de les espérer. Une troupe de masques entre dans un bal : ont-ils la main, ils dansent, ils se font danser les uns les autres, ils dansent encore, ils dansent toujours ; ils ne rendent la main à personne de l'assemblée, quelque digne qu'elle soit de leur attention. On languit, on sèche de les voir danser et de ne danser point ; quelques uns murmurent ; les plus sages prennent leur parti et s'en vont. 8.

¶ Il y a deux espèces de libertins : les libertins, ceux du moins qui croient l'être, et les hypocrites ou faux dévots, c'est-à-dire ceux qui ne veulent pas être crus libertins ; les derniers, dans ce genre-là, sont les meilleurs. 8.

Le faux dévot ou ne croit pas en Dieu, ou se moque de Dieu ; parlons de lui obligeamment : il ne croit pas en Dieu. 8.

¶ Si toute religion est une crainte respectueuse de la Divinité, que penser de ceux qui osent la blesser dans sa plus vive image, qui est le prince ? *4*.

¶ Si l'on nous assuroit que le motif secret de l'ambassade des Siamois [1] a été d'exciter le roi très chrétien à renoncer au christianisme, à permettre l'entrée de son royaume aux *Talapoins*,

1. Envoyée au roi en 1680.

qui eussent pénétré dans nos maisons pour persuader leur religion à nos femmes, à nos enfants et à nous-mêmes, par leurs livres et par leurs entretiens ; qui eussent élevé des *pagodes* au milieu des villes, où ils eussent placé des figures de métal pour être adorées [1], avec quelles risées et quel étrange mépris n'entendrions-nous pas des choses si extravagantes ! Nous faisons cependant six mille lieues de mer pour la conversion des Indes, des royaumes de Siam, de la Chine et du Japon, c'est-à-dire pour faire très sérieusement à tous ces peuples des propositions qui doivent leur paroître très folles et très ridicules. Ils supportent néanmoins nos religieux et nos prêtres ; ils les écoutent quelquefois, leur laissent bâtir leurs églises et faire leurs missions : qui fait cela en eux et en nous ? ne seroit-ce point la force de la vérité ? 1.

¶ Il ne convient pas à toute sorte de personnes de lever l'étendard d'aumônier, et d'avoir tous les pauvres d'une ville assemblés à sa porte, qui y reçoivent leurs portions ; qui ne sait pas, au contraire, des misères plus secrètes, qu'il peut entreprendre de soulager, ou immédiatement et par ses secours, ou du moins par sa médiation ? De même il n'est pas donné à tous de monter en chaire et d'y distribuer en missionnaire ou en catéchiste la parole sainte ; mais qui n'a pas quelquefois sous sa main un libertin à réduire et à ramener, par de douces et insinuantes conversations, à la docilité ? Quand on ne seroit pendant sa vie que l'a-

1. Var. *Pour y être adorées*, dans les cinq premières éditions.

pôtre d'un seul homme, ce ne seroit pas être en vain sur la terre, ni lui être un fardeau inutile. 5.

¶ Il y a deux mondes : l'un où l'on séjourne peu, et dont l'on doit sortir pour n'y plus rentrer ; l'autre où l'on doit bientôt entrer pour n'en jamais sortir. La faveur, l'autorité, les amis, la haute réputation, les grands biens, servent pour le premier monde ; le mépris de toutes ces choses sert pour le second. Il s'agit de choisir. 1.

¶ Qui a vécu un seul jour a vécu un siècle : même soleil, même terre, même monde, mêmes sensations ; rien ne ressemble mieux à aujourd'hui que demain. Il y auroit quelque curiosité à mourir, c'est-à-dire à n'être plus un corps, mais à être seulement esprit. L'homme cependant, impatient de la nouveauté, n'est point curieux sur ce seul article ; né inquiet et qui s'ennuie de tout, il ne s'ennuie point de vivre ; il consentiroit peut-être à vivre toujours. Ce qu'il voit de la mort le frappe plus violemment que ce qu'il en sait : la maladie, la douleur, le cadavre, le dégoûtent de la connoissance d'un autre monde ; il faut tout le sérieux de la religion pour le réduire. 1.

¶ Si Dieu avoit donné le choix, ou de mourir ou de toujours vivre, après avoir médité profondément ce que c'est que de ne voir nulle fin à la pauvreté, à la dépendance, à l'ennui, à la maladie, ou de n'essayer des richesses, de la grandeur, des plaisirs et de la santé que pour les voir changer inviolablement, et par la révolution des temps, en leurs contraires, et être ainsi le jouet des biens et des maux, l'on ne sauroit guère à quoi se résoudre. La nature nous fixe et nous ôte l'embarras de choisir, et la mort, qu'elle nous rend né-

cessaire, est encore adoucie par la religion[1]. 1.

¶ Si ma religion étoit fausse, je l'avoue, voilà le piége le mieux dressé qu'il soit possible d'imaginer ; il étoit inévitable de ne pas donner tout au travers et de n'y être pas pris : quelle majesté, quel éclat des mystères ! quelle suite et quel enchaînement de toute la doctrine ! quelle raison éminente ! quelle candeur, quelle innocence de mœurs[1] ! quelle force invincible et accablante des témoignages rendus successivement et pendant trois siècles entiers par des millions de personnes les plus sages, les plus modérées qui fussent alors sur la terre, et que le sentiment d'une même vérité soutient dans l'exil, dans les fers, contre la

1. « Chiron, dit Montaigne, refusa l'immortalité, informé des conditions d'icelle par le dieu mesme du temps et de la durée, Saturne, son père... Que chault-il quand soit la mort, puisqu'elle est inevitable !... Nature nous y force. Sortez, dict-elle, de ce monde, comme vous y estes entrez. Imaginez, de vray, combien seroit une vie perdurable moins supportable à l'homme et plus penible que n'est la vie que je luy ay donnée. Si vous n'aviez la mort, vous me mauldiriez sans cesse de vous en avoir privé. » (*Essais*, livre 1er, ch. 19) — Rousseau parle aussi de la nécessité de mourir, qui diminue pour nous les angoisses de la mort. « La première loi de la résignation, dit-il, nous vient de la nature... Si nous étions immortels, nous serions des êtres très misérables. Il est dur de mourir, sans doute, mais il est doux d'espérer qu'on ne vivra pas toujours, et qu'une meilleure vie finira les peines de celle-ci. Si l'on nous offroit l'immortalité sur la terre, qui est-ce qui voudroit accepter ce triste présent? Quelle ressource, quel espoir, quelle consolation nous resteroit-il contre les rigueurs du sort et contre les injustices des hommes? » (*Emile*, tome 1er, livre 2.)

2. Var. *Quelle innocence de vertu!* dans la 9e édition seulement, ce qui nous a paru une faute d'impression. M. Valckenaër y a vu une correction, qu'il a adoptée.

vue de la mort et du dernier supplice ! Prenez l'histoire, ouvrez, remontez jusques au commencement du monde, jusques à la veille de sa naissance : y a-t-il eu rien de semblable dans tous les temps ? Dieu même pouvoit-il jamais mieux rencontrer pour me séduire ? Par où échapper ? où aller, où me jeter, je ne dis pas pour trouver rien de meilleur, mais quelque chose qui en approche ? S'il faut périr, c'est par là que je veux périr ; il m'est plus doux de nier Dieu que de l'accorder avec une tromperie si spécieuse et si entière ; mais je l'ai approfondi, je ne puis être athée ; je suis donc ramené et entraîné dans ma religion ; c'en est fait. 5.

¶ La religion est vraie ou elle est fausse : si elle n'est qu'une vaine fiction, voilà, si l'on veut, soixante années perdues pour l'homme de bien, pour le chartreux ou le solitaire[1], ils ne courent pas un autre risque ; mais, si elle est fondée sur la vérité même, c'est alors un épouvantable malheur pour l'homme vicieux ; l'idée seule des maux qu'il se prépare me trouble l'imagination ; la pensée est trop foible pour les concevoir, et les paroles trop vaines pour les exprimer. Certes, en supposant même dans le monde moins de certitude qu'il ne s'en trouve en effet sur la vérité de la religion, il n'y a point pour l'homme un meilleur parti que la vertu[2]. 1.

¶ Je ne sais si ceux qui osent nier Dieu méritent qu'on s'efforce de le leur prouver et qu'on les

1. Var. *Pour l'homme de bien, le chartreux ou le solitaire*, dans les cinq premières éditions.

2. Pascal a fait le même raisonnement : « Pesons, a-t-

traite plus sérieusement que l'on n'a fait[1] dans ce chapitre. L'ignorance, qui est leur caractère, les rend incapables des principes les plus clairs et des raisonnements les mieux suivis; je consens néanmoins qu'ils lisent celui que je vais faire, pourvu qu'ils ne se persuadent pas que c'est tout ce que l'on pouvoit dire sur une vérité si éclatante[2]. 1.

Il y a quarante ans que je n'étois point, et qu'il n'étoit pas en moi de pouvoir jamais être, comme il ne dépend pas de moi, qui suis une fois, de n'être plus. J'ai donc commencé, et je continue d'être par quelque chose qui est hors de moi, qui durera après moi, qui est meilleur et plus puissant que

il dit, le gain et la perte; en prenant le parti de croire, si vous gagnez, vous gagnez tout; si vous perdez, vous ne perdez rien. Croyez donc, si vous le pouvez... Il y a une infinité de vies infiniment heureuses à gagner, et ce que vous jouez est si peu de chose et de si peu de durée, qu'il y a de la folie à le ménager en cette occasion... Quel mal vous arrivera-t-il en prenant ce parti? Vous serez fidèle, honnête, humble, reconnoissant, bienfaisant, sincère, véritable... Je vous dis que vous gagnerez en cette vie, et qu'à chaque pas que vous ferez dans ce chemin, vous verrez tant de certitude de gain et tant de néant dans ce que vous hasardez, que vous connoîtrez à la fin que vous avez parié pour une chose certaine et infinie, et que vous n'avez rien donné pour l'obtenir. » (*Pensées*, 2e partie, art. 3.)

1. Var. *Que l'on a fait*, dans les huit premières éditions.

2. Le morceau qui suit, contre les athées, est remarquable par la concision du style, la vigueur et l'enchaînement des raisonnements. Dans ses preuves sur l'existence de Dieu et l'immatérialité de l'âme, La Bruyère est souvent en rapport avec Pascal et Fénelon. Nous ferons des rapprochements.

moi. Si ce quelque chose n'est pas Dieu, qu'on me dise ce que c'est[1]. 1.

Peut-être que moi qui existe n'existe ainsi que par la force d'une nature universelle qui a toujours été telle que nous la voyons, en remontant jusques à l'infinité des temps[2]. Mais cette nature, ou elle est seulement esprit, et c'est Dieu; ou elle est matière, et ne peut par conséquent avoir créé mon esprit; ou elle est un composé de matière et d'esprit, et alors ce qui est esprit dans la nature je l'appelle Dieu. 1.

Peut-être aussi que ce que j'appelle mon esprit n'est qu'une portion de matière qui existe par la force d'une nature universelle, qui est aussi matière, qui a toujours été, et qui sera toujours telle que nous la voyons, et qui n'est point Dieu[3]; mais du moins faut-il m'accorder que ce que j'appelle mon esprit, quelque chose que ce puisse être, est une chose qui pense, et que, s'il est matière,

1. Saint Augustin a dit : « Nul ne peut se créer soi-même, car il seroit avant d'être, ce qui est absurde. Il faut donc remonter à un être qui tienne nécessairement et éternellement de lui-même sa propre existence. » (*Soliloques*, chap. 8.) — Fénelon a dit aussi : « Me suis-je fait moi-même? Non : car, pour me faire, il auroit fallu que j'eusse été avant que d'être, ce qui est une manifeste contradiction... Si je suis par autrui, il faut que cet autrui, qui m'a fait passer du néant à l'être, soit par lui-même, et, par conséquent, infiniment parfait... C'est ce qu'on appelle Dieu. » (*Traité de l'existence de Dieu*, 2e partie, chap. 2.)

2. Objection ou système des libertins. (*Note de l'auteur*, ajoutée à la 4e édition, et reproduite dans les suivantes.)

3. Instance des libertins. (*Note de l'auteur*, ajoutée à la 4e édition, et reproduite dans les suivantes.)

il est nécessairement une matière qui pense : car l'on ne me persuadera point qu'il n'y ait pas en moi quelque chose qui pense pendant que je fais ce raisonnement. Or ce quelque chose qui est en moi et qui pense, s'il doit son être et sa conservation à une nature universelle, qui a toujours été et qui sera toujours, laquelle il reconnoisse comme sa cause, il faut indispensablement que ce soit à une nature universelle, ou qui pense, ou qui soit plus noble et plus parfaite que ce qui pense ; et, si cette nature ainsi faite est matière, l'on doit encore conclure que c'est une matière universelle qui pense, ou qui est plus noble et plus parfaite que ce qui pense. 1.

Je continue, et je dis : Cette matière telle qu'elle vient d'être supposée, si elle n'est pas un être chimérique, mais réel, n'est pas aussi imperceptible à tous les sens ; et, si elle ne se découvre pas par elle-même, on la connoît du moins dans le divers arrangement de ses parties, qui constitue les corps, et qui en fait la différence : elle est donc elle-même tous ces différents corps ; et, comme elle est une matière qui pense selon la supposition, ou qui vaut mieux que ce qui pense, il s'ensuit qu'elle est telle du moins selon quelques uns de ces corps, et, par une suite nécessaire, selon tous ces corps, c'est-à-dire qu'elle pense dans les pierres, dans les métaux, dans les mers, dans la terre, dans moi-même, qui ne suis qu'un corps, comme dans toutes les autres parties qui la composent. C'est donc à l'assemblage de ces parties si terrestres, si grossières, si corporelles, qui toutes ensemble sont la matière universelle ou ce monde visible, que je dois ce quelque chose qui est en

moi [1], qui pense [2], et que j'appelle mon esprit; ce qui est absurde. 1.

Si, au contraire, cette nature universelle, quelque chose que ce puisse être, ne peut pas être tous ces corps, ni aucun de ces corps, il suit de là qu'elle n'est point matière, ni perceptible par aucun des sens; si cependant elle pense, ou si elle est plus parfaite que ce qui pense, je conclus encore qu'elle est esprit, ou un être meilleur et plus accompli que ce qui est esprit; si d'ailleurs il ne reste plus à ce qui pense en moi, et que j'appelle mon esprit, que cette nature universelle à laquelle il puisse remonter pour rencontrer sa première cause et son unique origine, parcequ'il ne trouve point son principe en soi, et qu'il le trouve encore moins dans la matière, ainsi qu'il a été démontré, alors je ne dispute point des noms; mais cette source originaire de tout esprit, qui est esprit elle-même, et qui est plus excellente que tout esprit, je l'appelle Dieu. 1.

En un mot, je pense : donc Dieu existe; car ce qui pense en moi, je ne le dois point à moi-même, parcequ'il n'a pas plus dépendu de moi de me le donner une première fois qu'il dépend encore de moi de me le conserver un seul instant; je ne le dois point à un être qui soit au-dessus de moi, et qui soit matière, puisqu'il est impossible que la matière soit au-dessus de ce qui pense : je le dois donc à un être qui est au-dessus de moi et qui n'est point matière; et c'est Dieu. 1.

¶ De ce qu'une nature universelle qui pense

1. Var. *De moi*, dans la 9e édition. Faute d'impression.
2 Var. *Et qui pense*, dans les six premières éditions.

exclut de soi généralement tout ce qui est matière, il suit nécessairement qu'un être particulier qui pense ne peut pas aussi admettre en soi la moindre matière : car, bien qu'un être universel qui pense renferme dans son idée infiniment plus de grandeur, de puissance, d'indépendance et de capacité, qu'un être particulier qui pense, il ne renferme pas néanmoins une plus grande exclusion de matière, puisque cette exclusion dans l'un et l'autre de ces deux êtres est aussi grande qu'elle peut être et comme infinie, et qu'il est autant impossible que ce qui pense en moi soit matière qu'il est inconcevable que Dieu soit matière : ainsi, comme Dieu est esprit, mon âme aussi est esprit. 1.

¶ Je ne sais point si le chien choisit, s'il se ressouvient, s'il affectionne, s'il craint, s'il imagine, s'il pense ; quand donc l'on me dit que toutes ces choses ne sont en lui ni passions, ni sentiment, mais l'effet naturel et nécessaire de la disposition de sa machine préparée par le divers arrangement des parties de la matière, je puis au moins acquiescer à cette doctrine. Mais je pense, et je suis certain que je pense ; or quelle proportion y a-t-il de tel ou de tel arrangement des parties de la matière, c'est-à-dire d'une étendue selon toutes ses dimensions, qui est longue, large et profonde, et qui est divisible dans tous ses sens, avec ce qui pense ? 1.

¶ Si tout est matière, et si la pensée en moi, comme dans tous les autres hommes, n'est qu'un effet de l'arrangement des parties de la matière, qui a mis dans le monde toute autre idée que celle des choses matérielles ? La matière a-t-elle dans

son fond une idée aussi pure, aussi simple, aussi immatérielle, qu'est celle de l'esprit? Comment peut-elle être le principe de ce qui la nie et l'exclut de son propre être? Comment est-elle dans l'homme ce qui pense, c'est-à-dire ce qui est à l'homme même une conviction qu'il n'est point matière [1]? 1.

¶ Il y a des êtres qui durent peu, parcequ'ils sont composés de choses très différentes, et qui se nuisent réciproquement. Il y en a d'autres qui durent davantage, parcequ'ils sont plus simples; mais ils périssent, parcequ'ils ne laissent pas d'avoir des parties selon lesquelles ils peuvent être divisés. Ce qui pense en moi doit durer beaucoup, parceque c'est un être pur, exempt de tout mélange et de toute composition; et il n'y a pas de raison qu'il doive périr : car qui peut corrompre ou séparer un être simple et qui n'a point de parties? 1.

¶ L'âme voit la couleur par l'organe de l'œil, et entend les sons par l'organe de l'oreille; mais elle peut cesser de voir ou d'entendre, quand ces sens ou ces objets lui manquent, sans que pour cela elle cesse d'être, parceque l'âme n'est point précisément ce

1. « L'homme a l'idée des corps et celle des esprits; il a l'idée de l'infini même... Qui est-ce qui a mis l'idée de l'infini, c'est-à-dire du parfait, dans un sujet si borné et si rempli d'imperfection? Se l'est-il donnée lui-même, cette idée si haute et si pure?... Quel être fini, distingué de lui, a pu lui donner ce qui est si disproportionné avec tout ce qui est renfermé dans quelque borne? » (Fénelon, *Traité de l'existence de Dieu*, 1re partie, chap. 2.) — « La matière ne se connoît pas elle-même : je ne puis m'empêcher de croire que ce qui se connoît soi-même, ce qui pense, est d'une nature supérieure. » (*Id.*, 2e partie, chap. 3.)

qui voit la couleur, ou ce qui entend les sons; elle n'est que ce qui pense. Or comment peut-elle cesser d'être telle? Ce n'est point par le défaut d'organe[1], puisqu'il est prouvé qu'elle n'est point matière, ni par le défaut d'objet, tant qu'il y aura un Dieu et d'éternelles[2] vérités : elle est donc incorruptible. 1.

¶ Je ne conçois point qu'une âme que Dieu a voulu remplir de l'idée de son être infini et souverainement parfait doive être anéantie. 1.

¶ Voyez, *Lucile*, ce morceau de terre, plus propre et plus orné que les autres terres qui lui sont contiguës : ici ce sont des compartiments mêlés d'eaux plates et d'eaux jaillissantes, là des allées en palissades qui n'ont pas de fin et qui vous couvrent des vents du nord; d'un côté c'est un bois épais qui défend de tous les soleils, et d'un autre un beau point de vue; plus bas, une Yvette, ou un Lignon, qui couloit obscurément entre les saules et les peupliers, est devenu un canal qui est revêtu; ailleurs de longues et fraîches avenues se perdent dans la campagne et annoncent la maison, qui est entourée d'eau[3]. Vous récrierez-vous : Quel jeu du hasard! combien de belles choses se sont rencontrées ensemble inopinément! Non, sans doute; vous direz au contraire : Cela est bien imaginé et bien ordonné, il règne ici un bon goût et beaucoup d'intelligence. Je parlerai comme vous, et j'ajouterai que ce doit être la demeure de quelqu'un de

1. Var. *De l'organe*, dans les six premières éditions.
2. Var. *Et des éternelles*, dans les deux premières éditions.
3. On a reconnu Chantilly à cette peinture.

ces gens chez qui un NAUTRE[1] va tracer et prendre des alignements dès le jour même qu'ils sont en place. Qu'est-ce pourtant que cette pièce de terre ainsi disposée, et où tout l'art d'un ouvrier habile a été employé pour l'embellir, si même toute la terre n'est qu'un atome suspendu en l'air, et si vous écoutez ce que je vais dire[2] ? 7.

Vous êtes placé, ô Lucile, quelque part sur cet atome ; il faut donc que vous soyez bien petit, car vous n'y occupez pas une grande place. Cependant vous avez des yeux, qui sont deux points imperceptibles ; ne laissez pas de les ouvrir vers le ciel : qu'y apercevez-vous quelquefois ? La lune dans son plein ? Elle est belle alors et fort lumineuse, quoique sa lumière ne soit que la réflexion de celle du soleil ; elle paroît grande comme le soleil, plus grande que les autres planètes, et qu'aucune des étoiles. Mais ne vous laissez pas tromper par les dehors ; il n'y a rien au ciel de si petit que la lune : sa superficie est treize fois plus petite que celle de la terre, sa solidité quarante-huit fois, et son diamè-

1. Le Nostre.

2. « Qui trouveroit dans une île déserte et inconnue une belle statue de marbre diroit aussitôt : ... Je reconnois la main d'un habile sculpteur... Que répondroit-il si quelqu'un s'avisoit de lui dire : ... Cette statue est faite, il est vrai, selon le goût le plus exquis et dans les règles de la perfection ; mais c'est le hasard seul qui l'a faite... Jetons les yeux sur cette terre qui nous porte ; regardons cette voûte immense des cieux qui nous couvre, ces abîmes d'air et d'eau qui nous environnent, et ces astres qui nous éclairent .. Un vaste royaume ne nous paroît alors qu'un petit coin de la terre ; la terre elle-même n'est, à nos yeux, qu'un point dans la masse de l'univers. » (Fénelon, *Traité de l'existence de Dieu*, 1re partie, chap. 1 et 2.)

tre, de sept cent cinquante lieues, n'est que le quart de celui de la terre ; aussi est-il vrai qu'il n'y a que son voisinage qui lui donne une si grande apparence , puisqu'elle n'est guère plus éloignée de nous que de trente fois le diamètre de la terre, ou que sa distance n'est que de cent mille lieues. Elle n'a presque pas même de chemin à faire en comparaison du vaste tour que le soleil fait dans les espaces du ciel : car il est certain qu'elle n'achève par jour que cinq cent quarante mille lieues ; ce n'est par heure que vingt-deux mille cinq cents lieues, et trois cent soixante et quinze lieues dans une minute. Il faut néanmoins, pour accomplir cette course , qu'elle aille cinq mille six cents fois plus vite qu'un cheval de poste qui feroit quatre lieues par heure, qu'elle vole quatre-vingts fois plus légèrement que le son, que le bruit, par exemple, du canon et du tonnerre , qui parcourt en une heure deux cent soixante et dix-sept lieues. 7.

Mais quelle comparaison de la lune au soleil pour la grandeur , pour l'éloignement , pour la course ! vous verrez qu'il n'y en a aucune. Souvenez-vous seulement du diamètre de la terre, il est de trois mille lieues ; celui du soleil est cent fois plus grand , il est donc de trois cent mille lieues. Si c'est là sa largeur en tous sens , quelle peut être toute sa superficie ! quelle sa solidité ' Comprenez-vous bien cette étendue, et qu'un million de terres comme la nôtre ne seroient toutes ensemble pas plus grosses que le soleil ? Quel est donc, direz-vous, son éloignement, si l'on en juge par son apparence ? Vous avez raison, il est prodigieux ; il est démontré qu'il ne peut pas y avoir

de la terre au soleil moins de dix mille diamètres de la terre, autrement moins de trente millions de lieues ; peut-être y a-t-il quatre fois, six fois, dix fois plus loin ; on n'a aucune méthode pour déterminer cette distance [1]. 7.

Pour aider seulement votre imagination à se la représenter, supposons une meule de moulin qui tombe du soleil sur la terre ; donnons-lui la plus grande vitesse qu'elle soit capable d'avoir, celle même que n'ont pas les corps tombant de fort haut ; supposons encore qu'elle conserve toujours cette même vitesse, sans en acquérir et sans en perdre ; qu'elle parcourt quinze toises par chaque seconde de temps, c'est-à-dire la moitié de l'élévation des plus hautes tours, et ainsi neuf cents toises en une minute ; passons-lui mille toises en une minute [2], pour une plus grande facilité ; mille toises font une demi-lieue commune ; ainsi en deux minutes la meule fera une lieue, et en une heure elle en fera trente, et en un jour elle fera sept cent vingt lieues ; or elle a trente millions à traverser avant que d'arriver à terre : il lui faudra donc quarante-un mille six cent soixante-six jours [3], qui sont plus de cent quatorze années [4], pour faire

1. « Je vois le soleil, tant de milliers de fois plus grand que la terre, qui circule dans des espaces, en comparaison desquels il n'est lui-même qu'un atome brillant. Je vois d'autres astres, peut-être encore plus grands que lui, qui roulent dans d'autres espaces encore plus éloignés de nous. » (Fénelon, *Traité de l'exissence de Dieu*, 1re partie, chap. 2.)

2. Var. *Par minute*, 7e édition.

3. Var. *Quatre mille cent soixante et six jours*, dans les 7e et 8e éditions.

4. Var. *Plus d'onze années*, 7e et 8e édition.

ce voyage. Ne vous effrayez pas, Lucile, écoutez-moi : la distance de la terre à Saturne est au moins décuple de celle de la terre au soleil ; c'est vous dire qu'elle ne peut être moindre que de trois cent millions de lieues, et que cette pierre emploieroit plus de onze cent quarante ans [1] pour tomber de Saturne en terre. 7.

Par cette élévation de Saturne, élevez vous-même, si vous le pouvez, votre imagination, à concevoir quelle doit être l'immensité du chemin qu'il parcourt chaque jour au-dessus de nos têtes ; le cercle que Saturne décrit a plus de six cent millions de lieues de diamètre, et par conséquent plus de dix-huit cent millions de lieues de circonférence ; un cheval anglois qui feroit dix lieues par heure n'auroit à courir que vingt mille cinq cent quarante-huit ans pour faire ce tour. 7.

Je n'ai pas tout dit, ô Lucile, sur le miracle de ce monde visible, où, comme vous parlez quelquefois, sur les merveilles du hasard, que vous admettez seul pour la cause première de toutes choses ! Il est encore un ouvrier plus admirable que vous ne pensez ; connoissez le hasard, laissez-vous instruire de toute la puissance de votre Dieu. Savez-vous que cette distance de trente millions de lieues qu'il y a de la terre au soleil, et celle de trois cent millions de lieues de la terre à Saturne, sont si peu de chose, comparées à l'éloignement qu'il y a de la terre aux étoiles, que ce n'est pas même s'é-

1. Var. *Plus de cent dix ans*, 7e et 8e édition. — Les rectifications ont été faites dans la 9e édition, ce qui prouve de nouveau que cette édition, publiée peu de temps après la mort de l'auteur, a été revue par lui.

noncer assez juste que de se servir, sur le sujet de ces distances, du terme de comparaison ? Quelle proportion, à la vérité, de ce qui se mesure, quelque grand qu'il puisse être, avec ce qui ne se mesure pas ? On ne connoît point la hauteur d'une étoile ; elle est, si j'ose ainsi parler, *immensurable* ; il n'y a plus ni angles, ni sinus, ni parallaxes, dont on puisse s'aider ; si un homme observoit à Paris une étoile fixe, et qu'un autre la regardât du Japon, les deux lignes qui partiroient de leurs yeux pour aboutir jusqu'à cet astre ne feroient pas un angle, et se confondroient en une seule et même ligne, tant la terre entière n'est pas espace par rapport à cet éloignement. Mais les étoiles ont cela de commun avec Saturne et avec le soleil ; il faut dire quelque chose de plus : Si deux observateurs, l'un sur terre et l'autre dans le soleil, observoient en même temps une étoile, les deux rayons visuels de ces deux observateurs ne formeroient point d'angle sensible. Pour concevoir la chose autrement, si un homme étoit situé dans une étoile, notre soleil, notre terre, et les trente millions de lieues qui les séparent, lui paroîtroient un même point ; cela est démontré. 7.

On ne sait pas aussi la distance d'une étoile d'avec une autre étoile, quelque voisines qu'elles nous paroissent. Les Pléiades se touchent presque, à en juger par nos yeux ; une étoile paroît assise sur l'une de celles qui forment la queue de la grande Ourse, à peine la vue peut-elle atteindre à discerner la partie du ciel qui les sépare, c'est comme une étoile qui paraît double ; si cependant tout l'art des astronomes est inutile pour en marquer la distance, que doit-on penser de l'éloigne-

ment de deux étoiles qui en effet paroissent éloignées l'une de l'autre, et à plus forte raison des deux polaires ? Quelle est donc l'immensité de la ligne qui passe d'une polaire à l'autre ? et que sera-ce que le cercle dont cette ligne est le diamètre ? Mais n'est-ce pas quelque chose de plus que de sonder les abîmes, que de vouloir imaginer la solidité du globe, dont ce cercle n'est qu'une section ? Serons-nous encore surpris que ces mêmes étoiles, si démesurées dans leur grandeur, ne nous paroissent néanmoins que comme des étincelles ? N'admirerons-nous pas plutôt que d'une hauteur si prodigieuse elles puissent conserver une certaine apparence, et qu'on ne les perde pas toutes de vue ? Il n'est pas aussi imaginable combien il nous en échappe. On fixe le nombre des étoiles : oui, de celles qui sont apparentes ; le moyen de compter celles qu'on n'aperçoit point, celles, par exemple, qui composent la voie de lait, cette trace lumineuse qu'on remarque au ciel, dans une nuit sereine, du nord au midi, et qui, par leur extraordinaire élévation, ne pouvant percer jusqu'à nos yeux pour être vues chacune en particulier, ne font au plus que blanchir cette route des cieux où elles sont placées[1] ? 7.

Me voilà donc sur la terre comme sur un grain

1. « Au delà de tous ces espaces qui échappent déjà à toute mesure, j'aperçois encore confusément d'autres astres qu'on ne peut plus compter ni distinguer... Que signifie cette multitude presque innombrable d'étoiles ? La profusion avec laquelle Dieu les a répandues sur son ouvrage fait voir qu'elle ne coûte rien à sa puissance. Il en a semé les cieux comme un prince magnifique répand l'argent à pleines mains, ou comme il met des pierreries sur un habit. » (Fénelon, *Traité sur l'existence de Dieu*, 1re partie, chap. 2.)

de sable qui ne tient à rien, et qui est suspendu au milieu des airs ; un nombre presque infini de globes de feu d'une grandeur inexprimable et qui confond l'imagination, d'une hauteur qui surpasse nos conceptions, tournent, roulent autour de ce grain de sable, et traversent chaque jour, depuis plus de six mille ans, les vastes et immenses espaces des cieux. Voulez-vous un autre système, et qui ne diminue rien du merveilleux ? La terre elle-même est emportée avec une rapidité inconcevable autour du soleil, le centre de l'univers [1]. Je me les représente, tous ces globes, ces corps effroyables qui sont en marche : ils ne s'embarrassent point l'un l'autre, ils ne se choquent point, ils ne se dérangent point ; si le plus petit d'eux tous venoit à se démentir et à rencontrer la terre, que deviendroit la terre [2] ? Tous au contraire sont en leur place, demeurent dans l'ordre qui leur est prescrit, suivent la route qui leur est marquée, et si paisiblement à notre égard, que personne n'a l'oreille assez fine pour les entendre marcher, et que le vulgaire ne sait pas s'ils sont au monde. O économie merveilleuse du hasard! l'intelligence

1. « Que si cette flamme ne tourne pas, et si, au contraire, c'est nous qui tournons autour d'elle, je demande d'où vient qu'elle est si bien placée dans le centre de l'univers, pour être comme le foyer ou le cœur de toute la nature. » (Fénelon, *Traité de l'existence de Dieu*, 1re partie, chap. 2.)

2. « Depuis tant de siècles que nous avons des observations astronomiques, on est encore à découvrir le moindre dérangement dans les cieux... Le moindre atome de cette machine qui viendroit à se déranger démonteroit toute la nature. » (Fénelon, *Traité de l'existence de Dieu*, 1re partie, chap. 2.)

même pourroit-elle mieux réussir? Une seule chose, Lucile, me fait de la peine : ces grands corps sont si précis et si constants dans leur marche, dans leurs révolutions, et dans tous leurs rapports, qu'un petit animal relégué en un coin de cet espace immense qu'on appelle le monde, après les avoir observés, s'est fait une méthode infaillible de prédire à quel point de leur course tous ces astres se trouveront d'aujourd'hui en deux, en quatre, en vingt mille ans. Voilà mon scrupule, Lucile; si c'est par hasard qu'ils observent des règles si invariables, qu'est-ce que l'ordre? qu'est-ce que la règle[1]? 7.

Je vous demanderai même ce que c'est que le hasard : est-il corps? est-il esprit? est-ce un être distingué des autres êtres, qui ait son existence particulière, qui soit quelque part? ou plutôt n'est-ce pas un mode, ou une façon d'être? Quand une boule rencontre une pierre, l'on dit : c'est un hasard; mais est-ce autre chose que ces deux corps qui se choquent fortuitement? Si par ce hasard ou cette rencontre la boule ne va plus droit, mais obliquement; si son mouvement n'est plus direct, mais réfléchi; si elle ne roule plus sur son axe, mais qu'elle tournoie et qu'elle pirouette; conclurai-je que c'est par ce même hasard qu'en général la boule est en mouvement? ne soupçonnerai-je pas plus volontiers qu'elle se meut ou de soi-même, ou par l'impulsion du bras qui l'a jetée?

1. « Toute la nature, dit encore Fénelon, montre dans son auteur un art infini, une industrie, un dessein suivi. Le hasard est tout au contraire une cause aveugle et nécessaire, qui ne prépare, qui n'arrange, qui ne choisit rien, et qui n'a ni volonté ni intelligence. »

Et parceque les roues d'une pendule sont déterminées l'une par l'autre à un mouvement circulaire d'une telle ou telle vitesse, examinai-je moins curieusement quelle peut être la cause de tous ces mouvements, s'ils se font d'eux-mêmes ou par la force mouvante d'un poids qui les emporte? Mais ni ces roues, ni cette boule, n'ont pu se donner le mouvement d'eux-mêmes [1], ou ne l'ont point par leur nature, s'ils peuvent le perdre sans changer de nature : il y a donc apparence qu'ils sont mus d'ailleurs, et par une puissance qui leur est étrangère [2]. Et les corps célestes, s'ils venoient à perdre leur mouvement, changeroient-ils de nature? seroient-ils moins des corps? Je ne me l'imagine pas ainsi ; ils se meuvent cependant, et ce n'est point d'eux-mêmes et par leur nature. Il faudroit donc chercher, ô Lucile, s'il n'y a point hors d'eux un principe qui les fait mouvoir ; qui que vous trouviez, je l'appelle Dieu. 7.

Si nous supposions que ces grands corps sont sans mouvement, on ne demanderoit plus, à la vérité, qui les met en mouvement, mais on seroit

1. Il faudroit d'*elles-mêmes*.

2. « Ce qui est essentiel à un être est toujours le même en lui. Le mouvement qui varie dans les corps, le mouvement qui se perd, qui se communique, ne peut être de l'essence des corps. Je dois donc conclure que les corps sont parfaits dans leur essence, sans qu'on leur attribue aucun mouvement ; s'ils ne l'ont pas par leur essence, ils ne l'ont que par accident. Il faut remonter à la vraie cause de cet accident... Quand je vois dans une montre une justesse sur l'heure qui surpasse toutes mes connoissances, je conclus que, si la montre ne raisonne pas, il faut qu'elle ait été formée par un ouvrier qui raisonne en ce genre plus juste que moi. » (Fénelon, *Traité de l'existence de Dieu*, 1re partie, chap. 3.)

toujours reçu à demander qui a fait ces corps, comme on peut s'informer qui a fait ces roues ou cette boule; et, quand chacun de ces grands corps seroit supposé un amas fortuit d'atomes qui se sont liés et enchaînés ensemble par la figure et la conformation de leurs parties, je prendrois un de ces atomes, et je dirois : Qui a créé cet atome? Est-il matière? est-il intelligence? A-t-il eu quelque idée de soi-même avant que de se faire soi-même? Il étoit donc un moment avant que d'être; il étoit et il n'étoit pas tout à la fois; et, s'il est auteur de son être et de sa manière d'être, pourquoi s'est-il fait corps plutôt qu'esprit? Bien plus, cet atome n'a-t-il point commencé? est-il éternel? est-il infini? Ferez-vous un dieu de cet atome[1]? 7.

¶ Le ciron a des yeux, il se détourne à la rencontre des objets qui lui pourroient nuire; quand on le met sur de l'ébène pour le mieux remarquer, si, dans le temps qu'il marche vers un côté, on lui présente le moindre fétu, il change de route : est-ce un jeu du hasard que son cristallin, sa rétine et son nerf optique? 7.

L'on voit dans une goutte d'eau que le poivre qu'on y a mis tremper a altérée un nombre pres-

1. « Les Epicuriens supposent des atomes éternels : c'est supposer ce qui est en question. Etre par soi-même, c'est la suprême perfection. » (Fénelon, *Traité de l'existence de Dieu*, 1re partie, chap. 3.) « Il est manifeste qu'un seul atome n'est point infiniment parfait, puisque tout le reste de la matière de l'univers ajoute tant à son étendue et à sa perfection : donc chaque atome, pris séparément, ne peut exister par soi-même. S'il n'existe point par soi-même, il ne peut exister que par autrui, et cet autrui, qu'il faut nécessairement trouver, est la première cause que je cherche. » (*Id.*, 2e partie, chap. 3.)

que innombrable de petits animaux, dont le microscope nous fait apercevoir la figure, et qui se meuvent avec une rapidité incroyable, comme autant de monstres dans une vaste mer ; chacun de ces animaux est plus petit mille fois qu'un ciron, et néanmoins c'est un corps qui vit, qui se nourrit, qui croît, qui doit avoir des muscles, des vaisseaux équivalents aux veines, aux nerfs, aux artères, et un cerveau pour distribuer les esprits animaux. 7.

Une tache de moisissure de la grandeur d'un grain de sable paroît dans le microscope comme un amas de plusieurs plantes très distinctes, dont les unes ont des fleurs, les autres des fruits ; il y en a qui n'ont que des boutons à demi ouverts ; il y en a quelques unes qui sont fanées : de quelle étrange petitesse doivent être les racines et les filtres qui séparent les aliments de ces petites plantes ! Et si l'on vient à considérer que ces plantes ont leurs graines, ainsi que les chênes et les pins, et que ces petits animaux dont je viens de parler se multiplient par voie de génération, comme les éléphants et les baleines, où cela ne mène-t-il point? Qui a su travailler à des ouvrages si délicats, si fins, qui échappent à la vue des hommes, et qui tiennent de l'infini comme les cieux, bien que dans l'autre extrémité ? Ne seroit-ce point celui qui a fait les cieux, les astres, ces masses énormes, épouvantables par leur grandeur, par leur élévation, par la rapidité et l'étendue de leur course, et qui se joue de les faire mouvoir [1] ? 7.

1. « Que l'homme recherche dans ce qu'il connoît les

¶ Il est de fait que l'homme jouit du soleil, des astres, des cieux et de leurs influences, comme il jouit de l'air qu'il respire et de la terre sur laquelle il marche et qui le soutient; et, s'il falloit ajouter à la certitude d'un fait la convenance ou

choses les plus délicates ; qu'un ciron, par exemple, lui offre, dans la petitesse de son corps, des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes; que, divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces et ses conceptions, et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours, il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui faire voir là dedans un abîme nouveau; je veux lui peindre, non seulement l'univers visible, mais encore tout ce qu'il est capable de concevoir de l'immensité de la nature, dans l'enceinte de cet atome imperceptible, etc. » (Pascal, *Pensées*, 1re partie, art. 4.) « L'ouvrage n'est pas moins admirable en petit qu'en grand ; je ne trouve pas moins en petit une espèce d'infini qui m'étonne et me surmonte. Trouver dans un ciron, comme dans un éléphant ou dans une baleine, des membres parfaitement organisés, y trouver une tête, un corps, des jambes, des pieds, formés comme ceux des grands animaux! Il y a dans chaque partie de ces atomes vivants des muscles, des nerfs, des veines, des artères, du sang; dans ce sang des esprits, des parties rameuses et des humeurs ; dans ces humeurs, des gouttes composées elles-mêmes de diverses parties, sans qu'on puisse jamais s'arrêter dans cette composition infinie d'un tout si infini. Le microscope nous découvre dans chaque objet comme mille objets qui ont échappé à notre connoissance. Combien y a-t-il, en chaque objet découvert par le microscope, d'autres objets qu'il ne peut découvrir lui-même! Que ne verrions-nous pas si nous pouvions subtiliser toujours de plus en plus les instruments qui viennent au secours de notre vue trop foible et trop grossière? etc. » (Fénelon, *Traité de l'existence de Dieu*, 1re partie, chap. 2.)

la vraisemblance, elle y est tout entière, puisque les cieux et tout ce qu'ils contiennent ne peuvent pas entrer en comparaison, pour la noblesse et la dignité, avec le moindre des hommes qui sont sur la terre, et que la proportion qui se trouve entre eux et lui est celle de la matière incapable de sentiment, qui est seulement une étendue selon trois dimensions, à ce qui est esprit, raison, ou intelligence[1]. Si l'on dit que l'homme auroit pu se passer à moins pour sa conservation, je réponds que Dieu ne pouvoit moins faire pour étaler son pouvoir, sa bonté et sa magnificence, puisque, quelque chose que nous voyions qu'il ait faite, il pouvoit faire infiniment davantage. 7.

Le monde entier, s'il est fait pour l'homme, est littéralement la moindre chose que Dieu ait faite pour l'homme; la preuve s'en tire du fond de la religion : ce n'est donc ni vanité ni présomption à l'homme de se rendre sur ses avantages à la force de la vérité; ce seroit en lui stupidité et aveuglement de ne pas se laisser convaincre par l'enchaînement des preuves dont la religion se sert pour lui faire connoître ses priviléges, ses ressources, ses espérances, pour lui apprendre ce qu'il est et ce qu'il peut devenir. Mais la lune est habitée, il n'est pas du moins impossible qu'elle

1. « C'est la pensée qui fait l'être de l'homme... L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser : une vapeur, une goutte d'eau, suffit pour le tuer. Mais, quand l'univers l'écraseroit, l'homme seroit encore plus noble que ce qui le tue, parcequ'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. Ainsi toute notre dignité consiste dans la pensée. » (Pascal, *Pensées*, 1re partie, art. 4.)

le soit. Que parlez-vous, Lucile, de la lune, et à quel propos? En supposant Dieu, quelle est en effet la chose impossible? Vous demandez peut-être si nous sommes les seuls dans l'univers que Dieu ait si bien traités; s'il n'y a point dans la lune ou d'autres hommes, ou d'autres créatures que Dieu ait aussi favorisées? Vaine curiosité! frivole demande! La terre, Lucile, est habitée; nous l'habitons, et nous savons que nous l'habitons; nous avons nos preuves, notre évidence, nos convictions, sur tout ce que nous devons penser de Dieu et de nous-mêmes; que ceux qui peuplent les globes célestes, quels qu'ils puissent être, s'inquiètent pour eux-mêmes : ils ont leurs soins, et nous les nôtres. Vous avez, Lucile, observé la lune, vous avez reconnu ses taches, ses abîmes, ses inégalités, sa hauteur, son étendue, son cours, ses éclipses; tous les astronomes n'ont pas été plus loin, imaginez de nouveaux instruments, observez-la avec plus d'exactitude[1] : voyez-vous qu'elle soit peuplée, et de quels animaux? ressemblent-ils aux hommes? sont-ce des hommes? Laissez-moi voir après vous; et, si nous sommes convaincus l'un et l'autre que des hommes habitent la lune, examinons alors s'ils sont chrétiens, et si Dieu a partagé ses faveurs entre eux et nous[2]. 7.

¶ Tout est grand et admirable dans la nature;

1. Var. *Imaginez de nouveaux instruments avec plus d'exactitude, observez-la*, 7e édition.

2. « Que quelqu'un dise, tant qu'il lui plaira, que ce sont autant de mondes semblables à la terre que nous habitons; je le suppose pour un moment. Combien doit être prudent et sage celui qui fait des mondes aussi innombra-

il ne s'y voit rien qui ne soit marqué au coin de l'ouvrier ; ce qui s'y voit quelquefois d'irrégulier et d'imparfait suppose règle et perfection. Homme vain et présomptueux ! faites un vermisseau que vous foulez aux pieds, que vous méprisez ; vous avez horreur du crapaud : faites un crapaud, s'il est possible. Quel excellent maître que celui qui fait des ouvrages, je ne dis pas que les hommes admirent, mais qu'ils craignent ! Je ne vous demande pas de vous mettre à votre atelier pour faire un homme d'esprit, un homme bien fait, une belle femme : l'entreprise est forte et au dessus de vous ; essayez seulement de faire un bossu, un fou, un monstre, je suis content. 8.

Rois, monarques, potentats, sacrées majestés, vous ai-je nommés par tous vos superbes noms ? grands de la terre, très hauts, très puissants, et peut-être bientôt *tout-puissants seigneurs*, nous autres hommes nous avons besoin pour nos moissons d'un peu de pluie, de quelque chose de moins, d'un peu de rosée : faites de la rosée, envoyez sur la terre une goutte d'eau. 8.

L'ordre, la décoration, les effets de la nature, sont populaires ; les causes, les principes, ne le sont point : demandez à une femme comment un bel

bles que les grains de sable qui couvrent le rivage des mers, et qui conduit sans peine, pendant tant de siècles, tous ces mondes errants, comme un berger conduit un troupeau ! Si, au contraire, ce sont des flambeaux allumés pour luire à nos yeux dans ce petit globe qu'on nomme la terre, quelle puissance, que rien ne lasse, et à qui rien ne coûte ! Quelle profusion, pour donner à l'homme, dans ce petit coin de l'univers, un spectacle si étonnant ! » (Fénelon, *Traité de l'existence de Dieu*, 1re partie, chap. 2.)

œil n'a qu'à s'ouvrir pour voir, demandez-le à un homme docte. 8.

¶ Plusieurs millions d'années, plusieurs centaines de millions d'années, en un mot tous les temps, ne sont qu'un instant, comparés à la durée de Dieu, qui est éternelle ; tous les espaces du monde entier ne sont qu'un point, qu'un léger atome, comparés à son immensité. S'il est ainsi, comme je l'avance, car quelle proportion du fini à l'infini ? je demande : Qu'est-ce que le cours de la vie d'un homme ? qu'est-ce qu'un grain de poussière qu'on appelle la terre ? qu'est-ce qu'une petite portion de cette terre que l'homme possède et qu'il habite [1] ? Les méchants prospèrent pendant qu'ils vivent. Quelques méchants, je l'avoue. La vertu est opprimée et le crime impuni sur la terre. Quelquefois, j'en conviens. C'est une injustice. Point du tout : il faudroit, pour tirer cette conclusion, avoir prouvé qu'absolument les méchants sont heureux, que la vertu ne l'est pas, et que le crime demeure impuni ; il faudroit du moins que ce peu de temps où les bons souffrent et où les méchants prospèrent eût une durée, et que ce que nous appelons prospérité et fortune ne fût pas une apparence fausse et une ombre vaine qui s'évanouit ; que cette terre, cet atome, où il paroît que la vertu et le crime rencontrent si rarement

1. « Tout ce que nous voyons du monde n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'approche de l'étendue de ses espaces. Nous avons beau enfler nos conceptions, nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses ; c'est une sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part. » (Pascal, *Pensées*, 1re partie, art. 4.)

ce qui leur est dû, fût le seul endroit de la scène où se doivent passer la punition et les récompenses [1]. 7.

De ce que je pense je n'infère pas plus clairement que je suis esprit, que je conclus de ce que je fais ou ne fais point, selon qu'il me plaît, que je suis libre : or liberté, c'est choix, autrement une détermination volontaire au bien ou au mal, et ainsi une action bonne ou mauvaise, et ce qu'on appelle vertu ou crime. Que le crime absolument soit impuni, il est vrai, c'est injustice; qu'il le soit sur la terre, c'est un mystère. Supposons pourtant, avec l'athée, que c'est injustice : toute injustice est une négation ou une privation de justice, donc toute injustice suppose justice. Toute justice est une conformité à une souveraine raison : je demande, en effet, quand il n'a pas été

1. « S'il vous paroît quelque désordre, s'il vous semble que la récompense court trop lentement à la vertu, et que la peine ne poursuive pas d'assez près le vice, songez à l'éternité de ce premier être ; ses desseins, formés et conçus dans le sein immense de cette immuable éternité, ne dépendent ni des années ni des siècles, qu'il voit passer devant lui comme des moments, et il faut la durée entière du monde pour développer tout à fait les ordres d'une sagesse si profonde ; et nous, mortels misérables, nous voudrions, en nos jours qui passent si vite, voir toutes les œuvres de Dieu accomplies! Pendant que nous et nos conseils sommes limités en un temps si court, nous voudrions que l'infini se renfermât aussi dans les mêmes bornes, et qu'il déployât en si peu d'espace tout ce que sa miséricorde prépare aux bons, et tout ce que sa justice prépare aux méchants. Il ne seroit pas raisonnable. Laissons agir l'Eternel suivant les lois de son éternité, et, bien loin de le réduire à notre mesure, tâchons d'entrer plutôt dans toute son étendue. » (Bossuet, *Sermon sur la Providence.*)

raisonnable que le crime soit puni, à moins qu'on ne dise que c'est quand le triangle avoit moins de trois angles; or toute conformité à la raison est une vérité; cette conformité, comme il vient d'être dit, a toujours été: elle est donc de celles que l'on appelle des éternelles vérités. Cette vérité, d'ailleurs, ou n'est point et ne peut être, ou elle est l'objet d'une connoissance: elle est donc éternelle, cette connoissance, et c'est Dieu. 7.

Les dénoûments qui découvrent les crimes les plus cachés, et où la précaution des coupables pour les dérober aux yeux des hommes a été plus grande, paroissent si simples et si faciles, qu'il semble qu'il n'y ait que Dieu seul qui puisse en être l'auteur; et les faits d'ailleurs que l'on en rapporte sont en si grand nombre que, s'il plaît à quelques uns de les attribuer à de purs hasards, il faut donc qu'ils soutiennent que le hasard, de tout temps, a passé en coutume. 7.

¶ Si vous faites cette supposition, que tous les hommes qui peuplent la terre, sans exception, soient chacun dans l'abondance, et que rien ne leur manque, j'infère de là que nul homme qui est sur la terre n'est dans l'abondance et que tout lui manque. Il n'y a que deux sortes de richesses, et auxquelles les autres[1] se réduisent, l'argent et les terres; si tous sont riches, qui cultivera les terres, et qui fouillera les mines? Ceux qui sont éloignés des mines ne les fouilleront pas, ni ceux qui habitent des terres incultes et minérales ne pourront

1. Var. *Les deux autres*, dans toutes les éditions originales. C'est évidemment une faute d'impression, que M. Walckenaër a reproduite.

pas en tirer des fruits ; on aura recours au commerce, et on le suppose. Mais, si les hommes abondent de biens, et que nul ne soit dans le cas de vivre par son travail, qui transportera d'une région à une autre les lingots ou les choses échangées ? qui mettra des vaisseaux en mer ? qui se chargera de les conduire ? qui entreprendra des caravanes ? On manquera alors du nécessaire et des choses utiles. S'il n'y a plus de besoins, il n'y a plus d'arts, plus de sciences, plus d'invention, plus de mécanique. D'ailleurs cette égalité de possessions et de richesses en établit une autre dans les conditions, bannit toute subordination, réduit les hommes à se servir eux-mêmes et à ne pouvoir être secourus les uns des autres, rend les lois frivoles et inutiles, entraîne une anarchie universelle, attire la violence, les injures, les massacres, l'impunité[1]. 7.

Si vous supposez, au contraire, que tous les hommes sont pauvres, en vain le soleil se lève pour eux sur l'horizon, en vain il échauffe la terre et la rend féconde, en vain le ciel verse sur elle ses influences, les fleuves en vain l'arrosent et répandent dans les diverses contrées la fertilité et l'abondance ; inutilement aussi la mer laisse sonder ses abîmes profonds, les rochers et les montagnes s'ouvrent pour laisser fouiller dans leur sein et en tirer tous les trésors qu'ils y renferment. Mais, si vous établissez que, de tous les hommes répandus dans le monde, les uns soient riches et les

1. La Bruyère combat ici le *socialisme*, comme il a combattu ailleurs le *romantisme* (V. t. 1er, p. 160 et 161). Il semble qu'il ait pressenti toutes les erreurs de notre époque.

autres pauvres et indigents, vous faites alors que le besoin rapproche mutuellement les hommes, les lie, les réconcilie : ceux-ci servent, obéissent, inventent, travaillent, cultivent, perfectionnent; ceux-là jouissent, nourrissent, secourent, protégent, gouvernent ; tout ordre est rétabli, et Dieu se découvre[1]. 7.

¶ Mettez l'autorité, les plaisirs et l'oisiveté d'un côté, la dépendance, les soins et la misère de l'autre : ou ces choses sont déplacées par la malice des hommes, ou Dieu n'est pas Dieu. 7.

Une certaine inégalité dans les conditions, qui entretient l'ordre et la subordination, est l'ouvrage de Dieu, ou suppose une loi divine; une trop grande disproportion, et telle qu'elle se remarque parmi les hommes, est leur ouvrage, ou la loi des plus forts[2]. 7.

Les extrémités sont vicieuses et partent de l'homme ; toute compensation est juste et vient de Dieu. 7.

¶

Si on ne goûte point ces Caractères[3], je m'en étonne, et si on les goûte, je m'en étonne de même. 1.

1. Ces derniers mots sont admirables. Ainsi, selon La Bruyère, l'ordre règne de droit divin. Est-ce pour cela qu'on voudroit aussi le détrôner?

2. Parfait encore. La Bruyère, fidèle à ses principes de modération, à ses sentiments d'honnête homme, est pour l'ordre et la subordination, non pour l'oppression.

3. Var. Il y a dans les trois premières éditions : *Si l'on ne goûte point ces remarques que j'ai écrites.*

FIN DES CARACTÈRES.

DISCOURS

PRONONCÉ DANS

L'ACADÉMIE FRANÇOISE.



PRÉFACE.

Ceux qui, interrogés sur le discours que je fis à l'Académie françoise le jour que j'eus l'honneur d'y être reçu, ont dit sèchement que j'avois fait des caractères, croyant le blâmer, en ont donné l'idée la plus avantageuse que je pouvois moi-même désirer : car, le public ayant approuvé ce genre d'écrire où [1] je me suis appliqué depuis quelques années, c'étoit le prévenir en ma faveur que de faire une telle réponse. Il ne restoit plus que de savoir si je n'aurois pas dû renoncer aux caractères dans le discours dont il s'agissoit ; et cette question s'évanouit dès qu'on sait que l'usage a prévalu qu'un nouvel académicien compose celui qu'il doit prononcer le jour de sa réception de l'éloge du roi, de ceux du cardinal de Richelieu, du chancelier Séguier, de la personne à qui il succède, et de l'Académie françoise. De ces

1. « Cet *ou*, dit l'auteur des *Sentiments critiques*, ne paroît pas bien françois ; il falloit un datif, *auquel*... Un *que* à chaque ligne produit un mauvais son, aussi bien que ces *je*, *jour*, *j'eus*, *j'avois*. » (P. 540.)

cinq éloges il y en a quatre de personnels; or je demande à mes censeurs qu'ils me posent si bien la différence qu'il y a des éloges personnels aux caractères qui louent, que je la puisse sentir et avouer ma faute. Si, chargé de faire quelque autre harangue, je retombe encore dans des peintures, c'est alors qu'on pourra écouter leur critique, et peut-être me condamner; je dis peut être, puisque les caractères, ou du moins les images des choses et des personnes, sont inévitables dans l'oraison, que tout écrivain est peintre, et tout excellent écrivain excellent peintre.

J'avoue que j'ai ajouté à ces tableaux, qui étoient de commande, les louanges de chacun des hommes illustres qui composent l'Académie françoise; et ils ont dû me le pardonner, s'ils ont fait attention qu'autant pour ménager leur pudeur que pour éviter les caractères, je me suis abstenu de toucher à leurs personnes, pour ne parler que de leurs ouvrages, dont j'ai fait des éloges publics [1] plus ou moins étendus, selon que les sujets qu'ils y ont traités pouvoient l'exiger. J'ai loué des académiciens encore vivants, disent quelques uns. Il est vrai; mais je les ai loués tous: qui d'entre eux auroit une raison de se plaindre? C'est une coutume [2] toute nouvelle, ajoutent-ils, et qui n'avoit point encore eu d'exemple. Je veux en convenir, et que j'ai pris soin de m'écarter des lieux communs et des phrases proverbiales usées depuis si long-temps, pour avoir servi à un nombre

1. Var. *Critique*, 8e édition.
2. Var. *Conduite*, 8e édition.

infini de pareils discours depuis la naissance de l'Académie françoise. M'étoit-il donc si difficile de faire entrer Rome et Athènes, le Lycée et le Portique, dans l'éloge de cette savante compagnie? *Être au comble de ses vœux de se voir académicien*; *protester que ce jour où l'on jouit pour la première fois d'un si rare bonheur est le jour le plus beau de sa vie*; *douter si cet honneur qu'on vient de recevoir est une chose vraie ou qu'on ait songée*; *espérer de puiser désormais à la source les plus pures eaux de l'éloquence françoise*; *n'avoir accepté*, *n'avoir désiré une telle place que pour profiter des lumières de tant de personnes si éclairées*; *promettre que*, *tout indigne de leur choix qu'on se reconnoît*, *on s'efforcera de s'en rendre digne*; cent autres formules de pareils compliments sont-elles si rares et si peu connues que je n'eusse pu les trouver, les placer, et en mériter des applaudissements?

Parce donc que j'ai cru que, quoi que [1] l'envie et l'injustice publient de l'Académie françoise, quoi qu'elles veuillent dire de son âge d'or et de sa décadence, elle n'a jamais, depuis son établissement, rassemblé un si grand nombre de personnages illustres pour toutes sortes de talents [2] et en tout genre d'érudition qu'il est facile aujourd'hui d'y en remarquer, et que, dans cette prévention où je

1. « *Parce que* est une conjonction qui ne doit pas être divisée... *Parce que j'ai cru que*, *quoique*, consonnance désagréable. » (*Sentiments critiques*, p. 544.)

2. « On ne dit pas *illustre pour*. *Par* est la préposition usitée. » (*Id.*)

suis, je n'ai pas espéré que cette compagnie pût être une autre fois plus belle à peindre, ni prise dans un jour plus favorable, et que je me suis servi de l'occasion, ai-je rien fait qui doive m'attirer les moindres reproches [3] ? Cicéron a pu louer impunément Brutus, César, Pompée, Marcellus, qui étoient vivants, qui étoient présents ; il les a loués plusieurs fois ; il les a loués seuls, dans le sénat, souvent en présence de leurs ennemis, toujours devant une compagnie jalouse de leur mérite, et qui avoit bien d'autres délicatesses de politique sur la vertu des grands hommes que n'en sauroit avoir l'Académie françoise. J'ai loué les académiciens, je les ai loués tous, et ce n'a pas été impunément : que me seroit-il arrivé si je les avois blâmés tous ?

Je viens d'entendre, a dit Théobalde, *une grande vilaine harangue qui m'a fait bâiller vingt fois, et qui m'a ennuyé à la mort.* Voilà ce qu'il a dit, et voilà ensuite ce qu'il a fait, lui et peu d'autres qui ont cru devoir entrer dans les mêmes intérêts : Ils partirent pour la cour le lendemain de la prononciation de ma harangue ; ils allèrent de maisons en maisons ; ils dirent aux personnes auprès de qui ils ont accès que je leur avois balbutié la veille un discours où il n'y avoit ni style ni sens commun, qui étoit rempli d'extravagances, et une vraie satire. Revenus à Paris, ils se cantonnèrent en divers quartiers, où ils répandirent tant de venin contre

3. « Deux *cette* trop voisins; répétition de *et que*. Une phrase de cette longueur devroit être coupée. » (*Sentiments critiques*, p. 545.)

moi, s'acharnèrent si fort à diffamer cette harangue, soit dans leurs conversations, soit dans les lettres qu'ils écrivirent à leurs amis dans les provinces, en dirent tant de mal, et le persuadèrent si fortement à qui ne l'avoit pas entendue, qu'ils crurent pouvoir insinuer au public, ou que les caractères faits de la même main étoient mauvais, ou que, s'ils étoient bons, je n'en étois pas l'auteur, mais qu'une femme de mes amies m'avoit fourni ce qu'il y avoit de plus supportable ; ils prononcèrent aussi que je n'étois pas capable de faire rien de suivi, pas même la moindre préface ; tant ils estimoient impraticable à un homme même qui est dans l'habitude de penser, et d'écrire ce qu'il pense, l'art de lier ses pensées et de faire des transitions.

Ils firent plus : violant les lois de l'Académie françoise, qui défend aux académiciens d'écrire ou de faire écrire contre leurs confrères, ils lâchèrent sur moi deux auteurs associés à une même gazette [1] ; ils les animèrent, non pas à publier contre moi une satire fine et ingénieuse, ouvrage trop au-dessous des uns et des autres, *facile à manier*, *et dont les moindres esprits se trouvent capables*, mais à me dire de ces injures grossières et personnelles, si difficiles à rencontrer, si pénibles à prononcer ou à écrire, surtout à des gens à qui je veux croire qu'il reste encore quelque pudeur et quelque soin de leur réputation.

Et en vérité je ne doute point que le public ne

1. *Mer. gal.* (Note de l'auteur.) — C'est le *Mercure galant* de Visé.

soit enfin étourdi et fatigué d'entendre, depuis quelques années, de vieux corbeaux croasser autour de ceux qui, d'un vol libre et d'une plume légère, se sont élevés à quelque gloire par leurs écrits. Ces oiseaux lugubres semblent, par leurs cris continuels, leur vouloir imputer le décri universel [1] où tombe nécessairement tout ce qu'ils exposent au grand jour de l'impression ; comme si on étoit cause qu'ils manquent de force et d'haleine, ou qu'on dût être responsable de cette médiocrité répandue sur leurs ouvrages. S'il s'imprime un livre de mœurs assez mal digéré pour tomber de soi-même et ne pas exciter leur jalousie, ils le louent volontiers, et plus volontiers encore ils n'en parlent point ; mais, s'il est tel que le monde en parle, ils l'attaquent avec furie. Prose, vers, tout est sujet à leur censure, tout est en proie à une haine implacable, qu'ils ont conçue contre ce qui ose paroître dans quelque perfection, et avec les signes d'une approbation publique. On ne sait plus quelle morale leur fournir qui leur agrée ; il faudra leur rendre celle de la Serre [2] ou de Desmarets [3], et, s'ils en sont crus, revenir au *Pédagogue Chrétien* et à la *Cour Sainte*. Il paroît

1. *Cris continuels*, *décri universel*, rapprochement qui n'a pas paru heureux au critique déjà cité.

2. Boileau, dans sa satire du dîner, fait louer La Serre par un des convives campagnards :

> Morbleu ! dit-il, La Serre est un charmant auteur ;
> Ses vers sont d'un beau style et sa prose est coulante.
>
> (*Satire* 3.)

3. Voyez la note 4 de la page 323, tome 1er.

une nouvelle satire écrite contre les vices en général, qui, d'un vers fort et d'un style d'airain, enfonce ses traits contre l'avarice, l'excès du jeu, la chicane, la mollesse, l'ordure et l'hypocrisie; où personne n'est nommé ni désigné, où nulle femme vertueuse ne peut ni ne doit se reconnoître ; un BOURDALOUE en chaire ne fait point de peintures du crime ni plus vives ni plus innocentes[1] : il n'importe, *c'est médisance, c'est calomnie*. Voilà, depuis quelque temps, leur unique ton, celui qu'ils emploient contre les ouvrages de mœurs qui réussissent; ils y prennent tout littéralement, ils les lisent comme une histoire, ils n'y entendent ni la poésie ni la figure; ainsi ils les condamnent ; ils y trouvent des endroits foibles : il y en a dans Homère, dans Pindare, dans Virgile et dans Horace ; où n'y en a-t-il point? si ce n'est peut-être dans leurs écrits. BERNIN n'a pas manié le marbre, ni traité toutes ses figures d'une égale force ; mais on ne laisse pas de voir, dans ce qu'il a moins heureusement rencontré, de certains traits si achevés, tout proches de quelques autres qui le sont moins, qu'ils découvrent aisément l'excellence de l'ouvrier : si c'est un cheval, les crins sont tournés d'une main hardie, ils voltigent et semblent être le jouet du vent; l'œil est ardent, les naseaux soufflent le feu et la vie; un ciseau de maître s'y retrouve en mille endroits ; il n'est pas donné à ses copistes ni à ses envieux d'arriver à de telles fautes par leurs chefs-d'œuvre ; l'on voit bien que c'est

1. Il s'agit de la satire 10 de Boileau.

quelque chose de manqué par un habile homme, et une faute de PRAXITÈLE[1].

Mais qui sont ceux qui, si tendres et si scrupuleux, ne peuvent même supporter que, sans blesser et sans nommer les vicieux, on se déclare contre le vice? sont-ce des chartreux et des solitaires? sont-ce les jésuites, hommes pieux et éclairés? sont-ce ces hommes religieux qui habitent en France les cloîtres et les abbayes? Tous, au contraire, lisent ces sortes d'ouvrages, et en particulier, et en public, à leurs récréations; ils en inspirent la lecture à leurs pensionnaires, à leurs élèves; ils en dépeuplent les boutiques, ils les conservent dans leurs bibliothèques. N'ont-ils pas les premiers reconnu le plan et l'économie du livre des Caractères? N'ont-ils pas observé que, de seize chapitres qui le composent, il y en a quinze qui, s'attachant à découvrir le faux et le ridicule qui se rencontrent dans les objets des passions et des attachements humains, ne tendent qu'à ruiner tous les obstacles qui affoiblissent d'abord, et qui éteignent ensuite, dans tous les hommes, la connoissance de Dieu; qu'ainsi ils ne sont que des préparations au seizième et dernier chapitre, où l'athéisme est attaqué, et peut-être confondu; où les preuves de Dieu, une partie du moins de celles que

1. « Ceci fait allusion à la statue dite *la statue équestre de Curtius*, qui se trouve à l'extrémité de la pièce d'eau des Suisses, à Versailles. Elle fut faite par Bernin, avec un bloc de marbre destiné par lui à être la statue de Louis XIV, qu'il manqua. Telle est du moins la tradition sur cette statue. » (Walckenaër.)

les foibles hommes sont capables de recevoir dans leur esprit, sont apportées; où la providence de Dieu est défendue contre l'insulte et les plaintes des libertins? Qui sont donc ceux qui osent répéter contre un ouvrage si sérieux et si utile ce continuel refrain : — *C'est médisance, c'est calomnie!* — Il faut les nommer : ce sont des poètes; mais quels poëtes? Des auteurs d'hymnes sacrées ou des traducteurs de psaumes, des Godeaux [1] ou des Corneilles? Non, mais des faiseurs de stances et d'élégies amoureuses, de ces beaux esprits qui tournent un sonnet sur une absence ou sur un retour, qui font une épigramme sur une belle gorge, et un madrigal sur une jouissance. Voilà ceux qui, par délicatesse de conscience, ne souffrent qu'impatiemment qu'en ménageant les particuliers avec toutes les précautions que la prudence peut suggérer, j'essaie dans mon livre des mœurs de décrier, s'il est possible, tous les vices du cœur et de l'esprit, de rendre l'homme raisonnable et plus proche de devenir chrétien. Tels ont été les Théobaldes, ou ceux du moins qui travaillent sous eux et dans leur atelier [2].

Ils sont encore allés plus loin : car, palliant d'une politique zélée le chagrin de ne se sentir pas à leur gré si bien loués et si long-temps que chacun des autres académiciens, ils ont osé faire des applica-

1. Evêque de Grasse et de Vence. Il a traduit les Psaumes en vers français.

2. Trublet prétend que ces Théobaldes étoient Thomas Corneille et Fontenelle. (*Mémoires sur Fontenelle*, p. 225).

tions délicates et dangereuses de l'endroit de ma harangue où, m'exposant seul à prendre le parti de toute la littérature contre leurs plus irréconciliables ennemis, gens pécunieux, que l'excès d'argent ou qu'une fortune faite par de certaines voies, jointe à la faveur des grands, qu'elle leur attire nécessairement, mène jusqu'à une froide insolence, je leur fais à la vérité à tous une vive apostrophe, mais qu'il n'est pas permis de détourner de dessus eux pour la rejeter sur un seul et sur tout autre [1].

Ainsi en usent à mon égard, excités peut-être par les Théobaldes, ceux qui, se persuadant qu'un auteur écrit seulement pour les amuser par la satire, et point du tout pour les instruire par une saine morale, au lieu de prendre pour eux et de faire servir à la correction de leurs mœurs les divers traits qui sont semés dans un ouvrage, s'appliquent à découvrir, s'ils le peuvent, quels de leurs amis ou de leurs ennemis ces traits peuvent regarder, négligent dans un livre tout ce qui n'est que remarques solides ou sérieuses réflexions, quoiqu'en si grand nombre qu'elles le composent presque tout entier, pour ne s'arrêter qu'aux peintures ou aux caractères, et, après les avoir expliqués à leur manière et en avoir cru trouver les originaux, donnent au public de longues listes, ou, comme ils les appellent, des clefs ; fausses clefs, et qui leur sont aussi inutiles qu'elles sont injurieuses aux personnes dont les

1. Encore une phrase qu'on a trouvée longue et embarrassée.

noms s'y voient déchiffrés, et à l'écrivain qui en est la cause, quoique innocente [1].

J'avois pris la précaution de protester dans une préface contre toutes ces interprétations, que quelque connoissance que j'ai des hommes m'avoit fait prévoir, jusqu'à hésiter quelque temps [2] si je devois rendre mon livre public, et à balancer entre le desir d'être utile à ma patrie par mes écrits et la crainte de fournir à quelques uns de quoi exercer leur malignité. Mais, puisque j'ai eu la foiblesse de publier ces Caractères, quelle digue éléverai-je contre ce déluge d'explications qui inonde la ville, et qui bientôt va gagner la cour? Dirai-je sérieusement, et protesterai-je avec d'horribles serments, que je ne suis ni auteur ni complice de ces clefs qui courent; que je n'en ai donné aucune; que mes plus familiers amis savent que je les leur ai toutes refusées; que les personnes les plus accréditées de la cour ont désespéré d'avoir mon secret? N'est-ce pas la même chose que si je me tourmentois beaucoup à soutenir que je ne suis pas un malhonnête homme, un homme sans pudeur, sans mœurs, sans conscience, tel enfin que les gazetiers dont je viens de parler ont voulu me représenter dans leur libelle diffamatoire?

Mais, d'ailleurs, comment aurois-je donné ces sortes

1. Même remarque.

2. On a relevé *pris*, *précaution*, *protester*, *préface*, *interprétations*, *prévoir*, *que quelque connoissance que*, *quelque temps*... Nous avons déjà dit que La Bruyère, qui mettoit beaucoup d'art dans son style sous plusieurs rapports, ne soignoit pas assez l'euphonie.

de clefs, si je n'ai pu moi-même les forger telles qu'elles sont et que je les ai vues? Etant presque toutes différentes entre elles, quel moyen de les faire servir à une même entrée, je veux dire à l'intelligence de mes remarques? Nommant des personnes de la cour et de la ville à qui je n'ai jamais parlé, que je ne connois point, peuvent-elles partir de moi et être distribuées de ma main? Aurois-je donné celles qui se fabriquent à Romorentin, à Mortagne et à Belesme, dont les différentes applications sont à la baillive, à la femme de l'assesseur, au président de l'élection, au prévôt de la maréchaussée et au prévôt de la collégiale? Les noms y sont fort bien marqués, mais ils ne m'aident pas davantage à connoître les personnnes. Qu'on me permette ici une vanité sur mon ouvrage : je suis presque disposé à croire qu'il faut que mes peintures expriment bien l'homme en général, puisqu'elles ressemblent à tant de particuliers, et que chacun y croit voir ceux de sa ville ou de sa province. J'ai peint à la vérité d'après nature, mais je n'ai pas toujours songé à peindre celui-ci ou celle-là dans mon livre des mœurs. Je ne me suis point loué au public pour faire des portraits qui ne fussent que vrais et ressemblants, de peur que quelquefois ils ne fussent pas croyables et ne parussent feints ou imaginés; me rendant plus difficile, je suis allé plus loin; j'ai pris un trait d'un côté et un trait d'un autre, et, de ces divers traits qui pouvoient convenir à une même personne, j'en ai fait des peintures vraisemblables, cherchant moins à réjouir les lecteurs par le caractère, ou, comme le disent les mécontents,

par la satire de quelqu'un, qu'à leur proposer des défauts à éviter et des modèles à suivre.

Il me semble donc que je dois être moins blâmé que plaint de ceux qui, par hasard, verroient leurs noms écrits dans ces insolentes listes, que je désavoue et que je condamne autant qu'elles le méritent. J'ose même attendre d'eux cette justice, que, sans s'arrêter à un auteur moral qui n'a eu nulle intention de les offenser par son ouvrage, ils passeront jusqu'aux interprètes, dont la noirceur est inexcusable. Je dis en effet ce que je dis, et nullement ce qu'on assure que j'ai voulu dire; et je réponds encore moins de ce qu'on me fait dire, et que je ne dis point. Je nomme nettement les personnes que je veux nommer, toujours dans la vue de louer leur vertu ou leur mérite; j'écris leurs noms en lettres capitales, afin qu'on les voie de loin et que le lecteur ne coure pas risque de les manquer. Si j'avois voulu mettre des noms véritables aux peintures moins obligeantes, je me serois épargné le travail d'emprunter des noms de l'ancienne histoire, d'employer des lettres initiales, qui n'ont qu'une signification vaine et incertaine, de trouver enfin mille tours et mille faux-fuyants pour dépayser ceux qui me lisent et les dégoûter des applications. Voilà la conduite que j'ai tenue dans la composition des Caractères.

Sur ce qui concerne la harangue, qui a paru longue et ennuyeuse au chef des mécontents, je ne sais en effet pourquoi j'ai tenté de faire de ce remercîment à l'Académie françoise un discours oratoire qui eût quelque force et quelque étendue. De zélés académiciens m'avoient déjà frayé ce chemin; mais ils se

sont trouvés en petit nombre, et leur zèle pour l'honneur et pour la réputation de l'Académie n'a eu que peu d'imitateurs. Je pouvois suivre l'exemple de ceux qui, postulant une place dans cette compagnie sans avoir jamais rien écrit, quoiqu'ils sachent écrire, annoncent dédaigneusement, la veille de leur réception, qu'ils n'ont que deux mots à dire et qu'un moment à parler, quoique capables de parler longtemps et de parler bien.

J'ai pensé, au contraire, qu'ainsi que nul artisan n'est agrégé à aucune société ni n'a ses lettres de maîtrise sans faire son chef-d'œuvre, de même, et avec encore plus de bienséance, un homme associé à un corps qui ne s'est soutenu et ne peut jamais se soutenir que par l'éloquence, se trouvoit engagé à faire, en y entrant, un effort en ce genre, qui le fît aux yeux de tous paroître digne du choix dont il venoit de l'honorer. Il me sembloit encore que, puisque l'éloquence profane ne paroissoit plus régner au barreau, d'où elle a été bannie par la nécessité de l'expédition, et qu'elle ne devoit plus être admise dans la chaire, où elle n'a été que trop soufferte, le seul asile qui pouvoit lui rester étoit l'Académie françoise, et qu'il n'y avoit rien de plus naturel, ni qui pût rendre cette compagnie plus célèbre, que, si, au sujet des réceptions de nouveaux académiciens, elle savoit quelquefois attirer la cour et la ville à ses assemblées, par la curiosité d'y entendre des pièces d'éloquence d'une juste étendue, faites de main de maître, et dont la profession est d'exceller dans la science de la parole.

Si je n'ai pas atteint mon but, qui étoit de pronon-

cer un discours éloquent, il me paroît du moins que je me suis disculpé de l'avoir fait trop long de quelques minutes : car, si d'ailleurs Paris, à qui on l'avoit promis mauvais, satirique et insensé, s'est plaint qu'on lui avoit manqué de parole; si Marly, où la curiosité de l'entendre s'étoit répandue, n'a point retenti d'applaudissements que la cour ait donnés à la critique qu'on en avoit faite; s'il a su franchir Chantilly, écueil des mauvais ouvrages; si l'Académie françoise, à qui j'avois appelé comme au juge souverain de ces sortes de pièces, étant assemblée extraordinairement, a adopté celle-ci, l'a fait imprimer par son libraire, l'a mise dans ses archives; si elle n'étoit pas en effet composée *d'un style affecté, dur et interrompu*, ni chargée de louanges fades et outrées, telles qu'on les lit dans les *prologues d'opéras*, et dans tant *d'épîtres dédicatoires*, il ne faut plus s'étonner qu'elle ait ennuyé Théobalde. Je vois les temps, le public me permettra de le dire, où ce ne sera pas assez de l'approbation qu'il aura donnée à un ouvrage pour en faire la réputation, et que, pour y mettre le dernier sceau, il sera nécessaire que de certaines gens le désapprouvent, qu'ils y aient bâillé.

Car voudroient-ils, présentement qu'ils ont reconnu que cette harangue a moins mal réussi dans le public qu'ils ne l'avoient espéré, qu'ils savent que deux libraires ont plaidé [1] à qui l'imprimeroit, voudroient-ils désavouer leur goût et le jugement qu'ils

1. L'instance étoit aux requêtes de l'Hôtel. (*Note de l'auteur.*)

en ont porté dans les premiers jours qu'elle fut prononcée? Me permettroient-ils de publier, ou seulement de soupçonner, une tout autre raison de l'âpre censure qu'ils en firent, que la persuasion où ils étoient qu'elle le méritoit[1]? On sait que cet homme, d'un nom et d'un mérite si distingué[2], avec qui j'eus l'honneur d'être reçu à l'Académie françoise, prié, sollicité, persécuté de consentir à l'impression de sa harangue, par ceux mêmes qui vouloient supprimer la mienne et en éteindre la mémoire, leur résista toujours avec fermeté. Il leur dit *qu'il ne pouvoit ni ne devoit approuver une distinction si odieuse qu'ils vouloient faire entre lui et moi*; *que la préférence qu'ils donnoient à son discours avec cette affectation et cet empressement qu'ils lui marquoient, bien loin de l'obliger, comme ils pouvoient le croire, lui faisoit au contraire une véritable peine*; *que deux discours également innocents, prononcés dans le même jour, devoient être imprimés dans le même temps*. Il s'expliqua ensuite obligeamment, en public et en particulier, sur le violent chagrin qu'il ressentoit de ce que les deux auteurs de la gazette que j'ai cités avoient fait servir les louanges qu'il leur avoit plu de lui donner à un dessein formé de médire de moi, de mon discours et de mes Caractères; et il me fit sur cette satire injurieuse des explications et des excuses qu'il ne me devoit point. Si donc on vouloit inférer de cette conduite des Théobaldes qu'ils ont cru faussement avoir besoin de comparai-

1. Var. *La méritoit*, dans la 8e édition.
2. L'abbé Bignon.

sons et d'une harangue folle et décriée pour relever celle de mon collègue, ils doivent répondre, pour se laver de ce soupçon, qui les déshonore, qu'ils ne sont ni courtisans, ni dévoués à la faveur, ni intéressés, ni adulateurs; qu'au contraire ils sont sincères, et qu'ils ont dit naïvement ce qu'ils pensoient du plan, du style et des expressions de mon remercîment à l'Académie françoise. Mais on ne manquera pas d'insister et de leur dire que le jugement de la cour et de la ville, des grands et du peuple, lui a été favorable. Qu'importe? Ils répliqueront avec confiance que le public a son goût, et qu'ils ont le leur, réponse qui ferme la bouche et qui termine tout différend. Il est vrai qu'elle m'éloigne de plus en plus de vouloir leur plaire par aucun de mes écrits : car, si j'ai un peu de santé avec quelques années de vie, je n'aurai plus d'autre ambition que celle de rendre, par des soins assidus et par de bons conseils, mes ouvrages tels qu'ils puissent toujours partager les Théobaldes et le public.





DISCOURS

PRONONCÉ

DANS L'ACADÉMIE FRANÇOISE

Le lundi quinzième juin 1693.

ESSIEURS,

Il seroit difficile d'avoir l'honneur de se trouver au milieu de vous, d'avoir devant ses yeux l'Académie françoise, d'avoir lu l'histoire de son établissement, sans penser d'abord à celui à qui elle en est redevable, et sans se persuader qu'il n'y a rien de plus naturel, et qui doive moins vous déplaire, que d'entamer ce tissu de louanges qu'exigent le devoir et la coutume par quelques traits où ce grand cardinal soit reconnoissable, et qui en renouvellent la mémoire.

Ce n'est point un personnage qu'il soit facile de rendre ni d'exprimer par de belles paroles ou par de riches figures, par ces discours moins faits pour relever le mérite de celui que l'on veut peindre que pour montrer tout le feu et toute la vivacité de l'orateur. Suivez le règne de Louis-le-Juste : c'est la vie du cardinal de Richelieu, c'est

son éloge et celui du prince qui l'a mis en œuvre. Que pourrois-je ajouter à des faits encore récents et si mémorables? Ouvrez son Testament politique, digérez cet ouvrage : c'est la peinture de son esprit; son âme tout entière s'y développe; l'on y découvre le secret de sa conduite et de ses actions; l'on y trouve la source et la vraisemblance de tant et de si grands événements qui ont paru sous son administration ; l'on y voit sans peine qu'un homme qui pense si virilement et si juste a pu agir sûrement et avec succès, et que celui qui a achevé de si grandes choses ou n'a jamais écrit, ou a dû écrire comme il a fait.

Génie fort et supérieur, il a su tout le fond et tout le mystère du gouvernement; il a connu le beau et le sublime du ministère; il a respecté l'étranger, ménagé les couronnes, connu le poids de leur alliance; il a opposé des alliés à des ennemis; il a veillé aux intérêts du dehors, à ceux du dedans; il n'a oublié que les siens : une vie laborieuse et languissante, souvent exposée, a été le prix d'une si haute vertu; dépositaire des trésors de son maître, comblé de ses bienfaits, ordonnateur, dispensateur de ses finances, on ne sauroit dire qu'il est mort riche.

Le croiroit-on, Messieurs? cette âme sérieuse et austère, formidable aux ennemis de l'Etat, inexorable aux factieux, plongée dans la négociation, occupée tantôt à affoiblir le parti de l'hérérésie, tantôt à déconcerter une ligue, et tantôt à méditer une conquête, a trouvé le loisir d'être savante, a goûté les belles-lettres et ceux qui en faisoient profession. Comparez-vous, si vous l'osez, au grand Richelieu, hommes dévoués à la fortu-

ne, qui, par le succès de vos affaires particulières, vous jugez dignes que l'on vous confie les affaires publiques; qui vous donnez pour des génies heureux et pour de bonnes têtes; qui dites que vous ne savez rien, que vous n'avez jamais lu, que vous ne lirez point, ou pour marquer l'inutilité des sciences, ou pour paroître ne devoir rien aux autres, mais puiser tout de votre fonds[1]. Apprenez que le cardinal de Richelieu a su, qu'il a lu; je ne dis pas qu'il n'a point eu d'éloignement pour les gens de lettres, mais qu'il les a aimés, caressés, favorisés; qu'il leur a ménagé des privilèges, qu'il leur destinoit des pensions, qu'il les a réunis en une compagnie célèbre, qu'il en a fait l'Académie françoise. Oui, hommes riches et ambitieux, contempteurs de la vertu et de toute association qui ne roule pas sur les établissements et sur l'intérêt, celle-ci est une des pensées de ce grand ministre, né homme d'Etat, dévoué à l'Etat; esprit solide, éminent, capable dans ce qu'il faisoit des motifs les plus relevés et qui tendoient au bien public comme à la gloire de la monarchie; incapable de concevoir jamais rien qui ne fût digne de lui, du prince qu'il servoit, de la France, à qui il avoit consacré ses méditations et ses veilles.

Il savoit quelle est la force et l'utilité de l'éloquence, la puissance de la parole qui aide la rai-

1. La Bruyère semble ici avoir en vue le même personnage auquel il a fait allusion page 70 (chapitre de l'Homme); et, selon la *clef*, ce seroit Louvois. Mais il est à remarquer qu'il critique dans le discours académique ce qu'il a loué dans les *Caractères*. La mort de Louvois, arrivée en 1691, seroit-elle cause d'une telle contradiction? Nous aurions regret à le penser.

son et la fait valoir, qui insinue aux hommes la justice et la probité, qui porte dans le cœur du soldat l'intrépidité et l'audace, qui calme les émotions populaires, qui excite à leurs devoirs les compagnies entières ou la multitude; il n'ignoroit pas quels sont les fruits de l'histoire et de la poésie, quelle est la nécessité de la grammaire, la base et le fondement des autres sciences, et que, pour conduire ces choses à un degré de perfection qui les rendît avantageuses à la république, il falloit dresser le plan d'une compagnie où la vertu seule fût admise, le mérite placé, l'esprit et le savoir rassemblés par des suffrages. N'allons pas plus loin: voilà, Messieurs, vos principes et votre règle, dont je ne suis qu'une exception.

Rappelez en votre mémoire, la comparaison ne vous sera pas injurieuse, rappelez ce grand et premier concile où les Pères qui le composoient étoient remarquables chacun par quelques membres mutilés, ou par les cicatrices qui leur étoient restées des fureurs de la persécution; ils sembloient tenir de leurs plaies le droit de s'asseoir dans cette assemblée générale de toute l'Eglise: il n'y avoit aucun de vos illustres prédécesseurs qu'on ne s'empressât de voir, qu'on ne montrât dans les places, qu'on ne désignât par quelque ouvrage fameux qui lui avoit fait un grand nom, et qui lui donnoit rang dans cette Académie naissante qu'ils avoient comme fondée. Tels étoient ces grands artisans de la parole, ces premiers maîtres de l'éloquence françoise; tels vous êtes, Messieurs, qui ne cédez ni en savoir ni en mérite à nul de ceux qui vous ont précédés.

L'un[1], aussi correct dans sa langue que s'il l'avoit apprise par règles et par principes, aussi élégant dans les langues étrangères que si elles lui étoient naturelles, en quelque idiome qu'il compose, semble toujours parler celui de son pays ; il a entrepris, il a fini une pénible traduction que le plus bel esprit pourroit avouer, et que le plus pieux personnage devroit désirer d'avoir faite.

L'autre[2] fait revivre Virgile parmi nous, transmet dans notre langue les grâces et les richesses de la latine, fait des romans qui ont une fin, en bannit le prolixe et l'incroyable, pour y substituer le vraisemblable et le naturel.

Un autre[3], plus égal que Marot et plus poète que Voiture, a le jeu, le tour, et la naïveté de tous les deux ; il instruit en badinant, persuade aux hommes la vertu par l'organe des bêtes, élève les petits sujets jusqu'au sublime : homme unique dans son genre d'écrire ; toujours original, soit qu'il invente, soit qu'il traduise ; qui a été au-delà de ses modèles, modèle lui-même difficile à imiter.

Celui-ci[4] passe Juvénal, atteint Horace, semble créer les pensées d'autrui et se rendre propre tout ce qu'il manie ; il a, dans ce qu'il emprunte des autres, toutes les grâces de la nouveauté et tout le mérite de l'invention. Ses vers, forts et

1. L'abbé de Choisy, qui a fait une une traduction de l'Imitation de Jésus-Christ.

2. Ségrais, traducteur des *Géorgiques*, et auquel on attribuoit les romans de madame de La Fayette.

3. La Fontaine.

4. Boileau.

harmonieux, faits de génie, quoique travaillés avec art, pleins de traits et de poésie, seront lus encore quand la langue aura vieilli, en seront les derniers débris; on y remarque une critique sûre, judicieuse et innocente, s'il est permis du moins de dire de ce qui est mauvais qu'il est mauvais.

Cet autre[1] vient après un homme loué, applaudi, admiré, dont les vers volent en tous lieux et passent en proverbe, qui prime, qui règne sur la scène, qui s'est emparé de tout le théâtre; il ne l'en dépossède pas, il est vrai, mais il s'y établit avec lui; le monde s'accoutume à en voir faire la comparaison; quelques uns ne souffrent pas que Corneille, le grand Corneille, lui soit préféré; quelques autres, qu'il lui soit égalé; ils en appellent à l'autre siècle, ils attendent la fin de quelques vieillards qui, touchés indifféremment de tout ce qui rappelle leurs premières années, n'aiment peut-être dans OEdipe que le souvenir de leur jeunesse.

Que dirai-je de ce personnage[2] qui a fait parler si long-temps une envieuse critique et qui l'a fait taire; qu'on admire malgré soi, qui accable par le grand nombre et par l'éminence de ses talents? Orateur, historien, théologien, philosophe, d'une rare érudition, d'une plus rare éloquence, soit dans ses entretiens, soit dans ses écrits, soit dans la chaire; un défenseur de la religion, une lumière de l'Eglise, parlons d'avance le langage de la postérité, un Père de l'Eglise! Que n'est-il point?

1. Racine.
2. Bossuet.

Nommez, Messieurs, une vertu qui ne soit pas la sienne.

Toucherai-je aussi votre dernier choix, si digne de vous [1] ? Quelles choses vous furent dites dans la place où je me trouve ! Je m'en souviens, et, après ce que vous avez entendu, comment osé-je parler ? comment daignez-vous m'entendre ? Avouons-le, on sent la force et l'ascendant de ce rare esprit, soit qu'il prêche de génie et sans préparation, soit qu'il prononce un discours étudié et oratoire, soit qu'il explique ses pensées dans la conversation ; toujours maître de l'oreille et du cœur de ceux qui l'écoutent, il ne leur permet pas d'envier ni tant d'élévation, ni tant de facilité, de délicatesse, de politesse. On est assez heureux de l'entendre, de sentir ce qu'il dit, et comme il le dit. On doit être content de soi si l'on emporte ses réflexions et si l'on en profite. Quelle grande acquisition avez-vous faite en cet homme illustre ! A qui m'associez-vous !

Je voudrois, Messieurs, moins pressé par le temps et par les bienséances qui mettent des bornes à ce discours, pouvoir louer chacun de ceux qui composent cette Académie par des endroits encore plus marqués et par de plus vives expressions. Toutes les sortes de talents que l'on voit répandus parmi les hommes se trouvent partagées entre vous. Veut-on de diserts orateurs, qui aient semé dans la chaire toutes les fleurs de l'éloquence, qui, avec une saine morale, aient employé tous les tours et toutes les finesses de la langue,

1. Fénelon, reçu à l'Académie la même année que La Bruyère.

qui plaisent par un beau choix de paroles, qui fassent aimer les solennités, les temples, qui y fassent courir, qu'on ne les cherche pas ailleurs; ils sont parmi vous. Admire-t-on une vaste et profonde littérature qui aille fouiller dans les archives de l'antiquité pour en retirer des choses ensevelies dans l'oubli, échappées aux esprits les plus curieux, ignorées des autres hommes, une mémoire, une méthode, une précision à ne pouvoir, dans ces recherches, s'égarer d'une seule année, quelquefois d'un seul jour sur tant de siècles, cette doctrine admirable, vous la possédez: elle est du moins en quelques uns de ceux qui forment cette savante assemblée. Si l'on est curieux du don des langues [1], joint au double talent de savoir avec exactitude les choses anciennes, et de narrer celles qui sont nouvelles avec autant de simplicité que de vérité, des qualités si rares ne vous manquent pas et sont réunies en un même sujet. Si l'on cherche des hommes habiles, pleins d'esprit et d'expérience, qui, par le privilége de leurs emplois, fassent parler le prince avec dignité et avec justesse; d'autres qui placent heureusement et avec succès, dans les négociations les plus délicates, les talents qu'ils ont de bien parler et de bien écrire; d'autres encore qui prêtent leurs soins et leur vigilance aux affaires publiques, après les avoir employés aux judiciaires, toujours avec une égale réputation, tous se trou-

1. « Le *don des langues* est un terme consacré; l'avantage n'en est accordé qu'aux apôtres... Ce n'est point ici la même chose: l'auteur vante une science acquise, et non infuse, la connoissance des langues. » (*Sentiments critiques*, p. 589.)

vent au milieu de vous, et je souffre à ne les pas nommer.

Si vous aimez le savoir joint à l'éloquence, vous n'attendrez pas long-temps ; réservez seulement toute votre attention pour celui qui parlera après moi [1]. Que vous manque-t-il enfin? Vous avez des écrivains habiles en l'une et en l'autre oraison ; des poètes en tout genre de poésies, soit morales, soit chrétiennes, soit héroïques, soit galantes et enjouées ; des imitateurs des anciens ; des critiques austères ; des esprits fins, délicats, subtils, ingénieux, propres à briller dans les conversations et dans les cercles. Encore une fois, à quels hommes, à quels grands sujets, m'associez-vous !

Mais avec qui daignez-vous aujourd'hui me recevoir [2]? Après qui vous fais-je ce public remercîment? Il ne doit pas néanmoins, cet homme si louable et si modeste, appréhender que je le loue. Si proche de moi, il auroit autant de facilité que de disposition à m'interrompre. Je vous demanderai plus volontiers : A qui me faites-vous succéder? A un homme QUI AVOIT DE LA VERTU !

Quelquefois, Messieurs, il arrive que ceux qui vous doivent les louanges des illustres morts dont ils remplissent la place hésitent, partagés entre plusieurs choses qui méritent également qu'on les relève. Vous aviez choisi en M. l'abbé de La Chambre un homme si pieux, si tendre, si charitable, si louable par le cœur, qui avoit des mœurs si sages et si chrétiennes, qui étoit si touché de

1. Charpentier, alors directeur de l'Académie.
2. L'abbé Bignon, reçu le même jour que La Bruyère.

religion, si attaché à ses devoirs, qu'une de ses moindres qualités étoit de bien écrire. De solides vertus, qu'on voudroit célébrer, font passer légèrement sur son érudition ou sur son éloquence; on estime encore plus sa vie et sa conduite que ses ouvrages. Je préférerois en effet de prononcer le discours funèbre de celui à qui je succède, plutôt[1] que de me borner à un simple éloge de son esprit. Le mérite en lui n'étoit pas une chose acquise, mais un patrimoine, un bien héréditaire, si du moins il en faut juger par le choix de celui qui avoit livré son cœur, sa confiance, toute sa personne, à cette famille, qui l'avoit rendue comme votre alliée, puisqu'on peut dire qu'il l'avoit adoptée, et qu'il l'avoit mise avec l'Académie françoise sous sa protection.

Je parle du chancelier Séguier. On s'en souvient comme de l'un des plus grands magistrats que la France ait nourris depuis ses commencements. Il a laissé à douter en quoi il excelloit davantage, ou dans les belles-lettres, ou dans les affaires; il est vrai du moins, et on en convient, qu'il surpassoit en l'un et en l'autre tous ceux de son temps. Homme grave et familier, profond dans les délibérations, quoique doux et facile dans le commerce, il a eu naturellement ce que tant d'autres veulent avoir et ne se donnent pas, ce qu'on n'a point par l'étude et par l'affectation, par les mots graves ou sentencieux, ce qui est plus rare que la science, et peut-être que la probité, je veux dire de la dignité. Il ne la devoit point à l'émi-

1. « *Plutôt* emporte une préférence qui est déjà marquée par le verbe. » (*Sentiments critiques*, p. 591.)

nence de son poste ; au contraire, il l'a anobli ; il a été grand et accrédité sans ministère, et on ne voit pas que ceux qui ont su tout réunir en leurs personnes l'aient effacé.

Vous le perdîtes il y a quelques années, ce grand protecteur ; vous jetâtes la vue autour de vous, vous promenâtes vos yeux sur tous ceux qui s'offroient et qui se trouvoient honorés de vous recevoir ; mais le sentiment de votre perte fut tel, que, dans les efforts que vous fîtes pour la réparer, vous osâtes penser à celui qui seul pouvoit vous la faire oublier et la tourner à votre gloire[1]. Avec quelle bonté, avec quelle humanité ce magnanime prince vous a-t-il reçus ! N'en soyons pas surpris : c'est son caractère, le même, Messieurs, que l'on voit éclater dans toutes les actions de sa belle vie, mais que les surprenantes révolutions arrivées dans un royaume voisin et allié de la France ont mis dans le plus beau jour qu'il pouvoit jamais recevoir.

Quelle facilité est la nôtre pour perdre tout d'un coup le sentiment et la mémoire des choses dont nous nous sommes vus le plus fortement imprimés[2] ! Souvenons-nous de ces jours tristes que nous avons passés dans l'agitation et dans le trouble ; curieux, incertains quelle fortune auroient

1. Le chancelier Séguier avoit le titre de protecteur de l'Académie françoise. Après sa mort, arrivée le 28 janvier 1672, cette compagnie demanda au roi de vouloir bien lui permettre de lui donner ce titre, et la demande fut agréée. (Voyez d'Olivet, *Histoire de l'Académie françoise*, t. 2, p. 15.)

2. « On ne dit pas *s'imprimer* des choses ; ce sont les choses qui s'impriment dans l'esprit. » (*Sentiments critiques*, p. 593.)

courue un grand roi, une grande reine, le prince leur fils, famille auguste, mais malheureuse, que la piété et la religion avoient poussée jusqu'aux dernières épreuves de l'adversité. Hélas! avoient-ils péri sur la mer ou par[1] les mains de leurs ennemis? Nous ne le savions pas; on s'interrogeoit, on se promettoit réciproquement les premières nouvelles qui viendroient sur un événement si lamentable; ce n'étoit plus une affaire publique, mais domestique; on n'en dormoit plus, on s'éveilloit les uns les autres pour s'annoncer ce qu'on en avoit appris. Et, quand ces personnes royales, à qui l'on prenoit tant d'intérêt, eussent pu échapper à la mer ou à leur patrie, étoit-ce assez? Ne falloit-il pas une terre étrangère où ils pussent aborder, un roi également bon et puissant qui pût et qui voulût les recevoir? Je l'ai vue, cette réception, spectacle tendre s'il en fut jamais! On y versoit des larmes d'admiration et de joie. Ce prince n'a pas plus de grâce lorsqu'à la tête de ses camps et de ses armées, il foudroie une ville qui lui résiste, ou qu'il dissipe les troupes ennemies, du seul bruit de son approche.

S'il soutient cette longue guerre, n'en doutons pas, c'est pour nous donner une paix heureuse, c'est pour l'avoir à des conditions qui soient justes et qui fassent honneur à la nation, qui ôtent pour toujours à l'ennemi l'espérance de nous troubler par de nouvelles hostilités. Que d'autres publient, exaltent, ce que ce grand roi a exécuté, ou par lui-même, ou par ses

1. Var. *Et par*, dans la 9e édition. Faute d'impression.

capitaines, durant le cours de ces mouvements dont toute l'Europe est ébranlée : ils ont un sujet vaste et qui les exercera long-temps. Que d'autres augurent, s'ils le peuvent, ce qu'il veut achever dans cette campagne, je ne parle que de son cœur, que de la pureté et de la droiture de ses intentions ; elles sont connues, elles lui échappent. On le félicite sur des titres d'honneur dont il vient de gratifier quelques grands de son Etat ; que dit-il ? qu'il ne peut être content quand tous ne le sont pas, et qu'il lui est impossible que tous le soient comme il le voudroit. Il sait, Messieurs, que la fortune d'un roi est de prendre des villes, de gagner des batailles, de reculer ses frontières, d'être craint de ses ennemis ; mais que la gloire du souverain consiste à être aimé de ses peuples, en avoir le cœur, et par le cœur tout ce qu'ils possèdent. Provinces éloignées, provinces voisines, ce prince humain et bienfaisant, que les peintres et les statuaires nous défigurent, vous tend les bras, vous regarde avec des yeux tendres et pleins de douceur ; c'est là son attitude ; il veut voir vos habitants, vos bergers, danser au son d'une flûte champêtre sous les saules et les peupliers, y mêler leurs voix rustiques, et chanter les louanges de celui qui, avec la paix et les fruits de la paix, leur aura rendu la joie et la sérénité.

C'est pour arriver à ce comble de ses souhaits, la félicité commune, qu'il se livre aux travaux et aux fatigues d'une guerre pénible, qu'il essuie l'inclémence du ciel et des saisons, qu'il expose sa personne, qu'il risque une vie heureuse : voilà son secret et les vues qui le font agir ; on les pénètre, on les discerne par les seules qualités de

ceux qui sont en place, et qui l'aident de leurs conseils. Je ménage leur modestie ; qu'ils me permettent seulement de remarquer qu'on ne devine point les projets de ce sage prince ; qu'on devine au contraire, qu'on nomme les personnes qu'il va placer, et qu'il ne fait que confirmer la voix du peuple dans le choix qu'il fait de ses ministres. Il ne se décharge pas entièrement sur eux du poids de ses affaires ; lui-même, si je l'ose dire, il est son principal ministre : toujours appliqué à nos besoins, il n'y a pour lui ni temps de relâche ni heures privilégiées ; déjà la nuit s'avance, les gardes sont relevées aux avenues de son palais, les astres brillent au ciel et font leur course ; toute la nature repose, privée du jour, ensevelie dans les ombres ; nous reposons aussi, tandis que ce roi, retiré dans son balustre, veille seul sur nous et sur tout l'Etat. Tel est, Messieurs, le protecteur que vous vous êtes procuré, celui de ses peuples.

Vous m'avez admis dans une compagnie illustrée par une si haute protection : je ne le dissimule pas, j'ai assez estimé cette distinction pour désirer de l'avoir dans toute sa fleur et dans toute son intégrité, je veux dire de la devoir à votre seul choix ; et j'ai mis votre choix a tel prix que je n'ai pas osé en blesser, pas même en effleurer la liberté, par une inopportune sollicitation. J'avois d'ailleurs une juste défiance de moi-même, je sentois de la répugnance à demander d'être préféré à d'autres qui pouvoient être choisis. J'avois cru entrevoir, Messieurs, une chose que je ne devois avoir aucune peine à croire, que vos inclinations se tournoient ailleurs, sur un sujet digne, sur un homme rempli de vertus, d'esprit et de connoissances,

qui étoit tel avant le poste de confiance qu'il occupe, et qui seroit tel encore s'il ne l'occupoit plus[1]. Je me sens touché, non de sa déférence, je sais celle que je lui dois, mais de l'amitié qu'il m'a témoignée, jusques à s'oublier en ma faveur. Un père mène son fils à un spectacle ; la foule y est grande, la porte est assiégée ; il est haut et robuste, il fend la presse ; et, comme il est près d'entrer, il pousse son fils devant lui, qui, sans cette précaution, ou n'entreroit point, ou entreroit tard. Cette démarche, d'avoir supplié quelques uns de vous, comme il a fait, de détourner vers moi leurs suffrages, qui pouvoient si justement aller à lui, elle est rare, puisque dans ces circonstances elle est unique, et elle ne diminue rien de ma reconnoissance envers vous, puisque vos voix seules, toujours libres et arbitraires, donnent une place dans l'Académie françoise.

Vous me l'avez accordée, Messieurs, et de si bonne grâce, avec un consentement si unanime, que je la dois et la veux tenir de votre seule magnificence[2]. Il n'y a ni poste, ni crédit, ni richesses, ni titres, ni autorité, ni faveur, qui aient pu vous plier à faire ce choix ; je n'ai rien de toutes ces choses, tout me manque ; un ouvrage qui a eu quelque succès par sa singularité, et dont les fausses, je dis les fausses, et malignes applications, pou-

1. Simon de La Loubère, qui fut reçu à l'Académie la même année que La Bruyère, mais après lui La Loubère étoit protégé par le ministre Pontchartrain, qui l'avoit attaché à l'éducation de son fils. Il étoit très savant. On lui doit une bonne relation de Siam, où il fut envoyé comme ambassadeur en 1687.

2. *Munificence* étoit le mot propre.

voient me nuire auprès des personnes moins équitables et moins éclairées que vous, a été toute la médiation que j'ai employée, et que vous avez reçue. Quel moyen de me repentir jamais d'avoir écrit ?





REMARQUES

SUR

L'ORTHOGRAPHE DES CARACTÈRES

Dans les éditions originales.



A l'époque où La Bruyère écrivoit, l'orthographe étoit en progrès et dans un état de transition : ce n'étoit plus entièrement l'ancienne, ce n'étoit point encore la nouvelle. Les grammairiens et les gens de lettres ne s'accordoient pas sur la manière d'écrire certains mots, ou sur les règles qu'on tentoit d'introduire dans la langue. Il y avoit le parti de la réforme et celui de la résistance. Nous avons vu que La Bruyère étoit de ce dernier parti, et qu'il tenoit pour l'archaïsme. Dans son chapitre *De quelques Usages*, il regrette plusieurs mots qui ont vieilli et dont on ne se sert plus. Il dit *bienfacteur, bienfactrice*, malgré Vaugelas, la grande autorité du temps, qui s'étoit déclaré pour *bien-*

faiteur, bienfaitrice (V. chap. *Des Femmes*, p. 206, et chap. *Des Biens de Fortune*, p. 294, t. 1[er]).

Il dit aussi *bonnes légumes* (trad. de Théophraste, *De l'Homme incommode*), quoique le dictionnaire de Richelet (1680) et celui de l'Académie (1694) fassent le mot *légume* masculin ; — *qui ballie sa chambre* (Théophraste, *De l'Avarice*), malgré l'Académie, qui, dans son dictionnaire, avoit admis *balayer*.

Il écrit *quaisse* (V. chap. *Des Biens de Fortune*, p. 308, t. 1[er]) ; cependant, à cette époque, on écrivoit généralement *caisse* (V. Dictionnaire de l'Académie, 1694).

Quelquefois La Bruyère cède à l'usage nouveau, puis il revient à l'ancien, soit par habitude et à son insu, soit par goût et par choix.

Ainsi, après avoir mis *couvents* dans les six premières éditions (V. chap. *Des Femmes*, p. 205, t. 1[er]), il a mis, dans les trois dernières éditions, *convents*, comme on disoit autrefois.

On voit, au chapitre *Des Ouvrages de l'Esprit* (¶ *Un bon auteur*, etc.), *connoître*, dans les trois premières éditions, et *connoistre*, dans les 4[e] et 5[e]. — Même chapitre : ¶ *Le plaisir de la critique nous ôte*, dans les quatre premières éditions ; *nous oste*, dans les 5[e], 6[e] et 7[e]. — Même chapitre (comparaison de Corneille et de Racine), *succés*, dans les trois premières éditions ; *succez*, dans les 4[e] et 5[e]. — Page 409 de la 5[e] édition, ¶ *Du même fond*, et *Du mesme fond*, p. 446 de la 6[e]. Nous pourrions multiplier ces citations.

Néanmoins, La Bruyère, ou son imprimeur (car nous attribuons beaucoup à ce dernier), se

rapproche de l'orthographe actuelle à mesure que les éditions se succèdent.

Il y a, dans la première seulement, d'*Hollande* (chap. *Du Mérite personnel*, ¶ *Un homme à la cour*, etc.), et *de Hollande*, dans toutes les autres éditions. — Dans les huit premières, *homme pratic* (*Des Ouvrages de l'Esprit*, 3e article); *homme pratique*, 9e édition. — Dans les deux premières, même chapitre (¶ *L'on m'a engagé*, etc.), *autheur*, cette fois seulement; *auteur* partout ailleurs. — Dans les cinq premières éditions (*De la Mode*, 3e article), ¶ *Tel a esté à la mode pour... la négotiation*; dans les suivantes, *a été... négociation*.

Prenons un caractère entier. On lit dans les trois premières éditions, chapitre *Des Jugements* : « ¶ Ceux qui, sans nous *connoistre* assez, pensent mal de nous, ne nous font point de tort : ce n'est pas nous qu'ils attaquent, c'est le *phantome* de leur imagination. » Dans les six dernières éditions, il y a *connoître* et *fantôme*. A la vérité, ces deux mots se retrouvent ailleurs, dans les mêmes éditions, avec l'ancienne orthographe. Nous constatons seulement un essai de la nouvelle.

C'est ainsi que l'on voit l'accent circonflexe remplacer peu à peu l'*s* qui marquoit les syllabes longues. Cet accent paroît d'abord dans quelques mots : *blâmer, gâter, hâter,* se *fâcher, fâcheux, traîner, idolâtrer, lâcheté;* mais l'*s* est conservé invariablement dans *ancestres, bestes, bien-tost, conqueste, costé, croistre, disparoistre, épistre, evesché, feste, forest, honneste, prest, prestre, requeste, teste,* etc.;

puis ces mots s'écrivent tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, et, dans les dernières éditions, c'est l'accent qui est employé de préférence.

Il en est de même pour les mots où l'*u* final étoit précédé par un *e* : *pourveu, sceu, deu, leu, receu, veu;* l'*e* ne disparoît que graduellement, et l'accent circonflexe lui est substitué, *pourvû, sçû, dû, lû, reçû, vû.*

Au surplus, beaucoup de mots, dans les éditions originales des *Caractères,* sont écrits indifféremment, selon l'ancienne ou la nouvelle orthographe, parceque celle-ci n'étoit pas encore définitivement établie.

On trouve dans les trois premières éditions, chap. *Des Ouvrages de l'Esprit,* 10e article : « Il y a donc un bon et un mauvais *goust,* et l'on dispute des *goûts* avec fondement. » — Chapitre *Du Mérite personnel* (¶ *Dans la guerre*, etc.) : « Peut-*estre* qu'Alexandre n'*estoit* qu'un héros, et que César *étoit* un grand homme. »

Dans les six dernières éditions, chap. *De la Société :* « ¶ *Estre infatué de soy,* et s'*étre,* etc. » Ces trois exemples montrent un même mot écrit de manières différentes dans la même phrase et la même ligne.

Dans la 9e édition, chap. *Des Femmes,* page 106 : « Je ne comprends pas comment un *mary*... » et, à l'article suivant : « ¶ *Un mari*... ». — Dans les 7e et 8e éditions, *mari* aux deux articles, et *mary* ailleurs. (V. p. 133, 141 et 157 de la 7e; p. 134, 142 et 158 de la 8e.)

Beaucoup de mots actuellement terminés par *i* se terminoient par *y* du temps de La Bruyère : *moy, toy, soy, luy, celuy, autruy ;* les futurs des

verbes, les jours de la semaine; *ny, icy, aujourd'huy, j'ay, quoy, pourquoy, vray, ouy, roy* (pluriel *rois*), *employ* (pluriel *emplois*), *appuy*, etc.

Mais on écrivoit indifféremment : Je *sçay* et je *sçai*, *favory* et *favori*, *obéy* et *obéï*, *parmy* et *parmi*.

Plusieurs mots terminés à présent par *ie* prenoient aussi l'*y* : *joye*, *voye* (route), *haye*, etc.

Sont écrits encore indistinctement dans les éditions originales, mais plus souvent selon l'ancienne orthographe dans les premières et plus souvent selon la nouvelle dans les dernières : *ayent* et *aient*, *soyent* et *soient*, *croyent* et *croient*, *voyent* et *voient*, *caballe* et *cabale*, *flater* et *flatter*, *interest* et *interét*, *maistre* et *maître*, *masson* et *maçon*, *mocquerie* et *moquerie*, *mistere* et *mystere*, *naistre* et *naître*, *nostre* et *nôtre*, *vostre* et *vôtre*, *paroistre* et *paroître*, *satyrique* et *satirique*, *seur* et *sûr*, *seurement* et *sûrement*, *stile* et *style*, *vanger* et *venger*, *vescu* et *vécu*, etc.

Même arbitraire pour les participes passés. On lit dans la 9e édition, d'une part : Une verité qu'il a *trouvée* (p. 26), les actions qu'il avoit *achevées*, les choses qu'il a *faites* (p. 66), celles qu'elle avoit *vüës* (p. 109); — d'autre part : Les éloges qu'il n'a pas *cherché* (p. 27), les vers les plus heureux qu'on ait jamais *lû* (p. 39), les services qu'on a *reçû* (p. 251), des maux que l'on a *fait* (p. 477), les hasards qu'ils ont *courû* (p. 486). — Ces irrégularités existent également dans les autres éditions.

Mais voilà ce qui nous a semblé invariable dans

toutes. Les noms et les participes terminés au singulier par un *e* fermé prennent un *z* au pluriel ; et, s'ils sont terminés par deux *e* au singulier, ils prennent un *s* au pluriel : — Les *beautez*, les *qualitez*... Ils sont *empressez* (9e éd., p. 81). — Les faits y sont *déguisez*, les raisons n'y sont point *rapportées* (p. 46). — Choses *opposées*... Ils se croyent *nez* (p. 91). — Les *pensées quintessenciées* et les raisonnements *sophistiquez* (p. 170).

Nous avons vu précédemment l'absence de l'accent circonflexe sur plusieurs mots où on le met aujourd'hui ; il se trouve sur d'autres où on ne le met plus : — *Toûjours, coûtume, plûpart, ajoûter, dîner, soûpirer, soûmettre, soûtenir,* etc.

L'accent aigu est mis souvent où l'on emploie actuellement l'accent grave et l'accent circonflexe : — *Accés, succés, excés, auprés, aprés, progrés* (la plupart de ces mots, dans les premières éditions, et quelques uns dans les autres, sont terminés par *z*); *réver*, il *réve ; s'arréter*, il *s'arréte ;* vous *étes, troisiéme,* etc. Dans les premières éditions, il n'y a pas d'accent sur *antithese, prophete, obscene, tres, entierement, legerement, amerement, maniere, caractere, scene,* et plusieurs autres mots qui ont la prononciation ouverte.

On ne s'explique pas pourquoi l'accent aigu se trouve sur *défaut, débile, démarche, éclat, égal, écrire, médire, mépris, répandre, répondre,* etc., tandis qu'il manque sur *agreable, abreger, benefice, bienseance, genie, heros, comedie, theatre,* etc. L'accent circonflexe manque également sur l'*a* de ce dernier mot.

Quant à la ponctuation, elle n'est pas moins irrégulière et contradictoire. Deux citations suffiront pour le démontrer... « ¶ Il n'a manqué à » Térence que d'être moins froid, quelle pure- » té! etc.... — Il n'a manqué à Molière que d'é- » viter le jargon et le barbarisme : quel feu ! etc. » (9e éd., p. 29). — « ¶ Les plus grandes choses » n'ont besoin que d'être dites simplement, elles » se gâtent par l'emphase : il faut dire noblement » les plus petites ; elles ne se soûtiennent que par » l'expression » (p. 172). Ainsi l'on voit que dans des cas absolument semblables la ponctuation est différente.

Il résulte de ces observations qu'au dix-septième siècle l'on avoit, en écrivant, une grande liberté pour tout ce qui n'étoit pas le style proprement dit. La Bruyère a prouvé combien il attachoit d'importance à cette dernière partie ; mais il étoit assez indifférent sur le reste, si l'on en juge par les nombreuses fautes d'impression qui se remarquent dans les éditions originales des *Caractères*. Le manuscrit manquant, on ne sauroit retrouver la véritable orthographe de l'auteur que dans la lettre autographe possédée par M. le comte d'Hunolstein, dont nous avons donné la copie exacte à la fin de notre Avertissement. On y voit : *vous avés* (quatre fois), *vous cités, assés, encor, reponce* (deux fois), *j'attend* (sans *s*). Tous ces mots, dans les éditions originales, sont écrits conformément à l'usage actuel. Il est donc permis de penser que l'imprimeur a eu beaucoup de part à l'orthographe que nous venons d'examiner, surtout aux modifications qu'on y a faites dans les dernières éditions, car il est peu

probable que l'auteur lui-même ait changé sa manière d'écrire. La Bruyère veut qu'on *se laisse habiller par son tailleur*[1]. Il a eu la même confiance en son imprimeur pour une chose qui subit aussi l'influence de l'usage et de la mode.

On comprend à présent les motifs qui nous ont empêché d'adopter l'orthographe des éditions originales.

[1] Chap. *De la Mode*, t. 2, p. 182.





TABLE INDICATIVE

Des caractères et paragraphes imprimés pour la première fois dans chacune des éditions données par l'auteur, faisant connoître les augmentations successives, les retranchements et les transpositions.

PREMIÈRE ÉDITION. — 1688.

DES OUVRAGES DE L'ESPRIT.

Tout est dit.... — Il faut chercher.... — C'est un métier.... — Il n'est pas si aisé.... — Un ouvrage satirique.... — Si l'on ôte. .. — Quel supplice.... — Il y a de certaines choses....— L'on n'a guère vu....— Il y a dans l'art.... — Il y a beaucoup plus.... — La vie des héros.... — Amas d'épithètes.... — Tout l'esprit....— Combien de siècles.... — Entre toutes les différentes.... — Un bon auteur.... — Ceux qui écrivent.... — L'on devroit.... — La même justesse.... — Un esprit médiocre.... — L'on m'a engagé....— Ceux qui, par leur condition.... — Le plaisir de la critique.... — Bien des gens.... — Le H** G**.... — L'on voit bien.... Je ne sais pas.... Il y a des endroits ... — Il semble que le roman.... — Corneille....— Le peuple.... Il semble que la logique.... L'éloquence peut se trouver.... — Un homme né chrétien.... — Il faut éviter.... — Celui qui n'a égard.... — Il ne faut point.... — Horace. ..

DU MÉRITE PERSONNEL.

Qui peut.... — De bien des gens. .. — Combien d'hommes.... — Quelle horrible peine.... — Personne presque.... — Les hommes sont trop.. . — Le génie.... — Il n'y a point au monde.... — Il faut en France .. — Un

homme de mérite.... — Un honnête homme.... — Si j'osois.... — Quand on excelle. .. — Un homme libre.... — Un homme à la mode.... — Chez nous.. . — Il semble que le héros.... — Dans la guerre.... — J'éviterai.... — Un homme d'esprit....— Le sage quelquefois.. . (Transposé au chap. *De la Société et de la Conversation*, dans la 4e édition.) — Il n'y a rien de si délié.

DES FEMMES.

Les hommes et les femmes.... — Il y a dans quelques femmes ... — J'ai vu souhaiter.. . — Un beau visage.... — L'on peut être touché.... — Une belle femme ... — Il échappe.... — Les femmes s'attachent.... — Une femme oublie.... — Une femme qui n'a.... Telle femme évite.... — A un homme vain.. . — Il y a des femmes déjà flétries.. . — Quelques femmes donnent.... — Il y a telle femme.... — Il est étonnant.... — A juger de cette femme.... — Est-ce en vue.... — Pour les femmes du monde.... — Si le confesseur.... Le capital.... Si une femme pouvoit.... — C'est trop.... — La neutralité....— Quand l'on a assez fait.... (Transposé, avec quelques changements, au chapitre *Du Cœur*, dans la 4e édition.) — Un homme est plus fidèle.... — Les femmes sont extrêmes.... — La plupart des femmes ... — Il y a un temps où.... Combien de filles... — Il n'y a point dans le cœur.... — Je ne comprends pas. .. — Il y a peu de galanteries ... — Quelques femmes ont.... — Il arrive quelquefois.... — L'on suppose.... — Un homme peut.... — Un homme éclate.... — Les femmes guérissent.... — Un homme de la ville.... — Ne pourroit-on pas....

DU CŒUR.

Il y a un goût ... — L'amitié peut.... — L'amour naît.... — Les hommes souvent.... — Il y a quelquefois dans.. . — La vie est courte.... — Il n'y a qu'un premier ... — Qu'il est difficile.... — L'on est plus sociable. .. — Il y a de certains.... — Il y a du plaisir.... — Comme nous nous affectionnons.... — Il n'y a guère au monde ... — Il y a des lieux.... – Il me semble que l'on dépend.... — Quelques uns se défendent.... — Regretter.... — Vouloir oublier....

DE LA SOCIÉTÉ ET DE LA CONVERSATION.

Un caractère.... — C'est le rôle.... — L'on marche....

— Il y a beaucoup d'esprits.... — Il y a des gens qui parlent.... — L'esprit de la conversation.... — Lucain a dit.... — Rien n'est moins... — Celui qui dit.... Un homme de bien.... — Il ne faut pas qu'il y ait....— C'est une grande misère.... — Combien de belles.... — Le conseil. .. — Celui qui est d'une éminence.... — Il y a de petits défauts.... — L'on a vu.... — Dans la société.... — *Cléante*.... — L'on peut compter.... — L'intérieur.... — G** et H**. .. Je suppose.... — L'on parle impétueusement.... — Il a régné.... — Le dédain.... — Le plaisir de la société.... — L'on ne peut aller loin.... — La moquerie.... — Vous le croyez.... — Les plus grandes choses.... — C'est la profonde ignorance.. . — Il me semble que l'on dit.... — C'est une faute.... — L'on peut définir.... Il me semble que l'esprit.... — Il y auroit une espèce de férocité.... — L'on dit par belle humeur.

DES BIENS DE FORTUNE.

Un homme fort riche.... — Une grande naissance....— A mesure ... — Si l'on ne le voyoit.... Ce plus ou ce moins.... — Un homme est laid.... — Il n'y a qu'une affliction.... — N'envions point.... — Les P. T. S.... — Tu te trompes.. . Ce n'est pas qu'il faut.... (Ces deux articles, dans la 5e édition, ont été transposés au chapitre *Du Mérite personnel*, et sont devenus une suite et une dépendance de l'article *L'Or éclate*, p. 183, t. 1.) — *Sosie*.... — *Arfure*.... — L'on porte *Crésus*....— *Champagne*.... — Ce garçon....— Combien d'hommes....— Si certains morts.... — Rien ne fait mieux comprendre.... — Le peuple souvent.. . — Il faut une sorte d'esprit.... — Il faut avoir 30 ans.... — L'on étale.... (*L'on ouvre et l'on étale*, dans la 6e édition et les suivantes) — Dans toutes les conditions.... L'on peut s'enrichir. .. — Les hommes pressés.... — Il y a des âmes sales.... — Les traits découvrent... — Du même fonds... — Pendant qu'*Oronte* ... — Le mariage.... — L'on ne reconnoît plus....

DE LA VILLE.

L'on se donne.... L'on ne peut se passer.... — *Narcisse*.... — La ville est partagée.... — Pénible coutume ...

DE LA COUR.

Le reproche.... Un homme qui sait la cour.... — Il y a quelques rencontres.... — C'est avoir fait.... — Un

homme qui a vécu.... — Il faut avoir de l'esprit.... — Toutes les vues.... (Cet article, dans la 4e édition, a été transposé au chap. *Du Souverain*, et réuni au *caractère* du plénipotentiaire, qu'il termine.) — La province.... — L'on s'accoutume difficilement....—Il faut qu'un honnête homme.... — L'on va quelquefois à la cour.... — Le brodeur — Il n'y a rien qui enlaidisse.... — L'air de la cour. .. — Qu'un favori.... — L'homme a bien peu.... — Il faut des fripons.... — Combien de gens.... — Il est aussi dangereux.... — Il y a des gens à qui.... — L'on me dit tant de mal. .. — Vous êtes homme de bien.... — Qui est plus esclave.... — Celui qui un beau jour.... — L'esclave.... — Mille gens à peine connus.... — De tous ceux qui.... — Il y a un pays.... — Les deux tiers.... — Un noble.... — L'on parle d'une région.... — Qui considérera.... — Si l'on ne se précautionne.... — Avec cinq ou six termes.... — Il y a un certain nombre. .. — C'est beaucoup tirer.... — Un esprit sain. .. — Il y a dans les cours ... — Le favori n'a point de suite.... (Transposé au chapitre *Du Souverain*, dans la 4e édition.) — Une grande parure.... (Transposé au chapitre *Du Souverain*, dans les 4e et 5e éditions, avec cette variante, *Une belle ressource*, et supprimé dans les éditions suivantes.)

DES GRANDS.

La prévention.... — L'avantage des grands... — Les grands se piquent....— Les grands dédaignent.... — Une froideur.... — Les grands croient....— Qui peut dire.... —Les aises de la vie....— Les grands ne doivent point.... — Quelque profonds.... — Il semble d'abord.... — Les princes.... — Il semble que la première règle.... — C'est avoir une très mauvaise....—C'est une pure hypocrisie.... —L'on se porte....—L'on doit se taire.. .— Si les grands ont les occasions.... — Ne parler aux jeunes princes....

DU SOUVERAIN.

Quand l'on parcourt.... — Le caractère des François.... — L'un des malheurs.... — Il ne manque rien.... — Le plaisir du roi.... — Rien ne fait plus d'honneur.... — Il ne faut ni art.... — Il y a peu de règles.... — Sous un très grand roi.... — Que de dons....

DE L'HOMME.

Ne nous emportons point.... — Les hommes ne s'atta-

chent.... — Il est difficile qu'un.... — Les hommes en un sens.... — Il y a des vices.... — Une grande âme.... — Pénétrant à fond.... (Le même article, rectifié dans les éditions suivantes, commence ainsi : *L'on demande pourquoi*....) — Tout est étranger.... — La vie est courte.... — Il est si ordinaire....— Les hommes ont tant de peine.... — Rien n'engage tant....— Ceux qui sont fourbes ... (*Les fourbes*, dans les éditions suivantes.) — La mort n'arrive.... — Si la vie est misérable.... — Le regret qu'ont les hommes.... — Il devroit y avoir dans le cœur.... (Transporté au chapitre *Du Cœur*, dans la 4e édition.) — Il y a des maux effroyables ... — Il y a de certains biens.... — Il n'y a rien que les hommes.... — Pensons que comme.... — L'on craint la vieillesse.... — L'on ne vit point assez.... — Il n'y a rien qui rafraîchisse.... — Le récit de ses fautes.... — L'esprit de parti ... — Il est également difficile.... (Transposé au chapitre *Du Cœur*, dans la 4e édition.) — Nous faisons par vanité.... — C'est une chose monstrueuse.... — Le monde est plein.... — Il faut aux enfants.... — N**.... — L'esprit s'use.... — Les petits sont quelquefois.... — L'on voit peu d'esprits.... Il se trouve des hommes.... — Quelques hommes, dans le cours.... Tout notre mal.... — Il coûte moins.... — L'homme semble....—La plupart des homme emploient.... Notre vanité.... — Nous cherchons.... — Il semble que l'on ne puisse.... — Les hommes, en un même jour.... — Il est aussi difficile de trouver.... — Le destin du vigneron.... — Il y a des gens qui sont mal logés.... — *Lucile* aime mieux.... La règle de voir.... (Ces deux derniers articles ont été transposés au chapitre *Des Grands*, dans la 4e édition.) — L'on s'insinue.... — C'est une grande difformité.... — Peu de gens se souviennent.... — Ce n'est point le besoin d'argent.... — Le souvenir de la jeunesse.... — Une trop grande négligence.... — Un vieillard est fier.... — Un vieillard qui a vécu.... — Les jeunes gens, à cause.... — Il faut des saisies.... — Ceux qui nous ravissent.... — Bien loin de s'effrayer.... — Il n'y a pour l'homme.... — La plupart des hommes, pour arriver.... — Les hommes agissent.... — L'on exigeroit.... — C'est se venger....— Il n'y a guère qu'une naissance.... (Transposé au chapitre *De la Société et de la Conversation*, dans la 4e édition.) — Si les hommes ne vont pas.... — Il y a dans quelques hommes.... — Tels hommes passent.... — Les haines sont si longues.... — Il y a d'é-

tranges pères.... — L'affectation dans le geste....— Tout le monde dit d'un sot.... (*d'un fat*, dans la 4e édition et les suivantes).

DES JUGEMENTS.

Rien ne semble mieux.... — L'on ne pense pas toujours.... — Les grandes choses.... — Il n'y a rien de plus bas.... — La faveur des princes.... — Il est étonnant.... — Le commun des hommes.... Il faut faire comme les autres.... — Tel, à un sermon.... — Tel, connu dans le monde.... — Quel bonheur surprenant.... — César.... — Un jeune prince.... — Après l'esprit de discernement.... — Un homme est fidèle.... — Il y a de petites règles.... — Ceux qui, sans nous connoître.... — La règle de Descartes.... — Rien ne nous venge mieux.... Du même fond.... — Un sot est celui.... Un fat est celui.... — Nous n'approuvons.... — C'est un excès de confiance.... — Rien ne découvre mieux.... Souvent où le riche.... — Il y a une sorte de.... Il faut très peu de fonds.... — Si les ambassadeurs.... — Tous les étrangers.... Avec un langage.... — Si nous entendions dire.... — Il est ordinaire.... — Ce prélat.... — Tout le monde.... —Les enfants des dieux.... (Transposé au chapitre *Du Mérite personnel*, dans les éditions suivantes.)

DE LA MODE.

Une chose folle.... — Le duel.... — Tel a été à la mode.... — Un homme fat.... — Le courtisan.... — Celui qui.... — De quoi.... — Quand le courtisan.... — L'on croit.... (*L'on espère*, dans la 4e édition et les suivantes.) — C'est une chose....

DE QUELQUES USAGES.

Il y a des gens qui.... Il y en a de tels.... Quelques autres.... Combien de nobles.... — Il suffit.... — Le besoin d'argent.... — Si la noblesse.... — Que les saletés des dieux.... — Il y a plus de rétribution.... — Les belles choses.... — L'on ne voit point.... — Il y a déjà long-temps.... — Il étoit délicat autrefois.... — Dans ces jours....— Quelle idée plus bizarre.... — Il y a depuis long-temps.... — Le devoir des juges.... — Celui qui sollicite....—Une belle maxime.... — Il n'est pas absolument impossible.... — L'on ne peut guère charger....

DE LA CHAIRE.

Le discours chrétien.... — L'on fait assaut.... — Jusqu'à ce qu'il revienne.... — Les citations profanes.... C'est avoir de l'esprit.... — L'orateur fait.... — La morale douce.... — *Théodule*.... — Le métier.... — Si vous êtes.... — L'on a eu.... — Le nom de ce panégyriste.... — L'orateur cherche.... — L'on voit des clercs.... — Un clerc mondain.... Il y a au contraire....

DES ESPRITS FORTS.

Les esprits forts.... — L'on doute de Dieu.... — Il faudroit s'éprouver.... — Toute plaisanterie.... — Il y a eu de tout temps.... — J'exigerois de ceux.... — Je voudrois voir.... — J'aurois une extrême.... — L'impossibilité.... — Je sens.... — L'athéisme.... — Les hommes sont-ils.... — Si l'on nous assuroit.... — Il y a deux mondes.... — Qui a vécu.... — Si Dieu avoit donné.... — La religion est vraie.... — Je ne sais si ceux.... Il y a quarante ans.... Peut-être que moi.... Peut-être aussi.... Je continue.... Si au contraire.... En un mot.... — De ce qu'une nature universelle.... — Je ne sais point.... — Si tout est matière.... — Il y a des êtres.... — L'âme voit.... — Je ne conçois point.... — Si l'on ne goûte pas....

DEUXIÈME ET TROISIÈME ÉDITIONS. 1688.

Tous les caractères comme dans la première édition, excepté :

DU MÉRITE PERSONNEL.

Les enfants des dieux.... (Transposition.) Cet article, dans la 1re édition, étoit placé au chapitre *Des Jugements*, le dernier de ce chapitre. Il a été transposé au chapitre *Du Mérite personnel*, entre les articles *Dans la guerre*.... et *J'éviterai avec soin*....

DE L'HOMME.

L'on demande pourquoi.... (Cet article, rédigé différemment dans la 1re édition, commençoit ainsi : *Pénétrant à fond*....

QUATRIÈME ÉDITION. 1689.

Tous les *caractères* de la 3e édition, avec les additions et transpositions suivantes :

DES OUVRAGES DE L'ESPRIT.

Il y a de certaines choses.... Quel supplice.... (Transpositions.) On se nourrit.... Un auteur moderne.... Il avoue.... Quelques habiles.... (Additions.) — L'on devroit aimer.... (Transposition.) Ne vouloir être.... Il faut qu'un auteur....—Quelques uns de ceux....—Que dites-vous.... — *Arsène*.... — Il n'y a point d'ouvrage.... — C'est une expérience.... — Un auteur sérieux ... — Quelle prodigieuse.... — *Capys*.... — Le devoir du nouvelliste.... Le sublime.... Le nouvelliste.... — Le philosophe.... — Les sots.... — Un auteur cherche.... — Je ne sais si l'on pourra.... — L'on a cette incommodité.... — Il n'a manqué.... L'Opéra.... — Ils ont fait.... — Les connoisseurs.... — D'où vient.... L'éloquence est au sublime... Qu'est-ce que le sublime.... Les synonymes....—L'on n'écrit que pour ... Si l'on jette.... — L'on écrit régulièrement.... — Il y a des artisans.... (Additions.)

DU MÉRITE PERSONNEL.

Il est moins rare.... — Il coûte.... — Il ne faut regarder.. . - S'il est ordinaire.... — S'il est heureux.... — Le bon esprit.... — Après le mérite personnel.... (Additions.) — Un homme d'esprit.... J'éviterai.... (Transposition. — Celui qui, logé.... — La fausse grandeur.... — Le sage guérit.... Celui-là est bon.... (Additions.)

DES FEMMES.

Quelques jeunes personnes.... — Si les femmes étoient telles.... — Les femmes se préparent.... — L'agrément.... — Le caprice.... — Un ancien galant tient.... Un ancien galant craint.... Il ne manque.... — Il semble que la galanterie.... (Additions.) — Il y a peu de galanteries.... — Je ne comprends pas.... — Quelques femmes ont.... — A juger de cette femme.... — Il y a des femmes déjà flétries.... (Transpositions.) - Le rebut.... (Addition.) —Un homme de la ville.... (Transposition.)—Une femme

est aisée.... — C'est une violente preuve.... (Additions.) — Il y a telle femme.... — Il est étonnant.... — Les femmes sont extrêmes.... — La plupart des femmes n'ont guère.... (Transpositions.)—Les femmes vont plus loin.... Les hommes sont cause.... (Additions.) — Il n'y a point dans le cœur.... —Il y a un temps.... (Transpositions.) — La plupart des femmes jugent... — Un homme qui seroit.... — Une femme qui n'a jamais.... La paresse au contraire.... — Il est fort sûr.... — Les douleurs muettes....—Une femme insensible.... Il y avoit à Smyrne.... (Additions.)

DU COEUR.

Le temps.... — Tant que l'amour.... — Il est plus ordinaire.... — L'amour et l'amitié.... — Celui qui a eu.... — L'amour commence.... — Rien ne ressemble....—L'on n'aime.... — L'amour qui naît.... — L'amour qui croît.... — Celui qui aime.... — Si j'accorde.... — Ceux qui s'aiment.... — Quelque délicat.... — C'est une vengeance.... — Il est triste.... — S'il se trouve.... — Une grande reconnoissance.. . — Etre avec les gens.... — Il n'y a pas si loin.... — Il semble qu'il est... — L'on confie ... — L'on peut avoir.... — L'on ne voit.. . (Additions.) — Il n'y a qu'un premier dépit.... (Transposition.) — Il semble que s'il y a.... Le tempérament.... Il arrive souvent ... Celles qui ne nous ménagent.... — Si l'on donne.... — Les froideurs.... — L'on n'est pas plus maître.... — Les amours.... — Le commencement. .. — Cesser d'aimer.... — C'est foiblesse.... On guérit.... (Additions.) — Il devroit y avoir dans le cœur.... (Transposé. Cet article étoit au chapitre *De l'Homme* dans les éditions précédentes.) — Si une laide.... — L'on est encore.... (Additions.) — Vouloir oublier.... (Transposition.) — L'on veut faire.... (Addition)—Regretter....(Transposition.)—Quelque désintéressement.... — Celui-là.... — C'est assez pour soi.... Additions.) — Quand on a assez fait. .. (Transposé. Cet article, dans les éditions précédentes, étoit au chap. *Des Femmes*.) — Il est pénible ... (Addition.) — Il est également difficile.... (Transposé. Cet article étoit précédemment au chap. *De l'Homme*.) — Les choses les plus souhaitées.... — Il faut rire.... (Additions.) — La vie est courte.... — Qu'il est difficile.... (Transposition.) — Il est doux....—On ne vole point....—On ouvre un livre....

— Il faut être bien dénué.... — Rien ne coûte moins.... — Ceux qui font bien.... (Additions.)—Il y a quelquefois dans le cœur.... (Transposition.)

DE LA SOCIÉTÉ ET DE LA CONVERSATION.

Si l'on faisoit.... — L'on voit des gens.... — Qui peut se promettre.... — Il y a un parti.... — Etre infatué.... — Il faut laisser.... (Additions.) — Lucain a dit.... — L'esprit de la conversation.... — Il ne faut pas qu'il y ait.... — C'est une grande misère.... (Transpositions.) — Dire d'une chose.... — Pamphile.... — L'on voit des gens brusques....—Avec de la vertu....—La politesse.... (Additions.) L'on peut définir.... Il me semble que l'esprit.... — C'est une faute contre.... (Transpositions.) — Dans les repas.... (Addition.) — Il y auroit une espèce de férocité.... (Transposition.) — Un homme d'esprit.... — Ne pouvoir supporter.... — Vivre avec.... (Additions.) —L'intérieur des familles....—Dans la société.... (Transpositions.) — Il n'y a que ceux.... (Addition.) *Cléante*.... —L'on peut compter....—G*** et H***.... Je suppose.... (Transpositions.) — Il y a une chose.... — Les provinciaux.... (Additions.) — Celui qui est d'une éminence.... — Il y a de petits défauts.... (Transpositions.) — Rire des gens d'esprit.... (Addition.) — La moquerie....—Vous le croyez.... (Transpositions.) —Si vous observez.... (Addition.) — Le dédain.... — Le plaisir de la société.... — L'on ne peut aller loin.... — Combien de belles.... — Le conseil.... (Transpositions.) — Quelques femmes de la ville.... — On feint.... (Additions.) — L'on dit par belle humeur.... — C'est la profonde ignorance.... — Les plus grandes choses.... — Il n'y a guère qu'une naissance.... (Transpositions. Le dernier article étoit précédemment au chap. *De l'Homme*.) — Toute confiance.... (Addition.) — Le sage quelquefois.... (Transposé. Cet article étoit précédemment au chap. *Du mérite personnel*.)

DES BIENS DE FORTUNE.

Ce qui disculpe.... — Un projet.... — N***.... —*Thersite*.... (*Sylvain*, dans la 5e édition.) — *Dorus*.... (Additions.) — Combien d'hommes.... — Si certains morts.... — Rien ne fait mieux.... — Ce garçon.... (Transpositions.) — Laissez faire *Ergaste*.... — *Brontin*.... —Si l'on

partage.... — Cet homme qui a fait.... — Il y a une dureté.... — Faire fortune....—Les passions.... (Additions.) — Pendant qu'*Oronte*.... — Le mariage.... (Transpositions.) – Epouser une veuve.... — Celui qui n'a de partage.... (Additions.) — L'on ne reconnoît plus.... (Transposition.) — L'on ne se rend point.... — Il n'y a au monde.... — *Chrysante*.... (Additions.) — Il n'y a qu'une affliction.... (Transposition.)—Il fait bon....—Ce palais.... — La cause.... — Si vous n'avez.... (Additions.)

De la Ville.

La ville est partagée.... (Transposition.) — Il y a dans la ville.... — Il y a un certain nombre.... — Un homme de robe.... — Cette fatuité. .. — Les *Crispins*.... — La sublime invention....— L'utile....—Le bel.... (Additions.) — Pénible coutume.... — Narcisse.... (Transpositions.)

De la Cour.

Qui peut nommer.... — Se dérober.... — L'on est petit.... (Additions.) — La province.... — L'on s'accoutume.... — Il faut qu'un honnête homme.... — L'on va quelquefois.... — Le brodeur.... — Il n'y a rien.... — L'air de cour.... (Transpositions.) — N*** arrive.... (Addition.)—Il y a dans les cours....—Vous voyez des gens.... — Les cours ne sauroient.... — Un homme de la cour.... — C'est une grande simplicité....—Celui qui voit loin.... (Additions.) — C'est beaucoup tirer.... (Transposition.) — Si celui qui est en faveur.... L'on blâme.... — Il ne faut rien exagérer.... (Additions.) — Combien de gens.... (Transposition.) — Je vois un homme.... — L'on dit à la cour.... (Additions.) — Il est aussi dangereux.... — Il y a des gens qui.... — L'on me dit tant de mal.... — Vous êtes homme de bien.... (Transpositions.) — On n'est point effronté.... — On cherche ... Je ne vois aucun courtisan.... C'est rusticité.... Il faut avouer.... — L'on remarque.... (Additions.) Il faut des fripons.... (Transposition.) — Un vieil auteur.... — Jeunesse de prince.... — *Timante*.... (Additions.) — Il y a un pays.... (Transposition.) — La vie de la cour.... (Addition.) — Les deux tiers de ma vie.... — Un noble.... (Transpositions,) — *Xantippe* ... (Addition.)—Qui est plus esclave....—L'esclave.... — Mille gens à peine connus.... — De tous ceux qui s'empressent.... — L'on parle d'une région.... — Qui consi-

dérera.... (Transpositions.) — Les grands seigneurs.... — Que manque-t-il....—Foibles hommes.... De même.... (Additions.) — Avec cinq ou six termes.... — Il y a un certain nombre.... (Transpositions.) — Diseurs de bons mots.... — Comment nommerai-je.... (Additions.) C'est avoir fait.... (Transposition.) La finesse n'est.... La finesse est.... Avec les gens qui.... (Additions.) — Si l'on ne se précautionne.... — Il y a quelques rencontres.... — Un homme qui a vécu....—Il faut avoir de l'esprit.... (Transpositions.) — Avec un esprit sublime.... (Addition.) — Qu'un favori s'observe.... L'homme a bien peu.... — Celui qui un beau jour.... — Un esprit sain.... (Transpositions.)

DES GRANDS.

On demande.... Il ne laisse pas.... — Il coûte si peu.... —Il est vieux....—Je ne sais, dites-vous.... (Additions.) — Qui peut dire.... (Transposition.) — Les grands sont si heureux.... — Quand je vois.... (Additions.) —*Lucile*.... La règle.... (Transpositions. Ces deux articles étoient précédemment au chap. *De l'Homme*.) — Le mépris.... (Addition.) Quelque profonds.... — Il semble d'abord qu'il entre.... — Il semble qne la première règle.... (Transposition.) — Si un grand.... — Le suisse.... — Un homme en place.... — Sentir le mérite.... — Tu es grand.... — Vous dites d'un grand.... Se louer.... On loue.... — S'il est périlleux.... — La noblesse expose....—S'il est vrai.... (Additions.) — Les princes.... — Ne parler aux jeunes princes.... — C'est une pure hypocrisie.... Les grands ne doivent.... — C'est avoir une très mauvaise.... — Si les grands ont les occasions.... — L'on se porte.... — L'on doit se taire.... (Transpositions.) — Qui dit le peuple.... (Addition.)

DU SOUVERAIN ET DE LA RÉPUBLIQUE.

Il ne faut ni art ni science.... (Transposition.) C'est une politique sûre.... Quand on veut changer.... — Quand le peuple.... — Il y a de certains maux....—La guerre.... — Le peuple, paisible.... — Il faut que le capital.... Le ministre.... (Additions.) — Le favori.... — Une belle ressource.... (Transpositions. Ces deux articles étoient placés précédemment à la fin du chap. *De la Cour*.) Une plus belle ressource.... (Addition. Cet article et les deux pré-

cédents ont été supprimés dans la 6e édition.) — C'est un extrême bonheur.... — La science des détails.... (Additions.)

DE L'HOMME.

Les hommes en un sens.... (Transposition.) — Le stoïcisme.... — Inquiétudes d'esprit.... — Dire d'un homme colère.... Ce qu'on appelle....—Le commun des hommes.... — L'incivilité.... — Si la pauvreté.... (Additions.) — Il y a d'étranges pères.... (Transposition.) L'homme qui dit.... (Addition.) — Les fourbes.... (Transposition.) — L'on n'entend.... Otez les passions.... Additions.) — Rien n'engage tant.... — Il y a de certains biens... — Il y a des maux effroyables.... (Transpositions.) — Il ne faut quelquefois.... — Il n'y a pour l'homme.... — Il y a un temps.... — Les enfants sont hautains.... — Les enfants n'ont.... — Le caractère de l'enfance.... — Les enfants ont déjà.... — Il n'y a nuls vices.... L'unique soin.... — La paresse.... — Aux enfants.... — Les enfants commencent.... — Qui doute.... — C'est perdre.... — Les hommes, dans le cœur.... — Un homme vain.... On ne voit point mieux.... La fausse modestie.... — Les hommes parlent.... — La modestie n'est point.... — Vous dites.... De même l'on dit.... (Additions.)—Notre vanité.... (Transposition.) — Comme il faut.... — D'où vient qu'*Alcippe*.... —L'on est si rempli.... (Additions. —Nous cherchons.... — Il semble que l'on ne puisse.... — Ceux qui nous ravissent.... C'est une chose monstrueuse.... — Une grande âme.... (Transpositions.) Il y a une espèce de honte.... — On est prompt.... *Argyres*.... — Les hommes comptent.... Il est vrai.... Personne.... (Additions.) — L'on voit peu d'esprits.... (Transposition.) — Tout l'esprit.... — Un homme qui n'a.... (Additions.) — Tout le monde dit.... (Transposition. —Quelle mésintelligence.... (Addition.) — L'esprit s'use.... — Les petits.... — Il se trouve des hommes.... (Transpositions.) — Un homme haut et robuste.... (Addition.) — L'on exigeroit.... — Il coûte moins.... Quelques hommes, dans le cours.... Tout notre mal.... Transpositions.) — Il n'y a que nos devoirs.... — *Géronte*....— Laisser perdre.... — *Fauste*.... *Frontin*.... (Additions.) — Les haines sont si longues....

L'on s'insinue.... Transpositions.) — La mollesse.... (Addition.) — C'est une grande difformité.... — Peu de gens se souviennent.... — Ce n'est pas le besoin.... —

Il y a des gens qui sont mal logés.... — Le souvenir.... — Une trop grande.... — Un vieillard est fier.... — Un vieillard qui a vécu.... — Les jeunes gens.... (Transpositions.) — *Philippe*.... *Gnathon*.... — *Ruffin*.... (Additions.) *N***.... — Tels hommes passent.... — Il faut des saisies.... (Transpositions.) — L'on voit certains animaux.... — *Dom Fomand*.... — Le noble de province.... Il se fait généralement.... (Additions.) — Bien loin de s'effrayer.... — Les hommes, en un même jour.... — Il est aussi difficile de trouver.... — Le destin du vigneron.... (Transpositions.) — La différence d'un homme.... — La fausse délicatesse.... — Qui oseroit.... (Additions.) — L'affectation.... (Transposition.) — Les hommes n'ont point.... — D'où vient.... — L'on se repent.... — Si l'homme savoit.... (Additions.) — Il faut aux enfants.... (Transposition.) — Après avoir mûrement.... — Combien y a-t-il d'âmes foibles.... (Additions.)

DES JUGEMENTS.

Deux choses.... — Le phénix.... — Chapelain.... — La condition.... — Il suffisoit.... (Additions.) — Rien ne découvre mieux.... Souvent où le riche.... — Il y a une sorte.... Il faut très peu de fonds.... — Si les ambassadeurs.... — Tous les étrangers.... — Avec un langage.... — Si nous entendions.... — Ce prélat.... (Transposition.) — Ne pourroit-on point.... — Ceux qui emploient mal.... Il n'y a point de ministre.... — Il ne faut pas juger.... — La physionomie.... — L'air spirituel.... — Un homme qui a beaucoup.... (Additions.) — Ceux qui, sans nous connoître.... — Il y a de petites règles.... (Transpositions.) — Un homme sujet.... — L'impertinent.... — Le fat est entre.... — L'homme ridicule.... — Le sot ne se tire jamais.... — La sottise.... — La grossièreté.... — Le stupide.... — Si le fat.... — L'une des marques.... — Le sot est embarrassé.... — Talent.... — Entre le bon sens.... (Additions.) — Après l'esprit de discernement.... Tel connu dans le monde.... — Tout le monde s'élève....—Il est ordinaire.... (Transpositions.) — Tel a assez d'esprit.... — On a dit de Socrate.... — C'est abréger.... — Les mêmes défauts.... Rien ne nous corrigeroit.... — La sage conduite.... (Additions.) — Quel bonheur surprenant.... (Transposition) — L'on gagne.... — Le bruit court.... — La manière.... — L'honnêteté....

Quand il seroit vrai.... — Il n'y a que de l'avantage.... — L'esprit de modération.... — Le contraire des bruits.... — Sans une grande roideur.... — Il y a de tels projets.... — Les hommes, sur la conduite.... — Les hommes, séduits.... — Le plus grand malheur.... (Additions.) — Un homme est fidèle.... (Transposition.) — Le flatteur.... — Tels sont oubliés.... — Si vous en croyez.... — Vous vous agitez.... — Faites garder.... — C'est le plus petit inconvénient.... — Il y a des créatures de Dieu.... — Si le monde dure.... — A quoi vous divertissez-vous ?.... — Il n'y a point de chemin.... — Ne faire sa cour.... — Pourquoi me faire froid.... Et vous qui voulez.... — Celui qui est riche.... Je pardonne, dit Anthisthène.... (Additions.)

De la Mode.

Un homme à la mode.... — Voiture et Sarrasin.... — L'on blâme.... — Les couleurs.... — Un homme dévot.... (*caractère* supprimé dans la 7e édition.) — L'on a été loin.... — Je ne doute point.... (Additions.)

De quelques Usages.

Tel abandonne.... — Un homme du peuple.... — Quelle est la roture.... — Un bon gentilhomme.... — Certaines gens.... — A combien d'enfants.... — Il y a peu de familles.... — Il y a des choses.... (Additions.) — Quelle idée plus bizarre.... — Dans ces jours.... — Il y a plus de rétribution.... (Transpositions.)—*Tite*.... — Qui pourroit s'imaginer... — La fille d'*Aristippe*.... — Il s'est trouvé des filles.... — Celle qui délibère.... — Faire une folie.... — On a toujours vu... — *Oronte*.... L'on applaudit.... — Il se trouve des juges.... — Le magistrat.... — Il s'en faut peu.... — Il n'y a aucun métier.... — La principale partie.... — La question.... — Combien d'hommes.... — *Typhon*.... (Additions.) — Il y a déjà longtemps.... (Transposition.) — Un bon médecin.... — La témérité.... — L'on souffre.... — Que penser.... (Additions.)

De la Chaire.

L'éloquence profane.... — Un beau sermon.... — Le solide.... — L'on peut faire ce reproche.... — L'. de Meaux....

— L'on a enfin.... — Il me semble qu'un prédicateur ... — Que celui.... — Un apprenti.... (Additions.)

DES ESPRITS FORTS.

Dieu condamne.... — Si c'est le grand.... — Un Père de l'Eglise.... — Toute musique.... — Jusques où... — Cette même religion....—Si toute religion.... (Additions.)

CINQUIÈME ÉDITION. 1690.

Tous les *caractères* de la 4e édition, avec les additions et transpositions suivantes :

DES OUVRAGES DE L'ESPRIT.

Certains poëtes.... — On a dû faire.... — J'ai lu Malherbe.... — Ronsard et Balzac.... — Marot.... — Ronsard et les auteurs.... — Marot et Rabelais... — Deux écrivains.... — Un style grave.... — Ce n'est point assez.... (Additions.)—L'on a cette incommodité.... (Transposition.) — Il y a des esprits.... (Addition.)

DU MÉRITE PERSONNEL.

Que faire d'*Egésippe*.... Nous devons. .. — Il apparoît.... — L'or éclate.... (Additions.) Tu te trempes.... Ce n'est pas.... (Transpositions.) Ces deux articles étoient placés précédemment au chapitre *Des Biens de Fortune*.) — Les vues courtes.... — Il n'y a guère.... — Je connois *Mopse*.... (Additions.)

DES FEMMES.

Si les femmes veulent.... — Une femme galante.... — Une femme foible.... — Une femme inconstante.... — La perfide.... — Une femme infidèle.... — On tire.... — Je voudrois qu'il me fût permis.... — Quelques femmes ont voulu.... — Il y a du péril.... — Il coûte peu.... (Additions.)

DU CŒUR.

Donner... (Addition.) — Si l'on a donné.... (Trans-

position.) — On a dit en latin.... (Addition.) — Il y a du plaisir.... (Transposition.) — Je ne sais.... — S'il est vrai.... — Il vaut mieux.... — L'expérience. .. — Un homme dur.... — Quelque désagrément.... — Vivre avec ses ennemis.... On ne doit pas.... (Additions.) — Il est doux.... — On ne vole point.... (Transpositions.) — Celui qui sait.... (Additions.) — Les choses les plus souhaitées.... — Il faut rire.... — La vie est courte.... — Qu'il est difficile.... (Transpositions.) — On ne pourroit ... (Addition.) — Il est pénible.... — Comme nous nous affectionnons.... — Il est également difficile.... (Transpositions.) — Toutes les passions.... — Les hommes rougissent ... — Le cas n'arrive guère.... — Les hommes commencent.... (Additions.) — Rien ne coûte moins... — Il faut être bien dénué ... (Transpositions.)

De la Société et de la Conversation.

Que dites-vous.... — J'entends *Théodecte* ... — *Cléon*. .. Il y a parler bien.... — Quelqu'un.... — Parler et offenser.... — Il y a des gens.... Entre deux personnes.... — Je n'aime pas.... — L'on sait des gens.... — Un beau-père.... — Ce qu'une marâtre.... Les marâtres.... — J'approche.... — On ne prime point... — Tout ce qui.... — Entre dire.... (Additions.) — Lucain.... (Transposition.) — *Hermagoras*.... — *Nicandre*.... (Additions.)

Des Biens de fortune.

On ne peut mieux user.... — Si vous entrez.... — *Chrysippe*... — Ne traitez pas.... — Fuyez.... — Il faut moins d'esprit..... Un homme. .. Il y a même.... — Quand on est jeune.... — Quel est le fruit... — De tous les moyens... — Il y a des misères.... — On sait que ... (Additions.) — L'on ne se rend point.... — Il n'y a au monde.... — Les traits.... *Chrysante*.... (Transpositions.) — Si les pensées.... (Addition.) — Du même fond.... — Il y a des âmes sales.... (Transpositions.) — Dîne bien.... — Jeune.... — L'avare.... — Ce que l'on prodigue.... — Les enfants.... — Triste condition.... — Le caractère.... — Je ne m'étonne pas.... — Mille gens.... Je ne permets.... — L'on ne sauroit s'empêcher.... (Additions.)

De la Ville.

Tout le monde.... — Dans ces lieux.... — Vous mo-

quez-vous...... — J'entends dire..... Quel est l'égarement..... Quelques uns..... (Additions.) — *Narcisse*..... (Transposition) — Voilà un homme.... — *Teramène*.... (Additions.) — Cette fatuité.... (Transposition.) — Les empereurs.... (Addition.)

DE LA COUR.

Ne croiroit-on pas.... — Il est difficile à la cour.... — Vient-on de placer.... — On fait sa brigue.... Les hommes ne veulent pas..... Quelle plus grande honte..... Quelques grandes difficultés..... Il coûte moins...... L'on se présente.... — L'on court.... — Que d'amis.... — Ce qui me soutient..... Dois-je bientôt..... — Les roues.... — Qui sait parler.... (Additions.) — Diseurs de bons mots.... — Il y a un certain nombre.... — Avec cinq ou six termes.... (Transpositions.) — Vous dépendez.... — L'on contemple.... — La faveur....— Dans cent ans....

DES GRANDS.

Il y en a de tels.... — S'il y a peu....— Les petits ... — C'est déjà trop.... — Si je compare.... — Le prince n'a point assez..... Jetez-moi..... — *Aristarque*. ... — Des gens..... (Additions.) — Qui dit le peuple..... L'on se porte.... — L'on doit se taire.... (Transpositions.)

DU SOUVERAIN OU DE LA RÉPUBLIQUE.

Si c'est trop.... (Addition.)

DE L'HOMME.

A quelques uns...... Je me rachèterai...... On ne trompe.... (Additions.) — Il y a de certains biens.... — Il y a des maux.... — Il ne faut quelquefois.... (Transpositions.) — Je suppose.... Addition.) — Si la vie est misérable....—Il n'y a rien.... — L'on craint la vieillesse.... — La mort n'arrive.... — Pensons que, comme.... (Transpositions.) — L'inquiétude.... - Ce qu'il y a de certain.... — L'on espère.... — Si de tous les hommes.... — Une longue maladie.... — A parler humainement.... La mort qui..... (Additions.) — Le regret..... (Transposition.) — La vie est un sommeil.... — On veut quelquefois..... — Quelque rapport..... La jalousie..... L'é-

mulation.... Toute jalousie.... L'envie.... Un homme d'esprit.... — Le premier degré.... L'ennui.... — Il y a bien autant.... — Il y a des ouvrages.... — *Cliton*.... — *Télèphe*.... — L'homme du meilleur esprit.... Le sot est.... — Le misanthrope.... (Additions.)

DES JUGEMENTS.

Je ne sais..... — Si les hommes..... De combien..... Que de choses..... – Il est savant..... Les langues..... — Une belle femme.... — *Hérille*.... — C'est souvent hasarder.... — Il y a dans les meilleurs conseils.... — Ne songer..... — La disgrâce..... Rien n'est bon..... Je me contredis.... — La plupart des hommes.... (Additions.) — A quoi vous divertissez-vous?.... — Si le monde..... (Transpositions.). L'on peut..... — Il est bon.... — Qu'on ne me parle.... — O temps.... (Additions.)

DE LA MODE.

Chaque heure.... (Addition.)

DE QUELQUES USAGES.

Il n'y a rien à perdre.... — Je le déclare nettement.... — Moi, dit le chevecier.... — Une mère.... — Qu'on évite..... Je connois..... — Ce n'est pas une honte..... — Il est vrai, dit-on.... — Les mourants.... — Il est vrai qu'il y a.... — S'il n'y avoit point.... — *Titius*....— La loi.... (Additions.)

DE LA CHAIRE.

Un apprenti.... (Transposition.) — Il y a moins d'un siècle..... — L'éloquence de la chaire..... La fonction de l'avocat.... Quand on a ainsi.... (Additions.)

DES ESPRITS FORTS.

J'appelle mondains.... — Quelques uns achèvent.... — Il y a des hommes.... — Il ne convient pas.... — Si ma religion.... (Additions.)

SIXIÈME ÉDITION. 1691.

Tous les *caractères* de la 5e édition, avec les additions et transpositions suivantes :

DES OUVRAGES DE L'ESPRIT.

Ces gens laissent.... — *Théocrine*.... — Le poème tragique.... — Je conseille. ...(Additions.)

DU MÉRITE PERSONNEL.

Tout persuadé.... (Addition.) — Il est moins rare.... (Transposition.) — Il y a plus d'outils.... (Addition.) — Il n'y a point au monde.... (Transposition.) — Votre fils est bègue.... (Addition.)

DES FEMMES.

J'ai différé.... Je vois bien.... (Addition.)

DU CŒUR (comme dans la 5e édition).

DE LA SOCIÉTÉ ET DE LA CONVERSATION.

Je le sais, *Théobalde*.... (Addition.)

DES BIENS DE FORTUNE.

Deux marchands.... — Quelques uns ont fait.... — Commençons.... — L'on dit du jeu.... — Une tenue d'états.... — *Giton*.... *Phédon*.... (Additions.)

DE LA VILLE (comme dans la 5e édition).

DE LA COUR.

La cour est comme.... — L'on se couche.... — Il n'y a rien..... Personne à la cour..... — N*** emprunte..... (*Ménophile*, dans les éditions suivantes). — Il y a pour arriver.... — Un homme qui vient.... — Un homme de mérite.... — La cour n'est jamais.... — Il y a des gens à qui.... — Etes-vous en faveur.... — *Straton*.... — La ville dégoûte.... (Additions.)

DES GRANDS.

Si vous êtes né.... — Il est souvent.... — Quelle est l'incurable.... — Il y a des hommes superbes.... — Avez-vous de l'esprit....—Il y a des hommes nés....—Les meilleures actions.... — *Théogine*.... (Additions.) — *Pamphile*.... (Transposition. Cet article étoit précédemment

au chapitre *De la Société et de la Conversation.*) Un *Pamphile*.... — Nous avons pour les grands.... — A la cour, à la ville.... — Les grands se gouvernent.... (Additions.)

DU SOUVERAIN ET DE LA RÉPUBLIQUE.

Démophile..... Mais à ma gauche..... (Suppression des deux articles : *Une belle ressource.... Une plus belle ressource*....) — Je ne doute point.... — Hommes en place.... (Additions.)

DE L'HOMME.

Il est difficile de décider... — Un homme inégal... — *Ménalque* ... (Additions.) — L'incivilité.... — Dire d'un homme colère.... — Le commun des hommes.... (Transpositions.) — Quoi que j'aie pu dire.... — C'est plus tôt fait..... — Les fautes des sots..... Le sot ne meurt point.... (Additions.)

DES JUGEMENTS.

Je nomme *Euripile*.... (Addition.) — Qu'on ne me parle jamais.... (Transposition.) Une gravité trop étudiée.... — Un homme de talent.... — Je ne sais s'il est permis de.... Additions.) — Le contraire.... — Sans une grande roideur.... (Transpositions.) Entre esprit et talent.... Appellerai-je.... Que dirai-je.... Il y a dans le monde.... Un autre est simple.... Voulez-vous.... (Additions.) — Celui qui est riche..... Je pardonne..... L'on peut..... — Il est bon d'être philosophe..... (Transpositions.) — Il y a une philosophie..... — Le guerrier..... — Un homme sage..... (Additions. Ce dernier article, dans les éditions suivantes, a été transposé au chapitre *Du cœur*. — Ne songer qu'à soi.... — Le plus grand malheur.... — Un homme est fidèle.... — Le flatteur.... — Tels sont oubliés.... (Transpositions.) — L'on dit communément..... (Addition.) — La disgrâce..... Rien n'est bon.... Je me contredis.... (Transpositions.) — Il ne faut pas vingt années.... (Addition.) — Si vous en croyez.... — Vous vous agitez.... — Faites garder.... — C'est le plus petit inconvénient.... — Il y a des créatures.... — La plupart des hommes.... — A quoi vous divertissez-vous ?.... — Si le monde dure.... — Il n'y a point de chemin.... — Ne faire sa cour.... — Pourquoi me faire froid.... Et vous qui

voulez.... — L'esprit de modération.... — Les hommes sur la conduite.... — Les hommes séduits.... — Il y a de tels projets.... (Transpositions.) Un ennemi est mort.... — Petits hommes.... (Additions.)

DE LA MODE.

La curiosité.... Le fleuriste.... Parlez à cet autre.... Un troisième.... Vous voulez.... Tel autre.... Mais quand.... Quelques uns.... D'autres.... Un bourgeois.... On en sait.... *Diphile*.... Qui pourroit.... Cet autre aime.... La vertu a cela d'heureux.... — Si vous dites.... — Il n'y a rien..... — Une personne à la mode..... Une personne de mérite.... — L'on voit *Eustrate*.... — N... est riche.... — *Iphis*.... — Ces mêmes modes.... Une mode.... Nos pères.... — Celui qui a pénétré.... — *Onuphre*.... — La dévotion vient.... (Additions. Le dernier article, dans les éditions suivantes, a été transposé au chapitre *Des Femmes*.)

DE QUELQUES USAGES.

Réhabilitation.... — Un pasteur frais.... — Un homme joue.... — Il y a telle femme qui anéantit.... (Cet article, dans les éditions suivantes, a été transposé au chapitre *Des Femmes*.)—Le fonds perdu....— Un coupable puni.... Je dirai presque.... Une condition.... — Si l'on me racontoit.... — *Ragoûts*, *liqueurs*.... — *Hermippe*.... — L'étude des textes.... (Additions.)

DE LA CHAIRE.

Devroit-il suffire.... (Addition.)

DES ESPRITS FORTS.

... Dans quelque prévention.... — Le docile et le foible.... (Additions.)

SEPTIÈME ÉDITION. 1692.

Tous les *caractères* de la 6e édition, avec les additions et transpositions suivantes :

DES OUVRAGES DE L'ESPRIT.

Tout écrivain.... — La gloire.... — La critique.... (Additions.)

DU MÉRITE PERSONNEL.

Se faire valoir.... — *Emile*.... — *Celse*.... — *Ménippe*.... (Additions.)

DES FEMMES.

Chez les femmes..... Il faut juger..... — Une femme coquette.... — *Lise*.... — *Roscius*.... (Additions.) — Quelques femmes donnent.... (Transposition.) — Qu'est-ce qu'une femme.... (Addition.) — La dévotion vient.... (Transposition. Cet article, dans la 6e édition, étoit au chapitre *De la Mode*.) — Si j'épouse.... — Un comique.... Il y a une fausse modestie..... Une femme prude..... — Pourquoi.... On regarde.... Si la science.... On veut à la ville.... — Les belles filles.... — *Glycère*.... (Additions.) — Je ne comprends pas.... (Transposition) — Un mari.... (Addition.) — Il y a telle femme qui anéantit...... (Transposition. Cet article, dans la 6e édition, étoit au chapitre *De quelques Usages*.) — Tel autre.... — Il y a peu de femmes.... (Additions.)

DU COEUR.

La libéralité.... — On convie.... — Il faut briguer.... — Il y a de certaines gens.... — C'est par foiblesse.... (Additions.) —Il y a bien autant.... (Transposition. Dans les 5e et 6e éditions, cet article étoit au chapitre *De l'Homme*.) Il ne faut pas penser.... Pour gouverner.... Tel ... Il se trouve... D'autres.... *Drance*.... (Additions.) Un homme sage.... (Transposition. Cet article, dans la 6e édition, étoit au chapitre *Des Jugements*.) Je ne haïrois pas.... (Addition.)

DE LA SOCIÉTÉ ET DE LA CONVERSATION.

Troïle. ..—Pour vous....—Il est souvent plus court.... (Additions.)

DES BIENS DE FORTUNE.

Ce qui disculpe.... — A mesure.... — Si on ne le voyoit.... Ce plus ou ce moins.... — Deux marchands. .. (Transpositions.)—Si le financier....—A force de faire.... — Celui-là est riche .... Tel avec .. . Il n'y a rien.... L'occasion prochaine..... S'il est vrai que l'on soit

riche..... S'il est vrai que l'on soit pauvre..... Tous les hommes.... (Additions.)

DE LA VILLE.

L'on s'attend.... (Addition.) — Vous moquez-vous.... — Il y a un certain nombre.... — Un homme de robe.... (Transpositions.) — Les *Sannions* et les *Crispins*.... Un autre. .. — On s'élève à la ville.... (Additions.)

DE LA COUR.

La Cour ne rend pas.... — Les courtisans.... — Je crois pouvoir.... — L'on voit des hommes.... — Celui qui dit....— *Théodote*....— Il y a de certaines familles .., — Il me semble que.... — Qui a vu la cour.... (Additions.)

DES GRANDS.

Pendant que les grands.... Quelqu'un vous dit.... — On ne tarit point.... (Additions.)

DU SOUVERAIN OU DE LA RÉPUBLIQUE.

Il n'y a point de patrie.... — Les [huit ou les dix mille.... — Tout prospère.... — Nommer un roi.... — Il y a un commerce.... — Quand vous voyez.... Le faste....—Quelle heureuse place.... — Si les hommes.... (Additions.)

DE L'HOMME.

Il semble qu'aux âmes.... — Il y a des gens qui gagnent.... — J'ose presque.... —La raison.... (Additions.)

DES JUGEMENTS.

Les hommes ne se goûtent.... — Combien d'art.... — Les vices.... Une erreur.... — L'honnête homme tient..... La distance..... L'habile homme..... L'honnête homme est celui. ... On conçoit assez..... L'homme de bien.... — L'on voit des hommes.... — Tel soulage.... — L'on dit d'un grand.... — Avoir comme.... — Ceux qui ni guerriers.... (Additions.)—Ceux qui emploient.. . Il n'y a point de ministres. .. (Transpositions.) Est-ce un bien.... La liberté.... (Additions.) — César....

— Un jeune prince.... (Transpositions.) — Le monde.... (Addition.)

DE LA MODE.

Un dévot.... — Les dévots.... (L'article *Un homme dévot*.... a été supprimé dans cette édition.) — Riez, *Zélie*.... (Additions.)

DE QUELQUES USAGES.

Vous avez une.... — Qui règle les hommes.... *Ains* a péri.... Si nos ancêtres.... (Additions.)

DE LA CHAIRE.

L'on a enfin banni.... (Transposition.) — L'oisiveté.... — Tel tout d'un coup....— Quel avantage.... (Additions.)

DES ESPRITS FORTS.

Le docile et le foible.... (Transposition.) — Un grand croit.... — L'homme est né..... — Voyez, *Lucile*..... Vous êtes placé.... Mais quelle comparaison.... Pour aider.... Par cette élévation.... Je n'ai pas tout dit.... On ne sait pas.... Me voilà donc.... Je vous demanderai même.... Si nous supposions....—Le ciron.... L'on voit.... Une tache.... — Il est de fait.... Le monde entier.... — Plusieurs millions.... De ce que je pense.... Les dénouements.... — Si vous faites.... Si vous supposez.... — Mettez l'autorité.... Une certaine inégalité.... Les extrémités.... (Additions.)

HUITIÈME ÉDITION. 1694.

Tous les *caractères* de la 7e édition, avec les additions et transpositions suivantes (les articles nouveaux sont indiqués par une main figurée en marge) :

DES OUVRAGES DE L'ESPRIT.

Si certains esprits.... Quand une lecture.... (Additions.)

DU MÉRITE PERSONNEL.

La modestie.... Un extérieur.... Certains hommes.... (Additions.)

DES FEMMES.

(Comme dans la 7e édition.)

DU COEUR.

(Comme dans la 7e édition.)

DE LA SOCIÉTÉ ET DE LA CONVERSATION.

Arrias.... — *Ascagne*.... (Additions.) — Des gens vous promettent.... (Transposition.) Cet article, dans les 5e, 6e et 7e éditions, étoit au chap. *Des Grands*.) Toute révélation.... (Addition.)

DES BIENS DE FORTUNE.

Je vais, *Ctésiphon*.... — Le marchand.... — Quand je vois.... — Ni les troubles, *Zénobie*.... (Additions.)

DE LA VILLE.

Paris, pour l'ordinaire.... (Addition.)

DE LA COUR.

Il y a dans les cours deux manières.... — Mille gens à la cour.... — *Théonas*.... — N'espérez plus.... (Additions.)

DES GRANDS.

Un grand aime.... (Addition.)

DU SOUVERAIN ET DE LA RÉPUBLIQUE.

Qu'importe à l'Etat.... — Le panneau.... (Additions.)

DE L'HOMME

Sachez précisément.... — Lorsqu'on désire.... — S'il y avoit moins de dupes.... — Parchemins.... — *Irène*.... (Additions.) — La mort n'arrive.... — L'inquiétude.... — Ce qu'il y a de certain.... — Pensons que comme.... — L'on craint la vieillesse.... (Transpositions.) — La santé et les richesses ... — *Antagoras*.... (Additions.)

DES JUGEMENTS.

Il disoit.... — Un homme partial.... (Additions.) — Un

homme sujet....—La règle de DESCARTES.... (Transpositions.) — La même chose.... — Le suffisant.... Un grain d'esprit.... Pendant.... — Nous affectons.... — Je ne mets.... — Une circonstance.... Ceux-là font bien.... — Dans un méchant homme.... (Additions.)

DE LA MODE.

Négliger vêpres.... (Addition.) — L'on a été loin.... — C'est une chose délicate.... (Transpositions.)— C'est une pratique.... (Addition.) — L'on espère que la dévotion.... (Transposition. Précédemment il y avoit : *L'on croit que....*)

DE QUELQUES USAGES.

Les grands, en toutes choses....— Déclarerai-je donc... — J'entends dire.... — *Carro* , *carri*.... (Additions.)

DE LA CHAIRE.

Cet homme que je souhaitois.... — S'il arrive.... (Additions.)

DES ESPRITS FORTS.

Nous n'avons pas trop.... — Deux sortes de gens.... — Il y a deux espèces de libertins.... Le faux dévot.... — Tout est grand et admirable.... Rois, monarques.... L'ordre, la décoration.... (Additions.)

NEUVIÈME ÉDITION. 1696.

Entièrement conforme à la huitième, pour le nombre et le classement des *caractères*.





TABLE ANALYTIQUE

DES

CARACTÈRES DE LA BRUYÈRE.

A

Abbayes. Prodiguées, I, 291.

Abbés. Ce qu'ils étoient dans l'origine, II, 204.

Actions. Le motif en fait le mérite, I, 192. — Les meilleures s'altèrent par la manière dont on les fait, 395.

Adversités. Combien de raisons inutiles à celui qui est dans une grande adversité, I, 269.

Affaire. Celle qui se rend facile devient suspecte, II, 54, 55.

Affectation. De délicatesse, II, 103-104. — Suite de l'oisiveté ou de l'indifférence, 105.

Afflictions. Il devroit y en avoir d'inépuisables pour certaines pertes, I, 233. — La seule durable est celle de la perte des biens, 309-10.

Age. On regrette toujours celui qui est passé, II, 60. — Description des trois âges, 62.

Aigreur. Ses effets, II, 152.

Aimer. L'on n'aime bien qu'une fois, I, 228. — Les hommes quelquefois ne peuvent réussir à aimer, 229. — Vengeance généreuse de celui qui aime bien, 230. — Il

est triste d'aimer sans une grande fortune, *ibid.* — Douceur d'être avec ceux qu'on aime, *ibid.* — L'on n'est pas maître d'aimer toujours, 232. — Cesser d'aimer, preuve que l'homme est borné, 233. — Une laide aimée l'est éperdûment, *ibid.* — Difficulté de rompre quand on ne s'aime plus, 234. — Il faut avoir la générosité de recevoir de ceux qu'on aime, *ibid.* — Aimer paroît souvent une foiblesse aux hommes, 243-44.

Air spirituel. Beauté d'un homme, II, 128.

ALEXANDRE. Bien jeune pour la conquête du monde, II, 156.

Ambitieux. On ne l'est point ou on l'est toujours, I, 243. — Ce qui disculpe le fat ambitieux, 282. — L'ambitieux est extrêmement pauvre, 300. — Est esclave, 364.

Ambition. On n'en guérit point, I, 243. — Suspend les autres passions, 300.

Ames. Basses, I, 303. — Nobles et courageuses, *ibid.* — Les grandes seroient invulnérables sans la compassion, II, 75. — Combien d'âmes faibles, sans de grands défauts, 109. — Sont incorruptibles et éternelles, 277 et suiv.

Amis. Comment on doit les considérer et les cultiver, I, 180, 237-38. — On ne se réjouit pas toujours du bien qui leur arrive, 236-37. — On n'en a jamais assez pour le service d'autrui, 237. — Peuvent devenir ennemis, 237-303. — Ce qui rend leur société agréable, 269. — C'est beaucoup qu'un ami en faveur soit encore de notre connoissance, 344.

Amitié. Il y en a une où les gens médiocres ne peuvent atteindre, I, 227. — Entre gens de différents sexes, *ibid.* — Comparée avec l'amour, 227 à 232. — Naît quelquefois de la reconnoissance, 230. — Plus éloignée de l'antipathie que de la haine, 230. — Doit être indulgente, 269.

Amour. Comparé avec l'amitié, I, 227 à 232. — De sa naissance, de ses progrès, de sa fin, 229, 232-33. — Son égoïsme, 234.

AMYOT. Jugement sur lui, I, 154.

Ancêtres. Simplicité de nos ancêtres, opposée au luxe actuel, I, 331-32. — S'ils ont mieux écrit que nous, II, 236 et suiv.

Anciens. Leur imitation recommandée, I, 139. — Ingratitude envers eux, *ibid.* — Comment on les critique, 140.

Antipathie. Eloignée de l'amitié plus que la haine, I, 230. — Dans les familles, 264. — Dans le mariage, 265.
Antithèse. Sa définition, I, 165-66.
Apôtre. On peut être l'apôtre d'un seul homme, II, 269-70.
Approbation. Motif de notre approbation, II, 144.
Argent. A force d'en amasser on se croit capable de tout, I, 295. — Diverses manières de le faire valoir, II, 214-15. — Sa puissance, 215.
Art. Perfection de l'art, I, 137, 181. — Quelquefois on en sort pour l'ennoblir, 168-69.
Athéisme. N'est point, II, 262.
Austérité. Ses inconvénients près des jeunes gens, II, 128.
Auteur. Difficultés et conditions pour l'être, I, 135 à 140. — Modestie d'un bon auteur, 141. — Présomption d'un médiocre, 141-42, 144-45. — Sa personnalité, 141, 145. — Il cherche vainement à se faire admirer, 150. — Né copiste, ce qu'il doit imiter et éviter, 170-71. — Est contraint dans la satire, 171.
Avantages. On est prompt à connoître les siens, II, 75.
Avare. Est toujours pauvre, I, 300. — Dépense plus, mort, que pendant toute sa vie, 305. — Son caractère, II, 87, 88.
Avenir. Ce qui prouve un avenir, I, 291. — Le présent est pour les riches, l'avenir pour les vertueux et les habiles, 302.
Avocat. La probité lui est nécessaire, II, 218. — Comparé au prédicateur, 250 et suiv.

B.

BALZAC. Jugement sur lui, I, 151, 153, 154, 168.
Barbares. Tous les étrangers ne le sont pas, II, 122. — Nous le sommes pour quelques peuples, 122-23.
Bassesse et orgueil. Ont le même fond, I, 302.
Bâtir. Manie de bâtir, II, 176.
Beauté. Plus réelle que l'agrément, I, 198. — Sa puissance et son ascendant, *ibid*.
Bien. Manières différentes de le souhaiter, I, 238-39. — Les grands biens couvrent les ridicules, 282. — Etrange partage des biens, 290-91. — Leur perte est la seule affliction qui dure, 309-10. — Ceux que l'on a dé-

sirés avec le plus d'emportement ne satisfont pas, II, 57-58. — Usage de faire valoir son bien, 214.
Bienfaits (Des), I, 234-35-36.
BOILEAU. V. *Despréaux*.
Bonheur. Nous le cherchons hors de nous et dans l'opinion, II, 72.
Bonté. Ses divers caractères, I, 193-94.
BOSSUET. Son éloge, I, 182; II, 250.
BOURDALOUE. Jugement sur ce prédicateur, II, 250.
Bourgeois de Paris. Son luxe comparé à la simplicité de ses ancêtres, I, 331-32.
Brouilleries. Pour bagatelles, I, 266.
Brouillés (Gens). Difficulté de vivre avec eux, I, 263.
Brus et belles-mères. Leur mésintelligence, I, 265.
Bruits publics. Le contraire est souvent la vérité, II, 130.

C.

Cabale. Nuisible aux talents, I, 157-158. — Livres faits par des gens de cabale, 167-68. — Combien il est difficile de réussir sans cabale, 174. — Il faut de l'esprit pour être homme de cabale, 373.
Caprice. Chez les femmes, I, 199.
Caquets. Dans une petite ville, I, 267-68.
Caractères. De Zoïle, ou l'auteur jaloux, I, 141-42. — De Zélotes, ou l'approbateur tardif, 142-43. — D'Hermadore, ou le censeur partial, 144. — D'Arsène, ou l'admirateur de lui-même, 144-45. — De Théocrine, ou l'auteur personnel, 145. — De Capys, ou le juge du beau style, 149. — D'Egésyppe, ou l'incapable, 175-76. — De Crassus, ou le père malavisé, 180. — De Philémon, ou le fat somptueux, 182-83. — D'Æmile, ou le modèle de l'homme de guerre, 185-86. — De Mopse, ou l'indiscret, 188-89. — De Celse, ou l'homme agité, 189-90.— De Ménippe, ou l'oiseau paré de divers plumages, 190 et suiv. — De Lise, ou la coquette, 197. — De Roscius et des hommes publics, 203. — De Lise, ou la moqueuse, 216. — De Glycère, ou l'épouse infidèle, 219-20. — D'Emire, ou celle qui se croit insensible, 223 et suiv. — De Drance, ou le courtisan familier, 241-42. — D'Acis, ou le diseur de *phébus*, 247-48. — D'Arrias, ou l'homme universel, 249-50.— De Théodecte, ou le fat insolent, 251-52.— De Troïle, ou le parasite despote, 252 et suiv. —

D'Entiphron, ou le riche égoïste, 257-58. — De Cléante et de sa femme, ou les mérites incompatibles. 265. — De G.. et H.., ou les voisins de campagne, 266. — De Théobalde, ou le bel esprit vieilli, 270. — D'Hermagoras, ou le pédant érudit, 274-75. — De Cydias, ou le pédant bel esprit, 275 et suiv. — De Nicandre, ou le veuf qui cherche femme, 280-81. — De Clitiphon, ou l'important, 284-85. — De Sosie, Arfure, Crésus, Champagne, Sylvain, Dorus, Périandre, Chrysippe, Ergaste, ou les parvenus, 286 à 292. — De Criton, ou l'homme cupide, 293. — De Brontin, ou le faux dévot, *ibid.* — De Chrysante et d'Eugène, ou l'antipathie de l'opulence et du mérite, 301. — D'Oronte, ou le mariage d'argent, 304. — De Cléarque, ou celui qui n'a pas d'héritiers, 305. — De Zénobie, reine de Palmyre, ou l'insolence du parvenu, 311-12. — De Giton, ou le riche, 312-13. — De Phédon, ou le pauvre, 313-14. — Des Crispins et des Sannions, ou les gens de robe imitant les gens de cour, 319 et suiv.— De Narcisse, ou l'homme méthodique, 323-24. — Du spectateur de profession, 324 et suiv. — De Théramène, ou le riche *épouseur*, 326-27. — De Cimon et de Clitandre, ou les courtisans affairés, 340-41. — De Ménophile, ou l'homme aux déguisements, 353. — De Théonas, ou l'ambition croissante, 354. — De Timante, ou le mérite récompensé, 356. — De Théodote, ou l'ambitieux mystérieux, 358 et suiv. — De Xantippe, ou le favori imprévu, 364 — De Straton, ou l'homme né sous deux étoiles, 374. — De Théagène, ou la foiblesse d'un grand, 377. — De Théophile, ou celui qui veut gouverner les grands, 381-82. — De Téléphon, ou l'homme riche et en faveur, 384. — D'Aristarque, ou l'ostentation de la bienfaisance, 395. — De Théognis, ou l'homme démonstratif et affecté, 396-97. — De Pamphile, ou le grand infatué de lui-même, 397 et suiv. — De Démophile, ou l'alarmiste, II, 11. — De Basilide, ou l'optimiste, 13 et suiv. — Du ministre plénipotentiaire, 16 et suiv. — De Louis XIV, ou le grand roi, 31 et suiv. — D'Eutichrate, ou l'homme inégal, 38. — De Ménalque, ou le distrait, 38 et suiv. — D'Irène, ou la malade de vieillesse, 59. — D'Argyre, ou la coquette sans esprit, 75. — De N..., ou le dévot fastueux, 85. — De Géronte, ou le vieux mari intestat, 86. — De Fauste et Frontin, ou les héritiers mal partagés, 86. — De Philippe, ou le vieillard raffiné, 90. — De Gnaton, ou l'égoïste, 90 et suiv. — De Cliton, ou le

glouton, 92-93. — De Ruffin, ou l'homme jovial et indifférent, 93-94. — De N*., ou le moribond à projets, 94-95. — D'Antagoras, ou le processif, 95-96. — De Don Fernand, ou le duelliste, 97-98. — De Télèphe, ou l'homme toujours hors de sa sphère, 101-102. — Du sot, 102-103. — De Timon, ou le misanthrope, 107. — D'Antisthène, ou l'auteur dégoûté, 119-120. — D'Arténice, ou la femme aimable, 124 et suiv. — D'Hérille, ou le citateur, 141. — De Thrasille, ou le vicieux qui se trahit, 158. — Du fleuriste, 170-71. — De l'amateur de prunes, 171-72. — De Diognète, ou le médailliste, 172-73. — De Démocède, ou l'amateur d'estampes, 173. — Du voyageur par manie, 174. — Du curieux de livres, 174. — Des savants superficiels, 175. — De l'homme qui a la manie des bâtiments, 176. — De Diphile, ou l'amateur d'oiseaux, 176 et suiv. — De l'amateur de coquillages, 178. — De l'amateur d'insectes, *ibid.* — D'Eustrate, ou le favori noyé, 181. — De N... et d'Iphis, ou les esclaves de la mode, 183. — Du vrai dévot, 188-89. — D'Onuphre, ou l'hypocrite, 190 et suiv. — De Zélie, ou la dévote riche et dédaigneuse, 195. — De Tite, ou le bon prêtre sacrifié à la faveur, 209. — De Titius, ou le légataire frustré, 221-22. — De Typhon, ou le scélérat protégé, 224. — D'Hermippe, ou l'esclave de ses petites commodités, 225-26. — De Carro Carri, ou le charlatan, 226 et suiv.

CÉSAR. N'étoit pas trop vieux pour la conquête du monde, II, 156.

Chanoines. Leur mollesse, II, 209-10.

Chantilly. Fête donnée à Chantilly, I, 157.

Chapelain. Etoit riche, Corneille ne l'étoit pas, II, 114.

Charlatans. Comparés avec les médecins, II, 226.

Chasse. Manie de la chasse, I, 321-22.

Chef-d'œuvre. Ne peut guère être l'ouvrage de plusieurs, I, 137.

Chicane (De la), II, 218.

Choses. Désirées avec trop d'impatience, I, 238-39. — N'arrivent pas quand elles feroient le plus de plaisir, *ibid.* — Comment dire les grandes et les petites, 279. — On les dit plus finement qu'on ne les écrit, *ibid.* — Les grandes choses étonnent et les petites rebutent, II, 110. — Deux choses contraires préviennent l'habitude et la nouveauté, *ibid.* — On dit le oui et le non sur une même chose, 130. — Choses qui, ramenées à leurs principes,

sont incompréhensibles, 204-5. — Les belles choses le sont moins hors de leur place, 205.

Cid. Jugement sur le *Cid* et sa critique, I, 148.

Ciel. Ses merveilles, II, 280 et suiv.

Citations. Manie des citations, I, 273-74; II, 141-42.

Clercs. Se comparant aux Vincents et aux Xaviers, II, 248-49. — Un clerc mondain, s'il prêche, est déclamateur, 250.

COEFFETEAU. Jugement sur ses écrits, I, 154.

Cœur. Ne se donne pas toujours avec la confiance, I, 231. — A ses limites, 233. — Devroit avoir des sources inépuisables de douleur pour certaines pertes, *ibid.* — Concilie les choses les plus contraires, 243. — Rend plus sociable que l'esprit, *ibid.* — On apprécie moins ses qualités que celles du corps et de l'esprit, II, 75-76. — Quelle mésintelligence entre l'esprit et le cœur! II, 80.

Colère (De la), II, 50-51.

Collatéraux. Combien il coûte souvent d'en hériter, I, 265.

Comédie (La). Pourroit être aussi utile qu'elle est nuisible, I, 161.

Comédiennes. Goût des Romains pour elles, II, 115.

Comédiens. Leur condition, II, 115. — Le comédien en carrosse éclabousse Corneille, qui est à pied, *ibid.* — Excommuniés pour donner du plaisir, 206-207.

Compassion. Naît de nos propres maux, II, 74. — Elle seule peut faire souffrir une grande âme, 75.

Compliments. Image de l'amitié, I, 369-70.

Condamnés. Curiosité à les voir, I, 353-54. — Coupable ou innocent condamnés, II, 219.

Conditions. Triste condition de l'homme, I, 305. — Quel est le plus heureux dans chaque condition, 306. — Disproportion dans les conditions, 306-307. — Espèce de compensation entre elles, et charme attaché à chacune, 378-79 — Une certaine inégalité dans les conditions maintient l'ordre, II, 297 et suiv.

Conduite. Il y a un jeu dans la conduite, II, 85. — Sur quoi roule la sage conduite, 145.

Confiance. On peut avoir celle de quelqu'un sans en avoir le cœur, I, 231. — Comment on peut perdre celle de ses amis, 270. — Dangereuse, si elle n'est entière, 279.

Connoisseurs. Ceux qui se prétendent tels font des ca-

bales et nuisent aux arts, I, 157-58. — Du faux connoisseur, 370.

Conseils. Nécessaires en affaires, inutiles et quelquefois nuisibles dans la société, I, 270. — Les meilleurs ont de quoi déplaire, II, 146.

Considération. Ce qui en donne, I, 280.

Content. Qu'il est difficile de l'être de quelqu'un. I, 239. — Personne n'est content de ceux qui ne le sont de personne, 269.

Contrefaire. Gens qui contrefont les simples, I, 180. — Il y a du péril à contrefaire, 216.

Conversation. Ce qui s'y dit et comment on y parle, I, 246 et suiv. — En quoi consiste l'esprit de conversation, 255-56. — Gens offensants, insolents dans leur conversation, 258-59. — Diverses sortes de conversations, 270 à 273.

Coquillages. Manie des coquillages, II, 178.

CORNEILLE. Comparé avec Racine, I, 161. — A excellé dans son art, 181. — Sa fortune et celle de Chapelain, II, 114. — Le comédien en carrossc lui jette de la boue, 115. — Son portrait, 136.

Coterie de ville, I, 316-17.

Cour. Rebut de la cour, fêté à la ville, I, 202. — Mauvais ton de la jeunesse de cour, 273. — Etre de la cour et savoir la cour, ce que c'est, 333-34. — Les grands même y sont petits. Elle gagne à être vue de loin. Ne rend pas content. Il faut qu'un honnête homme en ait tâté. Comparée à un édifice de marbre, 335. — On y va pour se faire respecter dans sa province; pour imiter la royauté et rendre les mépris qu'on y reçoit. L'air de la cour est contagieux, 336. — Aventuriers de cour, 337. — Il faut un beau nom à la cour. N'y apporter aucune roture, 341-42-43. — L'intérêt y est le premier mobile, *ibid*. — Quel homme on y méprise, 344. — Le vrai mérite n'y est pas toujours méprisé, 345. — Difficulté d'être protégé à la cour, 345-46. — Ceux qu'on y recherche, 346-47.—On y est jugé selon sa bonne ou sa mauvaise fortune, 347-48. — Manière à la cour pour congédier son monde, 348. — Pourquoi on y dit du bien de quelqu'un, *ibid*. — Danger d'y faire des avances. Il suffit d'être inconnu pour y être méprisable. On s'y déchaîne contre le mérite importun. Il faut dans les cours une vraie et naïve impudence, 349. — Brigues et manéges de cour, 349-50. — Difficile d'être placé à la cour; plus difficile

encore de mériter de l'être, 351. — Il faut des fripons à la cour, 355 — Les joies y sont apparentes, les chagrins réels, 362–63. — La vie de cour, un jeu sérieux, 363.— Tableau de la cour, 365 et suiv. — Ce qui supplée au mérite, 370.— On y est souvent la dupe de plus sots que soi, 372. — L'homme de mérite se soutient à la cour tant qu'on a besoin de lui, 373. — La cour offre du monde ce qu'il y a de plus attrayant et de plus méprisable, 375. — Elle dégoûte de la ville et guérit de la cour. Inspire le goût de la retraite, 376. — Mêmes passions qu'à la ville, 401–2. — Chose délicate à un prince religieux de réformer la cour, II, 197. — Deux sortes de gens fleurissent dans les cours, 268–69.

Courtisans. Enlaidis par la présence du prince, I, 336. — Portraits de quelques uns, 337 et suiv. — Leur mauvaise volonté à servir leurs amis, 346. — Peu osent honorer le mérite qui est seul, *ibid.* — Leur manége pour faire valoir les faveurs qu'ils obtiennent, 351. — Leur avidité, 352. — Leur conduite à l'égard de ceux qui sont en faveur ou en disgrâce, 357–58. — Le courtisan circonspect, 360 et suiv. — Comparé à une montre, 363.— Ce qu'il pense dans la disgrâce et oublie dans la prospérité, 363–64. — Son esclavage, 364. — Voir le prince et en être vu fait toute sa félicité, 367. — Le présent est tout pour lui, 374. — Autrefois libertin, aujourd'hui dévot, II, 185-86.—Comment il peut être bon dévot, 188-89.

Crime. Les hommes rougissent moins de leurs crimes que de leurs foiblesses, I, 243. — Provient du manque d'esprit, II, 51. — Avoir eu à se justifier d'un crime, affreux malheur, 149.

Critique. Ses inconvénients, I, 142, 145–46. — Sa définition, 170. —Certaine critique peut donner de l'amour propre, 254-55.

Curé (Le). Tonne en chaire contre le moine qui confesse, II, 207. —Devroit prêcher lui-même ses ouailles, 207-8.

Curiosité inhumaine pour voir des condamnés, I, 353–54. — Définition de la curiosité, II, 172.

D.

Dédain. Son mauvais effet, I, 269.

Défauts. Ceux qu'on voit dans l'amitié et dans l'amour, I, 231. — Il y en a dont on ne hait pas d'être raillé, 268.—

Il faut savoir se les pardonner en amitié, 269. — Les mêmes quelquefois sont utiles et nuisibles à notre fortune, 348. — On n'avoue que les petits, II, 68. — On est lent à reconnoître les siens, 75. — Il coûte moins à certains hommes de s'enrichir de mille vertus que de se corriger d'un seul défaut, 82. — Partent d'un vice de tempérament, 132. — Les mêmes qui, dans autrui, sont insupportables, chez soi on ne les sent pas, 144. — Rien n'en corrigeroit mieux que de les reconnoître dans les autres, 145.

Délicatesse. En amour, I, 232. — De la fausse délicatesse, II, 103-4.

DESCARTES. Malheureux, opposé aux riches fortunés, I, 302. — Sa règle pour juger les choses devroit s'étendre aux personnes, II, 131.

Désirs. Trop impatients, I, 238-39. — Succession perpétuelle de désirs, II, 53, 54, 57, 58.

Despotique (Gouvernement). En amollissant le peuple, on le dispose au despotisme. — Il n'y a pas de patrie dans le despotique, II, 6.

DESPRÉAUX. Ce qu'il a dit peut se redire, I, 172.

Détails (Science des). Essentielle au bon gouvernement, II, 25 et suiv.

Devoirs. Réciprocité de devoirs entre le souverain et ses sujets, II, 28. — Il n'y a que nos devoirs qui nous coûtent, 85.

Dévot. On le devient après sa fortune faite, I, 298. — On le devient pour être à la mode, II, 185-86. — Des faux dévots, 186, 187-88, 190 et suiv. — Le vrai dévot, 189. — Quelquefois on se fait dévot par esprit de contradiction et pour se distinguer du vulgaire, 259. — Le faux dévot ne croit pas en Dieu, 268.

Dévotion. Vient à quelques uns, et surtout aux femmes, comme une passion ou comme mode, I, 209. — Effets de la dévotion du temps, 186 et suiv. — Réduite en science raffinée, 196. — On ne peut la récompenser, 197. — Avantage de la vraie dévotion, 198.

Dieu. Nécessité d'y croire, II, 258. — Quand on en doute et quand on y croit, 259-60. — De l'existence de Dieu, 262. — On sent qu'il y en a un, *ibid*. — Nous y pensons trop tard, 263. — Les injustices des hommes font désirer que Dieu existe, 263-64. — Suite de raisonnements pour prouver l'existence de Dieu, 273 et suiv. — Sa justice, 296 et suiv.

Dignités. Deux chemins pour y parvenir, I, 353.
Dire. L'on dit encore plus finement qu'on n'écrit, I, 279.
Discernement. Rareté de l'esprit de discernement, II, 138.
Discours. Danger des longs discours, II, 154. — Chrétien, 239 et suiv. — Avantage d'un discours prononcé sur un ouvrage écrit, 252 et suiv.
Disgrâce. Eteint les haines et les jalousies, II, 150.
Distinction. D'où les hommes en tirent le plus, I, 182.
Docteur. Distinction de l'homme docte et du docteur, I, 183-84.
Donner. C'est agir, I, 234. — Plaisir à donner, 234-35. — Donner à propos, c'est libéralité, 236. — Donner de mauvaise grâce, c'est rusticité, 351-52.
Douleur. Ce que peut adoucir une grande douleur, II, 58.
Duels (De la manie des), II, 179.
Dupes. On feint de l'être quelquefois pour duper les autres, I, 268. — On peut l'être avec de l'esprit, 188. — Les dupes font les fourbes, II, 56.

E.

Ecrire. Conditions pour bien écrire, I, 139-40, 166-67. — De ceux qui écrivent par humeur, 141.—Comment on croit écrire, *ibid.* — Certains hommes se font gloire de n'écrire point, 168. — Progrès dans l'art d'écrire, 168. — Il faut écrire pour la postérité, 172.
Ecrivains. Sans vocation, II, 249. — Comparaison de l'écrivain avec l'orateur, 252 et suiv.
Education. Les parents ne doivent ni la négliger ni tout en attendre, II, 148. — Elle ne transforme pas, mais elle est utile, *ibid.*
Eglise. Ce qui orne les palais des princes de l'Eglise, II, 205. — Office d'église peu décent, 205, 206.
Eloges. On les recherche dans ses actions, II, 85. — L'éloge de quelques hommes est le décréditement du genre humain, 147. — On fait volontiers l'éloge de ceux qui meurent, 146-47.
Eloquence (De l'), I, 164 et suiv. — Celle du barreau et celle de la chaire, II, 239, 250 et suiv.
EMIRE. Son histoire, I, 223 et suiv.
Emphase. Des mauvais poètes et orateurs, I, 136-37.
Emplois. Il faut s'en rendre digne avant de les solli-

citer, I, 175-76. — Doivent être en rapport avec les dispositions, 180.

Empressés. De ceux qui font les empressés aux préparatifs de fêtes, I, 157.

Emulation. Ses avantages sur l'envie et la jalousie, I, 144, et II, 76 et suiv.

Enfants. Ceux des princes, plus heureusement nés que les autres, I, 186-87. — Défauts des enfants, II, 62. — Jouissent du présent. Leur caractère. Leur imagination et leurs jeux. Leur sagacité, 63, 64. — Tout leur paroît grand. Jouent au gouvernement. Leur jugement. Doivent être traités avec indulgence et justice, 65-66. — Il faut exercer leur mémoire par l'étude des langues, 229-30.

Engagement. N'en pas prendre qu'on n'y soit propre, I, 180. — Double engagement chez quelques femmes, 201. — Tendres engagements auxquels la vertu seule est préférable, 244.

Ennemis. Des amis et des ennemis, I, 237. — Avantage qu'on donne à ses ennemis en les décriant, II, 106.

Ennui. Entré dans le monde par la paresse, II, 84.

Entêtement. Ressemble à la vive persuasion. Ses effets. Est suivi de près par le dégoût, II, 110.

Entretiens. V. *Conversations.*

Envie. Ses rapports et ses différences avec la jalousie et la haine, II, 77-78.

Epithètes. Prodiguées, mauvaises louanges, I, 138.

ERASME. Qui ne sait être un Erasme doit penser à être évêque, I, 182.

Erudition. Prévention contre elle, II, 116 et suiv.

Esprit. Sa justesse rend modeste, I, 141.—Comment un esprit médiocre et un bon esprit croient écrire, *ibid.* — Des esprits vifs et décisifs, 147. — Des différentes sortes d'esprits, 168-69. — Des esprits plagiaires, compilateurs, que l'on confond avec les savants, 169, 170. — Il est rare qu'on sache se servir de son esprit, 175. — Le bon esprit enseigne à faire son devoir, 181. — Les esprits bornés ne comprennent pas l'universalité des talents, 187. — On peut être dupe avec de l'esprit, 188. — Ce qui en donne à ceux qui en ont le moins, 243-44. — Rareté des esprits délicats, 245. — Quelle sorte d'esprit pour faire fortune, 295-96. — Beaucoup d'esprit peut élever à une grande fortune, sans intrigue et sans cabale, 373. — Les crimes proviennent du défaut d'esprit, II,

51. — Un esprit raisonnable est indulgent, 57. — On en voit peu d'entièrement stupides, et encore moins de sublimes, 78. — Tout l'esprit qui est au monde est inutile à celui qui n'en a point, 78, 79. — Ce qu'il y auroit de meilleur, après l'esprit, seroit de connoître qu'il nous manque, 79. — La médiocrité de l'esprit rend sérieux et compassé, *ibid.* — Quelle mésintelligence entre l'esprit et le cœur! 80. — L'esprit s'use, *ibid.* — Du bel esprit, 118-19. — Une des marques de la médiocrité d'esprit est de toujours conter, 133. — Des diverses parties de l'esprit, 134. — De l'esprit du jeu, 135. -- Rareté de l'esprit de discernement, 138. — Des divers esprits par rapport à la religion, 257-58, 264.

Estampes. Manie des estampes, II, 173.

Estimer. Il semble qu'estimer quelqu'un c'est l'égaler à soi, II, 144.

Etablissement. Quelle affaire pour les hommes que leur établissement! II, 58.

Etoiles. Leur éloignement de la terre, II, 283-84. — Leur distance entre elles et leur nombre infini, 284-85.

Etrangers. Tous ne sont pas barbares, II, 122.

Excès. Il n'y a guère au monde un plus bel excès que celui de la reconnoissance, I, 243.

Expressions. Les bien choisir, I, 139. — Une seule bonne, 140-41.

Extérieur. Un extérieur simple est l'habit des hommes vulgaires et la parure des hommes supérieurs, I, 179.

Extraordinaires. Gens qui gagnent à être extraordinaires, II, 81.

F.

Faibles. On fait l'aveu de ses faibles pour en diminuer l'opinion, II, 70.

Faiblesse. D'aimer, de cesser d'aimer, de se consoler, I, 233.

Faire. Faire comme les autres signifie souvent mal faire, II, 112. — On fait mal quand on laisse long-temps dire qu'on fera bien, 148.

Familles. Souvent troublées par des querelles, I, 264. — Changement de fortune dans les familles, 311-12. — Peu qui ne touchent aux princes et au peuple, II, 203.

Fat. Fuir à l'occident quand il est à l'orient, I, 259-60.

— On n'ose dire à un fat qu'il est un fat ; il meurt sans le savoir, II, 80. — Sa définition, 131-32-33.

Fautes. On ne profite point de ses fautes, II, 66. — Leur aveu est pénible, 66. — Celles des sots ne servent qu'à eux, 67. — Il ne faut point juger les hommes sur certaines fautes et sur une faute unique, 129.

Faveur. De qui l'on doit briguer la faveur, I, 238. — Elle cache le ridicule, 282. — De l'envie qu'on lui porte, 344. — Gens qui se croient de l'esprit quand elle leur arrive, 370-71. — Etes-vous en faveur, tout manége est bon, 372-73. — Met l'homme au dessus de ses égaux, et sa chute au dessous, 375. — Une personne en faveur peut perdre un procès, II, 220.

Favori. Accessible et bienveillant, signe de disgrace, I, 373. — Est sans engagement et sans liaisons, II, 22. — Se moque de ses flatteurs, 22, 23. — Conseils aux favoris, 23 et suiv. — Compte à rendre de sa vie, 146.

Femmes. Excellent dans le style épistolaire, I, 151. — Comment elles se jugent entre elles, 194. — Leur fausse et leur vraie grandeur, 194-95. — Leur affectation, 195-97. — Leur goût à se parer et à se farder, 195-96. — Leur passion de plaire, 197. — Ne croient pas vieillir, 197. — Belle femme qui a les qualités d'un honnête homme, 198. — Leurs manières persuasives, 199. — Leurs caprices, 199, 201, 202. — Elles s'attachent par leurs faveurs, 199. — Distinction des galantes et des coquettes, ibid. — Définition de la femme faible, de l'inconstante, de la perfide, de l'infidèle, 201. — Double engagement chez quelques unes, *ibid.* — De leurs choix en amour, 202, 205. — Danger de la solitude pour elles, 205. — Elles mêlent la dévotion à la galanterie, 205, 206. — De leurs directeurs et confesseurs, 206. 207, 210. — Comment la dévotion leur vient, 209. — De la femme dévote, 210. — De la prude, 211-12-13.— Preuve d'une bonne réputation dans une femme, 212. — Pourquoi elles ne sont pas savantes, 213. — De la savante et de celle qui est sage et savante à la fois, 213-14. – Difficulté de garder la neutralité entre des femmes brouillées, 214-15. — Quelles passions sont les plus fortes chez certaines femmes, 215.—Elles sont extrêmes en tout, *ibid.* — N'ont guère de principes, *ibid.* — Supérieures aux hommes en amour, inférieures en amitié, 216. — Une femme garde mieux son secret que celui d'autrui, *ibid.* — Comment elles jugent du mérite d'un homme, 217.—

Signe d'inclination dans une femme, *ibid.* — Différente manière de sentir d'un homme et d'une femme, 218. — De la paresse chez les femmes, *ibid.* — Distinction de la femme passionnée et de la femme tendre, 218-19.—Conduite de quelques unes envers leurs maris, 221 22. — Celle qui se croit insensible n'a pas encore vu l'homme qu'elle doit aimer, 223. — Elles accusent les hommes d'être volages, 229. — Affectation de langage chez certaines femmes de la ville, 272. — Leur manége dans les promenades publiques, 315-16. — Comparaison des femmes de la ville avec celles de la cour, 327-28. — Une belle femme gagne à être vue en négligé, II, 126.

FÉNELON. Cité avec éloge, II, 256-57.

Fête. Donnée à Chantilly, I, 157.

Fidéicommis (Des). Leur inconséquence au point de vue légal, II, 222-23.

Filles. Il y a un temps où elles doivent prendre parti, I, 217. — Ce qui leur arrive quand elles tardent trop, *ibid.* — De celles qu'on veut ou qui veulent se faire religieuses, II, 211-12.

Financiers. V. *Partisans.*

Finesse. Peut toujours être suppléée par la prudence, I, 371. — Est la cause prochaine de la fourberie, *ibid.* — Avec les gens qui, par prudence, parlent peu, il faut parler encore moins, 371-72.

Fin. Gens qui ne sont fins que pour les sots, I, 371.— C'est l'être beaucoup que de faire croire qu'on ne l'est que médiocrement, *ibid.*

Flatteur (Le) n'a pas assez bonne opinion de soi ni des autres, II, 149.

Fleuriste (Le), II, 170-71.

Fortune. On a moins d'ardeur pour sa fortune que pour des choses frivoles, I, 238. — Elle fait plus tôt remarquer le mérite, 282. — Différence qu'elle met entre les hommes, *ibid.* — Elle détermine la vocation, *ibid.* — Fortune toute différente de deux filles de marchands, *ibid.* — Effet qu'elle produit dans l'opinion, 283. — Faire fortune, mot universel, 295. — Elle rend présomptueux, *ibid.* — Et impertinent, 301. — Quelle sorte d'esprit il faut pour la faire. 295-96.— A quel âge on y pense, 297. — Quel est le fruit d'une grande fortune, *ibid.* — On trompe souvent pour la faire, *ibid.* — Il faut savoir intéresser à la sienne, 298. — Après qu'elle est faite, on devient dévot, *ibid.* — Avantage d'une fortune médiocre,

298, 300. — L'on y pense encore à la mort, 300. — Se lit sur le visage, *ibid.* — Sa perte, seule affliction durable, 309-10. — Ses caprices, 311-12. — Combien elle coûte, 312. — Envie qu'elle excite. 345. — La première chose, après sa fortune faite, est de songer à soi, 345-46. — L'on monte à une haute fortune et l'on en tombe quelquefois par les mêmes défauts, 348. — Manière de faire sa fortune, 355. — Le public ne doit pas souffrir de celle des particuliers, II, 9. — Pourquoi les uns font fortune et les autres la manque, 114.

Fou. Ménagements qu'on a dans le monde pour celui qui l'est davantage, I, 204.

Fourberie. Ajoute la malice au mensonge, II, 56.

Fourbes. Croient aisément que les autres le sont, II, 56. — Il y en auroit moins s'il y avoit moins de dupes, *ibid.*

Fragment, II, 124 et suiv.

FRANÇAIS. Leur caractère demande du sérieux dans le souverain, II, 21.

Fripons. Il en faut à la cour, I, 355.

Fruits (L'amateur de), II, 171-72.

G

Galants. Des nouveaux et des anciens galants auprès des femmes, I, 199, 200.

Généraux. Luxe de leur table en guerre, II, 224.

Génie. Difficile aux plus rares génies d'éviter toutes sortes de fautes dans un ouvrage, I, 148. — Un génie droit conduit à la règle, à la vertu, II, 51. — Celui qui sort des limites de son génie s'égare et parle comme un sot, 141.

Glaner. On ne fait que glaner après les anciens et les habiles modernes, I, 135.

Gloire. Critique de la gloire guerrière, II, 165-66.

Glorieux (Un) a du goût à se faire voir, I, 178.

Goût. Diversité des goûts. — Bon et mauvais. — Rareté du bon, I, 135, 137-38 — Celui du peuple, 155. — Rapport de goûts en amitié, 269. — Mauvais goût dans la conversation, I, 273.

Gouvernement. Le meilleur est celui où l'on est né, II, 5. — Science des détails nécessaire au bon gouvernement, 25. — Parfait gouvernement, chef-d'œuvre de l'esprit, 30.

Gouverner. Dispositions à se laisser gouverner. Manière de gouverner les gens, I, 240-41. — La raison seule doit gouverner, 242. — Peu de règles générales pour bien gouverner les peuples, II, 39. — Quel est celui qu'il n'est pas facile de gouverner, 87.

Grandeur. Fausse et vraie chez les hommes, I, 192-93. — Chez les femmes, 194-95.

Grands. Repoussent par leur grandeur, II, 268. — Par quels motifs on les recherche, 365. — Ne peuvent souffrir la moindre contradiction, 368. — Prévention du peuple en leur faveur, 377. — Leurs avantages sur les autres hommes, 377-78, 389. — Jusqu'où s'étend leur curiosité, 378. — Parallèle des grands et des petits, 378-79. — Leurs belles promesses, 379. — Leur ingratitude, *ibid.* — Danger de s'en plaindres 380. — Leur extrême bonheur, *ibid.* — Dédaignent ceux qui n'ont que de l'esprit, 381. — Ont rarement l'esprit de discernement, *ibid.* — Tel aime mieux être supporté d'un grand que de vivre avec ses égaux, *ibid.* — Combien l'on est sensible à leurs moindres procédés, 383. — Leur orgueil. Leur mépris pour les louanges du peuple, *ibid.* — Se croient seuls parfaits, 383-84. — Sont odieux aux petits, 385. — Prennent des noms profanes ou historiques pour se distinguer, 385-86. — Se glorifient de leur ignorance, 386-87. — Comparés avec le peuple, 387-88. — Leur malignité intimide les gens d'esprit, 388. — Ils devroient les aimer et s'en pourvoir, 390-91. — Sont inaccessibles et intraitables, 389-90. — On souffre d'eux et de leurs domestiques, 390. — Incapables, la plupart, de sentir le mérite, 391. — On veut faire croire qu'on est bien avec eux, 391-92. — Danger d'être leur complice, 392. — Ce qui les encourage à la bravoure, 393-94. — Doivent peu aimer les premiers temps, 396. — On a pour eux une haine impuissante, 400. — On n'en dépend pas toujours, 401. — Sont peuple comme les petits. Se gouvernent par sentiment, 402, 403. — L'on doit se taire sur eux. Pourquoi, 403. — Comment on réussit davantage auprès d'eux, II, 81. — Ce qu'on dit quelquefois d'un grand qui tient table. 148. — Celui qui se prend pour un grand, 158. — Qui ils admettent dans leur familiarité, 180. — Un grand veut être ou paroître plus grand, 201, 202. — Asservissement aux grands, 261.

Gravité. N'est pas nécessaire au mérite. Trop étudiée devient comique, II, 127-28.

Guerre. Ses maux et son origine, II, 9 et 10. — Elle plaît au peuple paisible dans ses foyers, 10 et 11.

H

Habitude. Apprivoise aux choses. — Prévient comme la nouveauté, II, 110.

Haine. Entre belles-mères et brus, I, 265-66. — Entre voisins de campagne, 266. — Haine impuissante qu'on a pour les grands, 400. — Opiniâtreté des haines, II, 86, 87. — Celle des méchants peut donner de l'orgueil, 254.

Haïr. On hait violemment ceux qu'on a beaucoup offensés, I, 239. — C'est par faiblesse que l'on hait 240.

Harmonie. La plus douce est la voix de celle que l'on aime, I, 198.

Hasard. On ne le fait pas, on s'en sert, II, 145-46. — On ne peut attribuer au hasard l'ordre et la symétrie, 279. — Peut-il faire aussi bien que l'intelligence? Qu'est-ce que le hasard? 286-87.

Héritages. Ce que coûtent ceux des vieux collatéraux, I, 265.

Héritier. Prodigue, I, 105. — Ce qu'on doit à ses héritiers, 305. — Le titre d'héritier nuit aux affections de famille, *ibid*. — Celui qui veut être héritier ressemble au complaisant, 305, 306. — Tous les hommes se regardent comme héritiers les uns des autres, 306.

Héros. Redevables à l'histoire, qui leur est redevable aussi, I, 138. — Définition du héros, comparé avec le grand homme, 184-85. — Les enfants des héros près de l'être, II, 157.

Heure. Une heure écoulée a péri sans retour, II, 198.

Heureux. Il faut rire avant de l'être, I, 239. — Tableau d'un heureux, 353-54. — On pourroit l'être par le bonheur de ceux qu'on aime, II, 55.

Histoire. Redevable aux héros, I, 138.

HOMÈRE. Son éloge, I. 137-38.

Hommes. Combien d'admirables restent inconnus, I, 173-74. — Trop occupés d'eux-mêmes pour discerner les autres, 174. — Un honnête homme se paie par ses mains et se désintéresse sur les éloges, 178. — Comparaison d'un homme de cœur avec un couvreur, 178-79.

— Ceux qui contrefont les simples, 179.—Hommes rares, exquis, qui composent seuls toute leur race, 181. — Avantage de celui qui n'est pas marié, 181-82. — Ce sont les éminentes dignités dont les hommes tirent plus d'éclat, 182. — Point d'homme qui n'ait de quoi se faire moins regretter, 187-88. — On doit éviter d'offenser un homme d'esprit, 188.— Comment les hommes guérissent des femmes, 196, 199. — Distinction de l'homme coquet et de l'homme galant, 200. — Les hommes supérieurs aux femmes en amitié, inférieurs en amour. Sont cause que les femmes ne s'aiment point. Plus fidèles au secret d'autrui qu'au leur propre, 216. — Un homme apprend s'il vieillit en abordant une jeune femme, 217. — Manière différente de sentir des hommes et des femmes, 218. — Les hommes souvent veulent aimer et ne sauroient y réussir. Ils accusent les femmes d'être légères, 229. — Homme fier surpris en faute, 239. — Un homme sage veut que la raison gouverne seule, 242. — Les hommes rougissent moins de leurs crimes que de leurs faiblesses. Toujours agités par les passions, 243. — Un homme habile n'est jamais importun, 245. — Un honnête homme mérite d'être cru, 256. — Le faux homme de bien et le véritable, 257. — Celui qu'on ne peut prévenir sans le rendre suffisant, 260. — L'homme fier dans l'infortune ne s'adoucit que par un peu de prospérité, 263. — Deux hommes seuls au monde ne sauroient vivre d'accord, 266. — Ce qui les rend capables de secret, 279. — Ce que peut et ne peut pas un homme fort riche, 281. — Combien d'hommes ressemblent à des arbres dont on ignore le commencement et les progrès, 289. — Deviennent riches et vieux en même temps 297.—Bâtissent dans leur vieillesse, *ibid.* — Quittent des professions équivoques quand leur fortune est faite, 298. — Un homme sage est riche, 300. — Les passions tyrannisent l'homme, *ibid.* — Hommes d'argent, 303. — Triste condition de l'homme, 305. — Les hommes se regardent comme héritiers les uns des autres, 306. — Caractère de l'homme de cour, 333, 360 et suiv. — Les hommes veulent être esclaves quelque part pour dominer ailleurs, 336.—Quels hommes on recherche et l'on ménage, 346-47.— Comment certains hommes tombent d'une haute fortune, 348.— Quelle est la conduite d'un homme qui vient d'être placé, 354.— Hommes de bien supérieurs à tous, 184, 381. — Les hommes en place doivent aimer les gens d'esprit, les re-

chercher et s'en pourvoir, 390-91. — Conseils aux hommes en place, II, 23 et suiv. — Nature perverse des hommes, toujours la même, 36. — L'homme inégal, 38. — De la colère chez les hommes, 50. — Peu sont disposés à faire plaisir, 51. — Un malhonnête homme n'a pas assez d'esprit, 51-52. — Difficulté de leurs rapports sociaux, 52, 55. — Beaucoup de choses changent leurs dispositions naturelles, 53. — Devroient être préparés à toute disgrâce, 55. — Vices qu'ils mettent à la place des vertus, *ibid.* — Trois événements pour eux, naître, vivre et mourir, 62. — Leur vanité, 67, 68, 71, 106. — De ceux qui sont modestes, 71. — Certains hommes rient de tout, 73. — Font plus de cas des qualités du corps et de l'esprit que de celles du cœur, 75, 76. — Pourquoi ils admirent la bravoure et la libéralité, 76. — L'homme d'un esprit médiocre est sérieux et tout d'une pièce, 79. — Les faveurs de la fortune rendent les hommes plus grands ou plus petits, 80, 81. — Comment quelques uns parviennent, *ibid.* — Capables de belles actions, qu'ils ne savent pas soutenir. Il coûte moins à certains hommes de s'enrichir de mille vertus que de se corriger d'un seul défaut, 82. — Différents d'eux-mêmes, 82, 83. — L'homme ne se suffit pas à soi-même, 83, 84. — Danger de l'ennui pour lui et avantage du travail, 84. — La plupart emploient la première partie de leur vie à rendre l'autre misérable, *ibid.* — Persévèrent dans leur conduite par vanité 85. — Comment on s'insinue auprès d'eux, 87. — Toujours portés à la mollesse et à la volupté, 87. — Débats des hommes entre eux, 96. — Férocité avec laquelle ils se traitent, *ibid.* — Des rapports qui résultent de leurs diverses conditions, 98, 99. — La mobilité de leurs impressions. Du bonheur et du malheur des hommes. Plus capables d'un grand effort que d'une longue persévérance, 100. — Savent mieux prendre des mesures que les suivre. Agissent mollement pour leurs devoirs. Leurs déguisements, 101. — L'homme du meilleur esprit est inégal, 102. — Combien il est difficile de contenter les hommes, 104, 105. — N'ont point de caractère, 105, 106. — Celui qui sait rougir s'épargne bien des crimes, 106. — Une certaine médiocrité d'esprit rend les hommes sages, 107. — Se prennent par les yeux et les oreilles, *ibid.* — Doivent être étudiés dans le peuple et dans la province, 108. — Ont moins à perdre par l'inconstance que par l'opiniâtreté, 109. — Ne se goûtent

qu'à peine les uns les autres, 111. — Il ne faut pas les juger sur une seule et première vue, 124. — La gravité n'est pas nécessaire à un homme de bien, 127. — L'air spirituel, beauté des hommes, 128–29. — De l'homme partial et sujet à se laisser prévenir, 130-31. — Du même fond dont on néglige un homme de mérite on admire un sot, 131. — L'homme ridicule a les apparences du sot, 132. — A quoi peut être sujet un homme d'esprit, *ibid.* — Distinction de l'honnête homme, de l'habile homme et de l'homme de bien, 133-34. — Tel homme est considéré au dehors et ne l'est pas chez lui ; c'est le contraire pour tel autre, 139. — Soulèvement général contre un homme qui entre en réputation, 139–40. — Certains hommes incapables de parler juste, 144. — Tel soulage les misérables qui néglige sa famille, 147. — Rien n'est bien d'un homme disgracié, 150. — Variété des opinions des hommes, 152-53. — Aiment l'honneur et la vie, 152. — Préfèrent la gloire à la vie, 152. — La plupart oublient qu'ils ont une âme, 155. — Etat naturel de l'homme, 158. — Pour qu'on parle des hommes il faut de grandes vertus ou de grands vices, *ibid.* — Sont prévenus par la réussite, 158–59. — Séduits par les belles apparences et les entreprises hardies, 159. — Un méchant ne peut être un grand homme, 160. — Un homme à la mode, 182. — Difficulté pour déterminer un homme chrétien et malade à faire son salut, 210–11. — Qui règle les hommes dans leur manière de vivre et leurs divers usages? 231–32, — Mondains et irreligieux, 258. — Gens esclaves des grands, qui se perdent pour leur plaire, 261. — L'homme est né menteur, 265 66. — S'ennuyant de tout, il ne s'ennuie pas de vivre, 270. — Il n'y a point pour l'homme un meilleur parti que la vertu, 272.

HORACE. Son éloge, I, 139. — Ce qu'il a dit peut se redire, 172.

Humeur. Chose trop négligée parmi les hommes, II, 50, 51.

Humilité. Vertu surnaturelle, II, 70.

Hyperbole. Sa définition, I, 166.

Hypocrites. Comparés avec les libertins, II, 267-68.

I

Ignorance. Inspire le ton dogmatique, I, 278.

Imaginaion. Il n'en faut pas trop dans les conversations et les écrits, I, 256.

Impertinence. Quel est son principe, I, 256.
Impertinent. Sa définition. II, 132.
Important. Sa définition, II, 133.
Importun. C'est le rôle d'un sot de l'être, I, 245.
Impôts (L'homme des), ou *Ergaste*, I, 292.
Incivilité. D'où elle provient, II 49.
Incompatibilité d'humeurs, I. 265 66.
Incrédules. Arguments pour les convaincre de l'existence de Dieu, II 273 et suiv.
Indiscrets (Des), I, 188-89, 279-80.
Indulgence. Est quelquefois un excès de raison, I, 136. — N'en pas avoir n'est pas un bon caractère, 263.— Sans elle on ne peut aller loin dans l'amitié, 269. — On doit en avoir pour les vices sans les partager, II, 57.
Inégal (L'homme), II, 38.
Ingratitude. Il vaut mieux s'y exposer que de manquer aux misérables, I, 236.
Injures. On les ressent vivement et on les oublie, I, 241.
Innocent (Un) condamné est l'affaire de tous les honnêtes gens. Sa condition lamentable, II, 219.
Insectes (Manie des), II, 178
Instruction. Son importance, II, 107.
Intérêt. Ce qu'il produit dans certaines âmes, I, 313. — Réconcilie les familles brouillées, 365. — L'intérêt public doit être préféré à l'intérêt particulier, II, 9.
Intrigue. Quand on y a vécu un certain temps, on ne peut plus s'en passer, I, 373.
Inutilité des individus, I, 173.
IRÈNE consultant Esculape, II, 59-60.
Irrésolution. Rend l'homme malheureux et méprisable, II, 38.

J

Jalousie. Littéraire, ou *Zoïle*, I, 141-142.—En amour, 231-32. — Distinguée de la délicatesse, 232. — Jalousie stérile qu'on a pour les puissants, 400. — Distinguée de l'émulation, I, 244; II, 76 et suiv.
Jeu. On dit qu'il égale les conditions, I, 306. — Effets de la passion du jeu, 307, 308, 309 — Devroit être défendu aux honnêtes gens, 309. — De l'esprit du jeu, II, 135. — Le grand jeu met à la mode, 180-81.
Jeunes gens. S'accommodent mieux de la solitude que les vieillards, II, 90.

Jeunesse. Décisive, I, 368.

Jugements. Ce qui les prévient souvent, II, 110, 111. — Mauvais jugements sur les personnes, 129. — Comment nous sommes vengés des jugements injustes qu'on fait de nous, 131. — Leur diversité, leurs changements, leurs caprices, leur incertitude, 113–14, 149-50 et suiv.

Juges. Des juges et des tribunaux, II, 216 et suiv.

Justice. La faire attendre c'est injustice, I, 147. — Manière dont elle est rendue par les tribunaux. Ses lenteurs, II, 215-16.

L

Laboureurs. V. *Paysans.*

LA FONTAINE. Son portrait, II, 135.

Laid. Un homme de mérite et d'esprit n'est pas laid, I, 128-29.

Laide (Femme) qui se fait aimer, I, 233-34.

Langues. Comment elles doivent être considérées, II, 117-18. — Doivent être étudiées dès l'enfance, 229–30.

Lettres (Belles-). Quel prix on y a mis, II, 115 et suiv.

Lettres familières. Celles de Balzac et de Voiture vides de sentiments, que les femmes seules savent y mettre, I, 151.

Libéralité. Consiste à donner à propos, I, 236.

Liberté. Son excès, II, 156. — Comment elle est un bien, *ibid.*

Libertins. Il y en a de deux sortes, I, 268.

Lieux. Impression qu'on en reçoit, I, 244.

Livres. C'est un métier que d'en faire, I, 135. — Diversement jugés, 146 — Comment les lisent et les entendent les différents esprits, 150. — On peut s'enrichir par un sot livre, 155. — Livres faits par des gens de parti, 167-68. — Manie des livres, II, 174.

Logique. Sa définition, I, 164.

Louanges. Amas d'épithètes, mauvaises louanges, I, 138. — On doit être sensible à celles qui viennent des gens de bien, 263.

Louer. On loue ce qui est loué bien plus que ce qui est louable, I, 110-11. — Pourquoi on loue avec exagération des hommes médiocres, II, 140. — On gagne à mourir d'être loué, 146-47.

LULLI. A excellé dans son art, I, 181.

Lune. Rien au ciel de si petit. Ses proportions, II, 280-81.

Luxe. Simplicité de nos ancêtres opposée au luxe actuel, I, 331 et suiv.

M

Magie. Ce qu'on doit en penser, II, 229.

Magistrat. Qui a fait un livre ridicule, I, 135-36. — Jeunes magistrats qui contrefont les *petits-maîtres* de la cour, 318 et suiv. — Hautes fonctions du magistrat, 393. — Obligé, par l'usage, à un extérieur grave, II, 217.— Auroit besoin d'apprentissage. Où est son école ? 217-18. — Magistrat de connivence avec les voleurs, 219-20. — Foible pour les femmes, 220.

Maisons. Manie de bâtir de belles maisons, II, 176.

Mal. Tout notre mal vient de ne pouvoir être seuls, II, 83.

MALHERBE. Jugement sur lui, I, 153, 168.

Malheureux. On doit se mettre en leur place, I, 136.— On court les malheureux, 353. — Sont compatissants, II, 74, 75.

Manége. La vérité et la simplicité sont quelquefois le meilleur manége, I, 372. — Êtes-vous en faveur, tout manége est bon, 372-73.

Manières. Nos manières nous décèlent, I, 188. — Leur importance dans la société, I, 261.

Marâtres (Des), I, 266.

Marchands. Leur mauvaise foi, I, 297.

Mariage. Ses inconvénients, I, 181-82, 304. — Ceux de fortune ne sont pas les meilleurs, II, 212. — Usages singuliers dans le mariage, et différentes sortes de mariages, 212 et suiv.

Maris (Des), I, 221-22.

MAROT. Jugement sur lui, I, 153-54.

Maux. Il y en a qu'on supporte mieux qu'on ne croyoit, II, 58.

Méchant (Le) meurt trop tôt ou trop tard, I, 339.

Médailles (Manie des). 172-73.

Médecins. Des médecins et des charlatans, II, 226 et suiv.

Médiocrité. Insupportable en certaines choses, I, 136. — Désirable dans la fortune, 298-99.

Médisances des petites villes, I, 267-68.

Mercure galant (Le). Jugement sur cette feuille, I, 155.

Mère. Une belle-mère aime son gendre, n'aime point sa bru, I, 266. — Responsabilité d'une mère qui fait sa fille religieuse, II, 211.

Mérite. Ce qui le rend modeste, I, 173, 177. — Souvent inconnu et sans emploi, 173-74. — Difficulté qu'il éprouve à se faire jour, 174. — On ne s'avise pas de celui d'autrui, *ibid*. — Les occasions lui manquent quelquefois, 175. — Se faire valoir par celui qu'on a, ou renoncer à se faire valoir, 176. — Il en faut beaucoup pour se passer de charges et d'emplois, 177. — Ce qui l'empêche de se produire, 177-78. — Comment il se désintéresse sur les suffrages qui lui manquent, 178. — Sa simplicité, 179, 192. — La modestie est sa parure, 179. — L'emporte sur la naissance, 181. — Met au dessus de l'art qu'on exerce, *ibid*. — Ce qui distingue le plus après lui. On croit faussement y suppléer par le luxe et la magnificence, 182-83. — Le motif seul fait le mérite des actions, 192. — Mérites incompatibles, 265. — Le mérite se sent réciproquement, 268. — La naissance et la fortune le font plus tôt remarquer, 282. – Celui qui n'a que du mérite méprise celui qui n'a que de la fortune, 300. — Ce qui console le mérite humilié, 358. — Il est indépendant de la faveur des princes, II, 110. — A de la pudeur, 133. — Survit aux modes, 179-80. — Comparaison d'une personne de mérite avec une personne à la mode, 181.

Métaphore. Sa définition, I, 186.

MIGNARD. A excellé dans son art, I, 181.

Mine (La). Désigne les biens de fortune, I, 301.

Ministre. Que d'amis et de parents naissent au nouveau ministre, I, 357. — Qui le devient est adoré, *ibid*. — Conseils aux ministres, 390; II, 23 et suiv. — Moyen pour les ministres de s'enrichir, 25. — Choix d'un bon ministre, *ibid*.

Misérables. Il vaut mieux s'exposer à l'ingratitude que de manquer aux misérables, I, 236.

Misères. Il y en a qui saisissent le cœur, I, 198. — Nos propres misères nous font compatir à celles des autres, II, 74. — Il y a une espèce de honte d'être heureux à la vue de certaines misères, 75.

Mode. S'y assujettir est petitesse et folie, II, 170. — Comparaison d'une personne à la mode avec une personne

de mérite, 181. — Des gens d'esprit et des femmes à la mode, 182. — Il y a autant de faiblesse à fuir la mode qu'à l'affecter, 182-83. — Critique des modes, 183. — N'est pas suivie dans les portraits, où l'on adopte la plus ancienne, 184-85. — Inconstance des modes. Dévotion à la mode, 185 et suiv. — Tout se règle par elle, 186. — — Les modes passent; le mérite et la vertu demeurent, 179, 180, 198.

Modestie. Sa définition, I, 179; II, 70. — Fausse modestie, I, 179-80, 394; II, 68. — Ses difficultés, 71.

Mœurs. Tout a été dit sur les mœurs, I, 135.

MOLIÈRE. Jugement sur lui, I, 151-52.

Monarchie. Comment elle prospère, II, 28.

Monde. On le recherche et l'on s'en moque, I, 315. — Le monde comparé à un théâtre, 375. — De sa durée, II, 157. — Est pour ceux qui suivent les cours et peuplent les villes, 158. — Deux mondes, 270.

Monnaie. Ce que produit le plus ou le moins de pièces de monnaie, I, 282.

MONTAIGNE. Blâmé par deux écrivains, I, 154. — Imitation de son style, 260.

Moquerie. Souvent indigence d'esprit, I, 268. — Ne se pardonne pas. Est le langage du mépris, II, 73, 74.

Mort. Crainte de la mort, adoucie par son incertitude et par une longue maladie. Ses avantages, II, 60, 61. — Le plus grand signe de mort dans un homme malade, c'est la réconciliation, 86-87. — Plaisanteries déplacées à la mort, 260-61. — Nécessité de la mort adoucie par la religion, 270-71.

Mots. Discurs de bons mots, mauvais caractère, I, 369. — C'est souvent perdre un bon mot que de le donner pour sien, II, 142. — Fortune de certains mots et proscription de certains autres, 233 et suiv.

Mourir. Désolante affliction de mourir, si tous ne mouroient pas, II, 61. — Ce qu'on gagne à mourir, 146-47. — C'est une chose bien sérieuse que de mourir, 260. — La religion seule enseigne à mourir, 270-71.

Musicien. Renfermé et borné dans son art, II, 134.

N

Naissance. Il faut être tel qu'on ne s'informe pas si vous en avez, I, 181. — Une naissance honnête rend capable de secret, 279.

Nature. Combien d'art pour y rentrer, I, 129. — N'est que pour ceux qui habitent la campagne, II, 158. — — Tout est grand et admirable dans la nature, 293 et suiv.

Noble. Libre dans sa province, esclave à la cour, I, 364. — Le noble de province, II, 98. — A force de dire qu'on est noble, on finit par se le persuader, 200.

Noblesse. Expose sa vie pour le salut de l'Etat et la gloire du souverain, I, 293. — Comment s'acquiert la noblesse, II, 199 et suiv. — La noblesse s'est alliée avec la roture par besoin d'argent, 202-3. — Ses priviléges, 203. — Si elle n'est vertu, elle est peu de chose, 204.

Noces. Critique des frais de noces et de l'usage du lendemain, I, 329.

Nom. Déjà acquis fait valoir un ouvrage médiocre, I, 136. — De bien des gens il n'y a que le nom qui vaille quelque chose, 173. — S'en faire un, métier très pénible, 175. — Fatuité qu'inspire le nom que l'on porte, 272-73. — S'il n'est pas assez illustre, le cacher à la cour; s'il l'est, le proclamer le plus beau nom, 341-42. — En renonçant à un grand nom, on évite bien des maux, 375. — Comment on cherche à annoblir son nom, II, 202.

Nouveauté (La). Prévient comme l'habitude, II, 110.

Nouvelliste. Son devoir et sa folie. Le sublime du nouvelliste. Ses déceptions, I, 149. V. *caractères de Démophile et de Basilide.*

C

Oiseaux (Manie des). II, 176 et suiv.

Oisiveté. Il ne manque à l'oisiveté du sage qu'un meilleur nom, I, 177.

Opéra. Jugement sur ce spectacle, I, 155-56.

Opinion. On dépend d'elle. II, 72.

Opulent (L'). N'est guère éloigné de la friponnerie, I, 298.

Oraisons funèbres. Leur critique, II, 246-48.

Orange (Prince d'). Allusion à son usurpation, 160 et suiv.

Orateurs. Il y en a peu d'excellents, I, 385. — Sans probité dégénère en déclamateur, II, 218.

Orgueil. A le même fond que la bassesse. Quel est le propre de ce vice? I, 302.

Ouvrages. Parfaits ou médiocres. Satiriques. Le peu qu'ils contiennent souvent, I, 136. — Il faut les corriger sur de bons avis, 140. — Peu de personnes en état de les apprécier, 142. — On n'ose les juger avant les autres, 142-43. — On les dénature pour les critiquer, 143. — On les condamne sans les avoir lus, 144. — Chaque censeur en ôterait une partie, 145. — Diversement jugés, 146, 150. — Mal interprétés, 146-47. — Certains esprits vifs y trouvent toujours des longueurs, 147. — Différence d'un bel ouvrage et d'un ouvrage régulier. Eloge du Cid, 148. — L'impression morale qu'ils font à la lecture doit servir à les juger, *ibid*. — Ouvrages qui commencent par A et qui finissent par Z, II, 85. — Dans tout genre d'ouvrages, le bon, le mauvais, le pire, ont leurs partisans, 114.

Ouvriers. Plus d'outils que d'ouvriers, et plus de mauvais ouvriers que de bons, I, 175.

P

Papillons (Manie des). II, 178.

Parchemins (Contrats). Honte de l'humanité, II, 56, 57.

PARIS. Singe de la cour, ne sait pas toujours la contrefaire, I, 327–28.

Parler. Gens qui parlent de leurs affaires aux inconnus, I, 254–55. — Qui ne sait bien parler doit savoir se taire, 256. — Diverses manières de parler, 255–57. — Parler et offenser, même chose pour certaines gens, 258–59. — On parle sans écouter, 271. — Grandes précautions pour parler aux rois, 368. — Avec les gens qui, par finesse, parlent peu, parler encore moins, 371-72. — On se repent rarement de parler peu, II, 106. — On ne doit parler que de ce qu'on sait, 141. — Avantage de parler peu, 149.

Parleurs. Impertinents, I, 248-49. — Décisifs, 256. — Malencontreux, 258. — Inintelligibles, 270–71.

Parole On offre tout, rien ne coûte qu'à tenir parole, I, 235. — Attention qu'on doit mettre à ses paroles, II, 130.

Parti. Esprit de parti. Ses mauvais effets, II, 157–58, 167–68; II, 67. — Partis qui divisent une petite ville, I, 267–68.

Partialité. Ses effets, II, 130.

Partisans. De leurs succès et de leurs revers, I, 282 83. — De leurs commencements, 283, 289. — Sentiments divers qu'ils inspirent, 286. — Il ne faut pas approfondir leur fortune, 290-291. — Comment leur vie se partage, 293.—Leur ingratitude envers leurs protecteurs, 293-94. — Leur insensibilité, leur avidité insatiable, 294-95. — Leur magnificence insolente, 310-11.

Parvenir. Deux moyens pour parvenir, I, 300.

Parvenus. V. *Partisans* et *Riches.*

Passions. Toutes sont menteuses, I, 242.— Leur triomphe est de l'emporter sur l'intérêt, 243. — Tyrannisent l'homme, 300.

Patience. Ses avantages, II, 158.

Pauvre. On l'est ordinairement dans la jeunesse, I, 297. — Le pauvre est proche de l'homme de bien, 298. — Parallèle des pauvres et des riches, 298-99. — Comment on est pauvre, 299, 300.

Pauvreté. Mère des crimes, II, 51. — Obstacle à l'admission dans une riche abbaye, 211-12.

Paysans. Leur dure condition, II, 97.

Pédantisme (Du), I, 140, 169-70, 274 et suiv.

Pères. Qui se rendent peu regrettables à leurs enfants, II, 53. — Difficulté pour réconcilier un père avec sa fille, 211. — Père joueur qui fait sa fille religieuse, *ibid.*

Pères de l'Eglise. Leur éloge, II, 264-65.

Perfection. Il y a dans l'art un point de perfection, I, 137-38. — Il faut toujours tendre à la perfection, 172.

Perfidie. Définition de la perfidie, I, 201.

Petits (Les). Repoussent par le *qui vive*, I, 268. — Sont quelquefois chargés de mille vertus inutiles, II, 80.

Peuple. Son mauvais goût, I, 137, 155. — A souvent le plaisir de la tragédie, 293. — Qui dit le peuple dit plus d'une chose, 402. — L'amollir, moyen sûr pour l'asservir, II, 6. — Ce qu'on pense quand il est en mouvement et quand il est calme, 7. — Paisible dans ses foyers, il s'amuse de la guerre, 10, 11. — Le bien-être des peuples préférable à la gloire des souverains, 25 et suiv. — Le peuple est sujet à la prévention, 110.

Philosophe. Ce qu'il se propose en écrivant, I, 149-50; II, 143. — Est accessible et bienveillant, I, 284.— Comment il est jugé par les parvenus, II, 143. — Le nom de philosophe devenu une injure, 144. — Se laisse habiller par son tailleur, 182-83.

Philosophie. Ses avantages, II, 99. — Deux sortes de philosophie, 144. — Toute philosophie n'est pas digne de Dieu, 266-67.

Physionomie. Peut servir de conjecture, II, 128.

Plaisanterie. De mauvais goût, I, 293.—Déplacée dans un mourant, II, 260-61.

Plaisants. Des bons et des mauvais, I, 245.

Plaisirs. Le plus délicat est de faire celui des autres, I, 255-56.

PLATON. Son éloge, I, 138-39; II, 113.

Plénipotentiaires. Dans leurs assemblées disputent pour les rangs, II, 15,16. — Caractère du plénipotentiaire, 16 et suiv.

Poètes. Sujets, dans le dramatique, à la déclamation, I, 36, 37.

Politesse. Ses avantages, I, 261-62. — Faute contre la politesse. Ce qu'elle prescrit, 262. — Il faut très peu de fonds pour la politesse dans les manières, il en faut beaucoup pour celle de l'esprit, II, 117. — Elle évite le contraste, 23-24.

Politique. Du politique, II, 80, 145. — Ce qui est une source d'erreur en politique, 149.

Posséder. L'on ne se rend pas sur le désir de posséder, I, 300.

Poste. On monte plus aisément à un poste éminent qu'on ne s'y conserve, I, 348.—Débordement de louanges quand on est placé dans un nouveau poste, mépris quand on en est déchu, 147-48.— On règle sa conduite sur son poste, 348. — Dans un grand poste, on impose par des démonstrations étudiées, 397. — Influence des postes éminents, II, 81.

Praticien. Conscience de praticien, II, 218.

Précieuses (Les), I, 270.

Prédicateurs. De leurs qualités et de leurs défauts, II, 207, 208, 239 et suiv. — Comparaison du prédicateur avec l'avocat, 250 et suiv.

Préséances. Débats entre divers corps au sujet des préséances, II, 223.

Prévention. Ce qui la cause, II, 110. — Le peuple y est sujet, *ibid*. — Celle du pays à l'égard des étrangers, 121-22. — Ses effets, 130.

Primer. On ne prime point avec les grands ni avec les petits. Pourquoi, I, 268.

Princes. Jeunesse du prince, source des belles fortunes,

I, 356. — Lever du prince, 364-65. — Sont plus respectés des grands seigneurs que des petits courtisans. Pourquoi, 367-68. — Dangers des paroles qu'on leur adresse, 368. — Seroient plus vains s'ils estimoient davantage ceux qui les louent, 383. — Ont de la joie de reste, 388. — Ressemblent aux hommes, 389. — Ne sauroient trop payer ou trop punir une basse complaisance, 392. — Ont naturellement un goût de comparaison, 394. — Ce qu'on doit enseigner aux jeunes princes, *ibid.* — La modestie de son favori lui fait honneur, 22. — Bien-être des peuples préférable à la gloire du prince, 25 et suiv. — Les intérêts de l'Etat doivent être confondus avec ceux du prince, 28. — Retour de devoirs du prince à ses sujets, 28. — Prince comparé à un berger vigilant, 29. — Avantage et danger d'un tel poste, 30. — La faveur des princes n'exclut ni ne suppose le mérite, 110. — Chose délicate à un prince religieux de réformer la cour, 197.

Probité. Affectée, peut enrichir, I, 298.

Professions. Les diverses professions se méprisent réciproquement, II, 140-41.

Promenades publiques, I, 315-16.

Provinciaux. Toujours prêts à se fâcher, I, 268.

Prudence. Où manque la prudence il ne sauroit y avoir de grandeur, II, 160.

Pruderie. Imitation de la sagesse, I, 212.

Prunes. L'amateur de prunes, II, 171-72.

Public. Ecueil des gens poussés par la faveur, II, 140.

Puissants (Des). V. *Princes, Grands, Ministres.*

Puristes (Des), I, 255.

Q

Qualités. On met celles du cœur au dessous de celles du corps et de l'esprit, II, 75, 76.

Querelles. Quelque raison qu'on ait dans une querelle, on court risque d'être condamné comme son adversaire, I, 259-60. — Querelles domestiques, 264. — Dans les petites villes, 267-68.

Question (Usage de la). Perd un innocent foible de complexion, et sauve un coupable robuste, 218.

QUINAULT. Changement de l'opinion à son égard, II, 114.

R

RABELAIS. Jugement sur lui, I, 154.

RACINE. Mis en parallèle avec Corneille, I, 161.

Railler. Ce qu'on peut se permettre de railler dans les autres, I, 268. — Du goût à railler et de la colère contre ceux qui nous raillent, II, 74.

Railleries. On n'en doit pas faire de piquantes quand on est au dessus des autres, I, 268.

Raison. Tient de la vérité, elle est une, II, 108. — Est de tous les climats, 122.

Réconciliation. Signe de mort dans un homme malade, II, 86, 87. — Difficulté des réconciliations, 211.

Reconnoissance Produit l'amitié, I, 230. — Le plus bel excès est celui de la reconnoissance, 243.

Réhabilitation. Ce que c'est, II, 199.

Religion. Echoue où l'intérêt réussit, I, 365. — C'est bien d'y revenir, c'est mieux d'y rester toujours fidèle, II, 149. — Ce qu'il y a en elle d'humble et de sublime, 264. — Chacun s'en fait une à sa manière, 267. — Elle seul enseigne à mourir, 270. — Elle adoucit la mort, 270-71. — Est le meilleur parti pour l'homme, 272. — Ses preuves, 265-66, 268-69, 271-72.

République. Des innovations dans une république, II, 6 et 7. — De ses différentes sortes de maux, 7 et 8.

Rétributions. Dans les paroisses, II, 207 et suiv.

Riche (Le). Ne vit pas toujours content, I, 281. — Ne peut être tourné en ridicule, 283. — Les riches achètent les propriétés des seigneurs, 289-90. — Ils embellissent celles des princes même pour les rendre plus dignes d'eux, 310-11. — L'on devient riche et vieux en même temps, 297. — On peut le devenir par l'ostentation d'une certaine probité, 298. — Parallèle du riche et du pauvre, 298 et suiv., 312 et suiv. — Le riche méprise le mérite, les sciences, les livres, 301, 302. — Bassesse des riches et leur avidité, 303. — Ils veulent devenir plus riches, 311. — Comment le riche juge le philosophe, II, 143.

Richesses. Ce qu'elles coûtent, I, 285. — Leur étrange distribution, 290-91.

Ridicule. Comment le relever, I, 172. — Est couvert par la faveur et les grands biens, 282-83. — Il y a des ridicules qui ne tirent point à conséquence, II, 199. — D'où vient le ridicule et son caractère propre, 132.

Rire. Il faut rire avant que d'être heureux, I, 239. — Celui qui fait rire est rarement estimé, 245. — Rire des gens d'esprit, privilége des sots, 268. — Certaines gens rient de tout, II, 73.

Robe. Ce qu'étoit l'homme de robe chez les Romains, I, 184. — La grande et la petite robe. Des gens de robe, 317 et suiv.

Rois. Difficulté de savoir leur parler, I, 368. — Leurs bons ministres rarement récompensés, 385. — Douceur de la vie privée et de l'amitié pour les rois, II, 21-22. — Ce qu'on propose aux rois pour les enrichir, 25. — Eloge de la science des détails dans les rois, 25 et suiv. — Doivent ménager le sang des soldats, 27, 28. — Leur plus beau nom, celui de *Père du peuple*, 28. — Peuvent-ils jamais trop acheter le cœur de leurs sujets, 30. — Facilité d'administrer sous un grand roi, 30. — Enorme responsabilité qui pèse sur eux, 30 et 31. — Réunion de qualités dans un grand roi, 31 et suiv. (V. *Princes.*)

ROMAINS. Comment ils considéroient les comédiens. Leur goût pour les femmes de théâtre, II, 115.

Roman. Pourroit être utile, I, 161.

Rondeaux. Anciens comparés aux nouveaux, II, 237-38.

RONSARD. Jugement sur lui, I, 153.

Roturier. Qui veut être noble, II, 199 et suiv.

Ruine. Exemple et cause de ruine, I, 311-12, 322-23.

Rupture. Tardive de gens qui avoient vécu long-temps en parfaite intelligence, I, 263-64. — De voisins de campagne pour des bagatelles, 266.

S

Sage. Il ne manque à l'oisiveté du sage qu'un meilleur nom, I, 177. — Guérit de l'ambition par l'ambition même, 193. — Il cède au plus fou dans la société, 264. — Evite le monde, 281. — Si nous étions sages, combien de choses et de sciences inutiles! II, 112-13. — Ce qui peut nous rendre sages, 145.

Sagesse. Fausse est pruderie, I, 212.

Salut (office d'église). Ce qu'on appelle un beau salut, II, 206.

SANTEUL. Son portrait, II, 136-37.

SARRAZIN. Jugement sur lui, II, 182.

Satire. Sa difficulté en France, I, 171.

Saturne. Sa distance de la terre, II, 283-84.

Savants. Faux et vrais, I, 273 et suiv. — Peu de cas que l'on fait d'eux, II, 115 et suiv.

Savantes (Des), I, 213-14.

Savoir. Intempérance de savoir, II, 175.

Scepticisme religieux, II, 257.

Sciences. Les diverses sciences ou arts se méprisent réciproquement, II, 140-41.

Scolastique. Bannie des chaires des grandes villes, reléguée dans les villages, II, 244.

Secret. Comment gardé par les hommes et les femmes, I, 216. — On le confie dans l'amitié, il échappe dans l'amour, 231. — Ce qui rend capable de secret. Doit être caché ou confié entièrement. Différentes manières de le révéler. Sa révélation est toujours la faute de celui qui l'a confié, 279-80.

Serments. Abus qu'on en fait. Un honnête homme n'a pas besoin d'en faire, I, 256.

Sermons. V. *Discours chrétien*.

Seul. Tout notre mal vient de ne pouvoir être seuls, II, 83.

Siége. Curieux qui assistent à un siége, II, 153.

Singularité (La). Approche peut-être de la droite raison, II, 112.

Société. Gens difficiles dans la société, I, 259. — C'est la raison qui plie dans la société, 264. — Plaisir de la société entre les amis, 269.

SOCRATE. Jugement sur lui, I, 187; II, 113, 142.

Soldat. Ce qu'il étoit chez les Romains et ce qu'il est chez nous, 184.

Soleil. Son diamètre, son éloignement, II, 281 et suiv.

Solitude. Convient mieux aux jeunes gens qu'aux vieillards, II, 90.

Solliciter. On semble demander justice en sollicitant pour les autres, I, 372.

Sortilége. V. *Magie*.

Sots. Comment ils jugent les livres, I, 150. — Ne font rien comme les gens d'esprit, 188. — Ne s'aperçoivent pas qu'ils sont importuns, 245. — Toujours prêts à se fâcher. — Rire des gens d'esprit est leur privilége, 268. — Le sot est automate et uniforme, 102-103. — Il ne meurt point ou gagne à mourir, 103. — Sa définition, 131-32-33.

Sottise. Rien ne rafraîchit le sang comme d'avoir su éviter d'en faire une, II, 66.
Souverain. Doit être sérieux en France, II, 21. (V. *Princes* et *Rois*.)
Stoïcisme. Jeu d'esprit, II, 36, 37.
Stupide. Est un sot qui ne parle pas, II, 132.
Style. Comment il s'est perfectionné, I, 139. — Du beau style, 149. — Vain et puéril, 171.
Sublime (Le). Sa définition, I, 165-66.
Suffisant (Le). Sa définition, II, 133.
Synonymes. Leur définition, I, 165-66.

T

Talents. L'universalité de talents dans un même sujet ne peut être comprise par les esprits bornés, I, 187. — Ce que le talent est à l'esprit, II, 134.
Temps. Fortifie les amitiés, affoiblit l'amour, I, 228. — De son emploi, II, 61, 154 et suiv. — Le temps, qui n'est qu'un point dans l'éternité, sera détruit, 198.
TÉRENCE. Jugement sur lui, I, 151-52.
Testaments. Bizarres, II, 86. — Autorité des testaments, 220. — Changements fréquents de testaments pour certaines gens, 221.
Textes. Comment ils doivent être étudiés, II, 230.
Théâtre. Cabales qui s'y forment, I, 158. — On y rit, et l'on a honte d'y pleurer. Pourquoi, 158-59. — Abus qu'on y fait du bel esprit, 159. — Mœurs qu'on y doit représenter, 160.
THÉOPHILE. Jugement sur lui, I, 153.
Tragédie. Ses divers effets, I, 159.
Travail. Son avantage, II, 84. — On méprise celui d'autrui, 140.
Tyrannie. N'exige ni art ni science, II, 5 et 6.

U

Usages. Bizarres, II, 204 et suiv. — Divers, selon les pays, 231-32.

V

Valeur. Douteuse, II, 152.

Valoir. Se faire valoir par des choses qui ne dépendent que de soi seul, I, 176.

Vanité. Supplée quelquefois à des sentiments plus nobles, II, 67. — Quel soin l'on prend de la cacher, 67, 68. — Ses divers effets, 68 à 73.

VARRON. Cité pour sa science, II, 113.

VAUBAN. Sa réputation, II, 151.

Venger (Se). C'est par foiblesse qu'on veut se venger, et par paresse qu'on ne se venge point, I, 240.

Vérité. Est souvent le contraire des bruits qui courent, II, 130. — N'est pas à l'homme; elle vient du ciel toute faite, 265.

Vertu. Il ne faut regarder qu'elle seule dans ses amis, I, 180. — Devroit toucher au moins comme chose rare, 181. — Vertus incompatibles, 265. — La vertu se suffit à elle-même, II, 180. — Elle seule va au delà des temps, 198.

Vices. Aucun qui n'ait une fausse ressemblance avec quelque vertu, I, 242. — Innés et acquis, II, 52. — Partent d'une dépravation du cœur, 132.

Vie. Sa brièveté, 239. — Vie simple de nos ancêtres, opposée à notre luxe, 331 et suiv. — La vie se passe toute à désirer, II, 53-54. — Misérable, elle est pénible à supporter; heureuse, il est horrible de la perdre, 58. — On y tient beaucoup et on la ménage peu, 59. — Elle est un sommeil, un songe, 61. — Ses trois âges, 62.

Vieillards. Se réveillent à la mort, II, 61. — Amoureux, grande difformité, 87. — Condamnent les plaisirs dont ils ne peuvent jouir, *ibid*. — Leur avarice, 87-88. — Douceur pour eux des souvenirs de jeunesse, 89. — Ce qui multiplie leurs rides, *ibid*. — Ce qui les rend supportables et même intéressants, 89-90. — La politesse des vieillards fait bien penser du vieux temps, 148.

Vieillesse. Incertitude de la vieillesse, qu'on craint et qu'on espère tout à la fois. La mort la termine et quelquefois la prévient, II, 60-61.

Ville. Homme et femme de ville, I, 202. — Petite ville, 267-68. — Sociétés et coteries de la ville, 316-17. — Ignorance et mépris des gens de ville pour toutes les choses rurales, 330-31. — Les passions, plutôt que les besoins, font l'agitation des plus grandes villes, II, 57.

VIRGILE. Son éloge, I, 139.

Visage. Un beau visage, le plus beau de tous les spec-

tacles, I, 198.— Le plus ou moins de fortune se trouve écrit sur les visages, 301.

Visites. Critique des visites de formalité, I, 329-30.

Vivre. On ne s'ennuie pas de vivre, II, 270.

VOITURE. Jugement sur lui, I, 151-55; II, 181.

Voyages. Quelquefois rendent irréligieux, 259.

X

ZÉNOBIE, reine de Palmyre. Magnificence de son palais, I, 310-11.



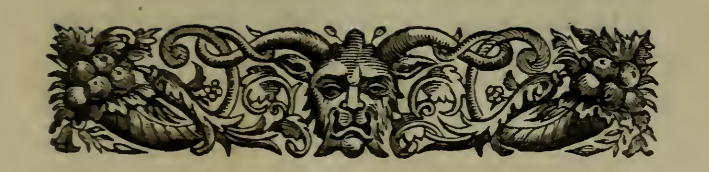


TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Du souverain ou de la république. 5

De l'homme. 36

Des jugements. 110

De la mode. 170

De quelques usages. 199

De la chaire. 239

Des esprits forts. 257

PRÉFACE du discours prononcé dans l'Académie françoise. 303

DISCOURS prononcé dans l'Académie françoise. 321

REMARQUES sur l'orthographe des Caractères de La Bruyère. 337
TABLE indicative des augmentations, retranchements et transpositions. 345
TABLE analytique des Caractères de La Bruyère. 373





FAUTES D'IMPRESSION.

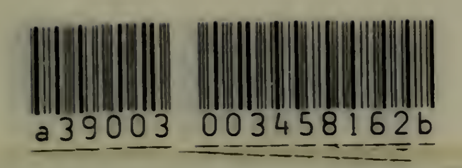
Page 39, ligne 11 : se heurter du front. *Lisez* : heurter du front.

Page 185, ligne 7 : une Scythe. *Lisez* : un Scythe.

Page 271, ligne 6 : Quel éclat de mystères. *Lisez* : Quel éclat des mystères !

Page 284, ligne 17 : l'un sur terre. *Lisez* : l'un sur la terre.




a39003 003458162b



